



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

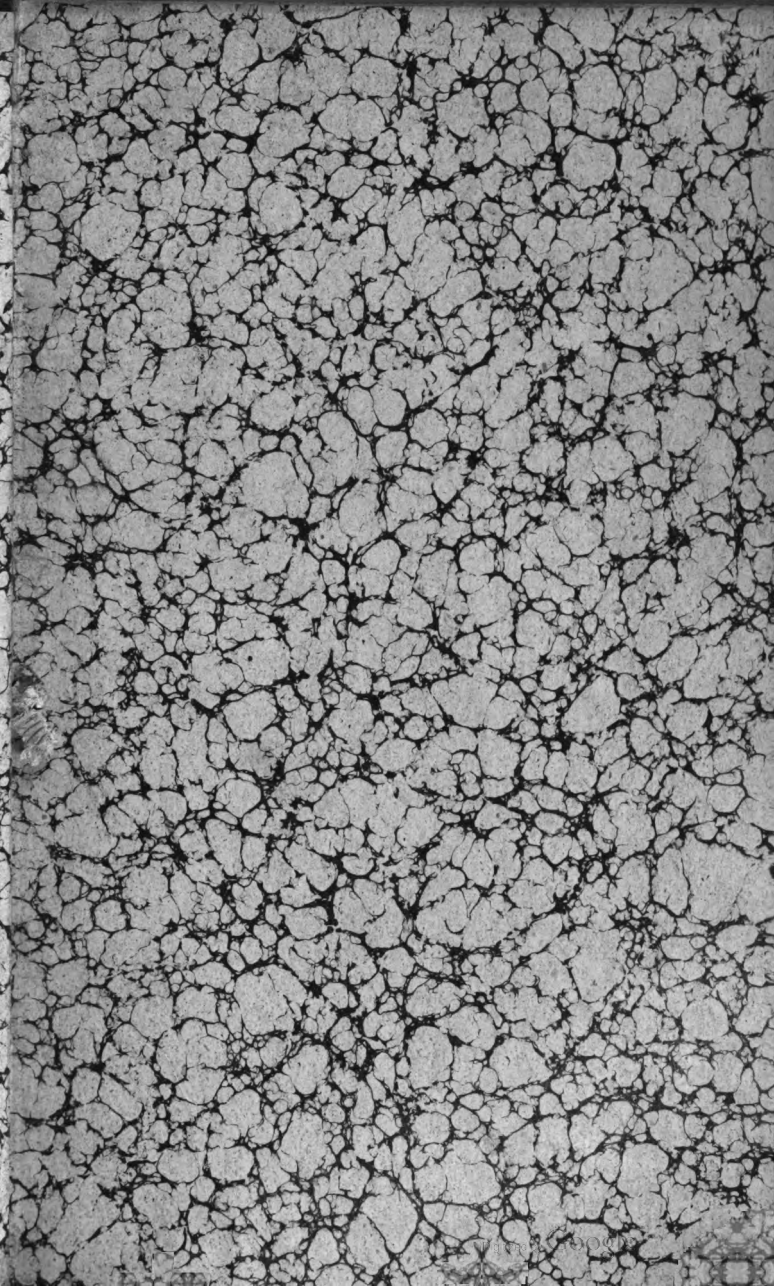
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



J.



A 401 / 312

MÉDITATIONS
DE S. ANSELME.



PROPRIÉTÉ DE

B. Poussielgue Busand

PARIS, IMPRIMERIE DE POUSSIELGUE,
rue du Croissant, 12.

MÉDITATIONS DE S. ANSELME,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE,

TOUTES TRADUITES INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS,

PAR H. DENAIN,

BIBLIOTHÉCAIRE DE L'ARSENAL.

~~~~~  
**TOME PREMIER.**  
~~~~~



PARIS,
POUSSIELGUE-RUSAND, LIBRAIRE,
rue du Petit-Bourbon St-Sulpice, 3.
LYON, J. B. PÉLAGAUD ET COMP.

—
1848



...
...
...

L'
com
mai
véc
vern
phé
qui
brm
com
son
p
tar
in
or
t
la
pa
ce
qu
pe
a
ei
s
d
W

INTRODUCTION.

L'impression de ces méditations et de ces prières, commencée à une époque tranquille en apparence, mais qui déjà faisait pressentir la tempête, s'est achevée au milieu des commotions politiques. Un gouvernement qui comptait dix-sept années d'existence, phénomène assez rare depuis longtemps parmi nous, qui se retranchait fièrement derrière une armée formidable, et se promettait un long avenir, a succombé en quelques heures devant une démonstration qui, sous Louis XIV, n'eût pas suffi à troubler la paix d'une province. Il est tombé à la manière d'un arbre qui, ne tenant plus au sol que par un faible et dernier lien, cède aux premiers souffles de l'orage. Ce n'est pas nous, hommes d'ordre, de paix et de charité avant tout qui jeterons en passant l'insulte à de grandes infortunes. Respect au malheur quelle qu'en soit la source et l'origine. Le publiciste rapporte à des fautes multipliées ces chutes tragiques et soudaines. D'une part il accuse les emportements du pouvoir; de l'autre, il s'en prend aux passions de l'homme : le philosophe chrétien élève ses regards un peu plus haut que la terre. Il se souvient avec Bossuet que ce long enchaînement des causes particulières qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la Providence. Nous avons relu, au bruit des trônes qui s'écrou-

laient de toutes parts, l'admirable chapitre où le grand évêque de Meaux retrace d'une main si sûre les principes qu'il avait établis ailleurs pour démontrer le gouvernement de Dieu ici-bas. Nous ne pouvons résister au plaisir de transcrire ici les magnifiques accents qu'a inspirés au plus beau génie catholique des temps modernes le spectacle des vicissitudes humaines, accents, hélas ! trop oubliés de nos jours par une littérature frivole ou impudique.

« Dieu, s'écrie Bossuet, tient du haut des cieux les rênes de tous les royaumes ; il a tous les cœurs en sa main : tantôt il retient les passions ; tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants ? il fait marcher l'épouvante devant eux et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs ? il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance ; il leur fait prévenir les maux qui menacent les États et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine toujours courte par quelque endroit ; il l'éclaire, il étend ses vues et puis il l'abandonne à ses ignorances : il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même ; elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piège. Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugements, selon les règles de sa justice toujours infallible. C'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin. Quand il vent lâcher le dernier et renverser les empires, tout est faible et irrégulier dans les conseils. L'Égypte, autrefois si sage, marche enivrée, étourdie et chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils ; elle ne sait plus ce qu'elle

fait, elle est perdue. Mais que les hommes ne s'y trompent pas : Dieu redresse, quand il lui plaît, le sens égaré, et celui qui insultait à l'aveuglement des autres tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose, pour lui renverser le sens, quo ses longues prospérités.

« C'est ainsi que Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un mot dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est à dire dans ce conseil éternel qui renfermé toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte, tout concourt à la même fin, et c'est faute d'entendre le tout que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières.

« Par là se vérifie ce que dit l'apôtre « que Dieu « est heureux et le seul puissant, roi des rois et « seigneur des seigneurs. » Heureux dont le repos est inaltérable, qui voit tout changer sans changer lui-même, et qui fait tous les changements par un conseil immuable ; qui donne et qui ôte la puissance, qui la transporte d'un homme à un autre, d'une maison à une autre, d'un peuple à un autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt, et qu'il est le seul en qui elle réside naturellement.

« C'est pourquoi tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force majeure. Ils font plus ou moins qu'ils ne pensent et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus. Ni ils ne sont maîtres des dispositions que les siècles passés ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils le puissent forcer. Celui-là seul tient tout en sa main, qui sait

le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore ; qui préside à tous les temps et prévient tous les conseils.

« Alexandre ne croyait pas travailler pour ses capitaines, ni ruiner sa maison par ses conquêtes. Quand Brutus inspirait au peuple romain un amour immense de la liberté, il ne songeait pas qu'il jetait dans les esprits le principe de cette licence effrénée par laquelle la tyrannie qu'il voulait détruire devait être un jour établie plus dure que sous les Tarquins. Quand les Césars flattaient les soldats, ils n'avaient pas dessein de donner des maîtres à leurs successeurs et à l'Empire. En un mot, il n'y a point de puissance humaine qui ne serve, malgré elle, à d'autres desseins que les siens. Dieu seul sait tout réduire à sa volonté. C'est pourquoi tout est surprenant, à ne regarder que les causes particulières, et néanmoins tout s'avance avec une suite réglée. Pendant qu'on voit tous les empires tomber presque d'eux-mêmes et qu'on voit la religion se soutenir par sa propre force, on connaît aisément quelle est la solide grandeur, et où un homme sensé doit mettre son espérance. »

L'immortel pontife a prononcé le mot. Au milieu des formes variables que revêt ici-bas le pouvoir, sous le sceptre d'un roi comme sous les faisceaux d'un consul, protégé par le calme d'une monarchie paisible ou poussé par les flots d'une liberté turbulente, le catholique s'avance vers sa fin suprême, en fixant ses regards sur le monde à venir. Non pas certes que les institutions qui régissent les peuples lui soient indifférentes et qu'il demeure tranquille spectateur des luttes qui déchirent sa patrie. Mieux que tout autre, il sait arborer son drapeau, quand il en est besoin, et sacrifier sa vie pour l'accomplisse-

ment d'un devoir. Ce que nous voulons dire, c'est qu'entre tous les gouvernements le chrétien préfère ceux qui lui assurent le plus de liberté pour accomplir sur la terre son immortelle destinée. Il déclare bien haut que toutes les souverainetés du monde relèvent de la royauté infinie de Dieu; que tout pouvoir, n'importe le nom dont il se décore, dérive de ce monarque dont aucune révolution ne brise le sceptre; que l'autorité de l'homme pour s'imposer à l'homme a besoin de ressembler à la sagesse et à la justice incommunicables de qui elle émane. Il travaille enfin à faire entrer dans la législation humaine les préceptes de l'Évangile, parce que chercher à constituer une société en dehors de ce Code divin, c'est bâtir sur le sable un fragile édifice que le vent du désert ne tardera point à emporter. Ses vœux sont-ils méconnus, que lui importe la terre? Ce n'est pas elle qui a son dernier mot. Il se sent l'âme trop haute pour mesurer son ambition à de trompeuses jouissances. Il porte en lui-même l'idée de l'infini. Ne lui demandez donc pas de renfermer toutes ses grandeurs dans un cercle puéril de vanités et de mensonges.

Les méditations de S. Anselme, appropriées à une situation régulière et accoutumée à compter sur un lendemain, seront également bien accueillies, nous osons l'espérer du moins, par une société que les prodigieux événements dont nous avons été naguère les témoins ont dû ramener plus vivement au sentiment de Dieu, de sa justice et de sa providence. Un gouvernement nouveau ne se fonde pas sans des déchirements de toute nature. Les fortunes que l'on croyait les mieux assises s'abîment dans la ruine commune; le riche de la veille est le pauvre du lendemain, on aperçoit des larmes dans tous les

yeux, on lit l'inquiétude sur tous les fronts; la crainte resserre et glace tous les cœurs. Les désenchantements arrivent, les illusions font place à de tristes réalités; au lieu de cet embrassement fraternel de toute une nation que l'on s'était plu à rêver, on a le bruit de l'émeute qui gronde incessamment sur la place publique, les luttes sanglantes de la barbarie contre la civilisation, et après la victoire, remportée à quel prix, bon Dieu ? un sentiment profond de mutuelle défiance, une aspiration ardente, convulsive vers une sécurité que l'on s'efforce de ressaisir, mais qui fuit toujours. N'est-ce pas le cas de se recueillir dans la prière, de se frapper humblement la poitrine et de se tourner avec un amour confiant vers celui qui d'un signe apaise les tempêtes, en lui disant : « Seigneur, sauvez nous, car nous périssons ? »

Le lecteur qui parcourra cet ouvrage avec les dispositions que son auteur primitif demandait aux hommes de son époque, c'est à dire avec une attention sérieuse et pleine d'alarmes, s'apercevra facilement, si toutefois le traducteur a su conserver les qualités saillantes de l'original, qu'il abonde en fruits savoureux, et qu'il renferme un suc plein de délices. Il appartient par sa date à ces siècles de renaissance catholique où le génie de la foi parle un langage qui mérite d'être écouté, même après les Basile et les Chrysostome, les Ambroise et les Augustin. Le grand archevêque auquel nous devons ces pages souvent admirables, toujours de la plus rigoureuse orthodoxie, passe en revue les grandes vérités sur lesquelles repose la révélation. La Trinité, l'Incarnation de la seconde personne, la Rédemption, le triomphe et le règne de Jésus-Christ, la chute de l'homme, sa réhabilitation par l'effusion du sang

théandrique, notre impuissance quand nous ne sommes point assistés par la grâce, la noblesse de notre origine considérée à la lumière de la foi, les infirmités de notre nature dégradée par le péché héréditaire, la tyrannie des passions qui nous aveuglent ou nous précipitent, les peines sans fin, les récompenses éternelles, les joies du paradis, les tortures de l'enfer, voilà les sujets sur lesquels S. Anselme revient avec une fécondité inépuisable. Il n'a pas suivi la méthode qui présente en termes concis et rapides la vérité dogmatique ou morale dont la méditation se nourrit, essayant ensuite de suppléer par ses propres forces au silence de l'écrivain. Pour lui, il entre avec ampleur dans les développements de son sujet. S'il laisse peu de réflexions à faire, du moins il échauffe, il entraîne, il attendrit par les mouvements de son éloquence ou le pathétique de ses images. Que de pensées édifiantes il sème autour de lui ! que d'affections tendres ! que de conseils utiles ! quels profonds retours sur lui-même ! que d'aveux aussi touchants que courageux ! quelle sainte horreur pour les deux souillures qui dégradent le plus dans l'homme les traits auguste de la ressemblance divine ! surtout quels élans pudiques vers cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle qui a daigné se révéler à lui du fond de la lumière inaccessible où elle réside !

Le second volume de ces méditations diffère du premier d'une manière assez notable. S. Anselme l'avait appelé livre de prières ou allocutions. C'est qu'en effet, il s'agit d'une suite d'invocations à Dieu le Père, à Jésus-Christ, à l'Esprit saint, à la Croix, à l'ange gardien, à la sainte Vierge, aux apôtres et aux saints. Quoi qu'il en soit, nous avons laissé à ces

différentes élévations le nom de méditations, soit pour conserver l'unité de notre titre, soit parce que plusieurs de ces opuscules contredisent par leur étendue l'idée que nous nous formons de la prière qui est un élan rapide vers le Créateur de toutes choses. Mais qu'importe le mot ? On retrouvera dans cette œuvre toutes les qualités qui distinguent la première. Seulement on y remarquera plus de douceur encore, plus d'onction pénétrante, plus de sentiment d'abandon et de confiance en Dieu, une connaissance plus profonde de notre incurable misère sans l'assistance de la grâce, plus de ces ferventes aspirations d'une âme qui a pris en dégoût les vanités d'ici-bas et désire s'envoler vers les célestes béatitudes. C'est là que notre saint a versé tous les trésors de la piété ascétique ; c'est là qu'il a épanché tout ce qu'il avait d'amour le plus tendre envers Dieu et ses saints, surtout envers Marie, la mère de celui qu'il ne craint pas d'appeler le frère aîné des chrétiens. Ceux qui veulent que la vigueur du raisonnement, l'éclat des images, la pompe de l'expression dominant dans la contemplation de la vérité religieuse, préféreront le premier volume. Quiconque aime à s'entretenir bouche à bouche avec le divin Rédempteur des âmes, à lui montrer ses blessures de chaque jour, à se cacher affectueusement dans le doux refuge de ses plaies, ou à se reposer à côté du disciple chéri sur sa poitrine immaculée, trouvera peut-être plus de charme dans le second volume. Puissent ces deux formes également aimables de la piété catholique réveiller dans plus d'un cœur les émotions de la foi, si elles ne font qu'y sommeiller, ou conduire à la voie, à la vérité et à la vie celui qui aurait vécu jusqu'ici sans les connaître !

Les méditations et les oraisons de S. Anselme jouissent depuis longtemps dans l'Eglise d'une réputation justement méritée. Ce grand homme n'était pas encore descendu dans la tombe, que du fond de l'Auvergne les moines de la Chaise-Dieu lui écrivaient: «A la seule lecture de vos écrits nous croyons voir couler les larmes de votre contrition et de votre piété. Nous sentons nos âmes, ajoutaient-ils, comme inondées par la douce rosée de vivantes et silencieuses bénédictions qui débordent de votre cœur.» D'autres témoignages nous apprennent encore que les traités, composés par lui pour la glorification de la vérité catholique, circulèrent promptement dans toutes les mains et excitèrent une admiration universelle en France, en Angleterre et en Flandre. Enfin nous savons que Thomas Becket, l'intrépide martyr qui lui succéda sur le siège de Cantorbéry, se préparait à la célébration des saints mystères, ou faisait son action de grâce avec les paroles mêmes de son illustre prédécesseur. Depuis, ces méditations et ces prières furent jointes ou même souvent incorporées avec une certaine confusion à celles de S. Augustin. Ce n'est pas un médiocre éloge pour S. Anselme de pouvoir supporter la comparaison avec le génie encyclopédique du fils de Monique.

Ces méditations et ces prières paraissent aujourd'hui pour la première fois dans notre langue. Nous disons pour la première fois, car nous n'appelons pas traduction quelques rares opuscules, *translatés* de latin en français, par Jean Guytot-Nivernois, et imprimés à Paris en 1571, chez Pierre l'Huillier. Ce volume, malgré quelques réimpressions successives en France ou à l'étranger, est devenu assez rare aujourd'hui. Le public y perd peu de chose. Outre que ces morceaux se réduisent à une douzaine tout

au plus, quand le texte original en compte près de deux cents, la traduction ne peut supporter la lecture, tant le style et la forme ont vieilli. « Les méditations des zélateurs de piété, recueillies de plusieurs et divers livres des saints et anciens Pères, » ne nous sont tombées entre les mains qu'après que notre travail tout entier eut été terminé. Peut-être eussions-nous trouvé quelque perle à recueillir dans le fumier d'Ennius. Les félicitations que plusieurs poètes contemporains adressent *au secrétaire de la très illustre et royale maison de Lorraine*, nous attestent que cet essai, qui remonte à deux siècles, a eu dans l'origine un certain retentissement.

Jusqu'ici nous n'avons fait que nommer S. Anselme. Les circonstances toutes dramatiques qui se rattachent à la seconde moitié de sa vie, sa conduite à la fois prudente et ferme dans une situation pleine de périls, un dévouement profond aux libertés de l'Eglise, une vigueur de pensée rare dans tous les siècles, et l'élévation de ses écrits où se reflète une existence vertueuse, tout se réunit pour appeler l'admiration reconnaissante de la postérité sur une des plus radieuses figures du moyen âge.

Les saints que l'Eglise a inscrits dans ses fastes immortels se révèlent à nous sous deux formes diverses. Les uns ont vécu dans la pratique inviolable de la loi divine : marqués dès le berceau d'un signe mystérieux, ils ont traversé les mille corruptions du siècle sans altérer la blancheur de cette robe d'innocence qu'ils ont portée sans tache au banquet des fêtes éternelles. A part les faiblesses inhérentes à l'humanité, mais qui ne troublèrent jamais en eux la vie de la grâce, ils luttèrent avec un succès toujours constant contre les révoltes de la chair, immo-

lant à chaque heure leur volonté à la volonté souveraine. Notre admiration pour ces nobles sacrifices est sans bornes. Disons-le toutefois, ces héroïques natures, qui en élevant si haut l'idéal de l'humanité rachetée par Jésus-Christ, nous montrent tout ce que nous pouvons avec l'assistance divine, nous épouvantent autant qu'elles nous fortifient dans la voie du bien. Nous ne pouvons comparer leur fidélité, leurs efforts et leurs victoires avec nos langueurs, nos souillures et nos défaites, sans désespérer presque de nous-mêmes. Nous avons besoin de nous souvenir que la miséricorde est infinie, qu'elle promet le pardon à qui l'invoque sincèrement et que le repentir est pour nous la seconde innocence.

Les autres, au contraire, ont payé un large tribut à la fragilité humaine. Soldats mutilés par les passions et vaincus sur plus d'un champ de bataille, ils n'ont remporté la palme qu'après avoir connu la défaite. Observez-les attentivement. Même au ciel où ils règnent, on dirait qu'à travers les splendeurs de l'auréole qui les couronne, on aperçoit encore quelques traces de leurs antiques blessures. Pèlerins fatigués de leur course à travers les eaux de la grande tribulation, ils paraissent s'intéresser plus vivement à des misères qu'ils ont éprouvées. Leur voix semble plus douce, leurs enseignements plus persuasifs, leurs exhortations plus pénétrantes, leur cœur plus sympathique et plus miséricordieux. Le saint dont nous allons esquisser la vie est de ce nombre. Il tomba comme le Psalmiste qui chanta si éloquemment ses royales douleurs, comme l'apôtre qui pleura sa trahison, comme le grand évêque d'Hyppone qui se laissa prendre quelque temps aux filets de la luxure et du sophisme. Mais comme eux il se releva sous l'effort de la grâce victorieuse pour

s'attacher irrévocablement à celui qui daigna l'arracher aux bourbiers de la volupté mondaine.

Anselme naquit en 1033 d'une famille patricienne et opulente, dans la ville d'Aoste en Piémont. Cette humble cité faisait alors partie de la Bourgogne transjurane. Le saint que Dieu destinait à des fonctions éminentes dans son Eglise et à un rôle éclatant par l'étendue de ses lumières, passa de bonne heure par ces épreuves domestiques où se forment si souvent les grandes âmes. Il était fort jeune quand il vit mourir sa mère Ermenberge. C'est alors que le vaisseau de son cœur, ainsi que nous le rapporte Eadmer, son ami et son historien, perdit son ancre : il demeura presque abîmé dans les flots du siècle. On devine sous cette métaphore quelle fut la nature de ses désordres. Mais notre saint n'a rien laissé à nos conjectures dans plusieurs de ses confessions, et surtout dans une des méditations qu'il adresse à sa sœur; il y retrace avec l'humilité du repentir, mais aussi avec toute la joie du pilote qui a échappé au naufrage, les orages qui ont failli briser son navire.

Aux regrets que lui inspirait la mort de sa mère vint s'ajouter un nouveau malheur. Son père Gondulphe qui, après avoir passé sa vie au milieu du monde, la termina dans la solitude d'un cloître, le prit en aversion à cause de ses désordres. Il lui fallut donc s'expatrier devant le courroux paternel afin d'épargner au monde le scandale de ces dissentiments, et à lui-même l'occasion de quelque catastrophe funeste. Il se mit alors à parcourir pendant trois ans la Bourgogne, la France et la Normandie. La renommée de Lanfranc l'attira dans le monastère du Bec, qui appartenait à l'ordre de Saint-Benoît; il s'y livra à l'étude avec un zèle infatigable. L'amour de l'étude le conduisit par degré à l'amour de

la retraite et de la pénitence monastique. Après quelques efforts il vint à bout de dompter la passion de la gloire littéraire qui l'éloignait des lieux où la réputation de Lanfranc semblait rendre toute rivalité impossible. Il triompha plus facilement des tentations de la grande fortune dont la mort de son père le laissa maître. Il se fit moine au Bec même, à l'âge de vingt-sept ans. Il y remplaça bientôt Lanfranc dans la dignité de prieur. Tout le temps qu'il exerça ces fonctions, il montra une douceur, une assiduité, un zèle et une solidité de caractère qui présageaient tout ce que l'on pouvait attendre de lui. Quinze ans plus tard, lorsque mourut le vénérable Herluin, fondateur du monastère, les cent trente-six moines qui composaient la communauté l'élirent pour abbé malgré sa résistance. Vainement il se jeta tout en larmes à leurs genoux, vainement il les supplia de lui faire grâce de cette charge. Ferme résolu à ne tenir aucun compte d'une modestie qui leur paraissait d'autant plus digne des honneurs qu'elle les repoussait avec plus de sincérité, ils se prosternèrent devant lui, le conjurant d'avoir pitié d'eux et de leur maison.

Il fallut se résigner. Il vécut ainsi trente ans au Bec, soit comme simple religieux, soit comme supérieur, partageant ses jours entre la pratique exacte des austérités monastiques et la continuation de ses chères études. Il s'appliquait surtout à approfondir les problèmes les plus délicats et les plus difficiles de la métaphysique. Guidé par les lumières de la foi et de l'humilité, il ne craignit pas d'aborder des questions, regardées jusque-là comme insolubles. Je crois, mais je désire comprendre, dit-il quelque part, et ces efforts pour arriver à l'intelligence des vérités imposées par la religion nous

ont valu plusieurs traités magnifiques où, se constituant le disciple et le successeur de S. Augustin, il a donné sur l'essence divine, sur l'existence de Dieu, sur la Trinité, sur l'incarnation, sur la création, sur l'accord du libre arbitre et de la grâce des solutions et des démonstrations qui ont conservé jusqu'à nos jours une si haute valeur aux yeux de la raison et de la foi. Il a mérité d'être regardé par plusieurs comme le père et le fondateur de la philosophie chrétienne du moyen âge, et l'ardente sincérité avec laquelle il soumettait tous les résultats de la pensée et de la science aux règles de la foi, à l'autorité de l'Eglise, creuse un abîme entre sa tendance et celle des métaphysiciens modernes. Il semble avoir défini d'avance cette infranchissable distance, lorsque parlant des rationalistes de son temps, il dit : « Ils cherchent la raison parcequ'ils ne croient pas, et nous la cherchons parceque nous croyons. »

Ecoutons encore ce docteur de la vérité : « Je ne
« cherche pas à comprendre afin de croire, mais je
« crois afin de comprendre. Si l'autorité de l'Ecrite
« ture sainte répugne à notre sens, quelque inexpu
« gnable que nous semble notre raison, il faut la
« croire en cela dépouillée de toute vérité. Nul
« chrétien ne doit disputer sur le fait même de
« l'existence des choses que l'Eglise croit et con
« fesse ; mais seulement en conservant cette foi sans
« atteinte, en l'aimant et en y conformant sa vie,
« chercher humblement le mode de cette existence.
« S'il peut la comprendre, qu'il en rende grâce à
« Dieu ; sinon qu'il ne dresse pas la tête pour s'es
« crimer contre la vérité, mais qu'il la courbe pour
« adorer..... Il y a de faux savants qui, avant de
« s'être munis des ailes de la foi, dirigent leur vol
« vers les questions souveraines..... Ne pouvant

« comprendre ce qu'ils croient, ils disputent contre
« la vérité de la foi que les pères ont confirmée,
« pareils aux hiboux et aux chauve-souris qui, ne
« voyant le ciel que de nuit, iraient argumenter sur
« la lumière du jour contre les aigles qui contem-
« plent d'un œil intrépide le soleil lui-même. »

Il ne se bornait pas à ces travaux métaphysiques. Il écrivit encore des homélies; nous connaissons déjà ses méditations et ses prières. C'était la nuit qu'il consacrait principalement à ces travaux comme à la transcription et à la correction des manuscrits. Ses journées étaient absorbées par la direction spirituelle de tous ceux qui avaient recours à lui, par l'indulgente éducation de la jeunesse, par le soin assidu des malades. Les uns l'aimaient comme leur père, les autres comme une mère, tant il savait gagner la confiance et consoler la douleur. Un vieux moine, paralysé par l'âge et la souffrance, l'avait pour serviteur: c'était Anselme qui lui mettait les morceaux dans la bouche. Il eût voulu ensevelir toute sa vie dans cette sainte obscurité, ne se croyant encore moine que par l'habit. Lorsqu'on l'exhortait à faire connaître ses ouvrages, en lui reprochant de tenir la lumière sous le boisseau, en lui citant la gloire de Lanfranc et de Guitmond moines comme lui et dans la même province, il répondait: « Il y a bien des fleurs qui nous trompent en étalant les mêmes couleurs que la rose, mais qui n'ont pas son parfum. »

Peu à peu cependant sa renommée se fit jour. De tous côtés on parla de lui avec admiration. Il eut bientôt autant d'amis dans le siècle que dans les cloîtres. Il y avait en lui un charme qui maltraitait les âmes. Les chevaliers normands l'entouraient de la plus vive affection, l'accablaient de leurs do-

nations, le recevaient avec bonheur dans leurs châteaux, lui confiaient leurs enfants, l'adoptaient comme le premier né d'entre eux. En Angleterre, où le conduisaient souvent les affaires de son monastère, sa popularité était aussi grande qu'en Normandie : le pays tout entier lui était dévoué, et il n'y avait pas de comte ni de comtesse (1) qui ne crût avoir perdu tous ses mérites devant Dieu si l'abbé du Bec n'avait pas reçu de sa part quelque preuve de dévouement. Il usait de cet ascendant pour prêcher aux riches et aux nobles des deux sexes la mortification et l'humilité; sa volumineuse correspondance, qui se compose de quatre cent cinquante épîtres où il faut chercher la véritable clef de son caractère et de son histoire, porte partout l'empreinte de cette sainte préoccupation. Lorsque la position de ceux à qui il s'adressait le permettait, il redoublait d'efforts pour les exhorter à embrasser la vie monastique. Il fit parmi eux de nombreuses et précieuses conquêtes : il y employait l'abondante charité qui l'animait et qui rendait son éloquence invincible. « Ames bien aimées de mon âme, écrit-il, à deux de ses très proches parents qu'il voulait attirer au Bec, mes yeux désirent ardemment vous contempler, mes bras s'étendent pour vous embrasser; mes lèvres soupirent après vos baisers; tout ce qu'il me reste de vie se consume à vous attendre. J'espère en priant et je prie en espérant. Venez goûter combien le Seigneur est doux : vous ne pouvez le savoir tant que vous trouverez de la douceur dans le monde... Je ne saurais vous tromper, d'abord parce que je vous

(1) Non fait comes in Anglia seu comitissa, vel ulla persona potens, quæ non judicaret se sua coram Deo merita perdidisse, ac familiaris ei dehinc Anglia facta est. (*Eadmer*, p. 2.)

« aime, ensuite parceque j'ai l'expérience de ce
« que je dis. Soyons donc moines ensemble, afin
« que dès à présent et pour toujours nous ne fas-
« sions plus qu'une chair, qu'un sang et qu'une
« âme... Mon âme est soudée aux deux vôtres ; vous
« pouvez la déchirer, mais non la séparer de vous ;
« vous ne pouvez pas non plus l'entraîner dans le
« siècle. Il vous faut donc ou vivre ici avec elle ou
« la briser ; mais Dieu vous préserve de faire tant
« de mal à une pauvre âme qui ne vous en a jamais
« fait et qui vous aime. Oh ! comme mon amour me
« consume ! comme il s'efforce de faire éruption
« dans mes paroles ! mais aucune parole ne le sa-
« tisfait. Que de choses il voudrait écrire ! mais ni
« le papier ni le temps ne lui suffisent. Parle-leur,
« ô bon Jésus, parle à leur cœur, toi qui peux seul
« les faire comprendre. Dis-leur de tout quitter et
« de te suivre. Ne sépare pas de moi ceux que tu
« m'as enchaînés par tous les liens du sang et du
« cœur. Sois mon témoin, Seigneur, toi et ces lar-
« mes qui coulent pendant que j'écris. » Comme on
l'a toujours vu dans la vie monastique, le cœur
d'Anselme, loin d'être desséché par l'étude ou les
macérations de la pénitence, débordait de tendresse.
Parmi les moines du Bec il y en avait plusieurs qu'il
aimait de l'affection la plus saintement passionnée :
d'abord le jeune Maurice dont la santé lui inspirait
une infatigable anxiété, et puis Lanfranc, neveu de
l'archevêque à qui il écrivait : « Ne croyez pas,
« comme le dit le vulgaire, que celui qui est loin
« des yeux est loin du cœur. S'il en était ainsi, plus
« vous resteriez éloigné de moi et plus mon amour
« pour vous s'attiédirait, tandis qu'au contraire
« moins je puis jouir de votre présence et plus le
« désir de cette douceur brûle dans l'âme de votre

« ami. » Nous citerons encore Gondulphe, destiné comme lui-même à servir l'Eglise au sein des orages et avec qui il contracta dans la paix du cloître la plus intime union. « A Gondulphe, Anselme, lui « écrivait-il; je ne mets pas d'autres salutations plus « longues en tête de ma lettre, parceque je ne puis « rien dire de plus à celui que j'aime. Quand on « connaît Gondulphe et Anselme, on sait bien tout « ce que cela veut dire et tout ce qu'il y a de ten- « dresse sous-entendue dans ces deux noms. » Et ailleurs : « Comment pourrais-je t'oublier? Oublie- « t-on celui qu'on a posé comme un sceau sur son « cœur? Dans ton silence, je sais que tu m'aimes; « et toi aussi, quand je me tais, tu sais que je t'aime. « Non seulement je ne doute pas de toi, mais je te « réponds que toi aussi tu es sûr de moi. Que t'ap- « prendra ma lettre que tu ne saches déjà, toi qui « es ma seconde âme? Entre dans le secret de ton « cœur, regardes-y ton amour pour moi et tu y « verras le mien pour toi. » A un autre de ses amis, Gislebert, éloigné du Bec, il disait : « Tu savais « combien je t'aimais, mais moi je ne le savais pas. « Celui qui nous a séparés m'a seul appris combien « tu m'étais cher... Non je ne savais pas, avant « d'avoir l'expérience de ton absence, combien il « m'était doux de t'avoir, combien il m'est amer de « ne t'avoir pas. Tu as pour te consoler un autre « ami, que tu aimes autant et plus que moi; mais « moi je ne t'ai plus, toi, toi, entends-tu? et nul ne « te remplace. Tu as tes consolateurs, moi je n'ai « que ma blessure. Ils s'offenseront peut-être de ce « que je dis-là ceux qui se réjouissent de te possé- « der. Eh! qu'ils se contentent donc de leur joie « et qu'ils me laissent pleurer celui que j'aime tou- « jours. » La mort pas plus que l'absence ne pou-

vait éteindre dans le cœur du moine ces flammes d'un saint amour. Quand Anselme avait été élu prier, un jeune religieux nommé Osbern, jaloux comme plusieurs autres de cette promotion, se prit à le haïr obstinément (1), et à lui témoigner cette haine avec rage. Anselme s'attacha à lui, le gagna peu à peu par son indulgence, lui traça le chemin des austérités, en fit un saint, le soigna nuit et jour pendant sa dernière maladie et reçut son dernier soupir. Puis il se mit à aimer l'âme de celui qui avait été son ennemi, et non content de dire la messe pour elle tous les jours pendant un an, il courait partout pour en solliciter d'autres à cette intention. « Je vous demande, disait-il à Gondulphe, « à vous et à tous mes amis, de toutes les forces de « mon affection, de prier pour Osbern : son âme est « mon âme. J'accepterai tout ce que vous ferez « pour lui pendant ma vie comme vous le feriez « pour moi après ma mort, et quand je mourrai « vous me laisserez là. Je vous en conjure par trois « fois, souvenez-vous de moi et n'oubliez pas l'âme « de mon bien-aimé Osbern. Et si je vous suis trop « à charge, alors oubliez-moi et souvenez-vous de « lui.... Tous ceux qui m'entourent et qui t'aiment « comme moi veulent entrer dans cette chambre « secrète de ta mémoire, où je suis toujours ; place- « les autour de moi, je le veux bien ; mais l'âme de « mon Osbern, oh ! je t'en supplie, ne lui donne « pas d'autre place que dans mon sein. »

Encore un trait qui achèvera de faire connaître l'abbé du Bec. C'était alors la coutume de nourrir dans les monastères de jeunes gentilshommes, soit pour les préparer aux vœux qu'ils devaient pronon-

(1) Le texte latin est plus expressif ; *more canino*, dit-il.

cer plus tard, soit pour les rendre plus capables de servir l'Etat, lorsqu'ils auraient atteint l'âge de la virilité. Un abbé, qui avait la réputation d'un saint homme, vint trouver un jour Anselme. La conversation roula sur le gouvernement des monastères; il commença par se plaindre amèrement de l'esprit d'indépendance et d'indiscipline qui régnait parmi les jeunes gentilshommes qu'il avait à sa charge. « Il veillait sur eux et le jour et la nuit, disait-il, il leur imposait de rudes châtimens; mais plus il leur faisait sentir le joug, plus ils regimbaient contre l'autorité et se montraient incorrigibles. » Notre saint, après avoir écouté les gémissements du vieillard, lui demanda ce que devenaient ces enfants quand ils étaient plus avancés en âge et quel profit ils retiraient de ce formidable appareil de fouets et de supplices. L'abbé lui répondit que ce n'étaient ordinairement que de grosses bêtes, qu'on nous pardonne cette expression qui n'est pas de nous, mais de la chronique. Alors l'homme de Dieu prenant la parole, lui fit voir l'imprudence d'une pareille conduite. Si l'on comprimait, ajoutait-il, les plantes d'un jardin de manière à les empêcher de croître ou d'étendre leurs branches, il est hors de doute qu'étouffées et contraintes dans les nœuds de la servitude, elles dépériraient sans porter aucun fruit. Il en est de même de l'éducation des enfants, ces riches et délicates plantes de l'humanité. Il faut avec eux un amour paternel, une discrète et sage liberté, une patience qui sache maîtriser la colère. Gardez-vous donc de les asservir par des menaces et des flagellations irritantes. S'ils ne reconnaissent en ceux qui les élèvent ni la tendresse d'un père ni l'affection d'un maître, ils pensent que tous nos actes et tous nos discours ne procèdent que de la

haine et du mécontentement. Qu'arrive-t-il alors ? A mesure qu'ils grandissent, la défiance grandit avec eux, et ils prennent en horreur des maîtres dans lesquels ils se sont habitués à ne voir que des bourreaux. Enfin le religieux apprit à son interlocuteur que le bon gouvernement sait tempérer la sévérité par la douceur, et guérir les plaies non seulement avec le vin qui resserre, mais encore avec l'huile du samaritain qui détend et amollit.

Tel était le moine qui, après de longues années passées dans la solitude, à l'âge du déclin et de la retraite, fut arraché par la main de Dieu aux profondeurs du cloître, pour livrer aux abus de la force temporelle une des batailles les plus inégales et les plus glorieuses de l'histoire catholique.

Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, venait de rendre à Dieu sa grande âme. Il laissait une église livrée à toutes les violences d'un monarque oppresseur. Guillaume-le-Roux, second fils du célèbre conquérant de la Grande-Bretagne, régnait alors sur cette île. A une domination brutale, mais qui n'avait pas été sans gloire, succéda une tyrannie honteuse. Le monarque normand empêchait l'Église anglaise de se prononcer entre le pape légitime et l'anti-pape pendant que toute l'Europe, excepté les partisans de l'empereur, reconnaissaient Urbain. Il scandalisait tout le pays par ses débauches et remettait en honneur la simonie. Dès qu'il mourait un prélat, les agents du fisc royal se précipitaient sur le diocèse ou sur l'abbaye qui vaquait, s'en constituaient les administrateurs souverains, bouleversaient l'ordre et la discipline, réduisaient les moines à la condition de salariés et entassaient dans les coffres de leur maître tous les revenus des biens que la piété des anciens rois avait assurés à l'Église.

Tous les domaines étaient mis successivement à l'enchère, et le dernier enchérisseur n'était jamais sûr de ne pas voir ses offres dépassées par quelque nouveau venu à qui le roi accordait aussitôt le marché. On se figure la honte de l'Eglise et la misère du pauvre peuple, lorsque cette cupide et ignoble oppression vint tout à coup à peser sur la contrée. Le roi maintenait cet état indéfiniment, et quand enfin il lui prenait fantaisie de pourvoir aux vacances, il vendait abbayes et évêchés à des clercs mercenaires qui suivaient sa cour.

A la mort de Lanfranc, Guillaume n'eut garde de laisser échapper une aussi précieuse occasion de s'enrichir aux dépens de Dieu et des pauvres : il prolongea la vacance de ce siège pendant près de quatre années, en livrant cette église primatiale de son royaume, alors la plus importante de la chrétienté après celle de Rome, à des exactions et à des désordres tels que plus de trente paroisses virent leurs cimetières transformés en pâturages. Aucune église ne devait lui échapper. Il avait déclaré qu'il voulait tenir une fois ou l'autre toutes les crosses épiscopales ou abbatiales de l'Angleterre entre ses mains. Il prenait goût au métier, et disait avec une ironie sacrilège : « Le pain du Christ est un pain qui engraisse. » (1).

Cependant à Noël 1092, les barons du royaume, réunis pour la fête autour du roi, se plaignirent vivement entre eux de la tyrannie et du veuvage sans fin où gémissait la mère commune du royaume, ainsi qu'ils appelaient l'église de Cantorbéry. Le monarque résista. Il alla plus loin : « De mon vivant, dit-il, il n'y aura d'autre archevêque que moi. »

(1) Panis Christi, panis pinguis est.

Paroles insensées contre lesquelles Dieu allait prendre sa revanche. Le roi tomba malade, et malade à mort. Les évêques, les abbés, les barons s'assemblent autour du lit du moribond à Glocester pour recevoir son dernier soupir. On envoie chercher Anselme, que les supplications d'un de ses amis avaient appelé en Angleterre; on le fait entrer auprès du roi, et on lui demande ce qu'il est utile de faire pour le salut de cette âme. Anselme, avec une rigidité toute sacerdotale, exige d'abord du coupable une confession complète de ses péchés, puis la promesse solennelle de se corriger, et l'exécution immédiate des mesures réparatrices que les évêques lui avaient suggérées. Guillaume, ayant consenti à tout, fait déposer sa promesse sur l'autel. Un édit est aussitôt dressé et revêtu du sceau royal, qui prescrit la délivrance de tous les prisonniers du roi, la remise de toutes ses créances, l'annulation de toutes les poursuites. De plus il promet à tout le peuple de bonnes et saintes lois, ainsi qu'une exacte administration de la justice.

Ce n'était là que le commencement des réparations. Tout ce qu'il y avait d'honnêtes gens autour du roi lui rappellent le veuvage de l'Eglise primatiale. Il déclare qu'il veut y mettre fin. On lui demande sur qui se porte son choix. Lui-même, qui avait juré peu auparavant qu'Anselme ne serait jamais archevêque, désigne Anselme, et d'unanimes acclamations répondent qu'Anselme en effet est le plus digne. A ce bruit, l'abbé du Bec pâlit et refuse absolument. Les évêques insistent, le monarque le supplie par son père et sa mère qui l'ont beaucoup aimé de ne pas livrer aux flammes éternelles son âme prête à quitter la terre. Les assistants s'indignent, en criant que tous les forfaits, que toutes les

oppressions qui pèsent désormais sur l'Angleterre seraient imputés à son obstination. Il pria, il conjura, les larmes aux yeux qu'on le laissât à ses études, à son abbaye, à ses douces et pudiques affections. « Savez-vous ce que vous voulez faire, leur « dit-il. Vous voulez atteler sous le même joug un « taureau indompté et une pauvre brebis épuisée « par l'âge. Qu'en arrivera-t-il ? Le taureau furieux « traînera la brebis à travers les ronces et les broussailles, et la mettra en pièces sans qu'elle ait été « bonne à rien. » Anselme résista plus de six mois. Enfin Guillaume, qui une fois hors de danger avait oublié tous les engagements contractés en face de la mort, céda sur tous les points. Il promit la restitution immédiate de tous les biens du siège de Cantorbéry possédés par Lanfranc ou même réclamés par lui ; il laissait au nouvel élu l'intervention souveraine de son autorité archiépiscopale dans toutes les affaires religieuses, et de plus la liberté de ses relations avec le pape Urbain qu'il avait reconnu. Anselme, de son côté, céda vaincu par les prières de ses amis, il fit hommage au roi, à l'exemple de son prédécesseur, et prit possession de son siège, mais sa douleur n'en persévéra pas moins. Longtemps encore il intitula ses lettres : frère Anselme, moine du Bec par le cœur, archevêque de Cantorbéry par la force. « Quand vous m'écrirez pour moi seul, mandait-il à l'un de ses anciens confrères, que votre écriture soit aussi grosse que possible, car j'ai tant pleuré le jour et la nuit que mes yeux peuvent à peine lire. »

Mais déjà il ne s'agit plus de lire ni de pleurer, il faut combattre. L'orage que l'abbé du Bec avait trop bien prévu ne tarda point à éclater. Guillaume avait besoin d'argent pour faire la guerre à son frère. Anselme, malgré la misère et le désor-

dre où il avait trouvé tous les biens de son église, lui offrit un présent de cinq cents livres d'argent. Des courtisans rapaces firent entendre au roi que la somme était trop faible, et que pour l'effrayer ou lui faire honte, il fallait lui renvoyer son argent. Cette insulte ne lui fut pas épargnée. Anselme alla trouver le roi, et lui dit qu'il valait mieux avoir peu d'argent de bonne volonté que d'en extorquer beaucoup plus par violence, et il ajouta : « Par l'affection et la liberté, vous m'aurez toujours à votre disposition ; mais vous n'aurez ni ma personne ni mes biens à titre d'esclave. » Cela fait, il distribua les cinq cents livres aux pauvres, à l'intention de l'âme du roi.

Peu de temps après, Guillaume devant s'embarquer à Hastings, tous les évêques s'y rendirent pour bénir son voyage. Le vent, qui était contraire, le retint pendant un mois. Anselme profita de l'occasion pour lui remontrer qu'avant d'aller conquérir la Normandie, il ferait bien de rétablir dans son royaume la religion qui y périssait en ordonnant la convocation des conciles, suspendus depuis son avènement. — Je m'en occuperai quand il me plaira, répondit le monarque ; et il ajouta en raillant : D'ailleurs de quoi y parleras-tu dans ces conciles ? » Anselme répondit qu'il s'occuperait de réprimer les mariages incestueux et les débauches sans nom qui menaçaient de faire de l'Angleterre une autre Sodome. — Et qu'est-ce que cela te rapportera, reprit le roi ? — A moi rien, dit l'archevêque, mais à Dieu et à vous beaucoup. — Cela suffit, dit le roi, ne m'en parle plus. » Anselme changea alors de sujet, et lui rappela combien il y avait d'abbayes vacantes où le désordre gagnait les moines, et combien il courait risque de perdre son âme s'il n'y mettait pas des

abbés. Alors le roi ne put se contenir, et lui dit en colère : « Que t'importe, ces abbayes ne sont-elles
« pas à moi ? — Elles sont à vous, répliqua le ver-
« tueux pontife, pour que vous les gardiez et défen-
« diez comme leur avoué, et non pour les envahir et
« les ruiner. Elles sont à Dieu pour que ses ministres
« en vivent, et non pour défrayer vos guerres. Vous
« avez assez de domaines et de revenus pour subve-
« nir à tous vos besoins. Rendez, s'il vous plaît, à
« l'Eglise, ce qui est à elle. — Jamais, dit le roi, ton
« prédécesseur n'aurait osé parler ainsi à mon
« père. »

Quand Guillaume fut de retour de son expédition, Anselme alla de nouveau le trouver, lui annonçant l'intention d'aller demander le pallium au pape. — Il n'y a d'autre pape que moi dans mon royaume, fut toute la réponse du monarque. Le pontife eut beau rappeler les conditions auxquelles il avait accepté l'archevêché, le fougueux monarque, de plus en plus irrité, lui déclara qu'il ne pouvait être à la fois son fidèle et rester malgré lui dans l'obéissance du Saint-Siège. Anselme demanda à soumettre cette question aux évêques, aux abbés et à tous les barons du royaume, réunis en parlement.

L'assemblée fut convoquée au château de Buckingham. Le croirait-on, si l'histoire n'était là pour attester la vérité de ce fait ? Les évêques et les abbés, cédant à de lâches complaisances, conseillèrent à l'archevêque de se soumettre. Quelques-uns allèrent plus loin ; ils le menacèrent de le déposer, comme coupable de lèse-majesté, et de le chasser du royaume. Le monarque qui avait soufflé la tempête leur ordonna de rompre toute relation avec leur métropolitain. Ce crime eût été consommé si les barons ne s'étaient écriés : « A Anselme il appartient de gou-

verner la chrétienté de ce pays. C'est pourquoi nous qui sommes chrétiens nous ne pouvons nous soustraire à son autorité, d'autant plus qu'il n'y a pas une tache dans sa conduite.» Le roi n'osa irriter son baronage en insistant. Les évêques prévaricateurs furent couverts de confusion par ce contraste de la conduite de la noblesse avec la leur : tout le monde les regardait avec indignation, on les désignait chacun par quelque surnom injurieux ; on appelait l'un Judas le traître, l'autre Pilate, un autre Hérode.

Toutes ces discussions n'ayant abouti à rien, on convint de part et d'autre de remettre jusqu'à la Pentecôte la décision finale. Anselme retourna à Cantorbéry. De nouvelles douleurs l'y attendaient. Guillaume fit expulser d'Angleterre le moine Baudouin, l'ami et le conseiller intime du généreux archevêque, celui qu'il avait chargé de toutes ses affaires particulières. C'était le frapper à l'endroit le plus sensible de son âme. Ensuite il arriva de Rome, un certain Gauthier, évêque d'Albano, qui, malgré son titre de légat du Saint-Siège, tint une conduite fort équivoque, traversa Cantorbéry sans voir Anselme et ne fit aucune démarche en faveur du prélat persécuté. Il eut le courage toutefois de se refuser à déposer Anselme, malgré les trésors que Guillaume s'engageait à payer s'il parvenait à obtenir ce résultat. La Pentecôte arrivait. Le monarque essaya d'extorquer à l'inflexible pontife quelque argent. Les évêques allèrent proposer à ce dernier de payer au moins la somme que lui aurait coûtée son voyage à Rome pour en rapporter le pallium (1). Il les re-

(1) Le pallium est un ornement pontifical propre aux évêques et qui désigne ordinairement la qualité d'archevêque. Il est orné de deux bandelettes d'étoffe blanche, larges de deux doigts qui pen-

poussa avec indignation. Pressé par l'avis des barons, Guillaume vit bien qu'il fallait céder. Il consentit donc à reconnaître de nouveau Anselme pour archevêque, et lui permit de prendre le pallium sur l'autel de l'église métropolitaine.

Cette paix ne pouvait être qu'une trêve ; Anselme le sentait bien. Il résolut au bout de quelque temps, et après mille autres vexations dont nous ne pouvons donner le détail, d'aller consulter le pape Urbain, afin de l'interroger sur ce qu'il avait à faire pour sauver son âme. Il fit annoncer au roi ce projet. Guillaume irrité déclara que s'il allait à Rome, il réunirait tout l'archevêché à son domaine et ne le reconnaîtrait plus pour archevêque. Anselme répondit qu'il aimait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Mais le calme, le courage et la dignité du pontife finirent par l'emporter sur la colère du roi, qui lui permit enfin de partir après de longues et pénibles négociations. Anselme, avant de le quitter lui dit : « Rien ne me fera cesser d'aimer votre salut ; comme un père spirituel à son fils bien aimé, comme archevêque de Cantorbéry au roi d'Angleterre, je veux vous donner la bénédiction de Dieu et la mienne, si vous ne la refusez pas. -- Non, dit le roi, je ne la refuse pas. » Et il baissa humblement la tête pour la recevoir.

L'illustre voyageur passa de suite à Cantorbéry ; il rassembla ses moines bien aimés, chercha à les

dent sur la poitrine et derrière les épaules et qui sont marquées de croix. Cette étoffe est tissée de la laine de deux agneaux blancs qui sont bénits à Rome, dans l'église de Sainte-Agnès, le jour de la fête de cette sainte. Les *palliums* faits de leurs laines sont déposés sur le tombeau de S. Pierre et y restent toute la nuit qui précède la fête de cet apôtre ; ils sont bénits le lendemain sur l'autel de cette église et envoyés aux métropolitains et aux évêques qui ont le droit de les porter.

consoler de son absence par l'espérance que son voyage serait utile à la liberté future de l'Eglise, et leur fit un discours d'adieu où il comparait la vie religieuse à la chevalerie d'un roi temporel. Il leur donna à tous le baiser de paix, prit ensuite le bourdon et la panetière de pèlerin sur l'autel, et alla sembarquer à Douvres. Là une nouvelle injure lui était préparée. Un clerc nommé Guillaume l'arrêta sur le rivage, et au nom du roi fit étaler et fouiller devant lui toutes les malles de l'archevêque, pour voir s'il n'emportait pas d'argent. On ne trouva rien et le fisc royal ne recueillit que les malédictions de la foule indignée. Le roi s'en dédommagea en saisissant aussitôt les domaines de l'archevêché et en les exploitant à son gré.

A peine l'archevêque eut-il mis le pied sur le sol de la France que l'enthousiasme populaire éclata ; hommes et femmes, riches et pauvres, se précipitaient au devant du pontife confesseur, exilé volontaire que sa renommée avait devancé. Partout où il arrivait, il était reçu par le clergé, les moines, le peuple, bannières déployées, au bruit des cantiques et avec toutes les marques d'une joie excessive. Il exerçait déjà tout l'ascendant de la sainteté : il séduisait les uns par l'attrait de ses vertus ; il dominait les autres par l'autorité de sa foi. Nous ne citerons qu'un exemple de ce genre. Pendant qu'il passait en Bourgogne, le duc de ce pays, tenté par la riche proie que lui offrait un primat d'Angleterre se rendant à Rome, résolut d'intercepter le chemin pour piller le voyageur et ses compagnons. Mais il ne fut pas plus tôt en face de l'archevêque, qu'il se retira en disant : « Ce n'est pas le visage d'un homme, c'est celui d'un ange qui brille en lui. » Cette âme égarée avait été traversée comme d'un trait de la

grâce. Il se fit croisé, périt glorieusement en défendant le tombeau du Christ, et son corps rapporté aux moines de Citeaux fut enterré sous le vestibule de l'église.

¶ Nous ne nous arrêterons ni sur le séjour d'Anselme à Cluny, où il passa les fêtes de Noël 1097, ni sur l'hospitalité que lui donna son illustre ami Hugues, cardinal archevêque de Lyon, ni sur les périls de sa route souvent inquiétée par des partisans italiens qui attendaient au passage les évêques et les religieux, pour les piller, les outrager et quelquefois les égorger.

Arrivé à Rome, le pape le reçut au Latran, entouré de la noblesse romaine, et le félicita au milieu des acclamations de la cour pontificale. Urbain prit alors la parole, et déclara qu'il le regardait comme son maître par la science, et presque son égal par la dignité, en tant que patriarche et pape d'un autre monde. Il ajouta que tout ce qu'il possédait, il le mettait à la disposition de celui qui s'était exilé pour la justice et la fidélité due à S. Pierre. Après avoir écouté le récit d'Anselme, il écrivit au roi d'Angleterre une lettre pour l'exhorter et lui commander de réparer ses fautes. L'archevêque ne demeura que dix jours au Latran; le mauvais air de Rome le contraignit d'aller attendre la réponse de Guillaume dans une abbaye de l'Apulie, près de Tèlese, que gouvernait un ancien moine du Bec. Il y habita un domaine appelé Schlavia, situé sur le sommet d'une montagne. Dès qu'il eut entrevu cette retraite, il s'écria : Voici le lieu de mon repos. Il y reprit aussitôt ses anciennes habitudes monastiques et ses anciens travaux, et acheva un traité profond sur les motifs de l'Incarnation divine. C'est le traité intitulé *Cur Deus homo*, qu'il avait commencé en Angleterre.

Les Normands, dont Anselme avait été si longtemps le compatriote au Bec, ne le laissèrent pas longtemps paisible dans sa solitude. Le duc Roger, qui assiégeait Capoue, le fit conjurer de venir le trouver, pour l'aider à travailler au salut de son âme. Il alla au devant du prélat exilé avec tous ses chevaliers, l'embrassa tendrement, puis fit planter pour lui des tentes à l'écart du reste de l'armée, auprès d'une petite église, où chaque jour il aimait à s'entretenir avec lui. Le pape Urbain vint bientôt rejoindre l'armée normande et campa auprès d'Anselme.

Ce fut sous les murs de Capoue que l'archevêque de Cantorbéry reçut des lettres de son diocèse. En apprenant les nouvelles impiétés et les atroces cruautés du roi, il voulut renoncer à son siège et à ce pays. Il fit part de son désir au pape. « O évêque, « ô pasteur, lui dit Urbain, tu n'as pas encore versé « ton sang et tu veux déjà abandonner la garde du « troupeau chrétien. Le Christ a éprouvé l'amour de « S. Pierre pour lui par la garde de ses brebis, et « Anselme, ce saint Anselme, ce grand Anselme, ne « cherche que le repos et ne craint pas d'exposer les « brebis du Christ à la dent des loups ! Non seule- « ment je ne te le permets pas, mais je te le défends, « de la part de Dieu et du bienheureux Pierre. » En même temps il le convoqua à un concile qu'il avait résolu de tenir dans la ville de Bari, devant le corps de S. Nicolas, pour s'y prononcer contre le roi anglais et ses pareils qui s'étaient soulevés contre la liberté de l'Eglise et de Dieu.

Le concile s'assembla le 1^{er} octobre 1098. Cent quatre-vingt-cinq évêques y assistèrent en chape, sous la présidence du pape, seul revêtu de la chasuble et du pallium. Anselme, à qui Urbain n'avait

pas songé en prenant séance, se plaça avec son humilité accoutumée au hasard parmi les autres. On commença par discuter avec les évêques grecs la question de la procession du S. Esprit. Comme la dispute s'échauffait et que la question devenait de plus en plus confuse, le pape, qui s'était déjà servi de quelques arguments du traité qu'Anselme lui avait envoyé sur l'Incarnation, fit faire silence, et d'une voix retentissante : « Notre père et maître Anselme, archevêque des Anglais, dit-il, où es-tu ? » Anselme se leva et répondit : « Me voici. » Alors le pape reprit : « C'est maintenant qu'il nous faut ta science « et ton éloquence ; viens et monte ici, viens défendre ta Mère et la nôtre contre les Grecs ; c'est Dieu « qui t'a envoyé à son secours. » Et au milieu d'un grand bouleversement de places, et de l'étonnement du concile où tous demandaient qui il était et d'où il venait, le pape le fit asseoir aux pieds de son trône, racontant à l'assemblée les vertus et les malheurs du docteur étranger. Anselme traita ensuite la question avec des arguments si clairs et si victorieux que les Grecs furent confondus, et l'anathème prononcé contre ceux qui repousseraient la vraie doctrine telle qu'il venait de l'exposer.

Après quoi vint l'affaire du roi d'Angleterre. Anselme garda le silence ; mais les accusateurs ne manquaient pas. Quand il eut terminé le récit des attentats horribles de Guillaume contre Dieu et les hommes, le pape ajouta : « Voilà la vie de ce tyran. « En vain avons-nous cherché à le ramener par la « persuasion ; la persécution et l'exil de ce grand « homme que vous voyez montrent assez combien « peu nous avons réussi. Mes frères que décidez-
« vous ? » Les évêques répondirent : « Si vous l'avez « averti trois fois sans qu'il vous ait obéi, il ne reste

« qu'à le frapper du glaive de S. Pierre, afin qu'il demeure sous le coup de l'anathème mérité jusqu'à ce qu'il se corrige. » Le pape allait fulminer l'excommunication. Anselme se lève et s'agenouillant devant lui, le supplie de ne pas proclamer encore la redoutable sentence. La victime demandait la grâce du bourreau. A la vue d'une telle charité, le concile reconnut que la gloire véritable d'Anselme était encore au dessus de sa renommée.

Le primat de l'Angleterre retourna de Bari à Rome avec le pape. Urbain continua de lui rendre les plus grands honneurs ; tout le monde le traitait comme la seconde personne de l'Eglise et plutôt en saint qu'en prélat.

Quinze jours après les pâques de l'an 1099, il se tint dans l'église Saint-Pierre de Rome un concile auquel assistèrent cent cinquante évêques. Anselme était de ce nombre, assis à une place distinguée que lui avait assignée le vicaire de Jésus-Christ. L'assemblée s'ouvrit par la promulgation des décrets de Plaisance et de Clermont contre les simoniaques et le mariage des prêtres. Dans la dernière session, le pape, de l'avis unanime de ses frères dans l'épiscopat, fulmina l'excommunication contre tous ceux qui donneraient ou recevraient l'investiture laïque des biens ecclésiastiques et en même temps contre tous ceux qui feraient hommage aux laïques pour les dignités de l'Eglise. « Il est abominable, disait-il, que des mains élevées à cet honneur suprême et refusé aux anges mêmes, de créer le Créateur et de l'offrir à son père pour le salut du monde, soient réduites à l'ignominie de devenir servantes de ces autres mains qui jour et nuit sont souillées de rapines, de sang et de dissolutions. » Toute l'assemblée s'écria : Ainsi soit-il.

Un message était venu d'Angleterre. Guillaume persévérât dans ses menaces et ses projets de vengeance. Le lendemain de la clôture de l'assemblée, Anselme, convaincu que l'heure de la justice n'était pas encore arrivée, retourna à Lyon, auprès de son ami le cardinal Hugues. Avant de partir, il s'était fait donner par le pape pour supérieur le moine Eadmer, son compagnon de voyage. Il se figurait ainsi être retourné à l'obéissance monastique et se montrait minutieusement docile aux ordres de son nouveau supérieur.

L'histoire de l'Eglise nous montre à chaque page de ses annales que les ennemis de Dieu et de ses élus ne touchent point impunément à l'oint du Seigneur. Le roi Guillaume-le-Roux en offrit une nouvelle preuve. Dans une expédition inique contre son vassal, le comte du Mans, ce monarque impie avait enfermé dans un cachot, les pieds et les mains enchaînés, un évêque qui avait résisté à ses injustices. Ce dernier forfait combla la mesure. Un matin, le voilà partant au galop pour la chasse, dans une de ces forêts neuves que son père avait plantées en dépeuplant trente-six paroisses. Comme on débuisquait une pièce de gibier, il cria à l'un de ses compagnons, Gauthier-Tirrel : « Tire donc, de par le « diable ! » Ce fut sa dernière parole. Au même instant une flèche, lancée par quelle main, on l'ignore, une flèche vint lui traverser la poitrine. Son corps, placé sur une voiture de charbonnier, d'où le sang dégouttait sur la route, fut transporté à Winchester ; mais les cloches des églises qui saluaient les obsèques du dernier de ses sujets, du plus infime des chrétiens, ne sonnèrent point pour lui : et de tous les trésors qu'il avait amoncelés aux dépens de son pauvre peuple, nul ne tira une aumône pour son

âme. Anselme parcourait alors divers monastères de la Bourgogne et de l'Auvergne. Ce fut à la Chaise-Dieu qu'il apprit la mort du roi ; il pleura beaucoup : « J'aurais préféré mille fois mourir moi-même, dit-il, que de voir le roi mourir de cette façon. »

Bientôt arrivèrent des messagers, envoyés par le nouveau roi d'Angleterre, Henri et ses barons. Ils suppliaient l'archevêque de revenir au plus vite, et lui déclaraient que toutes les affaires du royaume souffraient de son absence. Henri, frère puîné de Guillaume, s'était emparé du trône au détriment de son aîné, Robert de Normandie ; mais le jour de son sacre, il avait juré de garder les bonnes et saintes lois du roi Edouard et de réparer toutes les iniquités de son prédécesseur.

Anselme crut devoir se rendre aux vœux de son peuple. Il retourna donc en Angleterre. Ce ne fut point pour y trouver la paix ; il revint y continuer le combat sur un terrain plus difficile encore. Après avoir triomphé de la violence, il fallait lutter contre la ruse. Au lieu des brutales colères d'un bandit couronné, il allait rencontrer entre lui et le devoir, la politique artificieuse d'un roi modéré et habile, à qui sa finesse et sa science avaient valu le surnom de Beau-Clerc. Mais il remontait sur son siège archiépiscopal après trois années d'exil, plus résolu que jamais, armé d'une douceur inaltérable et d'une héroïque fermeté.

Dès son arrivée en Angleterre et sa première entrevue avec Henri, il refusa à la fois l'investiture et l'hommage pour les biens de son archevêché, en se fondant sur les décrets prohibitifs qu'avait rendus le concile de Rome, en sa présence, l'année précédente. Henri crut devoir temporiser, et obtint d'Anselme un délai pour consulter le nouveau pape

Pascal. Mais sa véritable raison, c'était de ménager Anselme dont il avait besoin pour faire face à deux périls pressants. Le danger passé, Henri oublia ses serments et recommença sa lutte contre l'Eglise. Anselme dut traverser encore une fois la fatigante série d'épreuves qu'il semblait avoir déjà épuisée sous Guillaume : il la traversa sans trouver plus de courage et de fidélité qu'alors parmi ses collègues dans l'épiscopat. Le roi, qui avait restitué au siège de Cantorbéry les biens usurpés par Guillaume, se plaignait amèrement de l'innovation qui l'offusquait dans la prohibition des investitures et de l'hommage. C'en était une, en effet, ou plutôt c'était un retour indispensable à la dignité primitive de l'Eglise, trop longtemps méconnue surtout en Angleterre, où la prépondérance abusive de la royauté avait acquis force de loi depuis un temps immémorial. Anselme avait pour mission de consommer pour l'Eglise d'Angleterre l'œuvre que S. Grégoire VII avait entreprise pour l'Eglise universelle. Pascal prononça en faveur d'Anselme, conjurant le monarque de renoncer à toute usurpation profane. Celui-ci n'en persista pas moins à obliger l'archevêque de Cantorbéry, soit à lui prêter hommage et à consacrer des évêques investis par lui, soit à sortir du royaume.

Une députation fut envoyée à Rome pour apprendre au pape l'état des choses. Anselme chargea deux de ses moines de le représenter ; trois évêques plaidaient la cause de Henri. Faut-il le dire ? Ces trois évêques rapportèrent des paroles menteuses, destinées à plaire au roi. Ils eurent le courage de les soutenir dans l'assemblée des barons, malgré les dénégations répétées des deux envoyés de l'archevêque. Anselme, redoutant le scandale et les divisions, se borna à

demander une troisième ambassade à Rome pour éclaircir l'équivoque. Il écrivit au pape : « Je ne crains pas l'exil ni la pauvreté, ni les tourments, ni la mort; mon cœur est prêt à endurer tout cela, avec le secours de Dieu, pour l'obéissance du siège apostolique et la liberté de ma mère l'Eglise du Christ. Je ne cherche que la certitude de mon devoir et de votre autorité. J'ai entendu dans le concile de Rome, le seigneur Urbain, de vénérable mémoire, excommunier les rois et tous les laïques qui donneraient l'investiture des Eglises et ceux qui la recevraient de leurs mains. Daigne votre sainteté dispenser l'Angleterre de cette excommunication, afin que je puisse y demeurer sans péril pour mon âme, ou bien me dire que vous voulez la maintenir, quoi qu'il m'en advienne. »

En attendant la réponse, il tint, à Westminster, avec la permission du roi et le concours des prélats et des barons, un concile national, le premier depuis la mort de Lanfranc. Les principaux barons y assistèrent à la prière d'Anselme. On y déposa six abbés convaincus de simonie. On y rendit plusieurs décrets pour assurer le célibat du clergé et réprimer une foule de désordres. On y défendit de vendre les hommes comme des bêtes, ainsi qu'on avait osé le faire souvent en Angleterre, et on y prononça l'anathème contre des dissolutions honteuses.

A la mi-carême de l'an 1103, la réponse du pape sur le dire des évêques était arrivée. Le roi refusait, selon son habitude, d'en prendre connaissance : « Qu'ai-je affaire du pape pour ce qui est à moi ? » Anselme, de son côté, ne voulait pas ouvrir les lettres sans le concours du roi, de peur que celui-ci ne l'accusât de les avoir altérées. Tous deux en devinaient d'avance le contenu. La difficulté sem-

blait inextricable. Tout à coup Beau-Clerc propose à Anselme d'aller lui-même à Rome négocier en sa faveur. L'archevêque vit bien que c'était un détour pour le faire sortir du royaume. Il accepta ce nouvel exil, malgré son âge et sa faiblesse, il avait alors soixante et dix ans, mais bien résolu, s'il arrivait jusqu'au pape, de ne lui conseiller rien qui fût contraire à son honneur ni à la liberté de l'Eglise.

Il s'embarqua le 27 avril 1103, et vint d'abord à sa chère abbaye du Bec, où il ouvrit les lettres du pape, et y trouva, comme il s'y attendait, le désaveu foudroyant du mensonge des trois évêques et la sentence d'excommunication contre les parjures. Les chaleurs de l'été passées, il s'achemina vers Rome, où il fut reçu par Pascal avec les mêmes honneurs que lui avait décernés Urbain. Mais Guillaume Warlewast l'avait devancé dans la ville éternelle. Agent de Beau-Clerc comme il l'avait été de Guillaume-le-Roux, cette évêque nommé d'Exeter, déclara insolument que monseigneur le roi des Anglais ne consentirait jamais à perdre les investitures, dût-il lui en coûter son royaume : — « Et moi, dit aussi-tôt le pape, je déclare devant Dieu que le pape « Pascal ne permettra jamais à ton roi de les garder « impunément, dût-il lui en coûter la tête. » Les Romains applaudirent à ce discours. Cependant le pape, tout en persévérant dans son refus, répondit au roi par une lettre très conciliante et l'exempta de l'excommunication personnelle qu'il avait encourue, tout en la maintenant contre les évêques qu'il avait osé investir. Anselme partit alors, muni des lettres pontificales qui confirmaient tous les droits de sa primatie. Il se rendit à Lyon, où son ancien ami l'archevêque Hugues, lui offrit de nouveau le plus honorable asile. Il resta seize mois dans cette cité.

Le roi saisit aussitôt et employa à son profit tous les revenus du siège de Cantorbéry. Il fit plus : il défendit à Anselme par une lettre particulière de rentrer dans le royaume jusqu'à ce qu'il eût promis d'observer les anciennes coutumes.

Le second exil du primat fut le signal d'un nouveau débordement de maux en Angleterre. Les rapines, les sacrilèges, l'oppression des pauvres par les barons, la violation des asiles, le rapt des vierges, les mariages incestueux et même les désordres des prêtres reprirent un libre cours et désolèrent ce pays. Cependant du fond de la terre étrangère, où il était relégué, le confesseur de la foi veillait avec une tendre et active sollicitude sur les intérêts de son diocèse et de ses moines, sur l'éducation des jeunes élèves du cloître, sur les pauvres qu'il avait coutume de soulager. Il se reposait principalement pour ces soins divers sur Gondulphie de Rochester, l'évêque le plus voisin de la métropole, et qui n'avait jamais trahi leur vieille amitié du Bec. Il traçait en outre à ce fidèle ami, le seul des évêques anglais qui n'eût point failli, la ligne où il fallait persévérer. « Que nulle menace, nulle promesse, nulle ruse ne vous arrache ni hommage ni serment quelconque. Quand on vous y contraindra, répondez : Je suis chrétien, je suis moine, je suis évêque et je ne veux garder ma foi que selon mon devoir. Rien de plus, rien de moins. » Et sur lui-même il ajoutait : « Sachez bien que je ne veux rien faire jamais contre mon honneur épiscopal pour rentrer en Angleterre ; j'aime bien mieux rester en désaccord avec les hommes que d'être en désaccord avec Dieu, en me réconciliant avec eux. »

Cependant les bons catholiques adressaient lettres sur lettres à Anselme pour le conjurer de revenir.

La reine Mathilde, cette princesse pieuse et très instruite, que le peuple appelait la bonne reine, déploya le zèle le plus actif pour opérer un rapprochement entre l'archevêque et son royal époux. Elle aimait tendrement Anselme qui l'avait mariée et couronnée; elle admirait grandement cet athlète de Dieu, ce vainqueur de la nature. Elle écrivait au pape, elle écrivait à son vieil ami, à son guide et à son consolateur pour les supplier de prendre en pitié le veuvage de l'Eglise d'Angleterre. Dieu exauça tant de vœux. Henri, qui craignait l'excommunication dont l'avait menacé l'intrépide exilé et qui savait que l'anathème religieux détacherait de lui ses amis politiques, consentit enfin à laisser fléchir son orgueil. Une entrevue eut lieu à l'Aigle en Normandie, le 22 juillet 1105. Le roi se montra plein de prévenance et d'humilité envers l'archevêque; il convint de lui rendre ses bonnes grâces ainsi que les revenus du siège primatial; mais Anselme ne voulut pas rentrer en Angleterre, avant qu'une dernière ambassade eût été de part et d'autre à Rome pour y obtenir le règlement définitif des points en litige.

Il y eut encore bien des retards causés par la mauvaise foi de Henri, bien des actes arbitraires, bien des spoliations despotiques, recouvertes de duplicité et d'hypocrisie. Le mal alla si loin que tous les évêques qui avaient indignement abandonné Anselme pour inféoder leur conscience à la tyrannie de Henri et de son prédécesseur, implorèrent le secours d'Anselme, en l'assurant qu'ils étaient prêts à le suivre, et même à le précéder s'il le commandait.

Les envoyés de Rome revinrent enfin au printemps de 1106. Ils rapportaient le jugement du pape. Pascal y disait qu'il voulait répondre à la soumission du roi d'Angleterre par sa condescendance. Ainsi

donc, tout en maintenant la prohibition des investitures, il permettait à Anselme d'absoudre et de consacrer les évêques qui feraient hommage au roi, jusqu'à ce que l'archevêque eût pu lui persuader de renoncer à cette prétention. Anselme, qui ne demandait qu'à obéir, mais à obéir au droit, ne voulut pas résister à cette concession provisoire, quoique cette formalité eût été interdite, en même temps que l'investiture, aux conciles de Clermont et de Rome par Urbain II. Le roi alla le trouver au Bec : ils y fêtèrent l'Assomption et y scellèrent leur réconciliation.

Le roi renonça à la taxe arbitraire sur les curés, aux revenus des églises vacantes, au cens que Guillaume-le-Roux avait imposé à toutes les autres. Anselme retourna ensuite en Angleterre, après un second exil de plus de trois années.

Il fut reçu au milieu des transports de la joie générale : la reine Mathilde, qui voyait enfin ses vœux exaucés, allait au devant de lui et lui préparait ses logements. Les agents du fisc disparurent aussitôt des églises et des monastères. Henri était resté en Normandie : il y gagna peu après la victoire éclatante de Tinchebray, qui le rendit maître du duché et de la personne de Robert, son frère. La voix publique attribua cette victoire à sa réconciliation avec le primat.

Au concile de Londres (1^{er} août 1107), le traité fut solennellement débattu entre le roi, les évêques, les abbés et les barons. Il y avait encore bien des gens qui poussaient le roi à donner les investitures comme son père et son frère l'avaient toujours pratiqué ; mais les dispositions de ses principaux ministres et même des pontifes qui avaient flatté ses passions avaient subi un heureux changement. Henri

proclama devant Anselme et le peuple transporté de joie qu'à l'avenir personne en Angleterre ne recevrait l'investiture d'un évêché ou d'une abbaye par la crosse et l'anneau, de la main du roi ou de quelque laïque que ce fût. De son côté Anselme déclara qu'on ne refuserait la consécration à aucun prélat pour avoir fait hommage au roi, comme il l'avait fait lui-même à Guillaume. Beau-Clerc pourvut ensuite et d'après ces règlements, en prenant l'avis d'Anselme et de ses barons, aux églises d'Angleterre, qui étaient presque toutes vacantes, et à plusieurs de celles de Normandie. Anselme sacra cinq évêques en un jour, et parmi eux Guillaume de Winchester et Beinelm de Héréford, qui avaient subi comme lui et à cause de lui la disgrâce et l'exil pour avoir résisté aux volontés injustes du monarque.

Ainsi donc le moine, épuisé par l'âge, avait vaincu par les seules armes de la foi. La vieille brebis, comme il le disait lui-même, avait fini par l'emporter sur les taureaux indomptés qui étaient attelés avec lui à la charrue du gouvernement de l'Angleterre. Le roi Roux et le roi Beau-Clerc avaient en vain dressé contre lui toutes les batteries de la violence et de la politique. L'intrépide archevêque, sans reculer d'un pas, avait survécu à l'un et amené l'autre à composition. Belliqueux barons, clercs rusés, plaideurs infatigables, évêques serviles et prévaricateurs, tous avaient échoué, comme les rois dont ils étaient les instruments. Il avait fallu finir par rendre les armes de Guillaume-le-Conquérant au moine étranger qui, jeune encore, imposait au conquérant par sa seule présence.

Quatorze années de luttes, de persécutions, d'exil, de spoliations, d'intrigues, de mensonges, de bas-

esses et de cruauté, ne l'avaient pas dompté ; il avait tout enduré, peu soutenu à Rome, trahi par ses collègues dans l'épiscopat, sans qu'une seule épée eût été tirée pour sa défense, et en apparence pour une question de forme que la sagesse moderne a regardée comme une puérité inintelligible. Au dernier jour de la bataille, il disait encore comme au choc du premier jour : « J'aime mieux mourir, et, tant que je vivrai, languir dans l'exil et la misère que de violer l'honneur de l'Église de Dieu à cause de moi ou à mon exemple. » La victoire arriva enfin comme c'était justice, elle arriva sinon complète, du moins éclatante, considérable et populaire.

Anselme ne survécut que peu de temps au concile de Londres. Il consacra le reste de sa vie à guérir les plaies faites au pays pendant la lutte de l'Église et de la Couronne. Il s'associa aux mesures prises par le roi pour réprimer les faux monnayeurs ainsi que les odieuses oppressions dont les serviteurs royaux accablaient le peuple. D'autre part, Beau-Clerc l'appuya énergiquement dans ses résolutions pour la réforme de la discipline, le rétablissement du célibat et le maintien des droits de la primatie de Cantorbéry sur la métropole d'York. Pendant ses absences d'Angleterre, Henri confiait à Anselme le gouvernement du royaume et de sa famille. Atteint depuis plusieurs années par des maladies fréquentes et très rudes, mais n'en persévérant pas moins dans la pratique de l'oraison et de ses anciennes austérités, il tomba graduellement dans un affaissement qui annonçait la dernière catastrophe. Au commencement de la semaine sainte de l'an 1109, il était à toute extrémité. Les rois du moyen-âge avaient coutume de tenir cour plénière à Pâques et d'y présider la couronne en tête. Le matin du jour des Ra-

meaux, un moine lui dit : « Père, il nous semble
« que vous allez quitter le siècle pour aller à la cour
« de Pâques de votre seigneur. — Je le veux
« dit-il; cependant je serais reconnaissant s'il vou-
« lait bien me laisser encore parmi vous assez long-
« temps pour terminer un travail que je roule dans
« mon esprit sur l'origine de l'âme. » Dernier vœu
qui achève de peindre ce noble et admirable caract-
ère! Lorsque l'agonie vint on enveloppa d'un cilice
l'illustre mourant et on le coucha sur la cendre. Il
rendit au Seigneur sa grande âme au milieu de ses
moines, le mercredi saint, 21 avril 1109, à l'âge de
soixante-seize ans.

Peu de choses nous appartiennent dans l'exposi-
tion de ces faits. Nous avons suivi pas à pas un ré-
cent opuscule de M. de Montalembert, tantôt en
lui empruntant ses plus belles pages, le plus sou-
vent en supprimant tous les développements pour
n'en garder que la substance. Comme tout est exact
et puisé aux sources primitives dans ce remarqua-
ble essai, nous l'avons adopté sans amour-propre,
avec la conviction que si la liberté d'esprit nous
manquait pour faire autrement au milieu de ces se-
courses politiques qui arrêtent tous les efforts de la
pensée, le talent surtout nous manquait pour faire
mieux. Au reste nous nous proposons de réparer
un jour notre faute si c'en est une. Nous avons résolu
de consacrer à cette magnifique étude tout ce qui
nous reste de force. Il est peu de physionomies plus
imposantes et plus radieuses dans l'Eglise que celle
du grand homme qui a prononcé ces belles paroles,
en les inscrivant sur son drapeau : « Dieu n'a rien
d'aussi cher que la liberté de son église. » Il a dit
ailleurs avec une indépendance et une énergie de
langage qui semble empruntée à Bossuet : « Le Christ

est la vérité et la justice : mourir pour la vérité et la justice, c'est mourir pour le Christ. » Aucune gloire n'a manqué à cet intrépide confesseur de la foi. Il entre dans la solitude du cloître à une époque où la vie de prière, de recueillement, de mortification et de travail est demeurée puissante et féconde, au jugement même de ses plus opiniâtres détracteurs. Instituteur habile, il s'assimile les âmes et les gouverne par cette douceur pénétrante que le monde ignorait avant le sacrifice du Calvaire. S'agit-il de doctrine et de philosophie ? Toute la postérité catholique l'a proclamé un penseur sublime et profond, capable de continuer l'œuvre de S. Augustin, et sachant éclairer des plus vives lumières le problème des destinées humaines. Le premier il montra le constant et perpétuel accord de la révélation divine avec la raison universelle. Ses ouvrages de théologie sont aussi savants que profonds. On y trouve partout le besoin de se rendre compte de sa foi, non pas qu'il ne crût d'avance sur la parole de Dieu, mais parceque, selon lui, le plus noble usage que la créature intelligente puisse faire de ses facultés, c'est de s'élever à la connaissance et à la contemplation des vérités éternelles. Ses lettres nombreuses, dont plusieurs ne sont pas indifférentes pour l'histoire, respirent la méditation et s'imprègnent de la religieuse tristesse qui est le caractère particulier du *Proslogium*. Peu d'hommes parmi les contemporains de S. Anselme l'égalaient en vertu, en réputation, en savoir. Aucun ne lui était supérieur. Toutefois il avait de lui de tels sentiments d'humilité qu'au moment où les hommes vinrent le chercher soit pour le mettre à la tête de sa chère abbaye, soit pour le placer à un poste plus éminent encore, il se refusa à ces honneurs avec une

sainte obstination. On a vu quels rudes combats il eût à soutenir pour l'indépendance de son Église. Dans sa résistance au pouvoir temporel, il apporta toujours des sentiments de justice, de conciliation, de douceur et de charité qui furent le triomphe et l'honneur de sa cause. Sa vie tout entière a été mêlée aux plus grands événements politiques et religieux de son temps, De là l'émotion, l'intérêt et l'enseignement. Nous étudierons avec une scrupuleuse exactitude cette mâle et chrétienne existence, essayant d'en rendre toutes les harmonieuses beautés comme toutes les leçons qui en ressortent. Heureux si notre faiblesse ne reste pas trop au dessous de la tâche que nous nous sommes imposée, peut-être sans mesurer nos forces! Heureux surtout si la méditation d'un passé qui eut ses jours d'amertumes et d'angoisses peut nous arracher au bruit de nos discordes civiles! En nous reportant à ces distances lointaines ou en demeurant dans notre époque, nous retrouvons des deux parts les dévouements de la foi catholique. Au onzième siècle, un archevêque de Cantorbéry part deux fois pour un lointain exil plutôt que d'enchaîner sa conscience aux caprices violents d'un despote. Thomas Becket, son successeur, rougit de son sang la couronne épiscopale qu'il a noblement portée après ce grand homme. De nos jours aussi, l'illustre pontife que nous pleurons, semblable au bon pasteur de l'Évangile, donne sa vie pour ses brebis. Il accomplit son héroïque sacrifice avec le calme, avec la simplicité qui accompagnent le sentiment d'un devoir. Ainsi donc la vérité, la justice et la charité sont immortelles dans l'Église. Son sang coulé par toutes ses veines, aujourd'hui pour glorifier un dogme, demain pour sauver un grand peuple. Fasse le ciel que cette rosée féconde

jointe aux mérites surabondants de la Rédemption divine, purifie la terre de ses souillures, apaise les révoltes qui grondent au fond des cœurs, et cimente la réconciliation publique !

1^{er} juillet 1848.

H. DENAIN.

PRÉFACE DE S. ANSELME.



Les méditations ou les prières qui suivent, ayant été publiées soit pour développer dans l'âme du chrétien l'amour ou la crainte de Dieu, soit pour l'aider à s'interroger lui-même, demandent à être lues, non pas au milieu du tumulte, mais dans le repos; non pas en courant, mais peu à peu, avec une attention sérieuse et inquiète. On ne s'attachera donc point à parcourir chacune d'elles tout d'une haleine. L'attrait qu'elles offriront, ou le sentiment de ce qui peut, avec l'assistance de Dieu, allumer en nous l'amour de la prière, servira ici de règle. Il n'est pas nécessaire non plus de les commencer par le commencement; on choisira ce qui agréera davantage. Elles ont été divisées en paragraphes, afin qu'il fût permis de les commencer ou de les finir à l'endroit que l'on préférera. On n'a pas voulu engendrer le dégoût par l'étendue ou la fréquente répétition du même sujet, mais plutôt, et c'est le but que l'on s'est proposé, mettre le lecteur à même de retirer de là quelques sentiments de piété.

MÉDITATIONS

DE S. ANSELME.

LIVRE PREMIER.

MÉDITATION PREMIÈRE.

DIGNITÉ ET MISÈRE DE LA NATURE HUMAINE.

I.

Nous avons été créés à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Réveille-toi, ô mon âme, réveille-toi ; exerce ton intelligence ; ranime tes sentiments ; secoue les langueurs de ton assoupissement mortel, prends souci de ton salut. Loin de toi la dissipation des pensées inutiles ! Bannis l'indolence ; sois ferme et appliquée. Persévère dans les méditations sacrées, attache tes désirs aux biens célestes ; et, les regards fixés sur les richesses de l'éternité, dédaigne celles de la terre. Or, dans ce divin exercice de l'esprit, qu'y a-t-il de plus utile et de plus salutaire que de repasser affectueusement en soi-même les immenses bienfaits du

Créateur ? Considère donc de quelle grandeur et de quels privilèges il t'a investie dès l'origine, et conséquemment quel culte d'amour et de respect il demande. Certes, lorsque sur le point de créer et d'ordonner toutes les choses visibles et invisibles, il résolut de former la nature humaine, ce n'est pas sans une haute sagesse qu'il fixa la dignité de ta condition, puisqu'il voulut qu'elle l'emportât en honneur sur toutes les créatures de cet univers. Vois donc quelle est la noblesse de ta naissance, et réfléchis à l'obligation que tu as contractée de lui rendre amour pour amour.

« Faisons l'homme, dit Dieu, à notre image et à notre ressemblance. » Si, à cette parole de ton Créateur, tu ne te réveilles pas, si tu ne te sens pas brûler d'amour pour son ineffable bonté et pour tant de miséricorde, si tu n'es pas toute flamme pour répondre à son désir, de quel nom t'appellerai-je ? N'es-tu qu'engourdie par le sommeil, ou plutôt n'es-tu pas frappée de mort ? Créée à l'image et à la ressemblance de Dieu ! Examine ce que signifient ces mots ; ce gage de pieuse méditation te fournit de quoi exercer tes pensées. Reconnaiss-le d'abord. Autre chose est la ressemblance, autre chose est l'image. Par exemple, [le cheval, le bœuf et les autres animaux peuvent avoir avec l'homme des points de similitude ; mais l'image de l'homme, nul ne la possède que l'homme. L'homme mange, le cheval mange aussi : voilà un trait de ressemblance et une sorte de

communauté entre deux natures différentes. S'agit-il, au contraire, de reproduire l'image de l'homme? il ne faut rien moins qu'un homme identique à cette même nature dont il est l'image. L'image conséquemment est plus noble que la ressemblance. De même, il nous sera donné de ressembler à Dieu, si la considération de sa bonté, la connaissance de sa justice et la contemplation de sa miséricorde nous portent à imiter sa bonté, sa justice et sa miséricorde. Mais comment à son image? Écoute: Dieu est toujours présent à soi-même; il ne peut s'oublier, il se contemple, il s'aime. Si donc toi aussi, suivant ta faible capacité, tu t'occupes incessamment du souvenir de Dieu, tu seras faite à son image, parce que tu t'efforceras de faire toujours ce que Dieu fait toujours. L'homme doit appliquer sa vie tout entière à la pensée, à la connaissance, à l'amour du souverain bien. Oui, que tous les mouvements de son esprit, que toutes les affections de son cœur travaillent, s'aiguisent et tendent à se souvenir sans relâche de Dieu, à l'aimer d'un amour infatigable, à le contempler, à le connaître, et à exprimer, dans chacun de ses traits et en caractères de salut, la dignité d'une origine si glorieuse et si illustre. Mais que dis-je, créée à l'image de Dieu? L'apôtre va plus loin; il déclare que tu es l'image elle-même de Dieu. «L'homme, dit-il, ne doit pas voiler sa tête: il est l'image et la gloire de Dieu.»

II.

Nous avons été formés pour louer Dieu sans fin.

Les immenses bienfaits du Créateur te suffisent-ils pour que tu lui rendes de continuelles actions de grâces, et que tu t'acquittes envers lui par un amour assidu, en réfléchissant qu'aux premiers jours de la création sa bonté te tira du néant, ou plutôt de la fange pour t'élever au faite de la grandeur? Eh bien! confronte ta vie avec la maxime des saints, et médite attentivement ce qui est dit du juste. A quel caractère se reconnaît sa louange? « Il a loué le Seigneur de tout son cœur. » Voilà pour quelle fin tu as été créée, voilà quelle est l'œuvre de ta servitude. Et pour quel autre but Dieu t'aurait-il enrichie d'un si éclatant privilège, sinon parcequ'il te destinait à le louer sans cesse? Tu as donc été formée pour louer ton Créateur, afin qu'en te consacrant à ses louanges tu tendes incessamment vers lui par le mérite de la justification dans la vie présente, et que tu assures ta félicité dans la vie future. Car le louer sur la terre, c'est mériter la justification dans le temps, et là haut le honneur. Mais si tu le loues, que ce soit de tout ton cœur; que ce soit en l'aimant. Ecoute la règle imposée au juste sur ce point : « Il a loué le Seigneur de tout son cœur, et il a aimé celui qui l'a créé. » Loue donc, loue de tout ton cœur et aime celui que tu loues, puisque tu as été créée

pour l'amour et la louange. Car l'homme que la prospérité invite à bénir son Dieu, mais qui cesse de le bénir dans l'adversité, loue, mais ne loue pas de tout son cœur. Quiconque, en chantant les louanges de Dieu, cherche autre chose que Dieu, le loue, mais ne l'aime pas. Loue donc le Seigneur, mais d'une manière vraiment digne de lui, en sorte qu'il n'y ait en toi, autant du moins que le comporte ta faiblesse, ni soin, ni intention, ni pensée, ni empressement qui ne contribue à sa louange. Point de succès dans la vie présente qui interrompe ce devoir ; point de revers qui le suspende ; car c'est ainsi que tu loueras Dieu de tout ton cœur. Mais après que l'auras ainsi loué de tout ton cœur, après que tu l'auras loué en l'aimant, n'attends de lui d'autre récompense que lui-même, afin qu'il soit l'objet et le terme de toutes tes désirs, qu'il soit lui-même le salaire de tes travaux, qu'il soit seul ta consolation dans cette vie qui passe comme une ombre, seul ton héritage dans la vie bienheureuse. Tu as donc été créée pour le louer sans fin. Voilà ce que tu comprendras pleinement le jour où, enlevée à la terre par sa bienheureuse vision, tu reconnaîtras que tu dois à sa bonté toute gratuite d'avoir été appelée du néant à la vie et au bonheur, lorsque tu n'étais pas, et que c'est lui qui t'a choisie, justifiée et couronnée de gloire pour une félicité si excellente. Une telle contemplation t'inspirera un infatigable amour pour louer sans fin le Dieu de

qui, par qui et en qui tu te réjouiras de ce qu'il daigna te créer pour des richesses et une béatitude immuables.

III.

Partout où nous sommes, nous avons en lui la vie, le mouvement et l'être, tant que nous le possédons en nous-mêmes.

Mais, après cette félicité à venir, examine à la lumière de la contemplation la grandeur de la grâce dont il t'a enrichie, même dans cette vie d'un jour. Celui-là même qui habite dans les cieux, qui règne sur les anges, devant qui le ciel et la terre s'inclinent avec tout ce qu'ils renferment, a voulu te servir de domicile et a mis sa présence à ta disposition, suivant l'enseignement de l'apôtre Paul : « Nous avons en lui la vie, le mouvement et l'être. » Vie pleine de douceur ! Aimable mouvement ! Être désirable ! Qu'y a-t-il de plus doux, en effet, que d'avoir la vie en celui qui est la vie bienheureuse elle-même ? Qu'y a-t-il de plus aimable que de rapporter à Dieu tous les mouvements de notre volonté, et de régler nos actions conformément à celui qui peut seul nous établir dans un repos et un bonheur permanents ? Qu'y a-t-il de plus digne de nos désirs que d'habiter incessamment, par l'union de nos vœux et de notre amour, en celui qui seul possède la vérité de l'être, disons mieux, dans l'être par essence, sans

lequel il n'y a de bien-être pour personne? « Je suis
« celui qui suis, » dit-il. Langage admirable! Car
il est véritablement le seul dont l'être ne change
pas. Où t'a donc placée ce Dieu dont l'être est si
excellent, si incomparable que seul il est, et de-
vant qui tout être n'est rien; où t'a-t-il placée le
jour où il te créa pour la gloire, sans même que
tu puisses comprendre la grandeur de ta dignité?
Quel domicile t'a-t-il préparé? Prête l'oreille; il
va te répondre lui-même dans son Evangile :
« Demeurez en moi, et moi en vous. » O bonté
inestimable! O bienheureux séjour! O glorieuse
vicissitude! Quelle bonté de la part du Créateur
de vouloir que sa créature habite en lui! Quelle
incompréhensible félicité pour la créature de de-
meurer dans son Créateur! Quelle gloire, pour
une créature raisonnable, d'être unie à son au-
teur par un si heureux échange qu'il fait sa de-
meure en elle et elle en lui! Non content de nous
avoir créés dans un si haut degré de dignité, il a
voulu, par sa miséricorde, se faire lui-même notre
tabernacle; lui qui existe sans sollicitude au des-
sus de tous les êtres, puisqu'il en est le régula-
teur suprême; lui qui soutient sans effort la créa-
tion, puisqu'il en est le fondement universel; lui
qui s'élève sans orgueil par dessus tout ce qui
existe, puisqu'il est d'une nature infiniment plus
excellente; lui qui renferme toutes choses, sans
que son être soit dispersé çà et là, puisqu'il les
contient toutes; lui qui remplit tout sans jamais

s'appauvrir, puisqu'il est la souveraine plénitude. Ce Dieu, dont la présence remplit tout, s'est donc choisi, au-dedans de nous-mêmes, un royaume qui lui est agréable. L'Évangile nous l'atteste en ces mots : « Le royaume de Dieu est au-dedans de vous-mêmes. » Mais si le royaume de Dieu est au dedans de nous-mêmes ; si Dieu habite dans son royaume, n'est-il pas vrai que celui dont le royaume est au-dedans de nous-mêmes demeure en nous ? Oui, sans nul doute. Si Dieu est la sagesse, et que l'âme du juste soit le séjour de la sagesse, le véritable juste porte Dieu au fond de son cœur. « Le temple de Dieu est saint, dit l'apôtre, et ce temple c'est vous. » Courage donc, ô mon âme ; applique-toi sans relâche à l'étude de la sainteté pour ne pas cesser d'être le temple de Dieu. Il dit de ceux qui sont à lui : « J'habiterai et je marcherai en eux. » Sache-le bien ; partout où sont les âmes saintes, il habite en elles. Si toi-même tu résides partout et tout entière dans les membres auxquels tu communique la vie, à plus forte raison le Dieu qui te créa toi et ton corps, réside-t-il partout et tout entier. Considère donc attentivement avec quelle sagesse et avec quel respect nous devons régler, dans leurs mouvements, des sens et des membres, auxquels préside la Divinité elle-même. Livrons-donc sans réserve, ainsi qu'il est juste, l'empire de notre cœur à un pareil hôte, afin que rien n'offusque ses regards, mais que plutôt toutes nos pensées,

tous les mouvements de notre volonté, toutes nos paroles, toutes nos actions, attentifs à ses ordres, accomplissent sa volonté et se dirigent suivant les préceptes de sa droiture. Par là, en effet, nous deviendrons véritablement son royaume ; il demeurera en nous, et en demeurant en lui nous vivrons de la vie de la grâce.

IV.

Nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons revêtu Jésus-Christ.

Ranime-toi, je t'en conjure, ô mon âme ; que la flamme du céleste amour s'allume dans le sanctuaire le plus secret de ton être ; comprends dans toute son étendue la dignité à laquelle t'a élevée le Seigneur ton Dieu ; que l'intelligence te conduise à l'affection, et que la soumission d'une conduite vertueuse témoigne de ton respect. Le Dieu qui t'accorda la faveur de demeurer en lui, et qui daigne habiter en toi, est encore celui qui te revêt, te fortifie et te pare de lui-même. « Vous
« tous, dit l'apôtre, qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous avez revêtu Jésus-Christ. »
Quelles louanges, quelles actions de grâces suffisantes offriras-tu à celui qui t'a ornée d'un tel éclat, t'a élevée à un tel honneur que tu peux t'écrier, dans les plus doux transports de la joie :
« Le Seigneur m'a revêtue des insignes du salut ;
« il m'a environnée du manteau de l'allégresse. »

Contempler Jésus-Christ est pour les anges la joie suprême ; et voilà que, par son immense miséricorde, il s'abaisse vers toi jusqu'à daigner te revêtir de lui-même. Quel est ce vêtement, sinon celui dont l'apôtre se glorifie en ces termes ? « Jésus-Christ nous a été donné de Dieu pour être « notre sagesse, notre justice et notre sanctifica-
« tion. » Quels ornements plus précieux à t'offrir que le manteau de la sagesse, les bijoux de la justice, l'éclat de la satisfaction ?

V.

Nous sommes le corps de Jésus-Christ.

Mais pourquoi te rappeler que Jésus-Christ s'est fait ton vêtement ? Ne s'est-il pas identifié à toi jusqu'à vouloir que tu fusses une portion de sa chair dans l'unité de l'Eglise ? Ecoute l'apôtre expliquant un témoignage de l'Ecriture : « Et ils se-
« ront deux en une seule chair. Je dis en Jésus-
« Christ et en l'Eglise. » Contemple ici la grandeur de cette union. L'apôtre déclare que tu es le corps de Jésus-Christ : « Vous êtes le corps de
« Jésus-Christ, dit-il, et les membres de ses
« membres. » Conserve donc à ce corps et à ces membres la dignité qui leur convient ; si tu les déshonores par quelque penchant pour la vanité, il est à craindre que la rigueur de ton châtement, pour les avoir profanés, ne croisse en proportion de la récompense que tu aurais reçue si tu les

avais traités avec respect. Tes yeux sont les yeux de Jésus-Christ : il ne t'est donc pas permis d'ouvrir les yeux de Jésus-Christ pour contempler la vanité, attendu que Jésus-Christ est vérité, et que toute vanité est contraire à la vérité. Ta bouche est la bouche de Jésus-Christ ; tu ne dois donc pas faire servir ta bouche, je ne dirai pas au mensonge ou à la médisance, mais même à des discours inutiles : elle ne doit s'ouvrir que pour la louange de Dieu et l'édification du prochain. Il en est de même, retiens-le bien, de tous les autres membres de Jésus-Christ confiés à ta garde.

VI.

Nous sommes un en Jésus-Christ, et nous formons avec lui un seul et même Christ.

Mais pénètre plus profondément encore dans la grandeur de cette association. Ecoute en quels termes le Seigneur lui-même prie son Père pour ceux qui sont à lui : « De même que vous et moi « nous sommes un, je veux qu'ils soient un en « nous. Je suis votre Fils par nature, qu'ils soient, « eux aussi, vos fils et mes frères par la grâce. » Quelle gloire pour le chrétien de croître spirituellement en Jésus-Christ jusqu'à mériter d'être appelé un autre Jésus-Christ, pour ainsi dire ! Il avait parfaitement compris cette vérité le fidèle dispensateur de la famille catholique, qui disait : « Nous tous chrétiens, nous sommes en Jésus-

« Christ un seul et même Christ. » Faut-il nous en étonner? Il est la tête, et nous le corps; il est l'époux et l'épouse, l'époux en soi, l'épouse dans les âmes saintes qu'il s'est associées par le lien de l'éternel amour. « Il a placé sur ma tête « le diadème nuptial de l'époux, et il m'a parée de « ses ornements en me donnant le titre d'é-
« pouse. » Ici donc, ô mon âme, repasse ses bienfaits dans ta mémoire; embrase-toi d'amour pour lui; cours avec la plus vive ardeur au-devant de sa bienheureuse contemplation. Pousse vers lui le cri énergique de l'amour, et, comme fondue de désirs, emprunte à l'âme fidèle ses accents : « Donnez-moi un baiser de votre bouche. » Loin de mon cœur tout plaisir qui lui est étranger! Point d'attache à la vie présente! point de consolation ici-bas, tant que sa bienheureuse présence m'est refusée! qu'il me presse dans les bras de sa miséricorde; qu'il me donne le baiser de sa céleste sagesse; qu'il me parle cette langue ineffable dans laquelle il révèle aux anges ses mystères. Qu'il règne entre l'époux et l'épouse un délicieux échange de discours, afin que moi je lui ouvre mon cœur tout entier, et que lui il me dévoile tous les secrets de sa douceur.

Fortifiée par ces méditations ou par des réflexions semblables, essaie maintenant, de toute l'ardeur de tes saintes aspirations, de suivre ton époux, et dis-lui : « Attirez-moi sur vos pas, nous « courrons à l'odeur de vos parfums. » Dis-le lui,

mais avec le cri de la foi ; non point avec des sons qui passent, mais avec un désir qui ne se ralentit jamais. Dis-le-lui, pour être exaucée ; souhaite qu'il t'attire à lui, de manière à pouvoir le suivre. Répète donc à ton Sauveur et à ton Rédempteur : « Attirez-moi sur vos pas. Que ce soit non la douceur du siècle, mais la suavité de votre bienheureux amour qui m'attire. La vanité ne m'a que trop attirée autrefois ; que votre vérité ne m'attire pas moins présentement. Attirez-moi, puisque déjà vous m'avez attirée. Retenez-moi, puisque vous m'avez saisie par la main ; vous m'avez attirée en me rachetant, attirez - moi en me sauvant ; vous m'avez attirée par la miséricorde, attirez-moi par la béatitude. Vous êtes venu à moi, en vous montrant parmi les hommes sous la forme humaine ; retenez-moi aujourd'hui que vous êtes assis au plus haut des cieux, glorifié par dessus les anges. L'oracle et la promesse sont de vous. Vous avez pris l'engagement qu'une fois élevé au dessus de la terre vous attireriez tout à vous. Attirez donc du sein de votre puissance et de votre gloire celui que vous avez attiré du fond de vos miséricordieux abaissements. Vous êtes monté au ciel, faites que je m'en aperçoive ; vous régnez là haut, faites que je le reconnaisse. Mais quoi ! me refuserais-je donc à reconnaître que vous régnez ? Ah ! certes, je le reconnais, et je vous en rends grâces. Mais faites que je reconnaisse par la perfection de l'amour ce que je re-

connais par la piété de mes sentiments; que je touche par les yeux de la chair ce que j'aperçois par le regard de la foi. Enchaînez avec vous par les liens indissolubles de l'amour tous les désirs de mon cœur là où sont déjà avec vous les prémices de mon esprit. Que l'unité de la charité nous rassemble, nous qu'a déjà réunis la charité de la rédemption. Vous m'avez aimé, ô mon Sauveur; vous vous êtes livré pour moi: que ma conversation soit donc toujours avec vous dans le ciel; que votre protection et votre grâce soient toujours avec moi sur la terre. Vous qui m'avez aimé quand je vous méprisais, secourez-moi maintenant que je brûle du désir d'être à vous et de n'aimer que vous. Donnez-vous à un cœur qui vous cherche, vous qui vous êtes donné vous-même à qui ne vous connaissait pas. Recevez avec bonté un pécheur qui revient à vous, vous qui l'avez ramené lorsqu'il fuyait au loin. Que je vous aime, afin que vous m'aimiez, ou plutôt parce que vous m'aimez; que je vous aime afin d'être aimé de vous encore davantage. Que ma pensée habite toujours avec vous; que mes intentions, mes désirs et mes affections tendent vers cet heureux séjour où notre nature, que vous avez daigné revêtir par un excès de miséricorde, règne déjà dans les splendeurs de la gloire et du bonheur; que je vous demeure attaché inséparablement; que je ne me lasse jamais de vous adorer; que je vous serve avec persévérance jus-

qu'à la fin ; que je vous cherche avec fidélité ; que j'aie le bonheur de vous trouver ; que je vous possède pendant toute l'éternité. »

Voilà par quel discours, ô mon âme, tu dois t'échauffer, t'enflammer, t'embraser d'amour pour ton Dieu, et t'allumer tout entière, pour ainsi dire, au feu de ses saints désirs.

VII.

**Souvenir des fautes qui pèsent le plus à notre conscience
et qui nous ont ravi tous ces biens.**

A tous les biens dont tu as été investie par sa grâce oppose également les biens que tu as perdus par ta faute, et considère dans quel abîme de maux tu t'es précipitée sous le poids de tes crimes. Reviens en soupirant sur toutes les iniquités de ta vie, et songe avec larmes aux biens que ces mêmes maux t'on fait perdre si misérablement. En effet, de quels dons ne t'avait pas comblée la bonté de ton souverain Créateur ? Par quelle malice n'as-tu pas répondu à son amour, puisant pour ainsi dire de nouvelles forces dans ton exécration iniquité ? En perdant les biens tu as mérité les maux, ou plutôt, en répudiant les biens, tu as choisi les maux ; en renonçant à la grâce du Créateur, que dis-je ? en la foulant aux pieds, tu t'es livrée misérablement aux traits de sa vengeance. Comment prouveras-tu que tu es innocente ? La troupe des maux qui t'entourne de toutes parts à la manière

d'une armée immense, ici te reproche l'infamie de tes crimes ; là met à nu la multitude infinie de tes paroles inutiles, et, ce qui est plus condamnable encore, de tes discours dangereux ; plus loin elle étale la série incalculable de tes mauvaises pensées. Voilà comment tu as perdu ces inestimables trésors ; voilà comment tu t'es privée de la grâce du Créateur. Songe à tous ces crimes avec larmes ; pleure-les en y renonçant ; répudie-les en les condamnant ; condamne-les en changeant de vie. Lutte intérieurement contre toi-même, pour ne plus consentir désormais à la vanité ni de cœur, ni de parole, ni d'action ; car c'est par là que l'homme met le dernier sceau à sa ruine. Soutiens au fond de toi-même un combat de tous les jours ou plutôt de tous les moments, pour ne garder aucune alliance avec les vices. Examine-toi continuellement et avec soin ; interroge tes plus secrètes pensées, et partout où tu trouveras quelque chose de répréhensible frappe sans pitié, écrase, broie, arrache, disperse, anéantis. Point de vaine complaisance ! Loin de toi les perfides ménagements ! Mais aux premiers feux du jour, c'est à dire dans la contemplation du jugement dernier qui succède à la nuit présente, comme la lumière qui se lève le matin, extermine tous les pécheurs de la terre. Qu'est-ce à dire ? Bannis les prévarications et les iniquités de la vie mondaine, afin de chasser de la cité du Seigneur, que tu dois édifier en toi-même, tous les artisans du

mal, c'est à dire encore les suggestions du démon, les plaisirs que Dieu hait, les consentements qui tuent et toutes les œuvres de la perversité. Cité de Dieu, tu dois te purifier de toutes tes souillures, si tu veux que ton Créateur rencontre, obtienne et possède en toi un séjour qui lui soit agréable. Crains d'être comptée parmi ceux dont Dieu lui-même déplore, en ces termes l'endurcissement : « Il n'est personne qui descende au fond « de son cœur, et qui dise : Qu'ai-je fait? » Si ceux-là sont réprouvés pour avoir refusé de pleurer dans la honte leurs maux passés; toi, pour voler dans les rangs des élus, négligeras-tu de t'interroger toi-même, de prononcer sur tes actes, et de te corriger par une sévère discipline? Réfléchis donc sérieusement aux bienfaits immenses par lesquels le Créateur t'a élevée jusqu'à lui, sans aucun mérite de ta part. Rappelle-toi en même temps par quels maux sans nombre torrinité paya ses bienfaits, et crie ainsi vers lui, dans l'enfantement d'une vive douleur : « Qu'ai-je fait? « J'ai irrité Dieu; j'ai provoqué la colère de mon « Créateur. A l'immensité de ses dons j'ai ré- « pondu par l'immensité de mes injustices. Qu'ai- « je fait? » Mais, en prononçant ces mots, frappe amèrement ton cœur; pousse de longs gémissements, répands un ruisseau de larmes. Si tu ne pleures pas aujourd'hui, quand pleureras-tu? Si le visage de Dieu, qui se détourne de toi avec dédain, à cause de tes péchés, ne t'excite point à la

componction, que ta dureté du moins se laisse améliorer par les supplices horribles de l'enfer que tu as mérités par ces mêmes péchés. Rentre, ô âme prévaricatrice, rentre dans ton cœur; retire ton pied de l'abîme afin d'échapper aux maux qui te sont dus, et travaille à reconquérir les biens dont tu n'as été que trop justement dépouillée. Si tu considères tes maux, tu reconnaitras que tous les biens qu'il t'avait accordés, tu les as perdus. Il faut donc reporter incessamment tes yeux sur tes iniquités et principalement sur celles qui pèsent le plus à ta conscience, afin que le Seigneur daigne en détourner ses regards. Si tu effaces tes péchés par une satisfaction convenable, il en détournera également l'œil de sa vengeance. Les oublies-tu? Il s'en souvient.

VIII.

C'est par l'incarnation du Seigneur que nous avons tout recouvré:

Considère ce qu'a fait la bonté infinie du Rédempteur pour t'arracher à ces misères. Aveuglée par les ténèbres du péché originel, tu ne pouvais à coup sûr fixer tes regards sur la sublimité de ton Créateur; tu marchais dans l'obscurité à travers les nuages de la prévarication, emportée vers la nuit éternelle sur les fleuves rapides du vice. Et voilà que le libérateur appliqua sur tes yeux malades le collyre divin de son incarnation, afin qu'il en-

puissante tout à l'heure à entrevoir le Dieu qui brillait dans le secret de sa majesté sainte, tu contemplasses le Dieu caché sous la forme humaine ; que la contemplation te conduisit à la connaissance, la connaissance à l'amour, l'amour à une application généreuse pour parvenir à sa gloire. Il s'est fait chair, pour te rappeler à la vie spirituelle. Il s'est associé à toutes les vicissitudes de ton humanité, pour te rendre participant de son immutabilité. Il s'est incliné vers ta bassesse, pour t'élever à ses grandeurs. Il est né d'une vierge sans tache, pour guérir les corruptions de ta nature prévaricatrice. Il a été circoncis, pour enseigner à l'homme comment il devait retrancher en lui toutes les superfluités du vice et du péché. Il a été offert dans le temple et accueilli par une veuve, pour avertir ses fidèles disciples de fréquenter la maison du Seigneur et de travailler à l'œuvre de la sainteté, s'ils veulent mériter de le recevoir. Il a été porté dans les bras du vieillard Siméon, pour nous annoncer qu'il chérit la gravité de la vie et la maturité des mœurs. Il a été baptisé, pour sanctifier les eaux de notre baptême. Courbé dans le Jourdain sous la main de Jean qui le baptisait, il a entendu les accents de la voix paternelle, et il a reçu l'Esprit saint qui descendait sur lui sous la forme d'une colombe, pour nous attester qu'il faut marcher dans l'humilité de l'esprit, dont le Jourdain, par sa signification, est la symbolique figure ; qu'il faut nous honorer ici-bas de nos

entretiens avec le Père suprême, de qui il est dit : « Il converse avec les cœurs simples, » et enfin, nous élever au dessus de la terre par la présence de l'esprit céleste qui repose sur les humbles. Il s'incline sous la main de Jean, mot qui répond à celui de *grâce de Dieu*, pour nous apprendre que tout ce que nous recevons du Tout-Puissant nous devons l'attribuer à la grâce et non à nos propres mérites. Son jeûne de quarante jours accompli, il sort vainqueur de Satan et de ses tentations, et il est glorifié par les anges qui viennent le servir. Par là il nous enseigne encore à fouler aux pieds le monde et le prince du monde, en fuyant les voluptés de la terre pendant la vie présente et à nous fortifier par le secours des anges. Le jour il demeure avec le peuple, occupé à prêcher le royaume de Dieu, et il édifie par ses miracles et ses discours les multitudes qui se pressent autour de lui. La nuit il vaque à la prière sur la montagne où il a coutume de se rendre. C'est nous dire que, suivant l'opportunité des temps, nous devons, tantôt montrer aux proches parmi lesquels nous vivons la vie par excellence, autant du moins qu'il est en nous ; tantôt, rentrant dans la solitude de notre cœur et gravissant la montagne des vertus, soupirer ardemment après la manne céleste de la contemplation, et diriger là-haut nos pensées par les élans d'un infatigable amour. Il se transfigure sur le Thabor, en présence de Pierre, de Jacques et de Jean. Il veut nous faire entendre que si, à

l'exemple de Pierre, dont le nom équivaut à *connaissance*, nous travaillons humblement à connaître notre infirmité; si nous nous appliquons à supplanter le vice, comme l'indique le sens de Jacques ou Jacob; si nous correspondons fidèlement à la grâce désignée ici par le nom de Jean, nous gravirons heureusement la céleste montagne, guidés par notre même souverain, pour y contempler la gloire éclatante de Jésus. Dans Béthanie, autrement dit dans la maison de l'obéissance, il ressuscite Lazare, pour nous montrer que tous ceux qui, en mourant au monde par amour pour la bonne volonté, reposent dans le sein de l'obéissance, il les ressuscitera pour la vie éternelle. Avant de livrer son corps et son sang à ses disciples dans le banquet mystique, il leur lave humblement les pieds, pour nous prouver que la célébration du redoutable mystère exige la pureté des œuvres ainsi que la pieuse humilité de l'esprit. A la veille de sa glorieuse résurrection, il endure la dérision d'une multitude perfide, la cruauté des invectives, l'opprobre de la croix, l'amertume du fiel, et enfin les angoisses de la mort. Par là il avertit les siens que pour arriver comme lui à la gloire après la mort, il faut non seulement supporter avec patience les tribulations et les douleurs de la vie présente; mais les aimer en vue des récompenses éternelles, les désirer et les recevoir avec reconnaissance. Bienfaits précieux! bienfaits immenses dont t'a com-

blée ton créateur ! Médite-les comme il convient, embrasse-les dévotement, travaille à les imiter avec l'ardeur de la charité, et alors tu recouvreras les biens qu'a perdus notre premier père. Il y a plus, par la grâce ineffable de ton Sauveur, tu en posséderas éternellement de beaucoup plus précieux. En effet, de quelle joie inexprimable t'inondera le Dieu qui a daigné devenir ton frère par le mystère de l'incarnation quand tu verras ta nature glorifiée en lui par dessus toutes les créatures ?

IX.

Il faut demander à Dieu de nous arracher de ce lac de misère et de ce borbier d'infection.

Tous ces mystères dignement considérés, que te reste-t-il à faire, sinon à t'enflammer, autant qu'il est en toi, à l'idée de ce magnifique héritage, et à supplier incessamment celui qui te prédestina, par la création, à toutes ces merveilles, de t'arracher de ce lac de misère et de ce borbier d'infection, pour t'introduire au séjour d'une telle béatitude ? Mais qu'est-ce que ce lac de misère, sinon l'abîme de la convoitise mondaine ? Qu'est-ce que ce borbier d'infection, sinon les homicides vapeurs de la volupté charnelle ? Voilà les deux liens déplorables qui, mettant à la chaîne le genre humain, arrêtent sa marche vers la bienheureuse liberté de la céleste contemplation ; je

veux dire la convoitise et la volupté. Oui, la convoitise mondaine est vraiment ce lac de misère. L'esprit qu'elle soumet à sa domination, elle l'attire par des désirs sans nombre, comme par autant de nœuds funestes, dans le gouffre des vices, sans lui laisser désormais aucun repos. Qu'arrive-t-il, en effet? L'âme, accablée sous le joug de la convoitise, se répand hors d'elle-même par l'amour des choses visibles, emportée çà et là à travers toutes les passions. Travail pour acquérir, inquiétude pour grossir son trésor, joie de le posséder, appréhension de le perdre, douleur après l'avoir perdu; quelle dévastation dans ce cœur qui n'a plus même la faculté de percevoir la grandeur du péril où il est engagé! Tel est ce lac de misère que la convoitise mondaine ne cesse de remplir de maux si terribles. Tel est le lac auquel le bienheureux David se félicitait d'avoir été arraché, lorsqu'il s'écriait en rendant grâce au Seigneur : « Il m'a tiré du lac de misère et du « borbier d'infection. » Qu'est-ce que le borbier d'infection? C'est le plaisir de la volupté immonde. Crie donc bien haut avec le psalmiste, et dis à ton Créateur : « Arrachez-moi de cette fange « de peur qu'elle ne me submerge. » Purifie ton cœur de toute délectation charnelle; ferme-le à toute pensée impure si tu veux éviter les souillures de cette fange. Mais une fois arrachée de là par la pénitence, par la confession, par les larmes, par les saintes pensées dont tu te seras

soigneusement nourrie, garde-toi de retomber ; soupire de toutes tes forces devant Dieu ; invoque sa clémence, et demande-lui de consolider tes pas sur la pierre, c'est à dire de cimenter tes affections sur les vertus de Jésus-Christ. Conjure-le d'asseoir ton esprit sur la base de la justice en t'attachant pour jamais à Jésus-Christ, de qui il est dit : « Il nous a été donné de Dieu pour être « notre sagesse, notre justice et notre sanctifica-
« tion. » Supplie-le encore de diriger ta marche de telle sorte qu'au lieu de retourner au sentier du vice, tu avances dans les commandements célestes sans dévier de ta course, et te hâtant de tous tes vœux vers la bienheureuse patrie des anges. Mais quand tu seras relevée par cette main miséricordieuse, redoublé d'ardeur pour chanter les louanges de celui qui t'a créée, invoque sa clémence pour qu'il place sur tes lèvres le cantique nouveau, pour que tu chantes en l'honneur de notre Dieu l'hymne de la piété. N'est-il pas bien juste qu'unie à Dieu par le renouvellement de ta vie, tu fasses entendre à sa louange le cantique nouveau, dédaignant désormais les biens du temps pour soupirer après ceux de l'éternité, et n'obéissant plus à la loi divine par la crainte du châtement, mais par l'amour de la justice. Chanter le cantique nouveau, c'est fouler aux pieds les affections du vieil homme ; c'est marcher de tout l'effort de son cœur, de toute son aspiration vers la vie permanente, c'est avancer

de jour en jour dans les voies de l'homme nouveau que le fils de Dieu a révélées au monde. Il chante encore l'hymne de louanges l'homme qui garde dans la mémoire d'un cœur pur les joies de la patrie céleste, et s'efforce d'y parvenir appuyé sur ce double soutien : la conscience d'une vie sainte et le don de la grâce céleste.

X.

Misères de cette vie.

Au milieu de ces réflexions ne perds pas de vue les misères de la vie présente, et considère dans toute la sollicitude du cœur avec quelle vigilante précaution tu dois vivre ici-bas. Souviens-toi constamment que tu es en communauté de misère avec celui que l'Écriture désigne en ces termes : « Sa voie est cachée, et Dieu l'a environné de ténèbres. » Oui, les nuages d'une profonde ignorance t'environnent : tu ne sais ni dans quelle balance Dieu pèse tes œuvres ni quelle sera ta fin. « L'homme, dit Salomon, ignore s'il est digne de haine ou d'amour ; tout demeure dans l'incertitude jusqu'au dernier terme. » Figure-toi une vallée profonde, ténébreuse, et qui renferme dans ses gouffres des supplices de toute nature. Au dessus d'elle, un pont unique, d'une longueur immense, mais n'ayant en largeur qu'un seul pied. Ce pont si étroit, si périlleux,

un infortuné est contraint de le traverser un bandeau sur les yeux pour l'empêcher de voir ses pas, les mains enchaînées derrière le dos pour lui enlever jusqu'à la possibilité d'interroger sa route, même à l'aide d'un bâton. De quelle frayeur, de quelle angoisse n'est-il pas saisi ! Lui restera-t-il encore quelque place pour la joie, le plaisir et la dissipation ? Je ne le pense pas. Tout son orgueil tombe. Plus de vaine gloire ; il n'a devant lui que les obscures vapeurs de la mort. Ajoute à cela des oiseaux cruels et monstrueux qui, en voltigeant autour du pont, cherchent à attirer le passant dans l'abîme. Sa frayeur s'accroît encore à cette pensée. Enfin, à mesure qu'il s'avance, une main invisible dérobe les planches derrière lui. N'y a-t-il pas là de quoi trembler de tous ses membres ?

Maintenant que signifie une pareille supposition ? Ecoute, et ouvre ton âme à toutes les impressions de la frayeur divine. Cette vallée profonde, ténébreuse, n'est rien moins que l'enfer, abîme sans fond où règne l'obscurité d'une nuit horrible. Là sont réunis tous les genres de supplices. Là plus rien qui flatte ; là tout ce qui épouvante, tout ce qui torture, tout ce qui est capable d'engendrer l'angoisse. Le pont périlleux du haut duquel il ne faut qu'un seul faux pas pour être précipité dans le gouffre, c'est la vie présente d'où le pécheur ne peut glisser sans tomber dans l'enfer. Les planches qui se retirent

derrière le passant, ce sont les jours de notre vie qui s'échappent un à un sans jamais revenir, et qui, à mesure qu'ils décroissent, nous poussent incessamment vers le terme fatal. Les oiseaux qui, en voltigeant autour du pont tendent des pièges aux passants, ce sont les esprits malins uniquement occupés à écarter les hommes de la voie droite de la vie et à les plonger dans les profondeurs de l'enfer. Quant à nous, nous sommes les passants aveuglés par les ténèbres de l'ignorance et entravés par la difficulté de faire le bien; lourde chaîne qui arrête la liberté de notre essor lorsque nous essayons de diriger vers Dieu les pas d'une vie sainte. Examine donc si en face de ce redoutable péril tu ne dois pas te hâter d'invoquer à grands cris l'auteur de tes jours, afin que, munie de sa protection, tu chantes avec confiance au milieu des légions qui t'assiègent : « Le Seigneur est mon flambeau et mon salut; qui « craindrais-je? » Oui, il est ton flambeau au milieu des ténèbres; il est ton salut en présence de tous les obstacles. Car voilà bien les deux maux dans lesquels nous a précipités notre premier père : l'ignorance et la difficulté. Grâce à elles nous ne voyons ni où nous marchons ni ce qu'il faut faire. Avons-nous le bonheur de l'entrevoir par quelque côté? Survient la difficulté qui nous entrave dans l'accomplissement du bien que nous connaissons. Médite sur ce sujet, ô mon âme, qu'il soit l'occupation de tes pensées, l'exercice journalier de ton

esprit. Tout entière à ces réflexions, abandonne la poursuite des choses inutiles ; renonce aux vains désirs afin que la flamme du bienheureux amour et de la sainte frayeur t'embrace et t'excite à fuir ces maux, ainsi qu'à mériter les biens éternels.

XI.

Du corps après le départ de l'âme.

Je reviens à vous, ô miséricordieux Créateur et Rédempteur, à vous qui, non content de me donner l'être, avez daigné le réparer ; j'implore avec des vœux suppliants votre tendresse ; enseignez mon cœur à considérer, ô salutaire et vivifiante terreur ! quelle sera la situation repoussante et lugubre de cette chair, au jour où, veuve du souffle qui l'anime présentement, elle sera livrée en pâture aux vers et à la poussière. Que deviendront alors et cette beauté dont elle s'enorgueillit, si toutefois elle existe, et les recherches voluptueuses dont elle s'environne, et ces membres nourris avec tant de délicatesse ? N'est-ce pas en ce moment que l'oracle prophétique s'accomplira sur elle dans toute sa plénitude ? « Toute chair vivante est comme l'herbe, et son éclat ressemble à la fleur des champs. » C'en est fait, ils se fermeront, tournés vers la partie intérieure de ma tête, ces yeux dont la vaine et pernicieuse dissipation me charmait si souvent ! Ils s'éteindront dans d'horribles ténèbres, ces regards qui aspiraient

la vanité au lieu de la lumière! Elles s'ouvriront pour se remplir tout à l'heure de vers, ces oreilles qui recueillaient avec une joie condamnable les voix de la médisance et les rumeurs du siècle! Elles se heurteront misérablement les unes contre les autres, ces dents qui ne s'agitaient que pour la gourmandise! Elles tomberont en pourriture, ces narines que flatte aujourd'hui la variété des parfums! Elles se flétriront hideuses et décolorées, ces lèvres qui éclataient en rires insensés! Elle distillera froide et glacée un poison livide, cette langue d'où ne partaient le plus souvent que de futiles propos. Il se resserrera sous la main de la mort, ce gosier; il se rassasiera de vers, ce ventre qui ne savaient se gonfler que des aliments les plus recherchés! A quoi bon prolonger ces détails? Cet édifice du corps pour la santé, les plaisirs et les avantages duquel toute la nature est comme en travail, tombera pièce à pièce jusqu'à ce qu'il se dissolve en pourriture, en vers, et finalement en poussière des plus abjectes. Qu'est devenu maintenant l'orgueil qui marchait la tête levée? Où ont été se perdre la jactance des paroles, la pompe des vêtements, la variété des délices? Tout cela s'est évanoui comme l'illusion d'un songe; tout cela a passé comme une ombre légère, sans espoir de retour, et laissant dans la plus profonde misère l'homme qui a pu y attacher son cœur.

XII.

L'âme séparée du corps.

Dieu clément, qu'aperçois-je? Voilà qu'à la frayeur se joint la frayeur et à la douleur la douleur! Après sa séparation du corps, l'âme ne sera-t-elle pas environnée d'une multitude de démons qui se presseront autour d'elle pour grossir ses crimes, et ne lui sera-t-il pas demandé compte de tout, même de la plus légère négligence? Oui; le prince du monde se présentera avec ses satellites. Je le vois déjà enflammé de colère, dressé aux stratagèmes, enclin au mensonge, les mains pleines d'accusations malveillantes, produisant contre l'âme criminelle toutes les vérités que pourront lui fournir ses transgressions et inventant pour la perdre mille faussetés. O heure formidable! ô examen rempli d'épouvante! D'une part, le juge sur son tribunal pour prononcer la sentence; de l'autre, des adversaires prompts à accuser. Au milieu, l'âme seule debout, privée de tout consolateur et sans autre espérance ni appui que la conscience de ses bonnes œuvres. Mais dans ce redoutable interrogatoire où tout sera mis à nu, « qui se glorifiera d'avoir un cœur pur? Et si le « juste lui-même se sauve à peine, que deviennent le pécheur et l'impie? » Alors plus de lèvres adulatrices; la langue des flatteurs ne ser-

vira de rien ; la vaine gloire sera convaincue de mensonge et de perfidie. La joie insensée fuira ; la pompe des dignités s'évanouira pour toujours ; l'ambition n'apparaîtra plus que comme une grande déception. Bienheureuse l'âme qui, dans un pareil examen, a pour se protéger la conscience du bien qu'elle a fait, et pour se défendre la mémoire de sa sainteté ; qui, retenue encore dans le domicile de la chair, se lave souvent dans les eaux d'une pieuse componction, revêt les ornements d'une confession fréquente, s'éclaire par la méditation de la loi sainte, et a su conquérir la douceur par l'humilité et le calme par la patience ! Bienheureuse celle que l'obéissance a détachée de sa propre volonté, que la charité enflamme à l'exercice de toutes les vertus ! Une telle âme n'aura rien à redouter de cette heure terrible, « et elle ne sera pas confondue lorsqu'elle repous-
« sera l'ennemi aux portes de la ville. » Elle ira partager le sort de ceux que désigne en ces termes l'Écriture : « Il donnera un sommeil tranquille à
« ceux qu'il aime. Voilà l'héritage du Seigneur. »

XIII.

Jugement dernier où les boucs seront placés à la gauche
du Sauveur.

Mais qui exprimera la terreur de ce jugement
suprême où les brebis seront placées à la droite et

les boucs à la gauche? Quel tremblement universel alors que les vertus des cieux seront ébranlées! Quelle confusion générale, quels gémissements, quelles clameurs, quels hurlements, quand ce mot terrible sera jeté à ceux qui auront négligé les préceptes divins! « Retirez-vous de moi, « maudits, allez au feu éternel. » Jour de colère véritable, jour de tribulation et d'angoisses, jour de ténèbres et de tempête, jour où retentira la trompette et le clairon funèbre! Ah! qu'amère sera la voix de ce jour! Le fort lui-même sera éprouvé. En effet, ceux qui dans l'orgueil de leurs pensées méprisaient la volonté divine pour se glorifier en eux-mêmes se sentiraient enveloppés par un feu éternel qui ne s'éteindra jamais; un ver qui ne mourra point les dévorera, et la fumée de leurs tourments montera jusque dans les siècles les plus reculés.

XIV.

Jolie des brebis placées à la droite du Souverain Juge.

Pendant que ces infortunés pleurent et poussent de cruels rugissements que leur arrache l'angoisse de leur esprit, quels ne sont pas l'allégresse et le triomphe des bienheureux qui, placés à la droite de Dieu, entendront sortir de sa bouche cette consolante parole : « Venez, ô les bénis de mon Père, « entrez en possession du royaume qui vous a été « préparé dès l'origine du monde. » C'est alors

vraiment que la voix de la joie et du salut demeurera dans le tabernacle des justes. C'est alors que le Seigneur relevera la tête des humbles qui ne craignent pas de paraître vils et abjects pour son nom. Il guérira les cœurs qu'a brisés la douleur, et il inondera de consolations éternelles ceux qui répandent des larmes, en soupirant après lui dans le pèlerinage de cette vie mortelle. L'ineffable récompense de ceux qui se féliciteront d'avoir renoncé à leur propre volonté par amour pour leur créateur apparaîtra dans tout son éclat. Dans ce jour suprême la couronne céleste environnera le front de ceux qui auront été soumis, et la gloire de ceux qu'aura éprouvés la souffrance resplendira dans toute sa majesté. Là, la divine charité enrichira de la société des anges les athlètes qui auront combattu pour elle, et la pureté du cœur assurera la félicité de tous ceux qui l'auront aimée, en leur permettant de contempler Dieu. Alors Dieu se montrera à tous ceux qui l'auront chéri, et il les transportera pour toujours au séjour du bonheur, pour qu'ils y jouissent d'une sécurité éternelle que rien ne pourra troubler. Alors véritablement il sera chanté par tous les élus : « Bien-
« heureux ceux qui habitent dans votre maison .
« Seigneur ; ils vous loueront dans toute la durée
« des siècles. » Daigne nous faire participer à ce
cantique de louanges le Dieu qui vit et règne avec
le Père et l'Esprit saint dans toute l'étendue des
âges. Ainsi soit-il.

MÉDITATION DEUXIÈME.

TERREUR DU JUGEMENT DERNIER POUR S'EXCITER A LA
CRAINTE.

Ma vie m'épouvante. Après un examen attentif, il me semble qu'elle n'est que péché ou stérilité presque tout entière. Si j'y découvre quelque bien, il se trouve tellement mêlé d'hypocrisie, d'imperfection ou de je ne sais quel germe corrompu que j'ai tout lieu d'appréhender qu'il ne déplaie à Dieu, ou du moins qu'il n'ait pas de quoi lui plaire. Ainsi donc, ô pécheur ! non seulement la plus grande partie de ta vie, mais ta vie tout entière s'écoule dans le péché, et par conséquent est frappée d'anathème ; ou dans l'inutilité, et par conséquent est souverainement méprisable. Mais à quoi bon séparer la vie infructueuse de la vie criminelle ? Assurément une vie inutile est une vie de damnation ; car rien n'est plus vrai et plus certain que cet oracle de l'éternelle vérité : « Tout « arbré qui ne porte pas de bons fruits sera coupé « et jeté au feu. » Enfin si je produis quelque fruit, il est bien loin de répondre aux aliments du corps dont j'abuse : qui consent à nourrir un troupeau dont le rapport est inférieur à ce qu'il consomme ?

Mais vous, ô mon Dieu, vous êtes plus bienfaisant : vous nourrissez , vous attendez avec patience ce vermisseau inutile qui est sorti de vos mains, ce pécheur qui s'est couvert de souillures infectes. Hélas ! un animal atteint d'une maladie impure et contagieuse inspire moins d'horreur à l'homme que l'âme pécheresse n'en inspire à Dieu. Infortuné que je suis ! je ne suis plus une créature humaine, mais l'opprobre des hommes ; je suis tombé au dessous de la brute ; je suis plus vil que le cadavre. Mon âme a pris la vie en dégoût. Vivre me fait honte ; mourir m'épouvante. Que te reste-t-il donc à faire, ô pécheur, sinon à employer ta vie à pleurer ta vie tout entière, afin qu'elle soit consacrée tout entière à la pleurer tout entière ?

Mais, ô aveuglement de mon âme aussi digne de pitié que fait pour exciter l'étonnement ! au lieu de s'affliger autant qu'elle se connaît, elle s'endort dans la paix et la sécurité, comme si elle ignorait le péril de sa situation. O âme stérile, que fais-tu ? Pourquoi tant de torpeur, ô âme prévaricatrice ? Le jour du jugement est venu ; le jour du Seigneur approche ; il approche le jour formidable et trop rapide, le jour de la colère, le jour de la tribulation et de l'angoisse, le jour où retentira la trompette et le clairon funèbre. Voix du jour du Seigneur, que tu es amère ! pourquoi dors-tu, ô âme tiède et bien digne d'être vomie par ton Dieu ? Pourquoi dors-tu ? Celui qui ne se réveille pas, celui qui est incapable de trembler au bruit

d'un pareil tonnerre ne dort pas; il est mort. Arbre stérile, où sont tes fruits? Arbre qu'attendent la hache et la flamme, arbre qui as mérité d'être coupé et jeté au feu, encore un coup, où sont tes fruits? Des épines armées d'aiguillons et des péchés amers. Plût à Dieu du moins que les épines te piquassent à force de remords jusqu'à se briser tout à fait! plût à Dieu que tes péchés disparussent noyés dans les flots de leur amertume!

Le péché te semble peut-être chose légère. Ah! qu'il serait à souhaiter pour toi que l'inflexible juge en fût également persuadé! Malheur à moi! Le péché n'est-il pas une prévarication qui dérobe à Dieu l'honneur qui lui est dû? Quoi donc? Le pécheur osera-t-il soutenir que le péché soit indifférent par lui-même? Quand donc a-t-il été indifférent de ravir à Dieu l'honneur qui lui appartient? Bois aride et inutile, bois digne des flammes éternelles, que répondras-tu dans ce jour terrible où il te sera demandé, sans même en excepter un clin d'œil, comment tu as employé le temps de la vie qui t'avait été accordé? Alors sera condamné tout ce qui se trouvera en toi, l'action comme le repos, le discours comme le silence, même le don de la vie, si rien de tout cela n'a été dirigé conformément à la volonté divine. Malheur à toi! que de péchés, qui maintenant se dérobent à tes regards, fondront sur toi à l'improviste comme échappés d'une embuscade! Il en surgira certainement de plus nombreux et de plus formidables

que ceux que tu aperçois aujourd'hui. Combien qui ne te semblent pas des maux, combien que tu prends en ce moment pour des biens t'apparaîtront tout à coup face à face dans leur hideuse et noire difformité! Là infailliblement tu recevras selon tes œuvres pendant que tu étais unie à la chair. Alors le temps de la miséricorde sera écoulé, alors plus de place pour le repentir, alors plus de promesses de s'amender.

Considère ici ce que tu as fait et le salaire que tu dois nécessairement recevoir. Sera-ce beaucoup de biens et peu de maux? Réjouis-toi. Sera-ce beaucoup de maux et peu de biens? Sois dans la plus vive affliction. O pécheur inutile! n'y a-t-il pas là de quoi t'arracher un rugissement effroyable? En faut-il davantage pour que tes larmes jaillissent de ton sang et de la moelle de tes os. O prodigieuse dureté, puisque des marteaux si pesants sont incapables de la briser! ô torpeur insensible, puisque l'aiguillon de ces dards est trop émoussé pour la réveiller! ô sommeil sans remède, puisque la voix de ces tonnerres si retentissants est trop faible pour l'interrompre! Pécheur inutile, je m'arrête, en voilà suffisamment pour que ton deuil soit éternel; c'en est assez pour que tu t'abreuves de larmes sans fin.

Mais pourquoi dois-je dissimuler par mon silence quelque chose de la grandeur et de la gravité des misères qui m'attendent et dérober aux yeux de mon âme une partie de ce lugubre tableau? Est-ce

pour que les douleurs fondent sur toi à l'improviste ou que la tempête se déchaîne sur ta tête sans avoir été annoncée? Non sans doute, tel n'est pas l'intérêt du pécheur. Mais c'est que j'aurais beau donner carrière à mon imagination, il me serait impossible d'atteindre jusqu'à la réalité. Que mes yeux se fondent donc en larmes, sans s'arrêter un seul moment ni le jour ni la nuit. Pécheur, entasse afflictions sur afflictions, ajoute terreurs à terreurs, hurlements à hurlements ; tu auras pour juge en ce dernier jour celui qu'outrage tout acte de désobéissance, toute prévarication injuste ; celui qui t'a rendu mille fois le bien pour le mal, et à qui tu n'as rendu en échange que le mal pour le bien. Maintenant il est la patience même, alors ce sera le plus redoutable des maîtres ; il te traite ici-bas avec une clémence infinie, alors il s'armera de justice.

Malheur à moi ! malheur à moi ! contre qui ai-je péché ? Ah ! c'est Dieu lui-même que j'ai voulu dépouiller de sa gloire ; c'est le Tout-Puissant que j'ai osé défier. Pécheur, qu'ai-je fait ? A qui me suis-je attaqué ? Que ma révolte a été criminelle ! Malheur à moi ! malheur à moi ! ô colère du Tout-Puissant ne vous précipitez pas sur moi ! ô colère du Tout-Puissant, sur quoi pourriez-vous exercer votre fureur en moi, qui ne suis que faiblesse ? Il n'y a rien dans tout ce que je suis qui puisse résister à vos coups. Cruelles angoisses, je verrai d'un côté mes péchés qui m'accuseront, de l'au-

tre la justice de mon Dieu qui me glacera d'effroi; sous mes pieds l'horrible chaos de l'enfer, sur ma tête un juge courroucé; au dedans les déchirements de ma conscience, et au dehors les flammes de l'incendie qui dévorera le monde. Le juste aura de la peine à être sauvé; et où donc le pécheur, surpris dans la prévarication, trouvera-t-il un asile? Où me cacherais-je dans mon épouvante? Comment oserais-je paraître! Il me sera impossible de me cacher, et insupportable de me montrer. Ce que je désirerai ardemment ne sera nulle part; ce que je détesterai avec horreur me suivra partout. Que deviendrai-je alors? Quelle sera ma destinée? Qui m'arrachera aux mains vengeresses de Dieu? Qui m'aidera de ses conseils? Qui viendra me sauver? Où est celui qui est appelé l'ange du grand conseil, qui est appelé le Sauveur, afin que je l'appelle de toutes mes forces à mon secours? Ah! je l'entends. C'est lui, oui c'est lui-même, c'est ce Jésus qui est mon juge, et entre les mains de qui la mort vient de me remettre tout tremblant.

A ce nom, respire, ô pécheur, tout souillé que tu es, oui, respire enfin; ne désespère plus; mets ta confiance dans celui même qui tout à l'heure t'inspirait tant d'effroi. Tu le fuyais; vole maintenant dans ses bras. Tu le défiais avec orgueil; invoque-le maintenant jusqu'à l'importunité. Jésus! ô Jésus! à cause de ce nom si doux que vous portez, soyez mon miséricordieux sauveur,

Jésus ! ô Jésus ! oubliez l'orgueilleux pécheur qui vous a provoqué, pour ne plus voir que le pécheur pénitent qui invoque votre doux nom, votre nom plein d'attrait, votre nom qui reconforte le pécheur, votre nom de bienheureuse espérance. Que signifie en effet Jésus, sinon Sauveur ? Ainsi donc, ô Jésus, soyez-moi Jésus à cause de vous-même ; vous qui m'avez créé, ne permettez pas que je périsse ; vous qui m'avez racheté, ne me livrez pas à la damnation. Vous m'avez créé dans votre bonté, ne souffrez pas que l'œuvre de vos mains se perde par son iniquité. Je vous en supplie, ô Dieu très clément, que mon iniquité ne détruise pas ce que forma votre bonté toute puissante. Reconnaissez en moi, ô miséricordieux libérateur, ce qui est à vous ; effacez-y ce qu'y apporta l'étranger. Jésus, Jésus, ayez pitié de moi, pendant que la pitié est encore possible ; ne me damnez pas à l'heure du jugement suprême ; que gagneriez-vous à me laisser périr et à me voir descendre dans la corruption éternelle ? « Hélas ! Seigneur ! les morts ne chanteront point vos louanges, non plus que tous ceux qui descendent dans les enfers. » Si vous m'ouvrez le vaste sein de votre infinie miséricorde, il n'en deviendra pas plus étroit, ô Seigneur, à cause de moi ; admettez-moi donc, ô Jésus, qui devez être l'objet de nos ardents désirs, au nombre de vos élus, afin que je chante vos louanges avec eux, que je jouisse de votre pré-

sence, et que je me glorifie en vous au milieu de tous ceux qui chérissent votre nom sacré; vous qui vous glorifiez avec le Père et l'Esprit saint dans les siècles infinis. Ainsi soit-il.

MÉDITATION TROISIÈME.

L'ÂME COUPABLE PLEURE SON INNOCENCE QU'ELLE
A SI MALHEUREUSEMENT PERDUE,

O mon âme, âme inondée d'amertumes, âme infortunée d'une frêle et chétive créature, secoue ta langueur, examine ton péché et interroge ta conscience. Reporte les regards de ton cœur sur la gravité de ta prévarication, et pousse du fond de ton cœur un rugissement terrible. Contemple, ô infortunée, contemple l'horreur de ton crime, et montre une terreur qui soit pour tous un objet de salutaire effroi et une douleur qui les épouvante. N'est-ce pas toi qui fus purifiée jadis dans le bain céleste, toi que l'Esprit saint avait enrichie de ses dons et qui, après avoir fait serment d'appartenir à la foi chrétienne, avais été fiancée dans ta virginale pureté à Jésus-Christ lui-même? O douleur! quel souvenir ai-je rappelé! quel nom ai-je prononcé! Ah! ce n'est plus le nom du miséricordieux époux de ma virginité, c'est celui du formidable juge de ma souillure. O mémoire de la félicité que j'ai perdue, pourquoi viens-tu ajouter ainsi à l'angoisse de l'infortune qui m'accable! Que le sort du criminel est à plaindre, puisque le bien et le mal lui servent également de bourreau! Les remords de

ma conscience et ses affreux déchirements, au milieu desquels je crains d'être consumé, sont ma torture. J'éprouve une nouvelle torture au souvenir de ma première innocence et des récompenses que j'ai perdues, hélas ! sans espoir de les recouvrer jamais. Oh ! qu'il est malheureux, qu'il est lamentable de se voir ravir pour toujours ce qu'il fallait éternellement conserver ! O perte sans consolation, puisque ce n'est pas seulement perdre des biens, mais gagner des souffrances !

O ma virginité, toi que je ne peux plus appeler ma bien-aimée, mais mon trésor dissipé ; toi qui ne fais plus ma joie, mais mon désespoir, qu'es-tu devenue ? Dans quel fétide et amer borbier m'as-tu abandonné ! O fornication, qui as souillé mon esprit, qui as perdu mon âme, d'où es-tu sortie pour te glisser dans le sein d'un malheureux ? De quel riche et splendide ornement m'as-tu dépouillé ! d'une part, chagrin cuisant au souvenir du trésor que j'ai perdu ; de l'autre, douleur accablante, et crainte d'un châtement encore plus lamentable au souvenir du crime que j'ai commis. Ici, perte sans consolation ; là, déchirement qu'il est impossible de supporter : malheur d'un côté et malheur de l'autre ! C'est ainsi que le bien et le mal deviennent le châtement du coupable, même ici-bas. C'est justice, Seigneur, c'est justice. Car, ô âme infidèle à Dieu, toi qui violas les serments que tu avais faits au Très-Haut, toi qui trahis Jésus-Christ par un lâche adultère, c'est volontairement

que tu te plongeas des royales hauteurs de la virginité dans le gouffre de la fornication. C'est toi qui, après avoir été fiancée au roi des cieux, consentis, dans tes flammes impudiques, à devenir la prostituée du roi des enfers. Hélas! quelle pitié d'être répudiée de Dieu et prostituée au démon, ou plutôt d'avoir répudié le Seigneur ton Dieu pour embrasser le démon ; car c'est toi, âme infortunée, courtisane insolente, fornicatrice effrontée, c'est toi qui proposas la première un acte de divorce au Dieu qui t'avait créée et qui t'aimait d'un amour si tendre, pour voler dans les bras du perfide séducteur qui t'a perdue. Quel lamentable échange !

O douleur ! de quel trône sublime tu es tombée ! dans quel abîme profond tu t'es précipitée ! O douleur ! quel miséricordieux époux tu as méprisé ! A quel implacable tyran tu as uni tes jours ! Qu'as-tu fait, ô aveuglement de l'esprit, ô souillure pleine d'égarement, ô perversité pleine de souillure, qu'as-tu fait ? Tu as abandonné dans les cieux ton chaste amour pour suivre dans les enfers ton lâche corrupteur. Tu as dressé de tes mains au fond du gouffre, non pas la couche des noces pudiques, mais celle de l'infamie. Horreur bien faite pour étonner ! quelle volonté perverse ! Prodige bien fait pour inspirer l'horreur ! quelle perversité volontaire ! D'où me viendra, ô mon Dieu, la guérison d'une malice si profonde ? Où trouverez-vous, ô mon Dieu, une satisfaction qui réponde à un si grand crime ? Plonge-toi, ô frêle

et misérable créature, dans la sombre obscurité de la tristesse sans mesure, puisque tu t'es précipitée volontairement dans le gouffre de l'horrible malice. Laisse-toi écraser, ô infortunée, sous le poids d'une intolérable douleur, puisque tu as couru de gaieté de cœur au borbier de la corruption éternelle. Enveloppe-toi, ô criminelle, dans les hideuses ténèbres d'un deuil inconsolable, puisque tu t'es roulée de ton propre mouvement dans la fange des honteux plaisirs. Ensevelis-toi dans le gouffre de l'amertume, puisque tu as cherché ta satisfaction dans les souillures de l'impureté.

Frayeur horrible, douleur effrayante, tristesse inconsolable, rassemblez-vous sur ma tête, précipitez-vous sur moi, écrasez un coupable, troublez tout son être, enveloppez-le, emparez-vous de lui tout entier : la justice le veut ; oui la justice le veut ainsi. Je vous ai méprisées avec une insolente audace ; je vous ai défiées par d'immondes voluptés, ou plutôt c'est Dieu et non pas vous que j'ai défié. Et maintenant je vous appelle au secours de ma pénitence. Torturez un lâche criminel ; vengez Dieu, que le fornicateur ait un avant-goût des supplices de l'enfer dont il est digne ; qu'il savoure les prémices du banquet qu'il a préparé ; qu'il s'accoutume aux souffrances qu'il endurera un jour. Etends, prolonge sans fin le deuil de ta pénitence, ô pécheur immodéré, puisque tu as poussé si loin ton infamie. Roule-toi, roule-toi encore dans le même tourbillon d'amertumes, puis-

que tu t'es roulé si souvent dans le même tourbillon des plaisirs. Consolation, sécurité, allégresse, je ne vous connais plus ; adieu pour jamais, à moins que vous ne reparaissez avec mon pardon. Eloignez-vous de moi ; abandonnez-moi complètement avant ma mort, pourvu qu'après ma mort vous me soyez rendues par la clémence de mon Sauveur. Que les larmes du repentir soient les amères compagnes de mes jours ; qu'une douleur sans terme soit l'insatiable bourreau de ma vie ; que le chagrin et le deuil cruel soient les infatigables persécuteurs de ma jeunesse ainsi que de ma vieillesse : fasse le ciel qu'il en soit ainsi, je le désire, je l'appelle de tous mes vœux. Si je ne suis pas digne de lever au ciel des yeux suppliants, certes j'ai bien mérité de les éteindre dans les larmes. Si mon esprit n'ose prier dans la confusion de la douleur et de la tristesse ; s'il craint de se montrer devant les regards de Dieu, il faut par un équitable retour qu'il ait sous les yeux les tortures de son forfait.

Rappelle-toi souvent, ô mon cœur, ce que tu as fait et ce que tu as mérité. Descends, ô mon esprit, descends sur cette terre ténébreuse et couverte des ombres de la mort pour y contempler les supplices qui attendent mon âme criminelle. Ouvre les yeux, et regarde ; regarde, et frémis dépourvue. Mon Dieu, qu'aperçois-je sur cette terre de misère et de ténèbres ; ô spectacle déchirant ! qu'aperçois-je là où règne l'éternel désordre et

l'éternelle horreur? O douleur! un bruit confus de hurlements, de larmes, de grincements de dents, de gémissements désordonnés. Malheur! malheur! et combien de fois malheur! Tourbillon de soufre, flamme infernale, épaisses et noires vapeurs, avec quel rugissement affreux je vous vois rouler! Vers rongeurs qui vivez dans cet incendie, quelle avidité extraordinaire stimule votre faim, puisque ce feu, le plus actif de tous les feux, ne peut vous consumer! O esprits mal-faisants, vous qui brûlez avec ces flammes, en frémissant de fureur et en poussant des cris de rage, pourquoi vous acharnez-vous si cruellement sur les compagnons de vos souffrances? O tourments de toute nature, justice modérée de mon Dieu, mais pourtant justice impossible à supporter, il est donc vrai que vous ne connaîtrez ni fin, ni remède, ni adoucissement? Voilà donc, ô Dieu puissant, les supplices que vous préparez aux fornicateurs et à ceux qui vous méprisent. Et j'ai le malheur d'être de ce nombre! Oui, oui, je suis aussi un de ces infortunés.

Tremble, ô mon âme; défaille, ô mon esprit; déchire-toi, ô mon cœur. Où m'entraînez-vous, bourreaux, vengeurs de mon crime? Mon péché, où me précipites-tu? A quelles mains me livrez-vous, ô mon Dieu! si j'ai pu vous outrager par moi-même, ai-je pu faire que je ne sois pas votre créature? Si j'ai immolé machasteté, ai-je étouffé votre miséricorde. Seigneur! Seigneur! si j'ai

commis le crime qui vous donne le droit de me damner, avez-vous perdu la puissance de me sauver? O mon Sauveur, n'examinez point le mal qui m'appartient, de manière à oublier le bien qui est à vous. Qu'est devenu cet oracle, ô Dieu fidèle dans vos promesses : « Je vis, je ne veux pas la mort du « pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il « vive? » Seigneur, dont les lèvres ne s'ouvrent jamais au mensonge, que signifient ces paroles : « Je ne veux pas la mort du pécheur, » si vous ensevelissez dans l'enfer le pécheur qui vous implore? Précipiter dans les supplices éternels le malheureux qui vous a offensé, est-ce là ne pas vouloir la mort du pécheur? Est-ce là vouloir que le pécheur se convertisse et qu'il vive? Je suis pécheur, ô mon Dieu, oui, je suis pécheur. Si donc vous ne voulez pas la mort du pécheur, qui vous contraint de me livrer à la mort que vous ne voulez pas? Si vous voulez que le pécheur se convertisse et qu'il vive, qui vous empêche de faire ce que vous voulez, c'est à dire me convertir et que je vive? Est-ce l'énormité de mon péché qui vous contraint de faire ce que vous ne voulez pas, et vous empêche de faire ce que vous voulez, quoique vous soyez le Dieu tout puissant? Loin de moi, ce blasphème, Seigneur tout puissant; loin de moi cette grossière pensée, ô mon Dieu! non, jamais l'iniquité du prévaricateur pénitent et qui confesse sa faute ne prévaudra sur la déclaration du Tout-Puissant.

Souvenez-vous, ô Dieu juste, saint et clément, souvenez-vous que vous êtes miséricordieux ; que vous êtes mon Créateur et mon rédempteur. Ne vous souvenez donc pas, ô Seigneur indulgent, de votre justice à l'égard du pécheur qui vous a offensé, mais souvenez-vous de votre bonté à l'égard de la créature qui est sortie de vos mains ; ne vous souvenez pas de votre colère contre le coupable qui vous a outragé, mais souvenez-vous de votre bonté envers le malheureux qui souffre. Il est vrai, ma conscience a mérité la damnation ; ma pénitence ne peut vous donner une réparation suffisante, je l'avoue ; mais il est certain aussi que votre miséricorde surpasse toutes les offenses de l'homme. Epargnez donc, ô Seigneur clément, vous qui ne voulez pas la mort du pécheur, épargnez celui dont vous êtes le salut. Pardonnez à mon âme pécheresse. Elle fuit craintive et tremblante de votre justice qui l'épouvante à votre miséricorde qui la rassure. Le salaire de la virginité flétrie ne peut se recouvrer, ô douleur ! faites du moins que le pénitent parvienne à éviter le supplice réservé à la fornication. Il n'y a dans cette grâce rien qui soit impossible à votre toute puissance, rien qui déshonore votre justice, rien qui soit inusité à votre miséricorde. N'êtes-vous pas le Dieu débonnaire, et votre miséricorde ne subsiste-t-elle pas éternellement, ô vous qui êtes béni dans tous les siècles ? Ainsi soit-il.



MÉDITATION QUATRIÈME.

LE PÉCHEUR EXCITE SON ÂME A CORRIGER SES DÉFAUTS.

O mon âme, âme misérable et souillée, rappelle avec soin devant le tribunal de ta conscience chacun des sens de ton corps ; examine-toi attentivement, et vois quelle est la gravité de tes blessures et de ta chute. La bonté infinie de ton Créateur daigne encore te laisser la vie. Puisque son ineffable miséricorde attend avec douceur et avec patience que tu te corriges de tes défauts, et que tu lui offres une satisfaction convenable, hâte-toi, ne tarde point à guérir tes plaies, à réformer tes mœurs, à reconquérir l'amitié de ton Créateur que tu as offensé, et à mériter les bonnes grâces de tous ses saints, que tu avais irrités en outrageant leur Créateur et leur maître, qui est aussi ton maître et ton Créateur.

Si tu avais toujours persévéré dans la droiture et la pureté dont le Créateur t'investit à l'origine des choses ; si tu t'étais fidèlement attachée à l'accomplissement de sa volonté, comme tu le pouvais facilement, si tu l'avais voulu, heureuse et pleine d'allégresse tu aurais traversé dans la joie et la félicité la vie présente ; arrivée au terme de

la carrière, tu aurais possédé heureuse et pleine d'allégresse, avec l'assistance de ton Créateur, la vie et la félicité qui n'ont point de fin. Mais, hélas ! tu as malheureusement pour toi préféré ta volonté propre à celle de ton Créateur ; tu t'es livrée aux voluptés des sens avec une ardeur qui t'a perdue. Si tu examines avec une attention sérieuse, sans t'épargner toi-même et sans vaine complaisance pour tes égarements, de quels maux et de quelles iniquités tu es enveloppée ; si après cet examen attentif tu te proposes de revenir par la pénitence à la satisfaction qui est due au Seigneur, et à la réforme de ta vie criminelle, commence par renoncer à une chose, je veux dire à la volonté de pécher ; puis embrasse avec amour et accomplis résolument tout ce que tu sais capable de plaire en tout à ton Créateur.

Mais peut-être à l'aspect, de tes crimes, désespères-tu d'obtenir le pardon de tant de souillures qui se renouvellent tous les jours, et te dis-tu à toi-même : « Où puis-je trouver désormais la force de me corriger ? N'ai-je pas résisté toute ma vie à la volonté de Dieu, uniquement occupée de prévarications, de mauvais désirs et d'œuvres coupables ? Pareille à la pierre que le fer ne peut couper, ni la flamme amollir, ne me suis-je pas endurcie dans le sommeil du péché ? Ainsi, que je considère, d'une part, la justice de mon Créateur, et de l'autre, que j'examine avec non moins d'attention le mal auquel je n'ai cessé de me livrer,

comme je sais qu'il doit rendre à chacun selon ses œuvres, je m'attends à recevoir les châti-ments et les peines qui sont dus à mes prévarications. » Oui Dieu, comme tu le declares, punit par des supplices éternels le mal et le péché, parcequ'il est souverainement juste et ami de l'équité; rien de plus vrai. Cependant la même justice qui châtie les pécheurs opiniâtrés dans leur malice, récompense éternellement ceux qui se repentent et reviennent à la pratique du bien. Voilà pourquoi je t'ai recommandé plus haut d'examiner avec soin ta conscience, d'interroger ce que tu fais devant lui, et de considérer avec non moins d'attention quelle sera la fin suprême de chaque chose. Si tu te conformes assidûment à ces conseils, si ces souvenirs deviennent entre tes mains comme autant de marteaux pesants qui brisent la dureté de ton cœur, à moins d'être insensée, tu feras ce qui te mettra en possession de la joie et de la félicité, tu abandonneras en même temps ce qui traînait à sa suite les tortures et l'affliction.

Voilà pourquoi je ne cesserai de te le répéter : Rappelle-toi sans cesse quelle a été la douceur et la bonté du Seigneur à ton égard. Il t'a créée lorsque tu n'étais pas. Il ne t'a pas faite pour être au rang des créatures privées de raison ou des êtres insensibles ; il te forma avec une intelligence capable de le connaître, de l'aimer et de posséder avec lui son éternité, en partageant son éternité et

son bonheur. Son amour ne s'arrêta point là : il savait que tu enfreindraient souvent ses préceptes, il n'en persista pas moins à te donner l'être et la vie. Enfin il pousse si loin la mansuétude qu'il te supporte avec tendresse et miséricorde, attendant que tu te corriges. Oui, ton Créateur attend que tu changes de conduite, ainsi que je viens de te le dire. S'il lui a plu de te créer, lorsque tu n'étais pas, il ne veut te perdre en aucune manière ; son désir est que tu reviennes dans les bras de sa très indulgente miséricorde, rendue par la pénitence d'une vie toute purifiée et toute changée à la félicité de la vie éternelle dont le péché t'avait dépouillée.

Réfléchis donc, et réfléchis toujours à la bonté que le Créateur déploya envers toi. Élève-toi avec tous tes sens, comme cela est juste, jusqu'à son ineffable tendresse. Son amour ne souffre pas la plus légère souillure du vice, il n'admet pas le moindre partage avec les convoitises de la chair. Où réside l'amour divin, là règne aussi la paix suprême, la tranquillité inaltérable et une merveilleuse promptitude à accomplir ou à se remettre devant les yeux tout ce qui conduit à la félicité éternelle. Sache-le bien, à chacune de tes actions, à chacune de tes pensées assistent deux témoins ; l'un qui est ton ami, l'autre qui est ton ennemi. Ton ami, c'est ton Créateur, qui applaudit au bien que tu fais ; ton ennemi, c'est le démon, que désolent tes bonnes œuvres. L'esprit malfaisant au con-

traire te voit-il, au milieu des pièges qu'il te dresse continuellement, commettre le mal et courir après les vaines et folles pensées, il s'en réjouit. Tu lui as fourni des éléments d'accusation qu'il portera devant le juge suprême, afin de t'entraîner avec lui dans sa perdition éternelle, sous le poids de ses accusations et de la sentence qui te condamne. Toujours avide de la ruine des mortels, il ne se borne point à les accuser du mal qu'ils font, il s'efforce encore de ternir l'éclat de leurs œuvres ou de leurs pensées par l'injustice de ses accusations. Pour toi, mets-toi en garde contre la subtilité de ses ruses et la perfidie de ses stratagèmes ; veille avec une attention pleine de sollicitude ; invoque assidûment ton Créateur et ton miséricordieux Seigneur ; demande-lui de ne pas permettre que tu sois la victime de ses pièges et de sa malice. Cherche à l'ombre des ailes de ton Sauveur un refuge contre les pervers qui t'affligent, te persécutent, et essaient de te supplanter pour te précipiter ensuite dans la mort. Ton Créateur et ton Seigneur est plus tendre ou plus miséricordieux que ne peut l'exprimer ou même l'imaginer aucune intelligence humaine : aussi ne réproouve-t-il personne que par sa faute et l'excès de son iniquité.

Le père et la mère qui ont donné à leurs enfants la vie de la chair aiment d'un grand amour ceux qu'ils ont engendrés : du moins c'est le cas le plus ordinaire. Les voient-ils en proie à la douleur ou à quelque infirmité corporelle, ils n'hésitent point,

quand il le faut, à sacrifier leurs personnes et leur fortune pour les soulager dans leurs peines ou rétablir leur santé. Que dis-je ! La plupart des animaux eux-mêmes ne craignent point de subir la mort pour leurs petits ; ils vont parfois jusqu'à se précipiter au devant d'elle pour les sauver. Qui leur inculqua ces sentiments d'une affection toute naturelle, sinon le Dieu qui est la bonté par essence, qui ne veut la mort d'aucune de ses créatures et ne se réjouit pas de la perte de ceux qui meurent ? Ainsi donc notre Créateur, qui est la source de toute tendresse, la source de toute miséricorde, notre Créateur, dont la douceur et l'amabilité sont infinies, ne nous voit pas plus tôt, nous qui sommes l'œuvre de ses mains, souillés par la contagion du péché ou déchirés par de graves et cruelles blessures, qu'avec mille fois plus de tendresse et de compassion pour nous qu'un père selon la chair pour ses enfants ou qu'un animal dépourvu de raison pour ses petits, il travaille à guérir nos plaies, à fortifier notre faiblesse, à purifier la lèpre immonde de nos crimes, à dissiper les vanités et la poussière de nos pensées. Il ne lui suffit pas de panser nos blessures et de nous renvoyer guéris ; il nous admet à sa familiarité la plus intime ; il nous reçoit dans ses bras comme des enfants bien aimés, il nous couvre ensuite des baisers les plus doux, il soulage nos langueurs, il détruit en nous la lèpre du péché qu'avait contractée notre ignorance ; enfin il oublie entière-

ment les outrages que nous lui avons faits en le méprisant dans ses préceptes. Il nous honore dans la vie présente, il nous couronne dans la vie future; il nous fait rois, il fait notre âme souveraine. **Monarques nouveaux**, il nous avertit en ces termes dans le psaume : « Et maintenant, rois, comprenez, instruisez-vous, vous qui jugez la terre. » Nous sommes des rois véritables, lorsque, réglant nos mouvements désordonnés, nous les rappelons à la raison et à la volonté du Créateur. Nous nous instruisons quand nous jugeons la terre, c'est à dire quand, nous apercevant que notre cœur soupire après les choses d'ici-bas, nous le contrainsons de les fouler aux pieds pour nous attacher aux choses du ciel. Notre âme devient souveraine; elle revêt alors les ornements les plus variés, c'est à dire qu'enrichie de vertus de toute nature, pendant qu'elle est encore sur la terre, elle demeure constamment unie d'intention, d'esprit et d'extérieur à Jésus-Christ, son époux, qui est dans les cieux. Le Créateur ne s'est pas borné à nous donner la vie, à nous gouverner après nous avoir donné la vie, à nous envoyer ses anges pour nous défendre, toutes les fois que nous en avons besoin : touché de compassion pour sa créature, il descendit volontairement et en personne jusqu'à nous, sous la forme de l'homme dont il adopta la nature; il visita soigneusement nos plaies et notre corps; il les vit de ses yeux, il les toucha de ses mains, et, attendri à l'aspect

d'une si grande misère, il répondit à nos larmes par des gémissements. Est-ce tout? Convertissant la chair qu'il avait revêtue pour nous en topique mystérieux, il l'appliqua sur nos blessures, et guérit radicalement notre infirmité tout entière. Enfin, pour nous montrer par un dernier effort combien il nous aimait, cette même chair qu'il avait prise pour nous, il nous la donna à manger, et il continue aujourd'hui encore de nous l'offrir dans le sacrifice de l'autel.

Mais toi, ô mon âme, ranimée, fortifiée par le doux souvenir de tant de bienfaits, invoque ton Seigneur, invoque ton Créateur. Invoque aussi tous les saints, demande-leur de venir à ton secours, afin que, consolée et soulagée par leur intercession, ton Créateur t'accorde la grâce de conformer ta conduite à ces règles dans la vie présente, et de purifier tes iniquités par un repentir et une confession sincères, qui, au terme de ta course terrestre, te méritent de monter vers les joies éternelles, avec la protection du Dieu qui vit et règne dans les siècles sans fin.

Ainsi soit-il.



MÉDITATION CINQUIÈME.

D'OU VIENT LA VIE DE L'ÂME, ET D'OU VIENT LA VIE DE LA CHAIR. GLOIRE DE L'ÂME PURE, ET MALHEUR DE L'ÂME COUPABLE AU SORTIR DU CORPS.

Tant que l'âme séjourne dans le corps, l'homme vit selon la chair ; abandonne-t-elle la chair, il meurt selon cette même chair. Mais de même que l'âme communique la vie à la chair tant qu'elle habite en elle, de même la chair communique la vie à l'âme tant que la chair accomplit les œuvres de justice. C'est ainsi qu'elles paraissent s'entr'aider, l'âme en secondant la chair, la chair en secondant l'âme, gagnant l'une et l'autre par ce mutuel concours la vie éternelle. Mais l'âme, à peine affranchie de la chair, entre immédiatement en possession de cette autre vie ; la chair, au contraire, ne la possédera conjointement avec sa compagne qu'au dernier jour, après qu'elle sera ressuscitée. Réjouis-toi donc dans le Dieu vivant, ô mon âme, et toi aussi, chair périssable. Approchez de Dieu votre créateur ; approchez, et éclairez-vous ; abstenez-vous désormais de tout acte qui vous fasse rougir, et appliquez-vous cons-

tamment à ce qui vous procurera la joie éternelle. Je vous en avertis, je vous en conjure, ne recevez pas en vain ici-bas la grâce de Dieu. S'il souffre en vous beaucoup de choses qui révoltent ses regards, ne croyez pas qu'il en soit toujours de même. Créancier patient, il n'en est pas moins un sévère scrutateur des reins et des cœurs. Il supporte présentement nos prévarications sans nombre, et il attend que nous réformions notre vie, parcequ'il est la mansuétude même ; mais, si nous ne nous corrigeons pas, il nous condamnera infailliblement parcequ'il est la souveraine justice. Le Dieu qui pousse la douceur aujourd'hui jusqu'à nous appeler ses frères et ses amis, nous traitera en ennemis dans le jugement suprême, s'il ignore qui nous sommes et ne peut nous reconnaître à nos bonnes œuvres.

Réveille-toi enfin, ô mon âme, et toi, ô chair périssable, pour penser l'une et l'autre par tout et toujours à vos fins dernières. Si vous êtes fidèles à ce devoir, il est vraisemblable que vous ne pécherez pas facilement. Dociles à ces conseils, soyez certaines qu'au jour où ceux qui rient et se réjouissent pour leur malheur ici-bas seront dans les larmes, vous, vous goûterez une ineffable allégresse. Veillez donc soigneusement sur vos œuvres. Sont-elles droites et agréables aux yeux du Seigneur ? Réjouissez-vous. Sont-elles mauvaises et réprouvées ? Réformez-les au plus tôt. Que vos yeux ne s'endorment pas ; que vos paupières ne

se ferment pas dans les langueurs du sommeil. L'abîme de la perdition est ouvert : quiconque n'est pas sur ses gardes ne tarde point à y tomber. Le péché et l'iniquité, l'extravagance et la vanité sont les pentes faciles qui nous y poussent. Une fois plongés dans l'abîme, plus de résurrection pour l'éternité. De même que la mort éternelle est ouverte aux méchants et à ceux qui persévèrent dans le mal, de même l'entrée du paradis est ouverte aux justes et à tous ceux qui persévèrent dans le bien. Le fidèle qui a eu le bonheur d'y être introduit y demeure dans la joie et l'allégresse sans fin. Voilà par quelle voie les bonnes œuvres élèvent le juste au plus haut des cieux, tandis que les mauvaises précipitent le méchant au plus profond de l'abîme.

Mais dans quel ordre les bonnes œuvres conduisent-elles aux cieux l'âme qui a bien vécu ? Dans quel ordre les actions mauvaises entraînent-elles aux enfers l'âme du pécheur ? Examinons-le avec tout le soin dont nous sommes capables.

L'âme pure n'est pas plus tôt séparée du corps où elle habitait qu'elle aperçoit d'un seul coup d'œil toutes ses actions, et, en reconnaissant qu'elles sont bonnes, elle tressaille d'une joie inexprimable. Bientôt un ange du Seigneur vient à sa rencontre : c'est celui-là même qui garda ses yeux pour qu'elle ne vît pas la vanité ; celui qui ferma ses oreilles aux discours iniques, l'embrasse avec tendresse ; celui qui ne permit pas au

mensonge de souiller ses lèvres, protège ses pas ; celui qui veilla sur elle pour qu'elle ne péchât ni par le sens du toucher ni par le sens de l'odorat, lui adresse de pieuses félicitations. Partout un ange, le sourire sur les lèvres et la joie sur le front, l'environne, lui sert de guide et la place devant le trône des splendeurs divines pour qu'elle s'y réjouisse éternellement. La troupe des anges et des saints qui veillent debout devant la majesté du Tout-Puissant s'avance au devant d'elle. Dès qu'ils ont reconnu à la lumière et à l'éclat de ses œuvres que c'est une amie et une sœur, ils la reçoivent avec de joyeux transports dans les bras de leur sincère tendresse, et, comme pour montrer à ses yeux toutes les félicités des célestes habitants, ils lui disent : « Voici notre
« amie, voici notre compagne. Fidèle servante du
« Seigneur, vous avez travaillé virilement à ob-
« server ses préceptes. Reposez-vous enfin de vos
« longs labeurs, et dès cette heure jouissez éter-
« nellement avec nous des joies éternelles. »

Ah ! que le sort de l'âme pécheresse est bien différent ! Lorsqu'elle est contrainte de quitter son corps, elle tombe entre les mains des anges de Satan qui la garrottent sans pitié avec des chaînes de feu. Puis, la poussant plus rudement encore, ils la traînent aux supplices de l'enfer, où le prince des démons est enseveli à tout jamais. Là règnent les pleurs et les grincements des dents. Là le feu, les liens et l'esprit des tempêtes

forment une partie de l'amer calice des pécheurs. Alors vient Satan qui, attirant violemment à lui l'âme coupable et vomissant sur elle une flamme fétide, ordonne à ses ministres de la resserrer de toutes parts et de la jeter dans cet horrible état au milieu des supplices, pour y être éternellement torturée avec eux et pour y mourir incessamment dans les douleurs, sans pouvoir jamais être anéantie. L'infortunée, déchirée dans ces tourments et comprimée par les furies infernales, revient enfin à elle-même, et, à l'aspect de tout le mal qu'elle a fait, elle s'écrie douloureusement : « Malheureuse que je suis ! malheureuse que je suis ! « pourquoi suis-je entrée dans la vie pour être « en proie de tous côtés à des tortures si multipliées ? O vers, vers qui me rongez si cruellement, épargnez, je vous en supplie, une âme « éplorée que dévorent déjà tant d'autres tortures « implacables. Hélas ! malheur, malheur à moi. « J'aspire à mourir, et, quoique mourante, je ne « puis mourir. Je recueille maintenant le fruit « amer de tous les péchés que j'ai commis par la « vue, par le goût, par l'ouïe, par l'odorat et le « toucher. » Plaintes inutiles ! que sert à cette infortunée qui souffre si misérablement, qui se repent si tard, et qui exhale sa douleur en cris si lamentables, que lui sert son affliction profonde ?

La pécheresse, mille fois digne de pitié, reçoit aujourd'hui même dans les supplices de l'enfer le

salaire qu'elle a mérité pendant le cours de sa vie terrestre.

Réfléchis donc mûrement, ô mon âme, et toi aussi, chair périssable. Que cet examen vous apprenne à juger sainement des choses, et sachez discerner quel est le parti le meilleur et le plus utile pour vous. Faut-il que vous fassiez le bien afin de recueillir des biens en échange? Faut-il que vous commettiez le mal afin que le mal soit votre récompense? A moins que la démence ne vous aveugle, vous ne pouvez choisir que le bien à faire, et à sa suite, la possession du bien. Pratiquez donc le bien, afin que vous puissiez recueillir le bien de qui émane tout bien, c'est à dire le bien des biens, qui ne peut être que la bonté souveraine. Le Créateur nous a départi une foule de biens ; il en a remis entre nos mains un grand nombre ; mais il n'en est pas d'aussi précieux ni qui mérite autant d'être recherché par le sage que ce bien par excellence de qui ne peut approcher aucun mal. Quel est donc ce bien? C'est notre Créateur lui-même, qui n'est jamais qu'infiniment bon. Si vous parvenez, avec le secours de sa grâce, à posséder ce bien, vous posséderez avec lui tous les autres. Au contraire, qu'avec la possession de tous les biens celui-là seul vienne à vous manquer, votre travail est stérile ; vous courez en insensées après le vent ; à la fin de la carrière, ce n'est pas la vérité, ce sera la vanité qui sera votre partage.

Vous le voyez, la gloire de la vie présente, si vous l'appréciez à sa juste valeur, est une vessie que l'air a gonflée. Prenez-la dans vos mains, elle vous paraît belle et brillante tant qu'elle est pleine de vent; mais survienne la plus légère piqûre, soudain, à l'éclat qui vous séduisait succède le vide, et il ne reste plus dans vos mains que du vent. Redoublez donc de vigilance, et ainsi que je vous le rappelais au commencement de cette méditation, pensez toujours à vos fins dernières. Avec cette pensée, et en redoutant toujours la sentence qui décidera de votre sort éternel, vous ne pécherez pas facilement. Si vous persévérez ainsi jusqu'à la fin de votre carrière, lorsque disparaîtra la joie du temps qui, au milieu de vos réflexions et de vos craintes s'évanouissait devant vous comme une vapeur légère, vous trouverez non pas la vanité, mais la vérité suprême, c'est à dire Jésus-Christ. Daigne celui qui vous créa vous conduire à cette éternelle félicité. Ainsi soit-il.



MÉDITATION SIXIÈME.

L'ÂME SE FORTIFIE CONTRE LE DÉSESPOIR A LA PENSÉE
QUE SI NOUS FAISONS SINCÈREMENT PÉNITENCE, TOUS
NOS PÉCHÉS NOUS SERONT INFALLIBLEMENT PARDONNÉS.

Lorsque je jette les regards sur les péchés que j'ai commis, et que je considère les supplices par lesquels je dois les expier, une frayeur que je ne saurais exprimer me saisit. Poursuivi par la terreur, et inquiet de ma perte éternelle, je cherche donc partout pour essayer si je ne trouverai pas quelque consolation. Mais, hélas ! ô infortuné que je suis, je n'en rencontre nulle part, attendu que j'ai offensé mon Créateur, je ne le sais que trop ; non seulement mon Créateur, mais avec lui tout ce qui est l'ouvrage de ses mains. Ainsi, d'une part, l'auteur de mes jours que j'ai mortellement outragé par mes prévarications, me condamne avec toutes ses créatures ; de l'autre, ma conscience, qui a la certitude du mal qu'elle a fait, m'accuse sur tous les points. Voilà pourquoi je ne trouve aucun soulagement à ma misère et n'espère en trouver facilement auprès de qui que ce soit. Que ferai-je donc ? de quel côté tournerai-je mes yeux, dans la désolation qui m'accable, et ainsi enve-

loppé par la malice de mes péchés ? Si je tente de revenir à celui qui me créa dans l'état d'innocence, et de supplier son ineffable tendresse d'avoir pitié de moi, n'ai-je pas tout lieu d'appréhender que l'excès de mon audace n'allume davantage encore sa colère, et peut-être même, que cette dernière insolence ne le détermine à se venger plus rigoureusement des crimes par lesquels je n'ai pas craint de fatiguer sa mansuétude. Quoi donc ? Resterai-je sans conseil et sans appui, semblable à l'homme qui a perdu tout espoir ? Non sans doute, mon Créateur me permet encore de vivre ; il n'a point encore cessé de me fournir les aliments qui sont nécessaires à l'entretien de la vie présente. Enfin l'expérience elle-même me prouve que mes péchés n'ont pu triompher encore de sa bonté, ni l'irriter jusqu'à vouloir me perdre et m'anéantir ainsi que je l'ai mérité. Il est donc de toute évidence que Dieu m'aime encore, puisqu'il m'accorde des biens si précieux et qu'il ne cherche point à se venger de mes iniquités.

Il m'a été enseigné, et ceux qui l'ont éprouvé m'attestent la vérité de cet enseignement, il m'a été enseigné que cette même source de miséricorde qui a commencé de couler à l'origine du monde coule encore abondamment. Il traita, m'a-t-on dit, notre premier père avec une indulgente clémence, lorsqu'il mangea contre sa défense le fruit qu'il lui avait interdit. Il pouvait, comme il l'avait mérité,

le précipiter sur-le-champ dans la damnation éternelle. Il ne le fit pas ; il attendit patiemment qu'il se réformât, et il l'aida miséricordieusement à rentrer en grâces avec celui qu'il avait offensé. C'est dans ce but qu'il lui envoya souvent à lui, et à tous ceux qui étaient sortis de lui, ses messagers célestes pour les exhorter à revenir à lui et à faire pénitence, en leur promettant qu'il les accueillerait favorablement, s'ils se repentaient de tout leur cœur. Prières inutiles ! Ils s'endurcirent dans leurs péchés, ils méprisèrent ses avertissements, ils ajoutèrent prévarications à prévarications, et ils arrivèrent à ce point d'abomination et de démente qu'effaçant en eux les traits augustes de la ressemblance divine, ils imitèrent les grossiers instincts de la brute, au préjudice de la dignité de leur nature.

Il leur envoya en outre des patriarches, il leur envoya des prophètes. Mais bien loin d'abandonner les voies tortueuses et perverses dans lesquelles ils marchaient, ils immolèrent quelques-uns de ceux qui leur apportaient les oracles du salut ; aux autres, ils infligèrent des supplices variés et encore inconnus. Cependant il les châtaient par intervalle en père miséricordieux, non pas pour se venger de l'insulte qu'ils lui faisaient par leurs iniquités, mais pour que le châtiment les ramenât comme malgré eux aux pieds de cette miséricorde infinie, qui ne veut pas la mort de ceux

qu'elle a créés dans sa bonté. Voyant qu'ils n'écoutaient ni ses avertissements ni la voix des fléaux par lesquels il les avait visités plus d'une fois, la source de la tendresse ne put se contenir plus longtemps. Le Verbe descendit du sein éternel du Père, il revêtit la réalité de la nature humaine et prit la ressemblance des pécheurs. Il se mit en suite à les inviter doucement à faire pénitence de leurs iniquités, et à le reconnaître pour le Fils de Dieu. « Il était venu pour les sauver, disait-il; ils ne devaient donc point désespérer, ils pouvaient être assurés qu'ils obtiendraient infailliblement leur pardon, si seulement il voulaient quitter les voies du mal et se repentir. Quelle que fût la malice de leurs offenses, il n'en était point que la pénitence ne pût effacer, de telle sorte que le démon lui-même en perdait le souvenir. » Attirés par la mansuétude de leur Créateur, les coupables coururent en foule à la source de miséricorde, à la source de tendresse, et lavèrent leurs prévarications dans ses eaux salutaires. De son côté, la source de miséricorde, le Dieu fait homme, s'assit à la table des pécheurs. Il leur ouvrit les sacrements d'une confession sainte pour alléger les fardeaux de leurs iniquités, parce qu'il n'est point de souillure que ne purifie le bain sacré d'une confession sincère.

Cependant le temps approchait où il devait souffrir pour la rédemption des pécheurs. Pousés par l'envie, les juifs de la race desquels il était

issu selon la chair, l'attachèrent à une croix uniquement parcequ'il était bon et miséricordieux. Mais lui, fidèle à sa tendresse jusque dans la mort, il pria son Père pour ses lâches meurtriers, en lui demandant de leur pardonner leur forfait. « Ils ne savent pas ce qu'ils font, disait-il. » Eh quoi ! L'indulgente compassion du Seigneur « qui ne veut pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive, » excuse ses bourreaux. Quel est le cœur de marbre ou de bronze que n'amollirait l'incomparable mansuétude de notre Sauveur ? La créature qu'il avait tirée du néant pour la former à son image et à sa ressemblance, l'avait outragé mille fois. Il ne s'en venge point. Que dis-je ? malgré l'honneur qu'ils lui refusaient, malgré la colère qu'allumait en lui la vue de leurs transgressions, il les supporte avec patience, il les avertit avec bonté de revenir à lui sans rien craindre. Il est donc bien vrai, suivant le langage d'un prophète, que Jésus-Christ, notre doux et compatissant Seigneur « ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il abandonne les voies mauvaises ; » et que par les larmes de la pénitence, il rentre en grâce avec son Créateur. Il nous apprend encore par la bouche d'un autre prophète combien il est miséricordieux envers l'âme pécheresse, quand il l'exhorte à revenir à lui après son péché, en lui promettant qu'elle obtiendra son pardon ; « O toi, lui dit-il, qui t'es prostituée à de nombreux amants, » c'est à dire

ô toi qui as violé indignement la foi que tu m'avais jurée dans le baptême, en souillant ta pureté par des adultères sans nombre, fais pénitence, reviens à moi, et je te recevrai dans mes bras. Qu'aucun pécheur par conséquent ne s'abandonne au désespoir, puisque l'âme qui a prévarié tant de fois n'est pas rejetée. La source de tendresse et de miséricorde, qui est Jésus-Christ, ne s'épuise par aucune iniquité, ne s'altère par aucun crime. Loin de là, toujours pure et incorruptible, toujours abondante en grâce et en douceur, elle accueille favorablement les infirmes et les pécheurs qui reviennent à elle, et les lave de toutes les iniquités qu'ils ont commises, quelle qu'en soit la malice, afin que tous les pécheurs et tous les injustes soient bien certains que tous leurs crimes leur sont remis quand ils s'appliquent à réformer leur vie et à faire pénitence. Cette même source de tendresse, cédant aux sentiments d'amour qu'elle avait pour eux, voulut, comme je l'ai exposé plus haut, que cette même chair dont elle avait revêtu la réalité pour leur salut, fût attachée sur un gibet, afin que ceux qui étaient morts par le péché et ne pouvaient recouvrer la vie qu'au prix du sang divin qui les rachetait, ne se livrassent jamais au désespoir en voyant la grandeur de la rançon payée pour leurs crimes.

Quoi donc? quand j'ai sous les yeux la merveilleuse tendresse de Jésus-Christ, mon Seigneur; quand je vois tant de pécheurs, tant

d'hommes chargés d'injustices courir à la source de miséricorde, qui s'ouvre à tous indistinctement, sans qu'un seul en soit repoussé, irai-je désespérer, moi seul, que la source de tendresse où est lavé quiconque recourt à elle ne puisse laver mes péchés? Je sais, oui, je sais de science certaine, et je crois fermement que la source qui a purifié les autres peut me purifier également, et, si elle le veut, me remettre toutes mes transgressions, parceque sa puissance est infinie. Mais il y a une grande différence entre un pécheur et un pécheur, c'est à dire entre celui qui pêche plus et celui qui pêche moins. Aussi, lorsque je considère quelle a été la malice de mes prévarications et dans quel borbier s'est plongée mon âme infortunée, je reconnais non seulement que je suis l'égal des autres pécheurs, mais même que j'ai péché au-delà de tous les autres pécheurs et mille fois plus qu'aucun d'entre eux. Quelques-uns, en effet, ont péché une fois, et ont cessé sur-le-champ. D'autres ont péché souvent; mais ils ont fini par mettre un terme à leur malice. D'autres enfin, tout en faisant beaucoup de mal, ont fait aussi beaucoup de bien, et ont mérité par là ou que leurs transgressions leur fussent entièrement pardonnées, ou du moins que leur châtiement dans le lieu des supplices fût plus tolérable. Pour moi, infortuné que je suis, plus pécheur et plus malheureux que tous les malheureux et que tous les pécheurs, quoique je fusse et com-

prise parfaitement à quelle perdition éternelle m'entraînaient le péché et sa délectation impie, jamais je n'ai travaillé à renoncer au péché et au mal. Que dis-je? J'ai ajouté les péchés aux péchés; je me suis plongé tout entier et de gaieté de cœur dans l'abîme de la mort, ô douleur! et si la bonté infinie du Seigneur ne me retenait sur le penchant du gouffre infernal, il y a longtemps qu'il m'aurait dévoré. Après une pareille vie, ô mon Dieu, souillé de tant de crimes, enveloppé de tant d'iniquités, comment oserais-je recourir à la fontaine de miséricorde avec les autres pécheurs qui sont bien moins coupables que moi? N'est-il pas à craindre qu'à cause de la corruption de mes plaies, elle ne refuse de me laver comme elle a purifié les autres malades dont les plaies sont moins corrompues? O Jésus-Christ, mon Seigneur, venez en aide à votre pauvre créature, quoiqu'elle soit ensevelie sous le poids de ses péchés. Puisque vous reconnaissez en elle l'ouvrage de vos mains, secourez-la pour qu'elle ne désespère pas de votre bonté; car la foi nous l'enseigne, le crime le plus monstrueux ne peut l'emporter sur votre clémence, pourvu que le pécheur ne désespère pas de votre miséricorde.

Permettez donc, ô Seigneur Jésus-Christ, que j'attache mes regards sur votre ineffable tendresse, et que je raconte combien vous êtes doux, combien vous êtes bon et compatissant à l'égard des pécheurs et des malheureux. Je l'ai déjà dit

plus haut ; mais il m'est bien cher, toutes les fois que l'occasion s'en présente, de rappeler quelle est l'abondance de votre grâce et de votre douceur envers ceux qui vous ont offensé. En effet, c'est par amour pour les pécheurs, c'est pour les racheter, non seulement ceux qui pèchent un peu moins ou un peu plus, mais ceux qui pèchent au-delà de toute mesure, pourvu qu'ils fassent une sincère pénitence, que vous êtes descendu du sein éternel du père, que vous êtes entré dans les chastes entrailles d'une vierge, que vous y avez pris une chair véritable ; que, conversant dans le monde, vous avez appelé tous les pécheurs à la pénitence, que vous avez daigné endurer pour eux le supplice honteux de la croix, et que, mourant ainsi suivant la chair, vous leur avez rendu la vie qu'ils avaient perdue par la juste conséquence de leurs péchés. Voilà pourquoi, lorsque j'examine le mal que j'ai commis, je suis certain de ma perte éternelle, si vous voulez me juger selon mes œuvres ; mais lorsque je considère la mort que vous avez subie pour la rançon des péchés, je ne désespère plus de votre miséricorde. Le voleur qui fut crucifié pour ses crimes à vos côtés demeura dans le péché jusqu'au départ de son âme. Mais, comme il confessa ses offenses et proclama sa faute à la dernière heure de son agonie, il trouva miséricorde, et fut avec vous, ce jour là même, dans le paradis. Ainsi donc, quand je vois que vous êtes mort pour la rédemption des pé-

chés, que vos pieds et vos mains ont été percés de clous ; que votre côté a été ouvert par la lance d'un soldat ; qu'il en est sorti un ruisseau de sang et d'eau, dois-je perdre toute espérance ? Non, Seigneur. Vous ne demandez qu'une chose ; mais une chose sans laquelle nul pécheur ne peut être sauvé ; c'est que nous nous repentions du mal que nous avons fait, et que nous travaillions de tout notre pouvoir à réformer notre vie. A ce prix nous pouvons tenir pour certain que si le dernier jour nous trouve occupés aux œuvres de la pénitence et de la satisfaction (et nous avons pour nous le confirmer l'exemple du bon larron qui mérita le salut à sa dernière heure), nous pouvons être assurés que, protégés par notre confiance en l'ineffable tendresse de Jésus-Christ notre Seigneur, nous n'avons rien ou que peu de chose à redouter des accusations de notre éternel ennemi.

Ayant donc devant les yeux le prix infini de notre rédemption, je veux dire la mort de notre Sauveur et le sang qu'il a répandu pour la rémission de nos péchés ; ayant aussi devant les yeux l'exemple du bon larron et de tant d'autres grands pécheurs, chargés de crimes énormes et nombreux, que Jésus-Christ, c'est à dire la source même de la tendresse, a daigné admettre au pardon, et a reçus miséricordieusement en sa sainte grâce, ne désespérons point d'obtenir la même faveur ; mais, assurés de la rémission de nos pé-

chés, recourons avec une pleine confiance à la source de la divine miséricorde, dans le sein de laquelle nous savons et nous voyons encore tous les jours que tant et de si grands pécheurs ont été reçus et justifiés. Soyons fermement convaincus que cette fontaine adorable d'où coulent les grâces, nous lavera et nous purifiera également de nos péchés, si nous renonçons à nos désordres et si nous nous efforçons désormais de faire autant de bien que nous en aurons le pouvoir. Mais nous ne pouvons par nos seules forces nous abstenir du mal ni pratiquer le bien qui nous est prescrit : nous avons besoin pour cela d'être prévenus et aidés du secours d'en haut. Prions donc l'ineffable bonté de Dieu qui, lorsque nous n'étions point, daigna nous tirer du néant, de nous accorder la grâce de nous convertir pendant que nous sommes encore dans cette vie, et de nous purifier si bien par l'exercice habituel de la componction et de la pénitence, avant de sortir de cette terre, qu'à la fin de cette carrière mortelle nous puissions aller à lui sans obstacle, pour jouir avec lui de ce jour éternel dont il est le vivant soleil, dans la compagnie des saints anges et de tous les bienheureux qui, au sein de la gloire, goûtent la joie pure et indéfectible du souverain bonheur.

MÉDITATION SEPTIÈME.

I.

Il n'y a rien de durable dans ce monde.

Rien de plus certain que la mort; rien de plus incertain que l'heure de la mort. Pensons donc souvent combien la vie est courte, combien la route est glissante, de combien de périls et de pièges elle est semée par la malice de nos ennemis; combien la mort est certaine, et combien incertaine est l'heure de la mort. Rappelons-nous de combien d'amertumes sont mêlés la douceur et le plaisir, si toutefois il en est, qui viennent nous séduire par leur rencontre éphémère sur le chemin de cette vie. Quelle perfidie, quelle inconstance, quelle rapidité passagère dans tout ce qu'engendre l'amour du monde, dans tout ce que promet la beauté la plus éclatante du temps, dans tout ce qu'étaient à nos regards les voluptés de la chair! Considérons aussi quelle est l'attrayante suavité, quelle est la sérénité tranquille et assurée de la patrie céleste. Examinons de quelles hauteurs nous sommes tombés; dans quel abîme nous sommes ensevelis; ce que nous avons perdu, ce que nous avons trouvé en échange, afin que

cette comparaison nous apprenne combien nous avons à gémir dans cet exil. De là cette maxime de Salomon : « Multiplier la science, c'est multiplier la douleur. » Il avait raison. Plus l'homme comprend la misère de son âme, plus il soupire, plus il répand de pleurs. La méditation, en effet, produit la connaissance, la connaissance engendre la componction, la componction enfante la ferveur, et la ferveur rend la prière agréable au Très-Haut. C'est par la méditation assidue que l'homme s'éclaire et se connaît au flambeau de la lumière divine. C'est en contemplant ses maux que son cœur est saisi d'une douleur profonde et percé par les traits de la componction.

II.

Bienfaits multipliés de Dieu.

Malheureux que je suis ! Combien je devrais aimer le Seigneur mon Dieu, qui m'a créé, lorsque je n'étais pas, qui m'a racheté lorsque j'étais perdu ! Je n'étais pas, et il m'a fait de rien. Il ne m'a point fait pour être au rang des créatures privées de raison ; c'est à dire il n'a pas voulu que je fusse un arbre, un oiseau ou un animal de quelque autre espèce, mais il a voulu que je fusse un homme, une créature douée d'intelligence et de liberté. Avec l'être, il m'a donné la vie, le sentiment, la raison. J'étais mort, il est descendu jusqu'à la

bassesse de notre mortalité. Immortel; il s'est soumis au trépas; il s'est rendu passible et il a réellement souffert; il a vaincu la mort, et c'est ainsi qu'il m'a réhabilité. C'est ainsi, oui, c'est ainsi que sa miséricorde et sa grâce m'ont prévenu en tout. Il s'est fait mon libérateur et m'a sauvé de bien des périls. Lorsque je m'égarais, il m'a ramené au bercail; lorsque j'étais aveugle et gisant dans l'ignorance, il m'a éclairé et instruit; lorsque j'étais dans la mort du péché, il m'a repris et m'a rappelé du tombeau; quand j'étais enseveli dans une profonde tristesse, il m'a fait part de ses divines consolations; quand j'étais réduit à un funeste désespoir, il m'a rassuré et fortifié; quand je suis tombé, il m'a tendu la main et m'a relevé; quand j'ai résisté à l'orage, c'est lui qui était mon soutien; quand j'ai marché, il était mon guide; quand je suis revenu à lui, il m'a reçu dans les bras de sa miséricorde. Mon Seigneur Jésus-Christ m'a fait tous ces biens et mille autres. Il me sera toujours doux et utile de m'en entretenir, d'en rendre grâce à sa tendresse afin de l'aimer et de le louer sans cesse d'une manière qui réponde à l'excès de ses bontés. Que puis-je lui rendre pour tant de grâces et de faveurs, sinon tout l'amour dont mon cœur est capable? En effet, ce qui est donné par l'amour ne peut mieux se reconnaître et se rendre que par le don de l'amour.

III.

Le pécheur s'accuse d'ingratitude envers les bienfaits divins.

Hélas ! Seigneur mon Dieu, père des miséricordes , oserai-je paraître devant vous et me montrer en la présence de vos saints, moi qui suis la plus misérable et la plus infortunée de toutes les créatures ; moi qui ai répondu à vos bienfaits par l'ingratitude ; moi qui ai foulé aux pieds vos dons avec une audace si sacrilège et si exécrationnelle ? C'est moi, ô mon Sauveur, qui n'ai pas craint de vous attaquer si longtemps et si souvent avec vos propres largesses ; moi qui, enrôlé sous les drapeaux de Satan, vous ai fait la guerre avec la solde que je recevais de votre amour ; moi qui ai transformé vos propres dons en armes criminelles ; moi qui, dans l'odieuse profanation de moi-même, ai vendu ma liberté au démon et lui ai inféodé ces membres pour vous défier insolument, ô vous qui en étiez le créateur, l'auteur et le dispensateur. Quoi donc, ô Seigneur mon Dieu, ne suis-je plus le lâche qui entre les mains de Satan fut tant de fois un glaive dont la pointe acérée dévorait les âmes ? Combien de fois me suis-je armé contre vous pour donner la mort à autrui ! Ma langue a été l'arc qui décochait le mensonge toutes les fois que j'ai lancé contre mes frères les traits

de la médisance et de l'adulation. Hélas ! il me serait impossible, ô père compatissant et plein de miséricorde, d'énumérer par combien de profanations sacrilèges j'ai armé le démon et combattu votre clémence et votre bonté.

IV.

Le pécheur avoue son péché.

Oui je suis ce misérable insensé que vous aviez créé de rien, que vous aviez arraché à la corruption du péché et à la perdition éternelle, pour le transformer en enfant de la grâce par le bienfait de votre élection, que vous aviez daigné adopter pour devenir le frère et le cohéritier de notre Dieu et de notre Seigneur Jésus-Christ, votre bien aimé fils unique ; que vous aviez comblé, sans lui rien devoir, de vos célestes largesses afin qu'il fût l'édification et la gloire de votre royaume ; mais qui oublia la surabondance de votre douceur et qui, en face de tous les biens dont vous l'aviez investi, foula aux pieds votre gloire, insulta à votre majesté, fils ingrat et dégénéré, et qui, se laissant emporter par le démon à travers les borbiers de la luxure et les épines de la cupidité, alla se briser contre le scandale et au milieu des tempêtes de l'orgueil. Oui je suis cet aveugle traficant qui acheta l'infortune, l'indigence, la nudité, les soupirs éternels au prix des plus précieux talents que

vous lui aviez confiés, échangeant ainsi la douce et incomparable paix contre les souillures de l'impureté et les sollicitudes des richesses; le port tranquille et assuré contre les orages de l'ambition; la lumière éternelle contre les ténèbres de l'éternité; les joies sans fin contre les douleurs qui ne finiront pas; la gloire qui ne passera point contre l'opprobre qui durera toujours; votre règne immortel contre la servitude du démon.

Oui je suis ce malade à l'agonie qui s'exposa volontairement comme un but que devaient percer les flèches du péché, et qui s'abandonna sans pitié à toutes les blessures de l'ennemi. Oui je suis ce misérable qui, semblable au cadavre dont les furies infernales et les oiseaux de proie se disputent les lambeaux, banni de la cité sainte, c'est à dire de la cité des saints vos amis, et déshérité de la présence ainsi que de la société de vos esprit bienheureux, se livra en pâture à tous les vers rongeurs du vice. O douleur! que je parais abominable à la pureté de vos regards! La luxure me souille honteusement par ses impures délectations; les feux de la colère et de l'avarice m'ont à demi consumé; les vers dévorants de l'orgueil et de l'avarice assiègent tous mes membres; le vent de l'orgueil me gonfle; que dirai-je enfin! monstre hideux, je ne suis plus que plaies et qu'ulcères, marqué par le nombre et l'énormité de mes péchés, du sceau de l'infamie et du signe de Satan. Je sais, ô Seigneur de miséricorde, que dans l'é-

tat où je suis en ce moment, vous pouvez à bon droit et avec justice me renier et refuser de me reconnaître, non pas seulement pour votre fils, mais même pour l'ouvrage de vos mains. Ce visage horrible, et que les dissolutions de toute nature ont si indignement défiguré, n'appartient pas plus à votre création qu'à votre rédemption. Non, cette abomination n'est ni votre image ni votre parfaite ressemblance. Vous m'aviez créé bien différent. Cette ressemblance avec l'infamie de Satan me prouve que jusqu'ici j'ai été le fils du démon et l'héritier des supplices réservés aux infidèles. Voilà quel est le fruit de mon négoce et de mon trafic ; j'ai échangé, ô le plus aveugle et le plus insensé des hommes ! l'honneur et la gloire de vous ressembler contre la plus abjecte et la plus repoussante difformité.

Père saint, ce n'était pas pour que je rapportasse à vos pieds ces sacrilèges profanations comme une sorte d'intérêts que vous m'aviez confié vos précieux talents. Ce n'était pas pour recueillir sur le champ sacré de mon âme les ronces, les épines et la corruption du péché que vous y aviez semé de vos mains le germe de vos célestes bienfaits. Ce n'était pas pour que je les tournasse lâchement contre vous, afin de vous faire la guerre, que vous m'aviez comblé et enrichi de tant et de si grands trésors. Non, l'intention de votre providence n'était pas de m'armer contre vous-même de vos propres dons et de les faire servir à rehausser la

puissance des démons. Eh quoi ! couvert de tant de plaies, et je n'éprouve aucun sentiment de douleur ! percé de blessures si graves, si nombreuses, et je n'ai pas une larme à répandre ! Ah ! je le reconnais, je suis véritablement aveugle, puisque je ne sais plus rougir de ma honte et de ma nudité !

Oui, mon cœur est devenu insensible et s'est engourdi dans la stupeur, puisque je suis incapable de regretter des pertes si lamentables et de pleurer les misères de ma mort. Mon cœur s'est endurci comme la pierre, puisque je ne tremble même pas devant les supplices éternels qui m'attendent. Mon cœur est plus froid que la glace elle-même, puisque la flamme des bienfaits divins, en tombant sur lui, ne peut réchauffer son amour pour le plus clément de tous les pères. Je suis bien digne de pitié, puisque ni la trompette de vos enseignements sacrés ni le tonnerre de vos menaces ne parviennent point à m'arracher à mon sommeil.

Où est la douleur acérée, la vive douleur de la componction, par laquelle je devrais briser, anéantir la dureté diabolique de mon cœur, et triompher de mon orgueilleuse opiniâtreté ? Où est, Seigneur mon Dieu, cette confusion salutaire dont je devrais être couvert en votre présence, et devant les yeux de toute la cour céleste ? Où est cette crainte de vos vengeances qui devrait me faire trembler de tous mes membres devant votre

majesté infinie? Où est cette charité pure, cet amour de la paix, ce désir de recouvrer votre tendresse et votre grâce, dont je devrais brûler? Où est ce torrent de larmes dans lequel je devrais laver devant vous mes dissolutions? Où est cette prière assidue et fervente par laquelle je devrais essayer de vous fléchir et de vous rendre propice à mes vœux? A qui m'adresserai-je, ô père de bonté et de miséricorde? Je ne puis rien offrir à votre majesté sainte qui soit digne de ses regards. Où fuirai-je, ô le plus clément des pères? Je suis vide de tout bien, et je ne parais en présence de vos saints et des armées célestes que les mains souillées de crimes. Je sais, ô Seigneur mon Dieu, qui avez sur ma vie un domaine absolu, que toute grâce excellente et tout don parfait descend d'en haut, de celui qui est le père et la source des lumières. Je sais que je ne puis vous rien offrir qui soit agréable à vos regards et favorablement accueilli par vous, si je ne l'ai puisé auparavant à cette source de miséricorde, et cela, c'est votre lumière et votre vérité qui me l'enseignent. Je sais que votre bonté compatissante me prévient. Je sais, ô le plus tendre des pères, que si je ne puis vous ravir ou vous dérober vos biens par aucun artifice, je ne puis pas davantage obtenir par mes propres mérites les moyens de revenir à vous et de vous plaire. En effet, que pouvez-vous devoir à mes mérites, sinon le supplice de la mort éternelle? Je sais qu'il est à votre bon plaisir, ou

de me perdre entièrement, en expiation de mes désordres, de mes crimes, de mes négligences et de mes omissions, ou de régénérer mon être, ou bien de me rendre agréable à vos regards suivant les inestimables richesses de votre miséricorde, puisque c'est vous seul qui rappelez à la vie la créature que seul vous avez créée.

Maintenant, ô père des miséricordes, je me réfugie dans vos bras, bien certain qu'il n'y a d'autre moyen de vous fuir que de fuir auprès de vous. Qui peut me délivrer de vos mains sinon vous seul? Oui, votre miséricorde, que je me suis non seulement aliénée, mais contre laquelle je me suis révolté par tant et de si graves infidélités, peut me délivrer de votre juste colère que j'ai osé braver, le plus infortuné et le plus odieux de tous les hommes. Daignez donc me recevoir dans vos bras, Seigneur, lorsque je reviens à vous, Je vous en conjure, détournez de la vue de mes ingrattitudes et de mes désordres vos yeux immaculés, pour les reporter sur vous-même que l'on n'invoque jamais sans l'espérance du pardon. Vous trouverez en vous-même des raisons et des motifs pour avoir pitié de moi, suivant l'abondance de vos grâces et la douceur infinie de votre miséricorde. Mais, je vous en conjure, n'abaissez pas vos regards sur moi; vous n'y trouveriez rien qui n'allumât votre indignation, ou qui ne méritât la mort éternelle. Oui, Seigneur, détournez la vue de mes souillures, et

de mes abominations vos yeux immaculés : elles sont d'une nature si repoussante que si je pouvais les contempler dans leur honteuse nudité, je serais incapable d'en supporter l'aspect, et que je me fuirais moi-même avec des cris d'horreur. Je vous en conjure, détournez de la corruption qui s'exhale de mes plaies vos narines sacrées, et reportez-les sur vous-même. Je sais, ô Dieu de miséricorde, que vos yeux sont purs et sans tache, et qu'ils ne peuvent s'arrêter sur ma difformité et mon infamie que si vous m'accordez les biens par lesquels je parviendrai à vous plaire. Je sais que toute votre cour céleste détourne les yeux et ferme les oreilles devant mes abominations qu'elle ne peut supporter. Mais vous, ô père des miséricordes, laissez couler cette source intarissable de grâces qui n'a ni fin ni mesure, et regardez d'un œil compatissant et paternel la créature que vous avez formée. Je suis votre créature, ô mon Sauveur, et l'ouvrage de vos mains.

Renouvelez donc, je vous en supplie, ce que vous avez créé en moi ; et détruisez tout ce que j'y ai introduit au mépris de vos préceptes. Détruisez par conséquent ce que vous haïssez en moi, et ce que vous n'avez pas fait, mais ce qui vient de moi, ô infortuné que je suis ! Ce que vous avez fait, ce que vous avez formé une première fois, réparez-le, relevez-en les ruines. Voilà, Seigneur mon Dieu, ce qui vous appartient véritablement. Haïr pour vous est la même chose que

ne pouvoir pas. Vous ne haïssez rien de ce que vous avez fait. Renversez en moi ce qui est à moi, ce que vous n'avez pas fait par conséquent, c'est à dire la honte de mes abominations. Pour moi, Seigneur, ne me détruisez pas ; ne détruisez que mon infamie, ô Dieu de bonté et de miséricorde ; car c'est elle que vous haïssez, et c'est elle qu'avec votre grâce j'ai commencé de haïr.



MÉDITATION HUITIÈME.

ÉLÉVATION D'UNE ÂME PÉNITENTE AU PÈRE CÉLESTE.

Père saint, Dieu tout puissant et éternel, abaissez vos regards, je vous en supplie, sur l'abîme infini de cette même miséricorde, d'où a coulé si abondamment pour la purification du monde, comme un précieux et vivifiant déluge, le sang expiatoire de votre fils bien aimé par la mort duquel votre bonté a daigné nous rendre la vie et nous laver de nos souillures. C'est vous qui avez livré au monde déchu l'unique objet de vos complaisances. Vous le lui avez donné comme un bouclier de bonne volonté derrière lequel il s'abritât contre le feu de votre indignation, afin qu'il se garantît de la mort qu'il redoutait, en opposant aux traits de votre justice et de votre légitime vengeance ce rempart invulnérable. Par là, Seigneur, vous nous avez prouvé combien nous vous sommes chers. Ce n'est pas tout encore. Il a plu à votre miséricorde que votre fils bien aimé fût en butte à votre colère, et endurât la mort la plus ignominieuse, colère dont nous étions dignes, et mort que nous avons méritée. Oui, votre fils unique a seul porté le châtement de notre mort.

Souvenez-vous, Seigneur, de vos bontés et de

vos miséricordes qui sont aussi anciennes que l'éternité, et tendez une main favorable à votre créature qui essaie d'aller jusqu'à vous. Aidez la faiblesse de celui qui cherche à se soulever du fond de sa misère. Attirez-le à vous, puisque vous savez qu'il ne peut venir à vous, si ce n'est par vous-même, ô père, qui l'attirez par votre amour et votre désir sacrés. Transformez-moi en serviteur qui vous soit cher et agréable, puisque, vous le savez bien, je n'ai pas d'autre moyen de vous plaire. Accordez-moi, je vous en conjure, les dons célestes par lesquels seuls je puis trouver grâce devant vous, ô vous qui donnez à qui vous les demande les avantages et les biens de la terre. Faites, je vous en prie, que vous soyez seul mon amour et mon ambition, seul mon amour et ma crainte. Emparez-vous de moi sans réserve, puisque, je le sais bien, je vous dois à vous seul tout ce que je suis, tout ce qui est en moi, ou plutôt ma vie tout entière, mon intelligence tout entière, et chacun de mes mouvements. Appliquez-moi tout entier à votre louange et à votre gloire, puisque je me dois tout entier à vos louanges. Ne livrez pas, je vous en supplie, Seigneur, l'ouvrage de vos mains à la fureur de vos ennemis; gardez pour vous seul la créature qui n'appartient qu'à vous seul; surtout achevez en moi ce que vous avez commencé; affermissiez ce que vous avez établi.

Exaucez, je vous en conjure, une prière que vous m'avez inspirée et que vous avez mise sur

mes lèvres, avant même que je vous implorasse. Abaissez favorablement vos regards sur un suppliant, puisque vous avez commencé à le regarder pendant qu'il vous priait. Ce n'est pas en vain, ô Dieu de miséricorde, que vous avez daigné m'inspirer cette prière; ce n'est pas inutilement que vous l'avez placée sur mes lèvres : vous n'avez daigné me la suggérer que pour m'exaucer ; vous ne l'avez placée sur mes lèvres que pour qu'elle vous fût un sacrifice agréable; que pour avoir pitié de moi, qui suis un pauvre pécheur : au gage de miséricorde que vous m'avez déjà donné, ajoutez le reste. Rétablissez sur moi votre domaine, Seigneur mon Dieu, et arrachez-moi aux mains de mes ennemis. Ils sont aussi les vôtres, et ma délivrance est facile à votre toute-puissance. D'ailleurs ils ne haïssent en moi que ce que je tiens de votre bonté dans le bien que j'ai pu faire. Non, ils ne haïssent rien en moi sinon que je vous aime. Application, efforts, stratagèmes, ils mettent tout en œuvre pour m'empêcher de vous aimer, de vous glorifier, de vous chercher.

Ainsi donc, que les ennemis de votre gloire ne l'emportent pas sur moi. Ah ! plutôt qu'ils soient confondus par l'abondance de votre miséricorde, en me voyant consacré désormais à vos louanges et à votre service, chercher votre paix et votre gloire contre ceux qui me tendent des pièges et s'efforcent d'ébranler mes résolutions. Ne per-

mettez pas, Seigneur, je vous en conjure, que leur exécration et inique volonté s'accomplisse sur moi et à mon préjudice. Glorifiez donc mon âme pour qu'elle annonce vos louanges et publie vos merveilles, afin qu'à l'avenir je vive tout entier conformément à la grandeur de votre gloire, et que ma vie tout entière soit votre glorification. Invitez, provoquez par mon exemple un grand nombre de prédestinés à vous glorifier. Que les esprits de ténèbres, ces esprits abjects, immondes, abominables, s'éloignent rapidement de moi, à la présence de votre lumière, de votre grâce et de votre gloire, dont ils ne peuvent supporter l'éclat. Rompez mes liens ; délivrez-moi de la servitude ; arrachez-moi au cachot sombre, horrible, plein d'épouvantement. Faites-moi passer du lac de la misère, du borbier fangeux, du gouffre de la nuit et de la mort à la liberté éternelle et aux splendeurs de votre lumière.

Éclairez-moi par les enseignements salutaires de votre foi. Réjouissez mon cœur, affermissez-le dans la voie du bien par l'allégresse et la certitude de votre espérance. Vivifiez mon âme par la constance et la justice de votre amour. Abaissez, humiliez mon orgueil ; retenez-moi sur la pente du mal par le frein puissant et invincible de votre crainte. Couvrez-moi pour mon salut de la rougeur de votre belle et glorieuse confusion. Toutes les fois que j'apporte en votre présence des pensées qui peuvent offenser vos regards, dé-

chirez-moi par l'aiguillon du remords, faites-moi éprouver une affliction qui éclate en gémissements, et donnez-moi les larmes médicinales, les douces larmes de la componction, afin que je ne sois pas réduit à quitter la face de votre miséricorde, les mains vides et frustré dans mon espérance, mais que j'obtienne de votre bonté tout ce que vous m'avez prescrit de demander; tout ce que votre grâce m'inspirera de demander, tout ce que vous avez promis à ceux qui vous demandent. Faites, ô Seigneur de bonté et de miséricorde, que je sente par moi-même que l'on ne recourt pas vainement à votre clémence; que vous vous montrez à ceux qui vous cherchent avec la volonté de vous trouver; et que je ne puis défailir auprès de la source de miséricorde, auprès de vous qui m'avez arraché du fond de l'abîme et m'avez comblé de biens, dont vous seul connaissez le nombre, la nature et l'excellence. En effet, avec cette même facilité de toute-puissance, de sagesse et de bonté qui a fait qu'aux premiers jours vous avez tout créé d'une seule parole, votre miséricorde aujourd'hui n'a qu'à prononcer un mot et les traits divins que les passions ont altérés en moi vont revivre sous la main de votre clémence.

Père tout puissant et débonnaire, vous le voyez, j'ai raconté, d'une part, les bienfaits sans nombre et infinis dont vous m'avez comblé. J'ai rappelé aussi les maux immenses et incalculables

par lesquels j'ai répondu à votre bonté. Ingrat et misérable que je suis ! Après tous les supplices qui m'attendent et me menacent, je demeure encore devant vos yeux sans rougir, le cœur froid et glacé, plongé dans mon stupide orgueil et enseveli dans ma mort. Eh quoi ! l'œil de Dieu m'a surpris dans mes honteuses rapines ; devant moi pour unique perspective se dresse le gibet infernal, et je ne ressens ni crainte, ni douleurs, ni confusion, ni amour pour une bonté si longanime et si pacifique. Attendez-vous, ô le plus tendre des pères, que votre miséricorde me trouve digne de paraître devant vous, et que j'apporte à vos pieds une prière qui mérite d'être accueillie favorablement et exaucée ? O mon Sauveur, regardez ! en venant au dispensateur suprême de la vie, je lui ai apporté un cadavre insensible où déjà fourmillent les vers du sépulcre, et qui depuis trois jours exhale une odeur de mort. Regardez ! j'apporte à votre toute puissante miséricorde un aveugle à éclairer, un malade à guérir, un débiteur écrasé de dettes à libérer, un indigent nu et privé de tout à enrichir. Le voilà devant les yeux de celui qui, en un moment, peut glorifier la pauvreté la plus abjecte.

O Dieu clément, je ne puis vous offrir que moi-même, tel que je suis, et vous montrer ma mort et mes plaies, mon indigence et ma nudité, ma misère et les dettes qui me font redouter le cachot de la mort éternelle. Regardez-moi donc

avec un œil de miséricorde, qui soit le gage que vous revenez à moi, que vous me pardonnez, et que vous daignez répandre sur moi votre grâce et votre béatitude. Car je ne puis revenir à vous, infortuné que je suis, percé de mille blessures, gémissant sous le poids de mes infirmités et de la mort elle-même, réduit à l'impuissance la plus absolue. Mais vous, ô père des miséricordes, tournez-vous vers moi, et je me tournerai vers vous. Tournez mon cœur vers vous, Seigneur, brisez-le, affligez-le par la tribulation de la pénitence et envoyez-moi les sentiments d'une douleur qui me rende la vie. Il n'est pas d'autre source de grâces que vous. Je ne puis attendre de personne l'amour, la crainte, la douleur et la honte dont j'ai besoin pour être trouvé digne de miséricorde devant vous, à moins que vous ne puisiez dans les trésors surabondants de votre miséricorde et que vous n'épanchiez votre grâce sur moi, malgré ma profonde indignité. Accordez-la moi, Seigneur, et je m'estimerai bien heureux. Oui, je serai au comble de la félicité si vous daignez châtier en moi mes désordres et mes crimes, suivant votre jugement et votre justice, mais non suivant votre colère, qui au moment de la mort saisit tous ceux qui se sont révoltés contre vous et ont résisté à votre miséricorde.

Qu'est-ce que cette justice, ô père des miséricordes? Qu'est-ce que ce jugement? J'appelle de ce nom le salutaire changement que la crainte

et l'amour, la honte et la douleur opèrent dans les cœurs qui se repentent sincèrement et qui reviennent à votre bonté pour obtenir leur pardon. Percez donc ce larron pénitent des traits de votre crainte ; brûlez des flammes de votre amour et de votre charité le parjure qui vous a renié. Percez de votre salutaire et vivifiante douleur ce lâche malfaiteur ; couvrez de votre honte glorieuse ce prévaricateur effronté. Attachez ce criminel à la croix de vos souffrances expiatrices et de votre douce miséricorde. Faites que j'aie faim de vous de toute l'énergie de mon cœur ; faites que je sois altéré de vous de toute la force de mes entrailles ; faites que je vous embrasse de toute la ferveur de mes désirs. Accordez-moi la grâce de vous servir vous seul avec toute la fidélité dont je suis capable, de chercher avec empressement tout ce qui peut vous plaire, ô vous à qui appartiennent l'honneur et la gloire dans tous les siècles des siècles, avec Jésus-Christ, votre fils unique, notre Seigneur et le Saint-Esprit consolateur, votre don sacré. Ainsi soit-il.

MÉDITATION NEUVIÈME.

MOTIFS POUR LE CHRÉTIEN D'AIMER JÉSUS-CHRIST.

Chrétiens, honorons par de divins hommages ce même Jésus-Christ que les Juifs ont condamné, malgré son innocence, et que les infidèles ont attaché à la croix. Il est tout à la fois digne, salutaire et glorieux que les disciples de Jésus-Christ vénèrent avec humilité, embrassent avec amour, imitent avec courage les abaissements du Sauveur. Ce sont là les victorieux instruments dont l'impénétrable sagesse et la vertu toute puissante de Dieu se sont servies pour opérer autrefois par un prodige de miséricorde, et pour opérer encore aujourd'hui la rédemption du monde. O merveille ! Jésus-Christ notre Seigneur daigna s'abaisser de quelques degrés au dessous des anges pour nous élever jusqu'à la dignité des anges. Qui donc ne consentirait à s'humilier pour Jésus-Christ ? Jésus-Christ, notre Seigneur, fut crucifié pour nos péchés, et il adoucit par ses souffrances les amertumes de la croix pour tous ceux qui le chérissent ; il mourut et il immola la mort, afin que nous fussions rendus à la vie par son sang. Qui donc n'aimerait pas Jésus-Christ ? qui ne souffrirait pas pour lui ? Le Christ passa par

les opprobres du Calvaire avant d'entrer dans la gloire et les splendeurs d'en haut ; et Dieu le Père, pour le récompenser de sa respectueuse docilité, lui donna toute puissance au ciel et sur la terre, afin que tous les anges du Seigneur l'adorent, et qu'à son nom auguste, tout genou s'incline au ciel, sur la terre et dans les enfers.

Chrétien, de quoi peux-tu te glorifier si ce n'est dans le nom de notre Seigneur Jésus-Christ qui a été crucifié ; dans le nom qui est au dessus de tous les noms, et en qui sera béni, au haut des cieux, quiconque a été béni en lui sur la terre ? Glorifiez-vous dans son nom, enfants de la délivrance. Honorez votre Sauveur qui opéra en vous de grandes choses ; exaltez son nom avec moi en disant : « Nous vous adorons, ô Christ, roi d'Israel, prince des rois de la terre, lumière des nations, Seigneur des armées, vertu inexpugnable du Dieu tout puissant. Nous vous adorons, ô prix inestimable de notre rançon, victime pacifique qui, par l'incomparable douceur de votre parfum, avez attiré sur la créature déchue les regards de votre Père céleste et seule l'avez disposé à se laisser fléchir. Nous publions vos miséricordes, ô Christ ; nous proclamons dans l'abondance du cœur la commémoration de votre tendresse ; nous vous immolons, ô Christ, un sacrifice de louanges pour la bonté prodigieuse que vous nous avez témoignée à nous, race perverse, enfants chargés de crimes. »

Nous étions encore vos ennemis, Seigneur, et

la mort antique à laquelle toute la postérité d'Adam était soumise par la loi de la chute primitive exerçait son domaine sur toute chair, lorsque, vous souvenant de votre inépuisable miséricordé, vous avez abaissé vos regards du haut de votre tabernacle sur cette vallée de pleurs et de misères. Vous avez vu l'affliction de votre peuple ; alors, touché par un profond sentiment de tendresse pour nous, vous vous êtes mis à nous considérer avec des pensées de paix et de rédemption. Vous étiez le fils de Dieu, Dieu véritable vous-même, co-éternel et consubstantiel au Père et au saint Esprit, habitant avec eux la même lumière inaccessible et soutenant par la vertu de votre Verbe la création tout entière. Qu'importe ? vous n'avez pas dédaigné d'incliner votre majesté vers le cachot de notre mortalité indigente, afin d'y expérimenter nos misères, de les absorber en les revêtant et de nous réhabiliter pour la gloire. Votre tendresse a trouvé que pour consommer le grand œuvre de notre salut, nous députer un chérubin, un séraphin, ou l'un de ses anges, était trop peu. Vous avez voulu habiter vous-même parmi nous, conformément aux ordres de votre Père céleste, dont nous avons éprouvé dans votre personne la charité sans mesure. Vous êtes venu ici-bas, non point en changeant de lieu, mais en manifestant votre présence par le moyen de la chair. Du trône royal de votre magnificence vous êtes descendu dans le sein d'une jeune vierge, qui s'estimait

vile et abjecte à ses propres yeux, et que le premier vœu d'une virginale continence avait marquée d'un sceau sacré. Conçu dans ses pudiques entrailles par la vertu de l'Esprit saint, vous êtes né homme véritable et semblable à nous, mais sans que votre naissance, qui s'accomplissait dans le temps, altérât en vous la majesté du Dieu, ou en votre sainte Mère l'inviolable intégrité de la vierge.

O aimable, ô merveilleuse tendresse ! Vous étiez le Dieu de la gloire infinie, et vous n'avez pas rougi de devenir un ver méprisable ; vous étiez le maître absolu de toutes choses, et vous avez voulu vous faire le compagnon de notre servitude. Il ne vous a pas suffi d'être notre Père, vous avez daigné être encore notre frère. Et vous, Seigneur de toute la création, vous à qui rien ne manque, vous n'avez pas reculé, au début même de votre naissance, devant les privations de la pauvreté la plus abjecte. L'Écriture nous apprend qu'au moment où vous entriez dans le monde il n'y avait point de place dans l'hôtellerie. Au lieu d'un berceau pour recevoir vos membres délicats, vous vous êtes couché enveloppé, de langes, dans la crèche grossière d'une pauvre étable ; vous qui renfermez la terre dans une de vos mains, et il a fallu que votre mère demandât l'hospitalité à de vils animaux. Consolez-vous, consolez-vous, ô infortunés qui vivez dans l'abjection de l'indigence ! Dieu est dans la pauvreté avec vous, il ne repose pas dans les délices d'une couche luxueuse, on ne le trouve pas

sur la terre de ceux qui vivent au milieu des douceurs. Pourquoi, ô riche sensuel, créature de boue, t'enorgueillir plus longtemps de tes courtines voluptueuses et ornées de peintures, quand le Roi des rois aima mieux ennoblir le grabat du pauvre par le contact sacré de ses membres ? Pourquoi haïr un lit dur et indigent, lorsqu'un tendre enfant, qui tient dans sa main tout l'univers, préféra jadis à tes duvets et à tes soieries la paille des animaux ? Mais il y a plus. La faiblesse de votre enfance n'a pas même été en sûreté contre le glaive des persécuteurs. Vous étiez encore doucement suspendu au sein de votre mère et nourri de son lait, qu'un ange apparut en songe à Joseph. « Lève-toi, lui dit-il, prends l'enfant avec sa mère, et fuis en Égypte. Tu y resteras jusqu'à ce que je t'avertisse, car il arrivera qu'Hérode cherchera l'enfant pour le perdre. » C'est depuis ce moment, ô Jésus débonnaire, que vous avez commencé de souffrir. Non seulement vous avez enduré dans votre personne la persécution qui s'attachait à votre enfance, mais vous êtes mort dans les petits enfants à la mamelle que la cruauté d'Hérode égorgéa par milliers à votre place entre les bras de leurs mères.

Votre première enfance une fois écoulée, vous nous avez enseigné par votre exemple à nous instruire humblement de la vérité. Au lieu de vous asseoir dans l'assemblée de la vanité, vous avez siégé au milieu des docteurs, les interrogeant et

les écoutant, vous le maître de toutes les sciences et la sagesse même de Dieu le père. Vous nous avez encore appris la manière d'obéir lorsque, tout en étant le souverain du monde, vous vous êtes montré docile et soumis aux ordres de vos parents. Mais voilà que la vigueur et la plénitude de l'âge sont arrivées pour vous. A la veille de mettre la main à d'héroïques choses, vous sortez pour le salut de votre peuple, géant intrépide, prêt à parcourir le chemin de toutes nos misères. Et d'abord, afin de ressembler en tout à vos frères, vous allez trouver, comme si vous aviez péché, votre serviteur qui baptisait les pécheurs pour la pénitence. Vous lui demandez de vous baptiser aussi, ô innocent agneau de Dieu que n'avait jamais souillé aucun péché. Vous êtes baptisé, non pas en vous sanctifiant dans les eaux, mais en sanctifiant les eaux en vous, pour nous sanctifier par elles. Du baptême vous marchez au désert avec l'esprit de force, afin que la vie solitaire ait aussi en vous son modèle. Solitude, jeûne de quarante jours, aiguillon de la faim, tentations de l'esprit de mensonge, vous supportez avec patience toutes ces épreuves pour nous les rendre supportables. Enfin vous vous présentez aux brebis de la maison d'Israel qui avaient péri, élevant en public le flambeau de la divine parole pour éclairer toute la terre; et, par le royaume de Dieu que vous annoncez à tous, vous êtes pour tous ceux qui vous obéissent

la cause de leur salut éternel. Vous confirmez vos paroles par des signes ; vous manifestez sur tous les malades la vertu de votre divinité, donnant gratuitement à tous les grâces du salut, afin de les gagner tous. Mais, hélas ! leur cœur s'est aveuglé dans la démence, Seigneur, et ils rejettent loin d'eux vos discours, sans ouvrir les yeux aux merveilles que vous opéreriez en eux. Il faut en excepter quelques nobles athlètes, que vous aviez choisis dans l'abjection et le rebut du monde, pour abattre triomphalement par leur entremise toutes les forces et toutes les grandeurs de la terre. Les impies ne se bornent point à répondre par l'ingratitude à vos bienfaits tout gratuits ; ils vous accablent d'outrages, vous de qui relèvent toutes les puissances, et ils exercent contre vous toutes les indignités qu'ils veulent. En effet, que se disaient-ils entre eux, pendant que vous accomplissiez les œuvres de Dieu que nul autre n'avait jamais accomplies ? « Cet homme ne vient pas de Dieu, s'écriaient-ils. C'est au nom du prince des démons qu'il chasse les démons ; il est possédé par l'esprit du mal ; il séduit les multitudes ; c'est un homme insatiable et adonné au vin ; c'est l'ami des publicains et des pécheurs. »

Pourquoi ces pleurs, pourquoi ces soupirs lorsque l'on t'insulte, ô homme, créature de Dieu ? N'as-tu pas entendu le récit des opprobres que l'Homme-Dieu a endurés à cause de toi ? « S'ils ont appelé du nom de Belzébuth le Père de famille,

« à plus forte raison ses serviteurs ? » Vous les avez supportés avec patience, ô compatissant Jésus, lorsqu'ils vomissaient contre vous ces blasphèmes ou d'autres blasphèmes semblables, quelquefois même lorsqu'ils vous poursuivaient avec une grêle de pierres ; vous avez été devant eux comme un homme qui n'entend pas et dont les lèvres ne peuvent s'ouvrir à la plainte. Enfin ils conviennent avec l'un de vos disciples, triste enfant de la perdition, qu'il leur vendra, moyennant trente deniers, votre sang, c'est à dire le sang du juste par excellence, afin de précipiter votre âme dans la mort, sans qu'il y eût la moindre cause pour vous immoler. Vous n'ignoriez point la perfidie du plus lâche de tous les traîtres, lorsque dans le dernier banquet de votre amour, fléchissant le genou devant lui, pour lui laver les pieds comme aux autres disciples, vous daignâtes toucher, laver, essuyer de vos adorables mains ces pieds maudits, qui, par le plus monstrueux de tous les crimes, n'avaient d'activité que pour répandre votre sang. Et après cela, tu marches encore la tête levée, ô cendre et poussière ! Tu te laisses encore gonfler par l'orgueil ! Tu t'agites encore dans les transports de la colère ! Contemple le maître de l'humilité et de la mansuétude, Jésus-Christ, notre Seigneur, l'auteur de tout ce qui existe, le juge formidable des vivants et des morts. Le voilà courbé aux pieds de l'homme qui est sa créature et qui le trahit !

est vraiment doux et humble de cœur ; que ton orgueil soit ta honte, et rougis de ton impatience. Mais voici, ô Seigneur Jésus, un nouveau trait de votre mansuétude. Au lieu de démasquer le traître dans l'assemblée de ses frères et de le confondre publiquement, vous l'avertissez avec douceur de hâter l'œuvre qu'il prépare. Sa fureur toutefois ne se détourne pas un moment de vous ; il sort, il s'agite et presse la consommation de tous ses forfaits. « Comment es-tu tombé du ciel, astre « brillant qui te levais le matin dans les délices « du paradis ? Tu t'es montré dans ta gloire, com- « pagnon des habitants du ciel et convive du « Verbe divin. Toi qui te nourrissais sur la pour- « pre, comment as-tu embrassé la fange ? » Alors, ô Christ, votre famille fut élevée jusqu'à la dignité de la société angélique ; alors cette heureuse assemblée put s'abreuver à votre bouche même des inépuisables torrents de votre divine parole : le vase impur que vous connaissiez indigne de renfermer cette eau limpide et immortelle venait d'être rejeté de son sein.

Le précepte de la charité et de la patience qui caractérisent le Sauveur avait été donné ; le royaume de votre Père était préparé pour vos frères ; vous vous rendez avec vos disciples en un lieu qui était bien connu du traître, quoique tout ce qui allait vous arriver fût présent à vos yeux. Là vous ne rougissez pas de confesser devant vos compagnons la tristesse qui, à l'approche de votre

passion avait saisi votre âme avec votre consentement et toutes les autres douleurs que vous éprouviez. « Mon âme, vous criez-vous, est triste « jusqu'à la mort. » Puis, tombant à genoux et la face contre terre, vous ajoutez : « Mon père, mon « père, que ce calice s'éloigne de moi s'il est possible. » Et la sueur de sang, qui pendant ce temps là s'échappe goutte à goutte de votre corps adorable et inonde la terre, annonce les défaillances de votre cœur. D'où vient, ô Jésus-Christ, mon Seigneur et mon maître, la violente tristesse qui s'est emparée de votre âme ? Pourquoi l'anxiété qui vous arrache cette sueur ? Pourquoi cette oraison si désolée ? N'avez-vous pas offert à votre Père un sacrifice entièrement volontaire ? N'avez-vous pas été de vous-même au devant des souffrances ? Sans doute, ô Seigneur, mais vous avez voulu apparemment endurer ces angoisses pour la consolation de vos membres infirmes, afin qu'aucun d'eux ne s'abandonnât au désespoir si la chair murmurait, quoique l'esprit soit prompt à la souffrance. C'est surtout pour aiguillonner notre amour et notre reconnaissance que vous avez exprimé dans votre personne, par des témoignages authentiques, l'infirmité qui est naturelle à notre chair. Vous nous appreniez par là que vous avez porté véritablement nos langueurs, et que ce n'est pas sans souffrir que vous avez parcouru la sanglante carrière de votre passion. Cette parole, en effet, semble être le cri de la

chair et non celui de l'esprit, puisque vous ajoutez sur-le-champ. « L'esprit est prompt, mais la chair est faible. » Que votre esprit marchât à la souffrance sans hésiter, vous l'avez montré bien clairement, ô compatissant Seigneur, soit lorsque vous alliez de vous-même à la rencontre des hommes de sang qui venaient à vous, conduits par le traître, et vous cherchaient pendant la nuit avec des torches, des flambeaux et des armes pour vous arracher la vie ; soit lorsque vous vous êtes fait reconnaître au signal même que leur avait donné le chef de la sacrilège entreprise. O merveilleuse douceur ! Vous n'avez pas repoussé de vos lèvres la bête sanguinaire qui se présentait à vous avec un baiser perfide. Non, la bouche innocente et qui ne proféra jamais le mensonge vous l'avez appliquée sur la bouche qui regorgeait de malice.

O agneau sans tache, qu'y'avait-il de commun entre vous et ce loup dévorant ? Quel pacte liait le Christ à Bélial ? J'aperçois-là, ô Seigneur Jésus, un nouveau trait de votre miséricorde : vous vouliez fournir au traître tous les moyens qui pouvaient attendrir son cœur inflexible et dépravé. Vous lui avez remis sous les yeux votre ancienne amitié pour lui. « Mon ami, lui dites-vous, dans quel dessein êtes-vous venu ? » Puis pour mieux exciter dans l'âme de l'impie une horreur profonde pour son crime, vous poursuivez en ces termes : « Eh quoi, Judas, vous trahissez le fils de « l'homme par un baiser ! »

« Prends garde à toi, Samson : voilà les Philistins » Il ne renoncent point à leur homicide projet, quoique au moment où ils allaient s'emparer de votre personne, vous les eussiez renversés par la force toute puissante de votre bras, bien moins pour vous défendre que pour rappeler à l'orgueil de l'homme qu'il ne peut rien contre vous qu'avec votre permission et votre bon plaisir. Et qui entendrait jamais raconter, ô doux Jésus, sans éclater en sanglots, comment les impies, après avoir jeté sur vous des mains déicides, et avoir chargé de chaînes vos mains innocentes, vous emmenèrent lié et garrotté, vous l'agneau plein de mansuétude, muet au milieu de ces affronts, et vous traînèrent ignominieusement au supplice comme si vous étiez un voleur. Mais en ce moment le rayon de votre douceur infinie, ô Christ; ne cessa pas même de distiller sa miséricorde sur vos ennemis. Vous guérissez l'oreille qu'a mutilée le glaive de votre disciple, et enchaînant le zèle de votre ardent défenseur, vous ne lui permettez pas de faire le moindre mal à ceux qui vous entraînent. Ah ! maudite soit leur fureur, puisqu'elle a été assez opiniâtre pour que ni la majesté du miracle, ni la tendresse du bienfait ne pût la vaincre.

Vous voilà devant l'assemblée des pontifes qui conspirent contre vous. Là, pour avoir confessé la vérité, ainsi qu'il le fallait, vous êtes condamné à mort, sous le prétexte que vous avez blasphémé.

O Jésus, tendre et charitable maître, que d'indignités il vous a fallu subir ici de la part de votre nation ! Votre visage glorieux sur lequel les anges abaissent avec amour leurs regards, qui remplit tous les cieux d'allégresse, que tous les puissants de la terre invoquent, ils l'ont souillé en vous insultant par les crachats de leur lèvre immonde ; ils l'ont frappé de leurs mains sacrilèges ; ils l'ont couvert d'un voile en signe de dérision, ils vous ont souffleté à la manière d'un vil esclave, vous, le Seigneur de toutes les créatures. Ils ont fait plus, ils ont donné votre âme à dévorer aux incirconcis. Je les vois vous conduisant chargé de liens devant la face du gouverneur Pilate : « Qu'il périsse par le supplice de la croix, « lui demandent-ils, quoique vous fussiez étranger à tout péché, et délivrez-nous l'homicide ; » préférant ainsi le loup cruel à l'agneau timide, la fange à l'or le plus pur. O indigne et malheureux échange ! Il savait bien, l'impie ! que c'était uniquement par envie que vous étiez ainsi traité ! Que lui importe ? La fureur de ses mains téméraires ne s'en ralentit pas davantage, et il remplit votre âme d'amertume sans la moindre cause. Il vous envoie à Hérode pour y être baffoué ; il vous reprend abreuvé d'outrages ; il vous place debout et nu devant ce troupeau d'insulteurs, sans même épargner votre chair virginale qu'il fait déchirer par les verges, ajoutant ainsi les plaies aux plaies, les meurtrissures aux meurtrissures.

Enfant élu de mon Seigneur, qu'aviez-vous fait pour mériter tant d'amertume et de confusion ? Rien, absolument rien ; c'est moi, créature misérable et perdue de crimes, qui vous ai attiré ces flots de honte et de douleur ? C'est moi qui mangeai les raisins verts, et ce sont vos dents qui ont été agacées, Seigneur. Vous payez en ce moment pour un larcin qui n'a pas été le vôtre. La perfidie et la cruauté des Juifs ne sont point encore rassasiées de vos souffrances. Les voilà qui vous abandonnent aux mains des soldats incirconcis pour vous infliger la mort la plus ignominieuse. Vous attacher à la croix est trop peu pour ces sacrilèges, il faut auparavant qu'ils livrent votre âme au mépris et à la dérision. En effet, que dit l'Écriture en parlant d'eux : « Les soldats du « gouverneur prenant Jésus dans le prétoire as- « semblèrent autour de lui toute sa cohorte. Et le « dépouillant de ses habits, ils le couvrirent d'un « manteau de pourpre. Et entrelaçant une cou- « ronne d'épines, ils la placèrent sur sa tête, et « mirent un roseau dans sa main droite. Et flé- « chissant le genou devant lui, ils le raillaient en « ces termes : Salut, roi des Juifs. Et ils le souf- « fletèrent, et, lui crachant au visage, ils prirent « le roseau et ils lui en donnèrent des coups sur « la tête.

« Et après s'être ainsi joués de lui, ils lui « ôtèrent le manteau, le couvrirent de ses vête- « ments, et l'emmenèrent pour le crucifier, en

« lui faisant porter sa croix. Et ils le conduisirent
« au Golgotha, et ils lui donnèrent à boire du vin
« mêlé de myrrhe et de fiel; et, après en avoir goûté,
« il ne voulut pas en boire. Alors ils le crucifiè-
« rent et les deux voleurs avec lui, l'un à droite,
« l'autre à gauche et Jésus au milieu. Jésus di-
« sait : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent
« ce qu'ils font. Ensuite, Jésus sachant que tout
« était consommé, afin que l'Écriture fût accom-
« plie, dit : « J'ai soif. » Un vase plein de vinaig-
« re était là. Et les soldats présentèrent à sa
« bouche une éponge pleine de vinaigre qu'ils
« avaient attachée à un bâton d'hysope, et ils lui
« en donnèrent à boire. Lors donc que Jésus eut
« pris le vinaigre, il dit : Tout est consommé. Et
« jetant un grand cri, il dit : Mon Père, je remets
« mon âme entre vos mains. Et ayant incliné la
« tête, il rendit l'esprit. Alors un des soldats lui
« ouvrit le côté d'un coup de sa lance, et aussitôt
« il en sortit du sang et de l'eau. »

Réveille-toi maintenant, ô mon âme; arrache-
toi à la poussière, et contemple avec attention cet
homme mémorable que le miroir du texte évan-
gélifique a rendu présent pour ainsi dire à tes yeux.
Regarde! Quel est celui qui, s'avancant sous les
traits d'un monarque, n'en est pas moins couvert
de la confusion réservée au plus vil des esclaves?
Il marche la couronne sur la tête; mais sa cou-
ronne, c'est son supplice et les milles blessures
qui ont déchiré son chef glorieux. Il est revêtu de

la pourpre des rois ; mais la pourpre est pour lui un instrument de dérision plutôt que d'honneur. Il porte un sceptre, mais que les impies lui arrachent pour en frapper sa tête auguste. Ils fléchissent le genou en sa présence pour l'adorer, ils le proclament roi ; mais voilà qu'aussitôt les furieux s'élancent sur lui, couvrent son visage de crachats, meurtrissent ses joues et outragent par leurs blessures ses aimables épaules. Examine encore. Partout la contrainte, l'insulte, le mépris. On le condamne à se courber sous le fardeau de la croix, et à porter lui-même sa propre ignominie. Arrivé au lieu du supplice, on lui présente un breuvage de fiel et myrrhe. Il est élevé en croix, et il s'écrie : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Quel est cet homme qui dans le cours de ses douleurs, sans ouvrir une seule fois la bouche pour proférer une parole soit d'excuse, soit de menace, soit de malédiction contre cette multitude impure, laisse tomber sur ses ennemis une bénédiction telle que le monde n'en entendit jamais de semblable ? Qu'as-tu jamais vu, ô mon âme, de plus doux, de plus compatissant que lui ? Considère-le encore plus attentivement ; car il est digne d'une haute admiration et de la plus tendre pitié. Vois-le nu et déchiré par les verges, attaché avec des clous de fer à une croix ignominieuse au milieu de deux voleurs, abreuvé de fiel sur son gibet, blessé au côté par un coup de lance après sa mort, et répandant les flots de son sang

par les cinq plaies de ses mains, de ses pieds et de son côté. Laissez couler vos larmes, ô mes yeux : fonds-toi, ô mon âme, au feu de sa compassion, à la vue des tribulations qu'a endurées cet homme aimable, si doux et si patient dans la douleur. Tu as vu ses abaissements, ô mon âme, et tu as eu pitié de tant d'humiliations. Contemple-le maintenant dans sa majesté, et tu seras dans l'étonnement. Que dit l'Écriture ? « Il était environ la sixième heure, les ténèbres se répandirent sur la terre jusqu'à la neuvième heure. « Le soleil fut obscurci ; le voile du temple se déchira par le milieu depuis le haut jusqu'en bas ; « la terre trembla, les rochers se fendirent, les tombeaux se brisèrent, et les corps de plusieurs saints qui dormaient dans la mort revinrent à la vie. » Quel est cet homme prodigieux aux souffrances de qui le ciel et la terre compatissent, et dont la mort ressuscite les morts ? Reconnais-le, ô mon âme, reconnais-le ; c'est Jésus-Christ notre Seigneur, c'est ton Sauveur, c'est le fils unique de Dieu, Dieu véritable, homme véritable, le seul qui sous le soleil ait jamais été trouvé sans tache. « Et voilà qu'il a été mis au nombre des scélérats ; « il a été traité comme un lépreux et le dernier des hommes. Pareil au fruit avorté que rejettent les entrailles maternelles, l'infortunée synagogue l'a répudié de son sein. » D'où vient que celui qui était le plus beau parmi les enfants des hommes, en est devenu le plus hideux et le

plus difforme ? Ah ! c'est qu'il a été blessé à cause de nos iniquités ; il a été brisé pour expier nos crimes. Il s'est sacrifié comme un holocauste d'agréable odeur en votre présence, ô Père de la gloire éternelle pour détourner de nos têtes le feu de votre indignation, et placer la créature triomphante avec lui dans les demeures célestes.

Père saint, maître tout puissant, du fond de votre sanctuaire inaccessible et du trône le plus élevé des cieux où vous résidez, daignez abaisser vos regards sur l'hostie trois fois sainte que notre grand pontife, votre fils béni, vous offre pour le salut de ses frères, et laissez-vous fléchir, quelle que soit l'étendue de notre malice. Ecoutez ! la voix du sang qu'a versé Jésus notre frère vous invoque à grands cris du haut de la croix. En effet, Seigneur, qu'est-ce qui est suspendu en ce moment au bois de notre rédemption ; oui, en ce moment, car le passé est comme le présent à vos yeux ? Reconnaissez-le, ô Père céleste. Cette tunique est la tunique de votre fils Joseph. Une bête féroce a dévoré votre fils ; elle a foulé aux pieds son vêtement dans les transports de sa fureur, elle a souillé toute la beauté de son corps, en y laissant cinq blessures lamentables. Voilà le manteau sacré que ce chaste adolescent laissa pour les péchés de ses frères entre les mains d'une génération adultère, c'est à dire de l'impudique égyptienne, estimant qu'il valait mieux perdre son vêtement que sa pudeur virginale, et aimant

mieux descendre dans le cachot de la mort, dépouillé de la parure de la chair, que d'acquiescer pour la gloire du monde à la voix de la fornication ; à la même voix qui lui disait : « Si tu te prosternes devant moi pour m'adorer, je te donnerai toutes ces richesses, » ce qui serait aussi le crime de l'adultère. Et maintenant, ô Seigneur tout puissant, nous savons « que votre fils est vivant, et qu'il règne sur toute la terre d'Égypte, » où plutôt sur tous les lieux où s'étend votre domination. Arraché au cachot de la mort et des enfers pour prendre en main les rênes de votre empire, dépouillé de la chevelure de sa mortalité, il a refléuri dans tout l'éclat de son immortalité, après avoir déposé le vêtement de sa chair, et en le recevant dans vos bras vous l'avez couronné de gloire. Il a brisé le sceptre du cruel Pharaon, et, noble triomphateur, il est remonté aux cieux par sa propre vertu. Aujourd'hui il s'assied dans la lumière et la splendeur, à la droite de votre majesté, où il plaide notre cause : « car il est notre frère et notre chair elle-même. »

Seigneur tout puissant, abaissez vos regards de complaisance sur votre Christ qui vous a obéi jusqu'à la mort, et que les cicatrices de ses blessures soient toujours présentes à vos yeux, pour vous rappeler incessamment par quelle satisfaction infinie la grande victime a payé la dette de nos péchés. Pesez, Seigneur, dans la balance de

vosre justice et les prévarications par lesquelles nous avons mérité vosre colère, et la tribulation qu'a endurée pour nous l'innocence de vosre fils. Certes, les souffrances de notre Sauveur l'emporteront de beaucoup sur nos iniquités, et elles seront bien plus capables de nous attirer l'effusion de vos miséricordes que celles-ci d'étouffer dans les transports de la colère les sentiments de vosre compassion. Père saint, Dieu tout puissant, que toute langue vous rende d'immortelles actions de grâces, puisqu'au lieu d'épargner vosre fils unique, vous l'avez livré à la mort pour nous, afin que nous eussions auprès de vous dans le ciel un avocat si illustre et si puissant.

Mais vous, Seigneur Jésus, vous qui nous avez aimés avec cet excès de tendresse, par quelles actions de grâces, par quelles rétributions reconnaitrai-je dignement tant d'amour, moi qui ne suis qu'une frêle créature, moi, cendre, poussière et vase impur? Qu'avez-vous dû faire pour mon salut que vous n'avez pas fait? Vous m'avez plongé tout entier, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, dans les eaux de vosre passion, pour m'en retirer sain et sauf dans toutes les parties de moi-même; et vous, les eaux ont pénétré jusqu'à vosre âme! Car vous avez perdu la vie dans les bras de la mort, pour me rendre la vie que j'avais perdue. Vous m'avez enchaîné ainsi à vous par un double lien; d'abord par le don que je tiens de vosre amour et ensuite

par la vie que vous avez sacrifiée pour moi. Pour vous remercier de la vie que vous m'avez donnée une première fois en me créant et une seconde fois en me rachetant, je n'ai pas d'offrande plus convenable à vous présenter que ma vie elle-même. Mais que vous rendra l'homme qui soit digne de vous, en échange de votre vie précieuse qu'a brisée la douleur ? En vérité je l'ignore. Quand même je pourrais vous rendre, pour prix de ce sacrifice, le ciel, la terre et tous les ornements qu'ils renferment, je resterais encore infiniment au dessous de la grandeur de ma dette. Mais pour vous consacrer, ô mon Sauveur, tout ce que je possède et tout ce que je suis, il me faut encore votre grâce. Je vous aimerais donc de tout mon cœur, de toute mon âme, de tout mon esprit, de toutes mes forces, et en marchant dès ce moment sur vos traces, ô vous qui avez daigné mourir pour moi. Et comment y parviendrai-je sinon par vous ? Que mon âme s'attache à vous, car toute sa vertu est entre vos mains.

Et maintenant, ô Seigneur Jésus, mon rédempteur, je vous adore comme Dieu véritable, je crois en vous, j'espère en vous, je soupire vers vous de toute l'énergie de mes désirs. Aidez mon imperfection ; je m'incline tout entier devant les glorieux insignes de votre passion sur lesquels vous avez opéré notre salut. J'adore en votre nom, ô Christ, le royal étendard de votre croix triomphante. Votre diadème d'épines, les clous rou-

gis de votre pourpre sacrée, la lance plongée dans votre côté adorable, vos blessures, votre sang, votre mort, votre sépulture, votre résurrection victorieuse et votre entrée dans la gloire, je les adore et les glorifie en suppliant. Il s'exhale pour moi de ces instruments de vos douleurs un parfum de vie. Seigneur, que cette vivifiante odeur ressuscite mon esprit de la mort du péché. Que la vertu qui s'y trouve renfermée protège et reconforte ma faiblesse contre les pièges de Satan, afin que le joug de vos préceptes me devienne doux, et que le fardeau de votre croix, que vous m'ordonnez de porter après vous, soit léger et supportable pour les forces de mon âme. Où est ma vigueur pour résister, comme vous l'enjoignez, aux tribulations si multipliées du monde, sans jamais fléchir sous le poids? Mes pieds ont-ils l'agilité du cerf pour vous suivre quand vous courez si résolument à travers les épines et les écueils de votre passion? Mais écoutez ma voix, je vous en conjure; abaissez sur votre serviteur cette croix pleine de suavité, qui est le bois de la vie pour quiconque la saisit, et alors, du moins je l'espère, je courrai sur vos traces avec agilité. Je porterai sur vos pas, sans m'élancer, la croix de mes ennemis. Oui, chargez sur mes épaules cette auguste et divine croix qui a pour largeur la charité dont le torrent se répand sur toute créature, pour longueur l'éternité, pour hauteur la toute puissance, pour profondeur la sagesse impénétrable. Attachez-y mes

maïns, attachez-y mes pieds, et revêtez votre serviteur des livrées de votre passion. Ah! faites, je vous en supplie, que je renonce aux œuvres de la chair que vous haïssez, que je pratique la justice que vous aimez, et que je cherche de part et d'autre votre gloire. Alors ma main gauche sera comme clouée à cette même croix par la tempérance, et ma main droite par la justice. Faites que mon esprit médite continuellement votre loi, qu'il élève sans cesse vers vous toutes ses pensées, et alors la prudence sera le clou qui retiendra mon pied droit à ce même bois de vie. Faites par votre grâce que la prospérité de cette vie passagère qui n'est qu'une infortune véritable, n'énerve pas en moi les sens, ministres de l'esprit, et que les heureux revers de l'adversité n'y troublent pas les récompenses de la vie éternelle; alors mon pied gauche sera enchaîné à la croix par le clou de la force et de la modération. Il faut aussi que ma tête soit couronnée d'épines à l'image de la vôtre. Pour cela, inspirez à mon âme la componction d'une pénitence salutaire, une compassion qui s'afflige des misères d'autrui et un zèle qui se porte avec empressement vers tout ce qui est droit en votre présence; et alors je me tournerai vers vous sous le triple dard de ces épines. Approchez aussi de mes lèvres l'hysope armé de l'éponge, et présentez à ma bouche l'amertume de votre fiel. N'oubliez pas non plus de faire goûter et reconnaître à ma raison, par l'en-

tremise de vos saintes Écritures, que sous l'éclat séduisant de ses fleurs le monde est une éponge sans consistance, et que toutes ses convoitises sont mille fois plus amères que le vinaigre. Oui, ô père, ne permettez pas que la coupe d'or de Babylone, dans laquelle toute la terre boit l'ivresse, puisse jamais m'éblouir par ses vains ornements, ni m'enivrer par sa fausse douceur, pareil à ces infortunés qui prennent les ténèbres pour la lumière et la lumière pour les ténèbres, l'amertume pour la douceur et la douceur pour l'amertume. Quant au vin mêlé de myrrhe, il m'est suspect; vous n'avez pas voulu en boire, sans doute parce qu'il figurait l'inhumanité de vos bourreaux. Modélez aussi votre serviteur sur votre mort vivifiante, en me faisant mourir au péché, suivant la chair, il est vrai, mais en me faisant vivre pour la justice, suivant l'esprit. Pour que je me glorifie de porter l'image tout entière du crucifié, imprimez en moi cette dernière blessure que l'insatiable malice des impies ne vous épargna point, même après votre mort. Ordonnez à votre tante et salutaire parole, plus pénétrante que la lance la plus aiguë, de déchirer mon cœur, de plonger jusqu'à la partie la plus reculée de mon âme, et d'en faire jaillir, comme de mon côté droit, au lieu de sang et d'eau, l'amour pour vous et pour mes frères. Enfin enveloppez mon esprit à son dernier souffle dans le suaire d'un vêtement pur et qui n'ait pas encore servi, afin que j'y repose au jour

où je marcherai vers vous pour entrer dans les merveilles de votre tabernacle et que vous m'y cachiez, en attendant que votre fureur soit passée.

Mais le troisième jour, après le jour du labeur, après le jour de la gloire simple et vraie, à la première heure et le matin de ce sabbat qui n'a point de soir parmi vos enfants, ressuscitez-moi tout indigne que j'en suis ; afin que je contemple dans ma chair vos splendeurs, et que je sois inondé de la gloire de votre présence. O mon Sauveur et mon Dieu, vienne, vienne, je vous en conjure, le moment fortuné où je verrai avec les yeux de la délivrance ce que je crois aujourd'hui ; où je saisirai de la main ce que maintenant j'espère et salue de loin ; où je presserai dans les bras de mon âme ce que je désire ici-bas de tous mes désirs, et où j'irai me perdre tout entier dans l'abîme de votre amour ! O mon Sauveur et mon Dieu ! mais jusque là, ô mon âme, bénis ton Sauveur, et glorifie son nom ; car il est saint et rempli des plus saintes délices.

O que vous êtes bon et doux, Seigneur Jésus, à l'âme qui vous cherche ; Jésus rédempteur des captifs, Sauveur de ceux qui étaient perdus, espérance des exilés, force de ceux qui souffrent, dilatation des cœurs resserrés par l'angoisse, douce consolation et aimable rafraîchissement de l'âme en pleurs qui court haletante sur vos pas, couronne des triomphateurs, récompense et joie unique des citoyens d'en haut, source abondante

de toutes les grâces, fils incomparable du grand Dieu ! Dieu puissant, soyez béni par tout ce qui est en haut dans le ciel, par tout ce qui est en bas sur la terre ; car vous êtes grand, et grand est votre nom. O impérissable splendeur du Très-Haut, clarté sans mélange de la lumière éternelle, vie qui vivifiez toute vie, lumière qui éclairez toute lumière, et qui conservez dans leur immortelle splendeur les myriades de flambeaux allumés dès la première aube devant le trône de votre majesté divine ! O éternel et incessant, limpide et doux écoulement de la source cachée aux regards des mortels, dont l'eau n'a pas de commencement, dont la profondeur est sans limite, la hauteur sans terme, la largeur incommensurable, et la pureté à l'abri de toute souillure ! C'est de l'abîme impénétrable de sa profondeur que le cœur du Très-Haut vous fait jaillir ; vie enfantant la vie, lumière la lumière, Dieu le Dieu, infini l'infini, éternel l'éternel et son égal en toutes choses ; et c'est à votre plénitude que nous avons tous puisé. Source intarissable de tout bien, lumière précieuse des sept dons de la grâce, esprit compatissant, je vous en supplie, si ma faiblesse n'a pu comprendre la vérité de votre grandeur, ou si dans les révoltes de ma chair j'ai négligé les préceptes que je comprenais bien, daignez m'éclairer par votre présence, et m'apprendre par quelle voie je me corrigerai convenablement suivant qu'il m'est néces-

saire, et comment j'obtiendrai miséricorde par vous, afin qu'après avoir invoqué votre secours sur la mer périlleuse de ce monde, vous me conduisiez sans naufrage au port de l'éternel repos. O père très clément qui m'avez créé une première fois et m'avez rendu la vie par la passion de votre fils unique, faites que je médite et que j'aime tout ce qui intéresse votre gloire. Mais, comme je suis faible et incapable de rien achever, donnez-moi la force de travailler par une confession soigneuse à obtenir la grâce de la rédemption et de la justification. Quoi que je fasse désormais, qu'inspirées par votre grâce mes actions tournent par elle et en elle à votre gloire; protégez-moi à l'avenir contre le péché, fortifiez-moi dans l'accomplissement des bonnes œuvres, et que je vous serve aussi longtemps que je vivrai. Quand mon âme sortira de ce corps, accordez-moi la rémission de tous mes péchés et la jouissance de la vie éternelle, par celui qui vit et règne dans tous les siècles. Ainsi soit-il.



MÉDITATION DIXIÈME.

LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST RÉVÉLÉE A
S. ANSELME PAR LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE. (1)

DIALOGUE.

Longtemps S. Anselme demanda instamment à la bienheureuse vierge Marie, par ses jeûnes, ses larmes et ses prières, de lui révéler tout

(1) L'opuscule que nous joignons ici aux Méditations de S. Anselme n'est certainement pas de lui, quoiqu'il soit toujours mêlé à ses œuvres. Rien n'y porte le cachet de son génie. Ou n'y retrouve ni la vigueur de son élocution, ni l'élévation de sa pensée, ni la rapidité de ses tours et de ses mouvements. Il faut l'attribuer à quelque auteur, qui, sachant tout ce qu'il y avait dans l'âme de l'immortel archevêque, de sainte tendresse et de pudique amour pour la sainte Vierge, imagina ce dialogue, et le mit sur le compte d'un écrivain si renommé. Peut-être aussi n'est-ce que par erreur qu'il se glissa parmi les œuvres de notre saint. Le lecteur n'y verra point une révélation dans le sens théologique de ce mot, mais une sorte de pieuse fiction destinée à émouvoir les âmes, en retraçant les grandes scènes du Calvaire. Nous l'avons traduite malgré ses imperfections et ses lacunes, comme on s'en apercevra plus bas, parcequ'il s'y rencontre quelques-unes des touchantes traditions, encore vivantes au moyen âge, sur le drame sacré qui se déroula au Golgotha. Douces émanations de la croix qui, avec l'autorisation ou la tolérance de l'Eglise, gardienne sévère et inviolable du dépôt sacré, s'en iront flottant sur les fleuves de notre vie mortelle jusqu'aux rivages de l'éternité. Echos lointains d'une poésie qui supplée, autant que le peut faire la pensée de l'homme, au silence éloquent des livres inspirés.

ce qui concernait la douloureuse passion de son fils. La bienheureuse Vierge lui apparut enfin, et lui dit : « Mon fils bien aimé a enduré des souffrances si cruelles et si nombreuses que nul ne peut les raconter sans répandre un ruisseau de larmes. Toutefois, comme il m'est impossible désormais de pleurer parceque j'habite le séjour de la gloire, je t'exposerai successivement la passion de mon fils. » Le bienheureux archevêque l'interrogea donc sur tout ce qu'il désirait savoir, et la glorieuse Vierge répondit à chacune de ses questions.

I.

ANSELME.

Dites-moi, ô dame bien aimée, quel fut le commencement de la passion de votre auguste fils.

MARIE.

Au moment où mon fils se leva de la dernière cène qu'il venait de faire avec ses disciples, Judas Iscarioth alla trouver les princes des prêtres, et trahissant son divin maître le leur vendit pour trente deniers.

ANSELME.

De quelle espèce étaient ces deniers ?

MARIE.

C'étaient des deniers ismaélitiques, et les mêmes qui, quatre mille ans auparavant, avaient

servi à la vente de Joseph. Ils étaient arrivés par succession héréditaire entre les mains des Juifs qui achetèrent mon fils; chacun d'eux valait dix deniers courants. Judas était si avare qu'à l'aspect de cet argent il vendit son Dieu en échange. Le Christ l'en avait averti plus d'une fois, mais ce ne fut point une raison pour le misérable de renoncer à son crime.

ANSELME.

Etiez-vous alors avec votre fils et ses disciples.

MARIE.

Non, mais tu sauras que le repas achevé, quand mon fils eut lavé les pieds de ses disciples, qu'il leur eut donné son corps et son sang, qu'il leur eut adressé une douce exhortation, et que Judas eut été trouver les pontifes, le fils de l'homme descendit de la montagne de Sion avec les siens, sortit de la ville par la porte qui touchait à la piscine de Siloé, et entra dans le jardin qui l'avoisinait. Là, pendant que ses disciples dormaient, il monta jusqu'au pied de la montagne des Oliviers, et s'éloignant du jet d'une pierre de ceux qui l'avaient accompagné, il pria en ces termes son père céleste : « Exaucez-moi, Seigneur, selon l'étendue de votre clémence. Oh ! regardez-moi selon la grandeur de vos miséricordes. Ne détourniez pas votre visage de votre fils. Je suis en proie aux angoisses. Hâtez-vous de me se-

« courir. Veillez sur mon âme, délivrez-la et arrachez-la aux fureurs de mes ennemis.

ANSELME.

Pourquoi pria-t-il de la sorte ?

MARIE.

Pour trois raisons principales. La première, c'est qu'étant fils d'une vierge et sorti d'une race royale, il était d'une complexion plus délicate que qui que ce soit. Les hommes issus d'une noble extraction ressentent plus vivement l'affront et la douleur que ceux d'une naissance vulgaire. La seconde, c'est que son agonie fut telle que tout son corps ruisselait d'une sueur de sang. Il était Dieu : à ce titre, il voyait d'avance toutes les souffrances qu'il allait endurer, l'ignominie des crachats, les opprobres, les invectives, la flagellation et le crucifiement. Un malfaiteur condamné au dernier supplice sait bien qu'il va mourir ; néanmoins il ne connaît les angoisses du trépas qu'au moment où la corde fatale lui serre la gorge. Il n'en fut pas de même de mon fils : Dieu et homme tout à la fois, rien n'échappait à ses regards en vertu de sa prescience. La troisième raison, c'est qu'il savait que les Juifs n'auraient pas pitié de lui. Pursuivons. Au moment où il disait : « Mon père, que ce calice s'éloigne de moi s'il est possible ; ce pendant que ce ne soit pas ma volonté mais la vôtre qui se fasse, » un ange du Seigneur lui

apparut qui le fortifiait par ces consolantes paroles : « Courage, Seigneur, vous allez racheter « le genre humain. »

II.

Après cela, mon fils retourna auprès de ses disciples. Il les trouva endormis. « Eh quoi ! leur « dit-il, vous n'avez pu veiller une seule heure « avec moi ? » Puis il ajouta : « Voilà que celui « qui doit me livrer est proche. » Il achevait à peine ces mots que Judas parut à la tête d'une grande multitude, et dit aux Juifs : « Il y en a deux « qui se ressemblent ; ce sont Jacques et Jésus, « aussi vous le reconnaîtrez à ce signal. Celui que « j'embrasserai, c'est lui-même. Saisissez-vous « de lui. » Pendant que Judas s'avançait de son côté avec sa troupe, Jésus marcha au devant d'eux. « Qui cherchez-vous, » leur dit-il ? Jésus de Nazareth fut leur réponse. Alors il leur dit : « C'est moi. » A cette foudroyante parole : C'est moi, tous tombèrent à la renverse. Jésus leur dit encore : « Si c'est moi que vous cherchez, laissez « partir ceux-ci. » Il voulait que s'accomplît cet oracle de l'Écriture : « Je n'ai laissé périr aucun « de ceux que vous m'aviez confiés. » Alors Judas s'approchant lui donna un baiser. Jésus lui dit : « Et quoi Judas, tu trahis le fils de l'homme par « un baiser ? » Mais ceux-ci mirent la main sur Jésus et s'emparèrent de sa personne. Alors Pierre

tira son glaive du fourreau et frappa le serviteur du prince des prêtres, qui se nommait Malchus.

ANSELME.

N'y eut-il point alors quelque miracle ?

MARIE.

Mon fils toucha l'oreille du serviteur mutilé et la guérit entièrement. Puis il dit à Pierre : « Remettez le glaive dans le fourreau ; car quiconque s'armera de l'épée périra par l'épée. « Croyez-vous donc que je ne pourrais pas de- « mander à mon père de m'envoyer plus de douze « légions d'anges ? » Alors tous les disciples l'abandonnèrent et prirent la fuite.

ANSELME.

Dites-moi, ô dame de pitié, étiez-vous en ce moment auprès de lui ?

MARIE.

Non, je n'y étais pas.

ANSELME.

Pourquoi donc étiez-vous loin de lui, vous qui l'aimiez si tendrement ?

MARIE.

La nuit approchait, et il ne convenait pas que des femmes se montrassent en ce moment hors de leurs demeures.

ANSELME.

Où étiez-vous donc, ô Vierge très compatissante?

MARIE.

Dans la maison de ma sœur, la mère de Jean l'Évangéliste.

ANSELME.

Comment donc avez-vous su, ou qui vous annonça ce qui s'était passé?

MARIE.

Ecoute, Anselme, une chose vraiment lamentable. Les disciples vinrent à moi en courant. « O dame bien aimée, me crièrent-ils au milieu de leurs sanglots, votre Fils chéri, notre Seigneur et maître, est au pouvoir de ses ennemis. Où l'ont-ils conduit pieds et mains liés? Que lui ont-ils fait? Nous l'ignorons, et même s'il existe encore.

ANSELME.

Avez-vous beaucoup pleuré à cette nouvelle, ô notre Dame?

MARIE.

Quoique je n'ignorasse point qu'il se préparait à racheter le genre humain tout entier, cependant à cause de mon affection maternelle un glaive de

douleur, suivant la prédiction du vieillard Siméon, perça mon âme de part en part.

III

ANSELME.

Où conduisit-on alors votre Fils bien aimé ?

MARIE.

On le fit sortir du jardin dont je te parlais tout à l'heure, pour le mener à travers la vallée de Josaphat, et par la porte d'or au palais des Scribes, des Pontifes et des Pharisiens, dans la maison d'Anne, qui touchait au temple. Là, celui-ci l'interrogea sur sa doctrine et ses disciples, mais il lui répondit : « J'ai parlé publiquement à tout le monde. J'ai toujours enseigné dans la synagogue et le temple où tous les Juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interrogez-vous ? interrogez ceux qui ont entendu ce que je leur ai dit : ils savent ce que je leur ai enseigné. » Lorsqu'il parlait ainsi, un des serviteurs qui étaient là présents donna à Jésus un soufflet d'une cruauté inouïe, en lui disant : « Est-ce ainsi que tu réponds au grand pontife ? » Mais lui l'agneau plein de mansuétude : « Si j'ai mal parlé, répliqua-t-il, montrez en quoi j'ai mal dit ; mais si j'ai bien parlé pourquoi me frappez-vous ? » Alors ils lui mirent un bandeau sur

les yeux, comme s'il se fût agi d'un malfaiteur ; et cependant on ne traite ainsi le criminel qu'après que sa sentence a été prononcée. Puis ils se mirent à le bafouer et à l'insulter. Ils lui crachèrent au visage ; ils le frappèrent à la joue en lui disant : « Devine qui t'a frappé. » Cela dura toute la nuit. Jean qui se trouvait dans l'intérieur du palais, parcequ'il était connu du grand prêtre, y fit entrer Pierre. A la vue de ce dernier, la servante qui gardait la porte lui dit : « N'êtes-vous pas aussi un des disciples de cet homme ? » Pierre jura trois fois avec serment qu'il ne l'avait jamais vu ni connu. Aussitôt le coq chanta.

ANSELME.

Où étiez-vous, ô Dame bien aimée, pendant que ceci avait lieu ?

MARIE.

Quand les disciples m'eurent annoncé tout ce qui venait d'arriver, je sentis tous mes membres trembler, je me levai à la hâte et je courus avec Marie Madeleine auprès du temple. Là, entendant tout le bruit qui se faisait dans la maison d'Anne, je voulus entrer, mais la permission m'en fut refusée. Je me tenais donc debout devant la porte criant et pleurant. « Hélas ! mon Fils aimé, lu-
« mière de mes yeux, qui mettra dans ma tête une
« source abondante, qui convertira mes yeux en
« une fontaine de larmes, pour que je pleure l'im-

« molation de mon Fils? » Pendant ce temps-là, Marie Madeleine allait et venait autour de la maison, et, regardant par les fenêtres, elle entendit l'apostasie de Pierre. A ces mots elle fut émue jusqu'au fond des entrailles, en pensant à la désolation de mon Fils unique, qui se voyait ainsi trahi par le prince de ses apôtres. « O Jésus, qui êtes la bonté même, s'écria-t-elle, quelle fin avez-vous reçue en partage ou que va-t-il vous arriver, puisque le prince de vos apôtres vous a ainsi renié? Mon doux Jésus, je ne veux jamais vous renier. » Pour moi, je restais debout à la porte, pleine de douleur, entendant tous les opprobres et toutes les malédictions dont ils accablaient mon Fils, entendant le parjure de Pierre et tout ce qui se passait-là pendant toute la nuit. Lorsque l'apôtre infidèle eut renié son Dieu pour la troisième fois, mon Fils jeta sur lui un regard de compassion. Alors Pierre sortit, et pleura sa faute amèrement. En sortant il nous trouva debout à la porte. Je lui demandai dans l'émotion qui m'accablait : Pierre, Pierre! que fait-on de mon Jésus? où est-il. « Hélas, ma bien aimée Dame, répondit-il en criant et d'une voix étouffée par ses sanglots, on le traite sans miséricorde et on le torture jusqu'à la mort. » Il n'avait pas encore achevé qu'il courut se cacher de frayeur derrière une pierre, qui s'appela depuis ce jour le chant du coq, et il ne reparut plus jusqu'à ce que Jésus fût mort sur la croix.

ANSELME.

Dites-moi, ô ma dame bien aimée, qu'êtes-vous devenue à cette nouvelle déchirante ?

MARIE.

Le glaive de Siméon perça mon âme de part en part.

IV.

ANSELME.

Et ensuite qu'arriva-t-il ?

MARIE.

Quand le jour parut, on le fit sortir de la maison d'Anne, et on le conduisit à Caïphe, qui était le prince des prêtres. C'est alors que je l'ai vu pour la première fois depuis qu'il était entre les mains de ses ennemis. Me précipitant aussitôt vers lui comme une lionne à qui l'on a enlevé ses lionceaux, je contemplais ses traits glorieux et si aimables souillés par les crachats des Juifs : « Hélas ! m'écriais-je, dans quel état misérable je vous retrouve, ô mon fils bien aimé, moi qui ai joui si souvent de votre douce présence ! » Et je voulus l'embrasser ; mais cette faveur me fut interdite. Les Juifs me renvoyèrent de l'un à l'autre ; je fus repoussée ignominieusement, et pendant ce temps-là le peuple accourait de toutes

parts, comme il le fait pour la condamnation des voleurs et des homicides.

ANSELME.

Avez-vous eu quelque espérance qu'il pourrait échapper à la mort ?

MARIE.

Assurément. Je le désirais de tout mon cœur. N'étais-je pas sa mère ? Je savais d'ailleurs qu'il était doué d'une grande sagacité et rempli d'éloquence. J'espérais donc qu'il se justifierait sans peine s'il comparaisait devant les juges. Mais il fut en leur présence comme un agneau plein de mansuétude, et il n'ouvrit pas même la bouche. Je comptais du moins que cette amabilité et cette douceur lui gagneraient leur pitié. Vaine espérance ! Quelques moments après ils se jouèrent de lui, et ils le bafouèrent avec tant d'indignité qu'on eût dit un lépreux. Les perfides suscitérent contre lui plusieurs dépositions mensongères où il était accusé de détruire la loi et de séduire le peuple. Enfin deux témoins subornés s'approchèrent. « Celui-ci a déclaré, s'écrièrent-ils, qu'il « pouvait renverser le temple de Dieu et le réédifier en trois jours. » Caïphe lui demanda aussi : « Dis nous si tu es le Christ. » Jésus lui répondit : « Si je vous l'affirme, vous ne le croirez point. Si « au contraire je vous interroge, vous ne me répondrez pas et vous ne me laisserez point par-

« tir. En vérité, je vous le dis, vous verrez un
« jour le fils de l'homme assis à la droite de la
« vertu de Dieu et s'avancant porté sur les nuages
« du ciel. » A ces mots le prince des prêtres dé-
chira ses vêtements. « Qu'avons-nous besoin en-
« core de témoins, s'écria-t-il? L'avez-vous en-
« tendu blasphémer? Que vous en semble? » Alors
tous s'écriaient : « Il est digne de mort. » Quand
j'entendis prononcer cette sentence, le glaive de
Siméon perça de part en part mon cœur et mon
âme.

V.

ANSELME.

Où le conduisit-on alors ?

MARIE.

Au juge Pilate.

ANSELME.

Espérez-vous de cette démarche, ô dame bien-
aimée, quelque soulagement à vos peines ?

MARIE.

Oui, elle me laissait beaucoup d'espérance.
J'aimais à croire qu'une fois rassemblée, cette
multitude à laquelle il avait prodigué ses doux
enseignements, qu'il avait nourrie miraculeuse-
ment dans le désert et dont il avait guéri les in-

firmes, l'arracherait des mains des Juifs. Je me trompais. Ils vociférèrent avec une cruelle unanimité : « Crucifiez-le ! crucifiez-le ! » Ils l'accusèrent en outre de s'être proclamé le fils de Dieu et d'avoir défendu de payer le tribut à César. Alors Pilate l'interrogea sur son royaume. « Es-tu le roi des Juifs ? » Jésus répondit : « Dites-vous cela de vous même, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi ? » Pilate répondit : « Est-ce que je suis Juif ? Ta nation et les princes des prêtres t'ont livré entre mes mains, qu'as-tu fait ? » Jésus répondit : « Mon royaume n'est pas de ce monde ; si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour que je ne fusse pas livré aux Juifs. » Pilate lui dit : « Tu es donc roi ? » Jésus répondit : « Vous le dites, je suis roi. Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque appartient à la vérité écoute ma voix. » Pilate lui dit : « Qu'est-ce que la vérité ? » Le Christ ne répondit point à cette question ; s'il avait résolu devant lui ce grave problème, le Romain l'aurait mis en liberté, et la rédemption du monde ne se fut pas accomplie.

Alors Judas, voyant que son maître avait été condamné à la mort, fut touché de repentir, et rapporta aux princes des prêtres et aux anciens du peuple les trente deniers d'argent, en leur disant : « J'ai péché en vous livrant le sang du juste. » Mais ceux-ci lui dirent : « Que nous importe ?

« c'est ton affaire. » Puis jetant dans le temple le prix de sa trahison, il les quitta, et alla se pendre. Or Pilate ayant convoqué les princes des prêtres, les magistrats et le peuple, leur dit : « Je ne
« trouve en cet homme aucun crime qui mérite la
« mort parmi toutes les accusations dont vous le
« chargez. » Mais ils n'en criaient qu'avec plus de fureur : « Il a soulevé le peuple dans toute la
« Judée, en commençant par la Galilée jus-
« qu'ici. »

VI.

A ce mot de Galilée et à la nouvelle que Jésus était Galiléen, Pilate l'envoya à Hérode, qui se trouvait à Jérusalem depuis quelques jours. Hérode fut ravi de joie à l'aspect de Jésus. Il y avait longtemps qu'il désirait le voir, car son nom était venu souvent jusqu'à ses oreilles, et il attendait de lui quelque prodige étonnant. Il interrogea donc Jésus sur plusieurs points. Était-il ce même enfant que son père avait voulu faire mourir au berceau et pour lequel il avait immolé tant de ses petits frères à la mamelle ? Était-ce lui qui avait rendu la vue à l'aveugle-né ? qui avait rappelé Lazare du fond de son tombeau et avait ressuscité aux portes de la ville le fils de la veuve de Naïm ? Était-ce lui qui avait opéré tant d'autres merveilles ? Il finit par lui demander d'opérer devant lui un de ces signes miraculeux en lui promettant de le délivrer des mains des Juifs. Mais Jésus ne lui

répondit rien. Alors Hérode posa la couronne sur la tête de mon fils bien aimé, en l'assurant de nouveau que s'il accomplissait quelque prodige il partagerait avec lui son royaume et le ferait son cohéritier. C'est avec cette couronne que les empereurs romains sont couronnés. Mais Jésus garda le silence comme la première fois. Les princes des prêtres et les scribes continuaient pendant ce temps-là de l'accuser.

ANSELME.

O dame très clément, qu'espérez-vous alors ?

MARIE.

Je connaissais Hérode pour un roi naturellement doux et humain, J'avais donc lieu de m'attendre qu'il traiterait avec douceur mon fils, qui est le roi débonnaire par excellence. Mais il accabla de mépris mon fils bien aimé, et il le renvoya à Pilate couvert d'une robe blanche. Dès ce jour Hérode et Pilate devinrent amis, car auparavant ils se haïssaient mutuellement. Mais Pilate, sachant avec quelle cruauté et quelle barbarie les Juifs avaient tramé la mort du juste, envoya secrètement des soldats pour le protéger pendant son retour de chez Hérode, de peur qu'ils ne le tuassent en chemin. Alors Pilate ayant convoqué les princes des prêtres, les anciens et le peuple, leur dit : « Vous m'avez présenté cet homme
« comme soulevant le peuple, et néanmoins,

« l'ayant interrogé en votre présence, je ne l'ai
« trouvé coupable d'aucun des crimes dont vous
« l'accusez. Il en est de même d'Hérode; car je
« vous ai renvoyés à lui, et voilà que rien n'a été
« fait contre lui, comme s'il avait été jugé digne
« de mort. Je le renverrai donc après l'avoir fait
« flageller. » Mais les impies demandaient Barab-
bas; c'était un homme mis en prison pour une sé-
dition excitée dans la ville et à cause d'un meur-
tre. Pilate leur dit de nouveau : « Quel mal a-t-il
« donc fait? Je ne trouve en lui rien qui mérite la
« mort. Je vais donc le châtier, et je vous le déli-
« vrerai. » Mais ils le pressaient, demandant à
grands cris qu'il fût crucifié, et leurs clameurs
croissaient de plus en plus. Pendant que Pilate
était assis sur son tribunal, sa femme lui envoya
dire : « Qu'il n'y ait rien entre vous et ce juste,
« car j'ai beaucoup souffert aujourd'hui dans un
« songe à cause de lui. »

VII.

Pilate donc, espérant apaiser la cruauté des Juifs, fit saisir Jésus et ordonna qu'après l'avoir attaché à une colonne on le flagellât, de sorte que depuis la plante des pieds jusqu'à la tête il ne resta en lui aucune partie qui fût sans blessure. Cette colonne était de telle dimension qu'il s'en fallait de deux palmes que la main pût rejoindre la main qui essayait de l'embrasser. Les soldats

s'armaient donc de courroies et lui liaient les mains.

ANSELME.

Aviez-vous encore un peu d'espoir, ô dame bien aimée?

MARIE.

Oui, j'espérais beaucoup encore par la raison que je vais t'apprendre. La délicate et naturelle beauté de son corps, la gracieuse harmonie qui régnait entre tous ses membres, secrets qui n'étaient connus que de sa mère, soutenaient ma confiance. J'aimais à croire que les barbares, touchés par tant de charmes et d'innocence, épargneraient cette chair virginale. Mais, hélas ! il fut tellement inondé de sang en un clin-d'œil, comme si on venait de le revêtir de la pourpre ; il fut tellement défiguré des pieds à la tête qu'on eût dit un infortuné frappé d'une lèpre universelle. Les soldats du gouverneur, entrelaçant une couronne d'épines la placèrent sur son chef glorieux ; puis ils le couvrirent d'un manteau d'écarlate, et, s'avançant vers lui, ils le raillèrent en lui disant : « Salut, roi des Juifs. » Cette même couronne est aujourd'hui en la possession du roi de France. Elle n'était pas tressée d'épines, mais de joncs marins, dont les dards sont plus acérés encore que ceux des épines véritables. Les soldats donc, ainsi que je l'ai dit, entrelaçant cette couronne, la lui enfonçaient dans la tête jusqu'à ce

que le sang coulât de toutes parts le long de son visage. C'est dans cet état que Pilate le montra aux Juifs en leur disant : « Voilà l'homme. » Mais eux, ils criaient : « A mort ! à mort ! crucifiez-le. » Pilate leur dit : « Prenez-le vous-mêmes, et le crucifiez. » Ils répondirent : « Nous avons une loi, et « selon la loi, il doit mourir, parcequ'il s'est fait « le Fils de Dieu. » Quand Pilate eut entendu ces paroles, il craignit davantage. Et il rentra dans le prétoire, et dit à Jésus : « D'où es-tu ? » Mais Jésus ne lui fit aucune réponse. Pilate lui dit donc : « Tu ne me parles point ? Ne sais-tu pas que j'ai « le pouvoir de te crucifier et que j'ai le pouvoir « de te délivrer ? » Jésus lui répondit : « Vous « n'auriez aucun pouvoir sur moi s'il ne vous « avait été donné d'en haut ; c'est pourquoi ce- « lui qui m'a livré entre vos mains est coupable « d'un plus grand péché. » Et depuis lors Pilate cherchait à le délivrer. Mais les Juifs criaient : « Si vous délivrez cet homme, vous n'êtes point « l'ami de César ; car quiconque se fait roi se dé- « clare contre César. »

Pilate voyant qu'il n'obtenait rien, et que le tumulte croissait de plus en plus, fit apporter de l'eau et se lava les mains devant tout le peuple, disant : « Je suis innocent du sang de ce juste ; c'est votre affaire. » Et tout le peuple répondit : « Que son sang retombe sur nous et sur nos en- « fants. » Les cris redoublaient ; ils demandaient avec plus de fureur que jamais que le juste fût

mis à mort. Pilate souscrivit donc à leurs demandes. Il leur délivra celui qui avait été mis en prison pour cause d'homicide.

VIII

Sur les instances du peuple, Pilate porta cette sentence : « Je retranche du nombre des vivants « Jésus de Nazareth, et je le condamne à la mort « ignominieuse de la croix. »

ANSELME.

Qu'êtes-vous devenue, ô très douce dame, en entendant ces mots ?

MARIE.

Le glaive de Siméon perça de part en part mon âme et mon cœur.

ANSELME.

O douce Marie, qu'arriva-t-il ensuite ?

MARIE.

Ils prirent Jésus, mon fils bien aimé, et ils l'emmenèrent ainsi que l'écrit l'apôtre Jean. Jésus donc, portant sa croix, alla au lieu appelé le Calvaire, en hébreu Golgotha, où ils le crucifièrent. La croix était si grande qu'elle avait quinze pieds de longueur. Telle était la faiblesse de mon fils, après les angoisses de la nuit précédente et de

ce jour, qu'il ne pouvait la porter. Voilà pourquoi il est dit dans l'Évangile de S. Luc : « Ils arrê-
« tèrent un homme de Cyrène, nommé Simon, et
« ils le forcèrent de porter la croix après Jésus, »
mon fils unique et bien aimé. Ils obéirent en cela
non point à un sentiment de pitié pour lui, mais à
la conviction qu'il ne pouvait soulever ce fardeau
à cause de l'épuisement de ses forces.

ANSELME.

Y avait-il des personnes qui le suivaient dans
sa marche douloureuse?

MARIE.

Oui, toute la foule se pressait autour de lui
comme pour le supplice des criminels. Aussi li-
sons-nous dans le même évangéliste : « Et une
« grande multitude de peuple et de femmes le sui-
« vait, se frappant la poitrine et pleurant. » Des
enfants le suivaient aussi, lui jetant de la boue et
des pierres. Jésus se tournant vers les femmes,
leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez point
« sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur
« vos enfants, qui m'abreuvent de mauvais trai-
« tements et d'ignominies. Car voici que vien-
« nent les jours où l'on dira : Heureuses les sté-
« riles et les entrailles qui n'ont point enfanté, et
« les mamelles qui n'ont point nourri! Ils com-
« menceront alors à dire aux montagnes : Tom-
« bez sur nous, et aux collines : Couvrez-nous!

« Car s'ils traitent de la sorte le bois vert, c'est
« à dire la jeunesse, que feront-ils du bois sec,
« c'est à dire de la vieillesse? Ou bien, s'ils traitent
« de la sorte le bois vert, c'est à dire moi-même,
« que feront-ils du bois sec, c'est à dire de mes
« autres élus? » Or l'on conduisait avec lui deux
autres hommes, qui étaient des criminels, pour
les mettre à mort. Ils les lui donnèrent pour
compagnons, afin d'ajouter à son opprobre.

IX.

Pendant que mon bien le plus doux marchait à la mort, hors de la porte de la ville, entre deux scélérats, et environné d'un immense concours de peuple qui se précipitait autour de lui, l'insulte à la bouche, j'ai voulu le suivre et le voir; mais cela me fut impossible à cause de la multitude qui était accourue pour être témoin de la confusion du juste. Je résolus enfin avec Marie-Madeleine de prendre les devants par une rue qui débouchait sur une place voisine de cet endroit, et de nous placer auprès d'une fontaine afin de le rencontrer. Arrivées près de la fontaine, nous avons pu apercevoir devant nous mon fils, pâle, horriblement défiguré, et accablé de douleur. Il inclina la tête devant moi avec douceur, comme pour me dire : « Je vous rends grâces, ô mère comblée de bénédictions, je vous rends grâces pour les bienfaits sans nombre que vous m'avez prodigués, et

pour toute la peine que vous avez eue à nourrir, dans la pauvreté et l'abjection qui vous environnaient, ce temple de mon corps. Aujourd'hui que ce sanctuaire touche à sa ruine, vous ne dédaignez pas de le suivre humblement et avec respect au milieu des affronts et des opprobres, quoique nous soyons pour tous un objet de mépris. »

X.

Arrivés au lieu qui est appelé Calvaire, ils crucifièrent Jésus et les deux voleurs avec lui, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche.

ANSELME.

De quelle manière s'y prirent-ils ?

MARIE.

Prête l'oreille, Anselme ; ce que j'ai à te dire est lamentable à l'excès, et n'est rapporté par aucun évangéliste. Ils ne furent pas plus tôt arrivés au Calvaire, lieu de honte et d'opprobre où l'on jetait à la voierie les immondes débris des chiens et des autres animaux, qu'ils dépouillèrent l'auguste victime de tous ses vêtements. Je tombai sans connaissance ; cependant je détachai le voile qui environnait ma tête, et j'en ceignis ses reins d'une main tremblante. Après quoi ils déposèrent sa croix sur la terre ; ils l'étendirent lui-même sur le gibet ignominieux, et ils enfoncèrent dans une

de ses mains un clou si épais que le sang ne put jaillir à cause du volume qui remplissait la blessure. Ils prirent ensuite des cordes à l'aide desquelles ils attirèrent violemment à eux l'autre bras de mon fils Jésus, et ils lui enfoncèrent un second clou. Ils firent alors pour les pieds ce qu'ils venaient de faire pour ce bras. Ils les tirèrent à eux avec les mêmes cordes ; puis ils les percèrent d'un clou unique, mais le plus aigu qu'ils purent trouver. Tous ses muscles étaient tendus sur l'arbre de la croix avec un tel effort que ses os et ses membres étaient saillants, afin que cet oracle du prophète fût accompli : « Ils ont compté mes os. » Alors aussi se vérifia la prophétie du même David, c'est à dire de Jésus-Christ, qui avait dit par la bouche du psalmiste : « Ecoutez, ma fille, et voyez ! » Comme si mon bien-aimé m'eût dit : « Ma mère chérie, écoutez le bruit retentissant des marteaux, et regardez avec quelle barbarie ils ont percé mes pieds et mes mains. Personne ne compatit à ma douleur, si ce n'est vous seule, ô mère bénie, que j'ai choisie entre toutes ; écoutez ma fille, et compatissez à ma douleur. » A cette vue et à ces mots le glaive de Siméon perça de part en part mon âme et mon cœur. Après quoi ils dressèrent à grand'peine l'arbre de la rédemption. Mon fils était si élevé au dessus de la terre que je ne pouvais en aucune façon atteindre l'extrémité de ses pieds. Quand il fut ainsi suspendu entre la terre et le ciel, le poids

de tout son corps, en pesant sur lui-même, déchira ses blessures, les ouvrit, et fit jaillir de ses pieds ainsi que de ses mains des ruisseaux de sang. Pour moi je portais alors le vêtement qui était en usage chez les femmes de cette contrée. Il enveloppait ma tête et tout mon corps. Cette espèce de voile fut inondé de sang.

XI.

ANSELME.

Qu'arriva-t-il ensuite ?

MARIE.

Quand ils eurent crucifié mon fils, ils se partagèrent ses vêtements, et ils tirèrent au sort sa tunique sans couture, afin que ce qui avait été annoncé d'avance par un prophète s'accomplît : « Ils se sont partagé mes vêtements, et ont tiré au sort ma tunique. » Et ils s'asseyaient en le regardant. Or Pilate avait écrit au dessus de sa tête en caractères hébreux, grecs et latins : « Jésus, de Nazareth, roi des Juifs. Les Juifs dirent à Pilate : « N'écrivez pas roi des Juifs, mais qu'il a dit : « Je suis roi des Juifs. » Pilate leur répondit : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. » Or ceux qui passaient le blasphémaient en secouant la tête : « Toi, qui détruis le temple de Dieu et le rebâties en trois jours, lui disaient-ils, sauve-toi toi-même et descends de la croix. » Les princes

des prêtres et les scribes se moquaient aussi de lui, se disant l'un à l'autre : « Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même. S'il est le Christ et le roi d'Israël qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons à lui. Il a mis sa confiance en Dieu ; que Dieu le délivre en ce moment, s'il le veut. N'a-t-il pas dit qu'il était fils de Dieu ? »

XII.

ANSELME.

Que répondit mon Sauveur à ces insolentes provocations ?

MARIE.

Mon bien-aimé se contenta de prier pour eux, en disant : « Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Cependant le peuple était là ; il le regardait et l'insultait. C'est alors qu'il put dire à sa mère : « Ecoutez, ma fille, et voyez. Ecoutez les cris de ceux qui blasphèment votre fils, et voyez ma douleur. Vous le savez, formé dans votre sein par l'opération du Saint-Esprit, vous m'avez enfanté sans cesser d'être vierge, et vous m'avez nourri de votre lait virginal. Ainsi donc que la raison même pour laquelle ceux-ci refusent de croire en moi fortifie votre foi à ma divinité et vous fasse compatir à mes souffrances. » Alors le glaive de Siméon

perça encore une fois de part en part mon âme et mon cœur. Le voleur qui était crucifié à sa gauche, entendant toutes ces invectives, le blasphémait aussi. « Si tu es le Christ, lui disait-il, « sauve-toi toi-même et nous avec toi. » Mais celui qui était crucifié à sa droite, reprenant avec force son compagnon, lui disait : « Eh quoi ! tu « ne crains pas Dieu quand tu es condamné au « même supplice. Pour nous, c'est avec justice, « puisque nous souffrons la peine due à nos « crimes ; mais celui-ci n'a fait aucun mal. » Et il disait à Jésus : « Souvenez-vous de moi, lorsque vous serez arrivé en votre royaume. » Jésus lui répondit : « Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. »

ANSELME.

Que faisiez-vous alors, ô dame bien aimée ?

MARIE.

J'étais debout au pied de la croix, remplie de tristesse, et ne pouvant supporter aucune consolation. Mes sœurs et Marie-Madeleine étaient aussi avec moi. Mon fils m'ayant aperçue ainsi que Jean, le disciple qu'il aimait, dit : « Femme, voilà votre « fils. » O substitution bien digne de pitié ! Ensuite il dit au disciple : « Voilà votre mère. » Il était environ la sixième heure. Les ténèbres se répandirent sur la terre jusqu'à la neuvième heure. Et Jésus s'écria d'une voix haute : « Eloï,

« Eloï, lamma sabbacthani, » c'est à dire mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Quelques-uns de ceux qui étaient là, l'entendant, disaient : « Voilà qu'il appelle Elie. Attendez, voyons si Elie viendra le délivrer. » Ensuite Jésus, sachant que tout était consommé, dit : « J'ai soif. » De quoi donc, Seigneur, avez-vous soif? Ah! c'est du salut des pécheurs que vous êtes si altéré. Or un vase plein de vinaigre était là. Un des soldats courut à ce vase, trempa une éponge dans le vinaigre, et l'attachant au bout d'une lance, la présenta aux lèvres du mourant afin qu'il expirât plus promptement. Et après y avoir goûté, il s'écria : « Tout est consommé. »

XIII.

Ensuite il prononça ces derniers mots : « Mon père, je remets mon âme entre vos mains. » Dans cette recommandation suprême, la grande victime, en même temps qu'elle répandait son sang propitiatoire, recommandait à Dieu, le Père céleste, sa douce mère, qui est l'écrin merveilleux, le tabernacle immaculé de l'Esprit saint. Il recommandait avec elle tous ceux qui doivent vivre de la vie de l'Esprit saint jusqu'à la fin des siècles. Puis, ayant incliné la tête, il rendit l'âme. Alors le voile du temple se déchira en deux parties depuis le haut jusqu'en bas ; la terre trembla ; les pierres se fendirent, le rocher principalement sur

lequel reposait la croix s'ouvrit de manière à y enfoncer la main ; les sépulcres se brisèrent ; plusieurs corps des saints qui dormaient du sommeil de la mort furent rendus à la vie, et, se levant du fond de leurs tombeaux après leur résurrection, vinrent dans la ville sainte et apparurent à plusieurs. Or le centurion et ceux qui étaient avec lui pour garder Jésus, voyant le tremblement de terre et tout ce qui arrivait, furent dans un grand effroi. Le centurion lui-même glorifia Dieu en disant : « Vraiment, ce juste était le fils de Dieu. » Voilà de quelle manière tous les éléments compartaient aux souffrances du Christ ; les Juifs seuls persévérèrent dans leur endurcissement. Toute la multitude de ceux qui assistaient à ce spectacle, à la vue de ce qui se passait, s'en retournaient en se frappant la poitrine. Tous ceux qui connaissaient Jésus, et les femmes qui l'avaient suivi de la Galilée étaient là aussi, regardant de loin ces scènes effrayantes.

XIV.

ANSELME.

Ma bien aimée dame, vos douleurs ne sont-elles
as enfin terminées ?

MARIE.

Non, Anselme, car cette prophétie de Siméon :
« Un glaive acéré percera de part en part votre

« âme, » n'est pas encore entièrement accomplie. Ecoute donc ce qui est plus lamentable que tout le reste. Les Juifs, parceque c'était la veille du sabbat, afin que les corps ne demeurassent point sur la croix le jour du sabbat (car ce jour du sabbat était fort solennel) prièrent Pilate de faire rompre les jambes aux criminels et d'enlever leurs corps. Dessoldats vinrent donc, et rompirent les jambes de ceux que l'on avait crucifiés avec Jésus. Et s'approchant de Jésus, quand ils virent qu'il était déjà mort, ils ne lui rompirent point les jambes. Mais un des soldats lui ouvrit le côté d'un coup de lance, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau. En voyant qu'ils exerçaient contre un mort une barbarie si révoltante, je tombai en défaillance ; et c'est alors que s'accomplit intégralement la prédiction de Siméon que je te rappelais tout à l'heure. Je ne pus m'empêcher de crier et de pousser des sanglots. Mais, hélas ! mes larmes se tarirent promptement dans mes yeux, tant j'en avais versé la nuit précédente, et ce jour-là. « Mon « fils, mon fils chéri, disais-je, qu'est devenue la « consolation que vous m'avez toujours donnée ? « qui m'accordera la grâce de mourir pour vous, « ô mon fils Jésus ? » Voilà par quels gémissements je déplorais la mort de mon bien-aimé.

XV.

Il y eut alors grande joie dans les limbes quand l'âme du Christ y descendit, en délivra les pères

du genre humain et les patriarches, détruisit ce lieu d'attente, et ferma les portes de l'enfer, en sorte que nul chrétien ne peut à l'avenir y être précipité que par sa propre volonté, ni aucun de ceux qui y sont renfermés en sortir avant le grand jour du jugement. Il scella les portes de l'enfer de trois verrous mystérieux. Et voilà pourquoi nul homme, avant la mort du Sauveur, n'a pu les posséder jamais, je veux dire la contrition, la confession et la satisfaction.

XVI.

ANSELME.

Qu'arriva-t-il ensuite?

MARIE.

Après cela Joseph d'Arimathie, qui était disciple de Jésus, mais en secret, demanda à Pilate qu'il lui permit d'enlever le corps de son maître. Il lui dit entre autres choses : « Seigneur, si vous ne nous remettez ce corps, la mère du jeune homme qui vient de mourir, sa mère plaintive et désolée et dont nous partageons tous la souffrance, comme si celui qu'elle a perdu était notre fils unique, va expirer elle-même de douleur. » Alors le gouverneur romain s'enquit s'il était déjà mort, et après avoir interrogé le centurion sur tout ce qui était arrivé, il ordonna qu'on remit à Joseph le corps de Jésus. Celui-ci vint donc, et emporta le corps de Jésus. Retiens encore, ô Anselme, ce que je vais te dire ; ce point est digne de toutes tes lar-

mes. Pendant que Joseph descendait le corps, j'étais debout au pied de la croix, les yeux attachés sur mon bien-aimé. J'attendais que son bras fût dégagé des liens, pour le saisir et le couvrir de mes baisers. C'est ce que j'ai fait le plus tendrement qu'il m'a été possible. Lorsqu'il eut été descendu de la croix, ils le déposèrent sur la terre, à trois pas environ du lieu où il avait été crucifié. Alors, pressant sa tête contre mon sein, je me pris à pleurer amèrement : « Hélas ! hélas ! mon très doux fils, lui disais-je, quelle consolation puis-je trouver désormais, moi qui vois celui auquel j'ai donné le jour étendu sans mouvement devant mes yeux ! » Alors ce fut le tour de Jean l'Évangéliste. Il se précipita sur la poitrine de son bon maître en sanglotant et en disant : « O douleur ! hier je « puisais à cette source sacrée des paroles pleines « de douceur ; aujourd'hui elle ne m'en fournit « que de tristes et de lamentables. » Pierre vint aussi, il pleura bien amèrement celui qu'il avait renié la veille. Mais Marie-Madeleine pleura plus que tous les autres encore son Seigneur bien aimé. « Qui me remettra désormais mes péchés, « disait-elle ? qui m'excusera auprès de Simon et « auprès de ma sœur ? » Jacques arriva ensuite. On l'appelait le frère de mon fils à cause de sa ressemblance avec lui. Il s'écriait en fondant en larmes : « O mon Seigneur et maître, vous qui m'avez accordé la grâce spéciale de rappeler par mes traits vos traits adorables, hier votre aimable

visage ressemblait au mien ; mais qu'il est bien différent à cette heure ! Vos pieds et vos mains ont été déchirés par les clous, votre corps tout entier n'est qu'une vaste blessure depuis les pieds jusqu'à la tête, tandis que le mien, hélas ! est demeuré intact. » Alors il fit serment de ne prendre ni aliment ni boisson jusqu'à ce qu'il fût devenu semblable à lui. Les autres disciples accouraient aussi les uns après les autres et se lamentaient sur sa mort. Alors mon fils, pour ma consolation et celle de ses disciples, fut glorifié devant les siens. Toutes les plaies, toutes les meurtrissures de son corps s'effacèrent, à l'exception des cinq cicatrices qu'il portera jusqu'au jour du jugement, et il nous apparut dans une beauté aussi pure et aussi radieuse que s'il n'avait point souffert. Cette espèce de transfiguration fut pour nous tous une grande consolation dans nos peines.

Vint l'heure de l'ensevelir. Lorsque les disciples voulurent se mettre à l'œuvre, je retins de toutes mes forces mon bien-aimé avec les signes de la plus vive douleur, et ne permis qu'avec peine qu'on l'ensevelît. « Jean, ô disciple chéri, m'écriais-je, laissez-moi mon fils mort, puisque je n'ai pu le garder vivant. S'il est nécessaire que vous l'ensevelissiez, je vous en conjure, ensevelissez-moi avec lui. » Jean répondit : « Vous savez, ô dame bien aimée, qu'il n'a pu en être autrement, et que c'est ainsi que le genre humain a dû être racheté. » Je ne consentis enfin

qu'avec le plus sensible chagrin à ce qu'il fût enseveli. Quand il fut déposé dans le sépulcre je voulus y entrer avec lui, et je tombai dans une telle affliction que tous se mirent à fondre en larmes. Alors Jean essaya de me conduire à la ville et de m'éloigner du sépulcre. Mais je lui dis avec une voix entrecoupée de sanglots : « O Jean, qui devez m'être si cher, hélas ! ne me faites pas l'injure de me séparer de Jésus mon fils bien aimé ; je veux rester ici jusqu'à la fin de ma vie. » Et tous recommencèrent à pleurer. Jean me prenant enfin dans ses bras, et m'arrachant de ce lieu désolé avec une douce violence, me ramena dans la ville. Le peuple à l'aspect de mon vêtement arrosé de sang, parceque j'étais au pied de la croix et que le sang de Jésus avait coulé sur moi, criait à l'unisson et en gémissant : « O quel outrage on a fait aujourd'hui dans Jérusalem à cette noble dame et à son fils ? » Et ils compatissaient à ma douleur. Mais les Juifs, poussés par l'envie, enfermèrent vivant dans un mur Joseph d'Arimathie, pour le punir d'avoir donné la sépulture au Christ. La femme de l'infortuné montra depuis à ses fils la place où était son époux et leur père. Quarante ans après, lorsque Vespasien et Titus vinrent ruiner Jérusalem, ils trouvèrent Joseph encore vivant dans le même mur et l'en firent sortir. Les Juifs avaient vendu le Christ pour trente deniers ; on vendit alors trente Juifs pour un denier.

[Trois jours après sa mort, le divin Rédempteur brisa la pierre de son sépulcre. Après avoir conversé encore quelques semaines parmi les hommes, il remonta triomphalement aux cieux pour y prendre possession de la gloire qu'il avait conquise au prix de tant d'obéissance et de tant d'humiliations. Mais il crie toujours du haut de la croix à l'âme qu'il a rachetée.] (1)

« Mon épouse bien aimée, voyez les souffrances que j'ai endurées pour vous. Je n'ai point reculé devant un supplice infâme malgré mon innocence. Les blasphèmes, la flagellation, les clous, le fiel, j'ai tout accepté, parceque je vous ai aimée d'un grand amour. Rendez-moi donc tendresse pour tendresse. Portez avec moi votre croix. Vous me voyez dépouillé de vêtements, couvert de blessures, placé entre deux voleurs, attaché à un gibet d'ignominie avec des clous de fer, abreuvé de vinaigre et blessé au côté jusque dans la mort. Pouvais-je faire pour votre salut plus que je n'ai fait? »

Le fidèle lui répond : « Je vous entends, ô mon bien-aimé ; vous me montrez du haut de votre

(1) Les lignes renfermées dans les deux crochets ont été ajoutées par le traducteur pour lier ce qui précède avec ce qui suit. Gerberon nous apprend que la fin de ce dialogue a été empruntée à un des manuscrits de la bibliothèque de M. de Thou. Mais en nous révélant ce détail, il ajoute que les deux morceaux ont peu de rapport entre eux. Nous avons essayé de les rattacher l'un à l'autre. Nous réclamons la responsabilité de cette intercalation.

croix tout ce que vous avez souffert. O Jésus, vous qui étant le souverain des anges, avez daigné devenir pour ma rédemption l'opprobre des hommes, vos souffrances et votre sang ne demeureront pas stériles. Regarde, ô mon âme, celui dont les pieds et les mains sont percés de clous, dont le corps est inondé d'une rosée de sang, n'est rien moins que ton créateur et ton Dieu. Examine-le bien. Il repose étendu sur le bois du sacrifice, non comme sur une couche molle et délicate, mais agonisant, et les muscles cruellement tendus. Pourrais-tu l'y contempler sans larmes et sans lui rendre amour pour amour, existence pour existence? O Jésus, salut éternel du genre humain! O merveilleuse et charitable bonté! O mon Sauveur, vous êtes le Dieu de la gloire infinie, et vous n'avez pas rougi de ramper à la manière d'un abject vermisseau. O miroir, ô splendeur des anges! vous êtes monté sur l'arbre de votre croix, et, embrassant de vos membres chacun de ses rameaux, vous avez répandu votre sang précieux par les racines de votre corps. Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné? Je prendrai dans mes mains le calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur. Graces immortelles soient rendues à Dieu!

MÉDITATION ONZIÈME.

DOUCEUR DE JÉSUS-CHRIST DANS SA PASSION.

Jésus a été doux quand il inclina la tête et rendit le dernier soupir ; doux, quand il étendit les bras ; doux, quand son côté fut ouvert par la lance ; doux, quand ses deux pieds furent percés d'un seul clou.

Doux, quand il inclina la tête. En inclinant la tête sur la croix, il semble dire à sa bien-aimée : « O ma bien-aimée, combien de fois as-tu désiré un baiser de ma bouche, alors que tu me disais par la voix de mes compagnons : Qu'il me donne un baiser de ses lèvres ! Me voilà prêt ; j'incline ma tête ; je présente ma bouche à tes pieux désirs ; donne-lui autant de baisers qu'il te plaira. Ne dis pas, dans l'ignorance de ton cœur, je ne veux pas de ce baiser, dépourvu d'éclat et de beauté, mais de ce baiser glorieux dont les anges convoitent incessamment les délices dans le ciel. Ne te laisse pas ainsi égarer, car si tu ne commences par baiser cette bouche qui a goûté au calice d'amertumes, tu ne pourras jamais t'élever jusqu'à celle qui a été glorifiée. Presse donc tendrement la bouche que je te présente aujourd'hui ; sans doute elle n'a ni éclat ni beauté, mais elle ne manque point de grâce. »

Doux, quand il étendit les bras. En étendant les bras, il nous apprend qu'il désire ardemment nous serrer contre son cœur, et je crois l'entendre dire : « O vous qui êtes fatigués et qui portez le poids du jour, venez réparer sur ma poitrine et au sein de mes embrassements vos forces épuisées. Regardez, me voilà prêt; mes bras sont assez vastes pour vous contenir tous. Venez donc tous sans exception, et que personne ne craigne d'être repoussé. Je ne veux pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive; mes délices les plus chères sont d'habiter avec les enfants des hommes. »

Doux, quand son côté fut ouvert par la lance. Cette blessure ne nous a-t-elle pas révélé les trésors infinis de sa bonté, c'est à dire toute la tendresse que son cœur avait pour nous

Doux, quand ses deux pieds furent percés d'un seul clou. Par là il semble nous adresser ce consolant langage ; « Considérez-moi bien ! Vous vous imaginez peut-être que je vais prendre la fuite, et vous hésitez à approcher de moi, parce que vous savez que je suis rapide à la course et que je bondis comme le jeune chevreau. Détrompez-vous; mes pieds sont retenus à la croix par un lien de fer. Il me serait impossible de vous échapper, c'est la miséricorde qui m'enchaîne à la croix. Je ne vous fuirai donc pas, comme l'ont mérité vos péchés; regardez encore, mes mains sont percées de clous. »

O Jésus débonnaire, maître plein d'humilité, Seigneur compatissant, vous êtes doux à notre cœur, doux à notre bouche, doux à notre oreille. Votre aménité surpasse toute mesure et toute expression. Vous êtes tendre, miséricordieux, puissant, sage, bienfaisant, libéral sans prodigalité; vous êtes la douceur, la suavité infinie. Vous êtes seul le souverain bien. Vous êtes le plus beau parmi les enfants des hommes. Votre éclat et votre grâce ne connaissent rien qui leur soit comparable; vous avez été choisi entre mille; vous êtes tout entier digne de nos désirs. La beauté convient à la beauté. O mon doux Seigneur, mon âme tout entière vole en ce moment dans vos bras et soupire après vos chastes baisers. Je ne cherche que vous, quand même il ne me serait promis aucune récompense. Supprimez le paradis, détruisez l'enfer, que m'importe? je continuerai de m'attacher encore à vous à cause de votre miséricordieuse bonté et pour vous-même. Vous êtes ma pensée de tous les moments, ma parole et mon action.

Ainsi soit-il.



MÉDITATION DOUZIÈME.

MERVEILLES ET PROFONDEUR DU MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION.

Ame chrétienne, âme ressuscitée d'une mort funeste, âme que le sang d'un Dieu racheta et délivra d'une servitude lamentable, l'heure est venue de réveiller ton intelligence, de te souvenir de ta résurrection, de repasser dans ta mémoire la félicité de ta rédemption et de ta déliyrance. Demande-toi à toi-même où réside et quelle est la vertu de ton salut. Médite-la incessamment; que la contempler soit ton plus doux plaisir; arrache-toi à tes langueurs et à tes dégoûts; fais violence à ton cœur; tourne vers ce but sacré toutes tes pensées, apprends à connaître la bonté de ton Rédempteur; enflamme-toi d'amour pour celui qui t'a sauvée. Savoure le rayon des divines paroles; exprimes-en un suc plus exquis que le miel; nourris-toi de cet immortel aliment. Savoure-le par la pensée; exprimes-en le suc par la connaissance; nourris-toi de ce pain fortifiant dans l'amour et l'allégresse. Que ta joie, que tes félicitations, que tes cantiques de bonheur éclatent tout à la fois pendant que tu manges ce pain des anges.

Où réside donc et quelle est la vertu qui opéra ton salut? Il est bien certain que c'est le Christ qui

t'a ressuscitée. Voilà le bon Samaritain qui t'a guérie; voilà l'ami débonnaire qui t'a rachetée et délivrée au prix de sa vie elle-même. Le Christ, ai-je dit. Donc la vertu qui opéra ton salut est la vertu du Christ. Mais où réside cette vertu du Christ? « Sa puissance est dans ses mains; là est le secret de sa force. » Sa puissance est dans ses mains, parcequ'elles ont été attachées ignominieusement aux bras d'une croix. Mais quelle force, diras-tu, peut renfermer une faiblesse si profonde? Quelle grandeur découvrirais-je dans un pareil abîme d'humiliations? Enfin qu'y a-t-il à vénérer au milieu de tant de mépris? Le mystère n'est caché que parcequ'il s'accomplit dans la faiblesse; il n'est secret que parcequ'il s'environne d'abaisséments; il n'est occulte que parcequ'il est recouvert de mépris. O puissance cachée! Un homme suspendu à la croix y suspend avec lui la mort éternelle qui pesait sur l'humanité tout entière! Un homme attaché à un bois ignominieux en fait descendre le monde tout entier, asservi à la mort éternelle! O puissance secrète! Un homme condamné avec des voleurs sauve les hommes condamnés avec les démons! Un homme étendu sur le bois de l'infamie attire tout à lui. O vertu occulte! Une seule âme, qui rend le dernier soupir dans les tortures, arrache de l'enfer un nombre incalculable d'âmes! Un homme reçoit la mort du corps et tue la mort des âmes!

Pourquoi, Seigneur débonnaire, pourquoi com-

patissant Rédempteur, Sauveur tout puissant, pourquoi avez-vous recouvert de tant d'humiliations une vertu si étonnante? Vouliez-vous tromper le démon qui, en trompant l'homme, l'avait déshérité du paradis? Mais la vérité ne trompe jamais personne. Celui qui ignore la vérité, celui qui ne la croit pas, se trompe lui-même. Il faut en dire autant de celui qui, en voyant la vérité, la méprise et la hait. La vérité ne trompe donc personne. Vouliez-vous que le démon se trompât lui-même? Mais si la vérité ne trompe personne, elle ne tend non plus aucun piège pour y attirer notre faiblesse, quoique cette figure soit usitée pour exprimer une simple permission. Vous n'avez pas revêtu la forme humaine avec l'intention de vous cacher, après vous être fait connaître, mais avec le but de vous révéler à ceux qui ne vous connaissent pas. Je suis Dieu véritable et homme véritable, avez-vous dit; et vous l'avez prouvé par vos œuvres. Si votre incarnation fut cachée, elle le fut d'elle-même, mais non de dessein prémédité; elle s'opéra dans le secret non pour s'envelopper de voiles, mais pour s'accomplir suivant l'ordre que vous lui aviez tracé; non pour tromper qui que ce fût au monde, mais pour qu'elle eût lieu comme il le fallait. Occulte signifie donc seulement qu'elle n'a point été révélée à tous: car, bien que la vérité ne se manifeste point à tous, elle ne se refuse néanmoins aux désirs de qui que ce soit. Ainsi donc, ô Seigneur, ce n'est ni pour

tromper personne, ni avec la pensée que personne s'y trompât, que vous avez agi par ces voies. Vous avez tout conduit selon votre vérité, pour exécuter ce que vous aviez résolu, et comme il fallait l'exécuter. Silence donc donc à l'impie ! S'il s'égaré dans votre vérité, qu'au lieu de s'en prendre à vous, il n'en accuse que lui-même et sa propre fausseté.

Le démon avait-il contre Dieu ou contre l'homme quelques griefs légitimes, pour que le Très-Haut, dans l'accomplissement de ses vues de miséricorde sur la nature humaine, recourût vis-à-vis de lui à la voie du mystère plutôt qu'à la force ouverte, afin qu'après avoir terrassé injustement l'homme de qui il n'avait reçu aucun mal, Satan perdît à bon droit la domination qu'il exerçait sur les artisans de l'injustice ? Mais Dieu, certes, ne devait rien au démon. Quant à l'homme, il ne devait au tentateur que la réciprocité. Il lui avait cédé autrefois, en succombant au péché, une victoire facile ; aujourd'hui il devait travailler à le vaincre et lutter contre lui jusqu'à la mort, en gardant une justice inviolable. Mais ces généreux efforts eux-mêmes, l'homme ne les devait qu'à Dieu. La raison en est simple. Ce n'est pas le démon, c'est Dieu qu'il avait offensé. En second lieu, l'homme n'était pas l'ouvrage du démon ; le démon et lui étaient des créatures sorties des mains de Dieu. Enfin, si le démon mettait l'homme à la torture, il lui faisait sentir la joug bien moins

par zèle pour l'équité que par un instinct de perversité; bien moins par l'ordre du Tout-Puissant que par sa permission; bien moins pour satisfaire à la justice du démon qu'à la justice de Dieu. Rien par conséquent n'exigeait de la part du démon que Dieu dissimulât sa force vis-à-vis de lui, ou ajournât le grand œuvre de notre salut,

Est-ce quelque nécessité fatale qui contraignit le maître de l'univers à descendre jusque-là? L'Éternel fut-il réduit à se fatiguer à la manière de l'homme pour venir à bout de son œuvre? Mais toute nécessité, toute impossibilité est subordonnée à ses souverains décrets. Ce qu'il veut arrive nécessairement; ce qu'il ne veut pas est impossible à tout jamais. C'est donc uniquement par un acte de sa volonté suprême, et comme sa volonté ne peut être que bonne, c'est uniquement par un acte de sa bonté infinie qu'il a agi de la sorte. Dieu n'avait pas besoin de cette voie pour sauver l'homme; mais l'homme en avait besoin pour solder à Dieu la dette de sa justice. Dieu n'avait pas besoin de tant de souffrances et de labeurs; mais l'homme en avait besoin pour sceller par là sa réconciliation avec le Dieu qu'il avait outragé. Dieu n'avait pas besoin de ces prodigieux abaissements; mais l'homme en avait besoin pour être arraché par là du gouffre de l'enfer. La nature divine n'avait pas besoin de s'humilier ni de souffrir. Que dis-je? Elle ne l'a même pas pu. Mais la nature

humaine devait nécessairement subir ces rudes épreuves pour être rétablie dans la dignité de sa destination primitive. Toutefois, ni elle ni tout ce qui n'est pas Dieu ne pouvait par ses propres forces s'élever jusqu'à cette réhabilitation. Car l'homme n'est réintégré dans la fin pour laquelle il a été créé qu'à la condition de ressembler aux anges, en qui ne réside aucun péché ; ressemblance qu'il lui est impossible d'atteindre s'il n'a obtenu pour toutes ses iniquités une rémission qui ne s'accorde qu'à la plénitude de la satisfaction. Or cette satisfaction doit être de telle nature que le pécheur, ou un autre à sa place, offre à Dieu un bien qui lui appartienne en propre, un bien qui ne soit pas une dette, et qui surpasse en valeur tout ce qui n'est pas Dieu. Si le péché n'est pas autre chose qu'une offense à la majesté divine, et s'il est interdit à l'homme d'outrager Dieu, même quand il en devrait résulter la destruction absolue de tout ce qui n'est pas Dieu, l'immuable vérité comme la droite raison exigent impérieusement que le pécheur, en réparation de l'honneur qu'il osa dérober à Dieu, lui restitue quelque chose d'un prix supérieur à la créature pour laquelle il n'aurait pas dû l'offenser. Cette offrande expiatoire, la nature humaine, abandonnée à sa propre misère, ne la possédait pas. D'autre part, il lui était impossible de se reconcilier avec son maître sans la réparation qui lui était due. Qu'arriva-t-il donc ? Pour que la justice de

Dieu ne laissât pas subsister dans son royaume le désordre du péché sans le régler et le faire rentrer dans les plans de sa providence, sa bonté infinie vint en aide à l'humanité. Le Fils de Dieu attira donc à sa personne éternelle notre nature afin de devenir homme-Dieu dans l'unité de cette même personne, c'est à dire un être qui possédât tout ce qui surpassait non seulement toute essence qui n'est pas Dieu, mais même toutes les dettes que l'homme devait acquitter, et qui, sans rien devoir en son propre nom, payât pour tous les infortunés débiteurs impuissants à se libérer par eux-mêmes. On le comprend en effet ; la vie de cet homme-Dieu est infiniment plus précieuse que tout ce qui n'est pas Dieu, et elle surpasse de beaucoup la dette que les pécheurs doivent acquitter pour leurs transgressions. Si le déicide des Juifs surpasse en noirceur tous les péchés qui se peuvent imaginer, quelque nombreux et quelque grands qu'ils soient, hormis ceux qui s'attaquent à la personne de Dieu, il est de toute évidence qu'il y avait dans sa vie divine infiniment plus de bonté que de malice dans tous les péchés qui ne s'attaquent point à la personne de Dieu. Eh bien ! cette vie précieuse que cet homme ne devait pas perdre en vertu d'une dette, parce qu'il n'avait jamais failli, il la sacrifia volontairement et sur un domaine qui lui était propre, pour rétablir l'honneur de son Père. Il la sacrifia le jour où il permit à des impies de la lui ravir pour satis-

faire à la justice éternelle, voulant prouver à tous les autres hommes, par son exemple, qu'ils ne doivent jamais trahir la justice de Dieu, même en face de la mort qu'ils subiront nécessairement un jour ou l'autre, puisque celui qui n'était pas soumis à la dette de la mort, et qui pouvait légitimement s'y dérober sans enfreindre la justice, l'avait acceptée librement, alors qu'elle lui était infligée dans les intérêts de la justice. La nature humaine paya donc dans la personne de cet homme volontairement, sans rien devoir et sur un bien qui lui appartenait en propre, afin de se racheter dans la personne de tous les autres, chez qui elle ne trouvait pas les moyens de s'acquitter. Dans l'admirable économie de ce mystère qu'aperçois-je ? la nature divine qui s'abaisse ? non, mais la nature humaine qui s'élève ! la nature divine qui s'éclipse ? non, mais la nature humaine qui est miséricordieusement secourue.

De plus, ce n'est pas par suite de quelque nécessité fatale que la nature humaine souffrit dans la personne de ce juste ; chez elle tout fut volontaire et libre. Ce n'est pas à la violence qu'elle succomba, c'est par une bonté toute spontanée qu'elle endura avec une patience et une compassion au dessus de toute louange tous les maux que lui suscita une volonté perverse. Ce n'est pas à la contrainte de l'obéissance qu'elle céda, mais aux sages dispositions du Père. En effet, ce n'est pas le Père céleste qui prescrivit impérieusement

à cet homme de mourir; lui seul, sachant bien que le sacrifice de sa vie serait agréable à son Père et salutaire aux hommes, se détermina de son plein gré. La raison le saisit sans peine. Le Père ne pouvait lui demander une immolation qu'il n'avait pas le droit d'exiger; d'autre part une offrande de ce prix ne pouvait manquer de plaire au Tout-Puissant, quand elle lui était présentée par son Fils avec une volonté si pure et dans toute la plénitude de sa liberté. En obéissant au Père, il demeura donc entièrement libre, puisque ce fut lui qui se porta volontairement à un acte qu'il savait devoir être agréable au Père et profitable aux hommes. Enfin, comme c'est le Père qui lui donna cette bonne volonté, toute libre qu'elle était, ce n'est pas sans raison que l'on dit de lui qu'il l'a reçue comme un ordre du Père. C'est dans ce sens qu'il a obéi au Père jusqu'à la mort; qu'il s'est conformé aux injonctions du Père; qu'il a bu le calice que lui présentait le Père. Car la perfection et la liberté absolue de l'obéissance consistent pour la nature humaine à soumettre spontanément sa volonté, qui est libre, à la volonté du Seigneur, et à tourner vers le bien, avec la plénitude de sa liberté, cette bonne volonté qu'elle a reçue, sans subir la moindre contrainte. C'est ainsi que cet homme-Dieu rachète tous les autres, en imputant sur la dette que nous avons contractée celle qu'il acquitte de son propre mouvement. A ce prix auguste, l'homme n'est point seulement

affranchi de la servitude ; mais toutes les fois qu'il revient avec de dignes fruits de pénitence, il est accueilli favorablement, quoique cette même pénitence ne soit point promise aux pécheurs. Comme le mystère de notre salut s'est accompli sur la croix, nous disons que c'est par la croix que le Christ nous a rachetés. Tous ceux qui veulent approcher de cette grâce avec les sentiments d'amour qu'elle réclame sont sauvés ; tous ceux au contraire qui la dédaignent et la répudient sont justement condamnés, débiteurs infidèles qui refusent d'acquitter leurs dettes.

Tu l'entends, ô âme chrétienne ! Voilà qu'elle est la vertu qui opéra son salut. Voilà à quelle cause tu dois ta liberté ! Voilà quelle est la rançon de ta délivrance ! Tu gémissais dans une dure captivité ; c'est par là que tu as été heureusement affranchie. Tu pleurais dans l'exil ; c'est par là que tu as été rendue aux douceurs de la patrie. Tu étais perdue et privée de toutes ressources ; c'est par là que tu as été rétablie dans ton premier état. Tu dormais du sommeil de la mort ; c'est par là que tu as été arrachée au tombeau. Oui, mange, ô homme, rumine, savoure au fond de ton cœur ce grand et sublime mystère, chaque fois que tu reçois la chair et le sang de ce divin Rédempteur. Qu'il soit ici-bas ton pain de tous les jours, ton aliment réparateur, ta provision de voyage. Car c'est par lui et par lui seulement que tu demeureras en Jésus-Christ et Jésus-Christ en toi ; par

lui et par lui seulement que ta foi sera parfaite dans la félicité future.

Mais que fais-je, ô mon Sauveur ? O vous qui avez consenti à mourir pour que je vécusse, comment me réjouir d'une liberté qui est le fruit de vos chaînes ? Comment me féliciter de mon salut, s'il est enfanté par vos douleurs ? Comment me glorifier de ma vie, si elle ne subsiste que par votre mort ? Puis-je me réjouir des maux que vous avez soufferts et de la cruauté des barbares qui vous ont ainsi traité ? S'ils ne vous avaient pas persécuté, vous n'auriez pas souffert, et si vous n'aviez pas souffert tous ces biens n'existeraient pas. Ou bien si je pleure sur tant d'indignités, comment me réjouirai-je des biens qu'elles ont produits, et qui sans elles n'eussent jamais existé ? Mais il y a un fait indubitable, c'est que la méchanceté des impies n'a rien pu contre vous que de votre libre consentement, et que vous n'avez rien souffert que dans la plénitude de votre miséricordieuse volonté. Je dois donc, d'une part, abhorrer leur cruauté ; de l'autre imiter votre mort et vos souffrances ; en compatissant à vos douleurs, chérir votre volonté miséricordieuse, lui rendre grâces et me glorifier en toute sécurité des biens infinis que vous m'avez prodigués.

Ainsi donc, ô faible et chétive créature, abandonne au jugement de Dieu la barbarie de ceux qui l'ont immolé, et occupe-toi de la reconnaissance que tu dois à ton Sauveur. Considère ce que

tu étais devenue, et ce qui a été fait pour toi. Examine de quel amour est digne celui qui daigna ainsi avoir pitié de ta misère. Contemple quelle était la grandeur de ta détresse, et quelle fut la grandeur de sa miséricorde ; puis, vois quelles actions de grâces tu lui dois et quelle tendresse il réclame. Tu t'agitais dans les ténèbres, sur une pente dangereuse et glissante, suspendue au dessus du gouffre sans issue de l'enfer. A ton cou pesait, comme un plomb fatal, un poids immense qui t'entraînait vers l'abîme. Sur ta tête un fardeau accablant et intolérable : par tout, autour de toi, des ennemis invisibles qui te poussaient de toute leur énergie vers ta ruine. Ainsi plus de secours à attendre pour toi, et tu l'ignoraux, ô douleur ! parceque tu avais été conçue et enfantée sous l'anathème. Oh ! dans quelle lamentable situation te trouvais-tu plongée, et qu'allais-tu devenir ? Frémis d'épouvante à cette pensée. Tremble de tous tes membres à cet affreux souvenir. Alors, ô miséricordieux Seigneur Jésus-Christ, vous avez brillé à mes regards affaiblis, comme la douce et vivifiante lumière du soleil, sans que je vous implorasse, et même contre mon attente. Vous m'avez montré à moi-même tel que j'étais. Vous avez rejeté loin de mes épaules le plomb funeste qui m'entraînait vers l'abîme ; vous avez écarté le fardeau qui m'accablait. Les ennemis qui me poussaient violemment à ma ruine, vous les avez repoussés en vous jetant entre eux

et moi. Vous m'avez appelé d'un nom nouveau qui est formé de votre propre nom. J'étais tristement courbé vers la terre; vous m'avez relevé par votre présence, en me disant : « Aie confiance : voilà que je t'ai racheté ; j'ai donné ma vie pour toi. Si tu me demeures fidèlement attaché, tu échapperas aux maux dans lesquels tu étais plongé, et tu ne tomberas point dans l'abîme auquel tu courais. Au lieu de cela, je te conduirai dans mon royaume ; je te ferai l'héritier de Dieu et le cohéritier de ma gloire. » Depuis ce moment, ô mon libérateur, vous m'avez pris sous votre tutelle, afin que rien ne pût nuire à mon âme, à moins qu'elle n'y consentît. Et voilà que sans m'être encore attaché fidèlement à vous, comme vous me l'aviez conseillé, vous attendez patiemment que je m'engage à votre service, afin que vous puissiez tenir votre parole. Oui, Seigneur, tel était mon triste sort, et c'est là ce que vous avez fait pour moi. Je marchais dans les ténèbres, puisque je ne me connaissais pas moi-même ; sur un terrain glissant, puisque ma faiblesse m'entraînait au péché ; le long d'une pente rapide, et au dessus du chaos de l'enfer, puisque par mes premiers parents j'étais tombé des hauteurs de la justice dans le gouffre de l'injustice qui conduit à l'enfer, et de la félicité bienheureuse dans la misère du temps, qui est un acheminement vers la misère de l'éternité. Le poids du péché originel m'attirait au précipice ; sur ma tête pesait, comme

un fardeau qui m'écrasait, le jugement de Dieu. Les démons, mes ennemis, me poussaient de tout leur pouvoir, afin de rendre ma condamnation plus terrible, en me faisant commettre de nouveaux péchés. A ce dernier degré d'infortune et quand je n'avais plus aucun secours à espérer, vous avez brillé à mes yeux, ô soleil de justice, et vous m'avez montré à moi-même tel que j'étais. Comment cela ? C'est qu'au moment où je ne pouvais encore connaître ces vérités, vous les avez enseignées à ceux qui étaient avant moi, et ensuite à moi-même, sans attendre que je vous demandasse de me les révéler. Vous avez éloigné de moi le plomb qui m'entraînait, le fardeau qui pesait sur ma tête, les ennemis qui me poussaient avec la dernière violence. Vous avez fait tout cela quand vous avez écarté le péché dans lequel j'avais été conçu et enfanté, la sentence de damnation qui en était la suite, et les esprits malfaisants auxquels vous avez défendu de nuire à mon âme. Vous m'avez baptisé du nom de chrétien, c'est à dire de votre nom lui-même, par lequel je déclare hautement, et vous, vous reconnaissez, que je suis au nombre de ceux que vous avez rachetés. Ce n'est pas tout encore. Vous m'avez tendu la main, et vous m'avez élevé jusqu'à votre amour et à votre connaissance. Vous m'avez donné la confiance que mon âme, pour laquelle vous avez sacrifié votre vie, sera sauvée ; et vous m'avez promis, à moi faible créature, votre propre gloire, si je marchais sur

vos traces. Et voilà que sans avoir encore essayé de vous suivre, que dis-je? après être retombé bien des fois dans les péchés dont vous m'aviez délivré, vous attendez encore avec longanimité que je vous suive, afin de me récompenser, comme vous me l'avez promis.

Considère, ô mon âme, et vous, ô facultés les plus intimes de mon être, examinez attentivement tout ce que lui doit ma substance tout entière. Certes, Seigneur, je me dois tout entier à votre amour, puisque vous êtes l'auteur de ma vie; je me dois tout entier à vous, puisque vous avez daigné me racheter; je me dois tout entier à vous en échange de vos magnifiques promesses, ou, à parler plus juste, je dois à votre amour infiniment plus que moi-même; je vous dois toute la distance incommensurable qu'il y a entre vous et moi, pour qui vous vous êtes donné vous-même, et à qui vous vous promettez vous-même. Je vous en conjure, Seigneur, faites que je goûte par la dilection ce que je goûte par la connaissance. Faites que je sente par la charité ce que je comprends par l'intelligence. Je vous dois infiniment plus que moi-même, mais je n'ai pas davantage, et ce peu que je suis il m'est encore impossible de vous le rendre par mes propres forces. Attirez, Seigneur, à votre tendresse, attirez tout entier ce que je suis. Tout ce que je suis vous appartient par la création; faites qu'il vous appartienne tout entier par l'amour. Seigneur, vous le voyez, mon cœur

est en votre présence. Il essaie d'aller à vous, mais par lui-même il ne peut rien; faites vous-même ce qu'il ne peut faire. Introduisez-moi dans le sanctuaire le plus secret de votre amour. Je demande, je cherche, je frappe. Vous qui faites que je demande, faites aussi que je reçoive. Vous m'accordez la grâce de chercher, accordez-moi la grâce de trouver. Vous m'enseignez à frapper, ouvrez à celui qui frappe. A qui donnerez-vous, si vous refusez à qui demande? Quel est l'homme qui trouvera, si celui qui cherche est trompé dans son espérance? A qui ouvrirez-vous, si vous fermez à celui qui frappe? Quelle récompense réservez-vous à celui qui ne prie pas, si vous refusez votre amour à celui qui vous prie? Le désir me vient de vous, que l'accomplissement de ce désir m'en vienne également. Attache-toi à lui, ô mon âme, attache-toi à lui jusqu'à l'importunité! O clément, ô débonnaire Seigneur, ne la rejetez pas! Elle languit de la faim de votre amour, réconfortez-la; que votre dilection la rassasie; que votre amour l'engraisse; que votre charité la remplisse; qu'elle s'empare de ma substance, qu'elle me possède tout entier; car vous êtes avec le Père et l'Esprit saint le seul Dieu béni dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

MÉDITATION TREIZIÈME.

JÉSUS-CHRIST CONSIDÉRÉ DANS SON HUMANITÉ.

Attrait, piété, avantage, tout surabonde dans la très sainte nativité et dans l'enfance de notre Sauveur. Attrait quant à l'allégresse, piété par rapport à la souffrance, avantage dans sa signification et ses fruits. Qu'y a-t-il de plus agréable, en effet, que de voir, des yeux de la chair, celui qui est certainement le créateur de l'homme? Qu'y a-t-il de plus propre à nourrir la piété de cette même créature que de contempler avec le regard de l'évidence l'éternité elle-même, qui commence d'une manière aussi ineffable que prodigieuse, et la sublime infinie qui s'abaisse dans la personne de Jésus-Christ, notre Seigneur, auguste médiateur entre Dieu et l'homme? O merveille! Celui qui réside de toute éternité dans le sein du Père est conçu dans le sein d'une Vierge! Celui qui naquit à l'origine des siècles du Père céleste, sans le secours d'une mère, naît dans le temps d'une mère sans le concours d'un père! Celui qui donna à la terre pour parure les plantes et les arbres, qui orna le firmament de vastes et nombreux luminaires, qui peupla les mers d'une multitude de poissons, s'enveloppe d'humbles langes! Celui que ne peut contenir l'immensité des cieux s'enferme dans l'étroit espace d'une

crèche et se nourrit du lait maternel ! Il grandit en sagesse celui dont la sagesse ne connaît ni commencement ni fin, ou plutôt qui est la sagesse de Dieu le Père ; en âge, celui dont l'éternité ne peut pas plus s'accroître que défaillir ; en grâce, celui qui est l'auteur, le conservateur, le rémunérateur de toutes les grâces ! Il vit dans la docilité et la soumission à ses parents, celui qu'adore toute créature et devant qui tout genou s'incline ! Ajoutons, si vous le permettez, qu'il se fait baptiser, c'est à dire que le maître est baptisé par l'esclave, le Dieu par l'homme, le monarque couronné par le simple soldat. Celui que les anges servent avec respect est tenté par les démons. L'aliment a faim, la source a soif, la voie se fatigue, la hauteur s'abaisse, la force s'affaiblit, la vigueur se débilite, la gloire s'éclipse, la joie s'attriste, l'allégresse répand des larmes, la majesté se dégrade, et la vie meurt.

O Jésus débonnaire, que vous êtes doux pour le cœur qui médite votre tendresse et qui vous aime ! Mais d'où vient que vous êtes plus doux encore pour le cœur qui vous chérit, lorsqu'il vous considère dans votre chair soumise à la mort que lorsqu'il vous considère dans votre essence éternelle de Verbe ; plus doux lorsqu'il vous envisage dans vos terrestres-abaissements que lorsqu'il vous envisage dans vos célestes grandeurs ? Je ne saurais le dire parcequ'il m'est impossible de le comprendre pleinement. Oui, il est plus

délicieux à la pensée qui vous aime tendrement de vous contempler naissant dans le temps d'une mère virginale, que de vous contempler engendré du Père avant les premiers feux du jour et dans vos royales splendeurs; de vous voir anéanti et revêtant la forme de l'esclave que de vous voir dans la forme de Dieu, égal à Dieu lui-même. Il est plus doux de vous voir mourant en face des Juifs sur un bois ignominieux, que régnant au haut du ciel sur les anges; abaissé au dernier rang parmi les créatures que préposé au gouvernement de l'empire universel; homme, endurant toutes les misères de l'homme, que Dieu agissant en Dieu, maître de toutes choses; rédempteur de ceux qui avaient péri, que créateur de ceux qui n'existaient pas. Oh! qu'il est doux, ô Jésus débonnaire, de vous apercevoir à travers ces pieux souvenirs et dans le secret de son cœur, conçu pour nous dans les pudiques entrailles d'une vierge immaculée, naissant d'une mère qui vous enfanta sans altérer sa virginité, enveloppé de pauvres langes, couché dans une crèche grossière, endurant patiemment les outrages, vous taisant au milieu des opprobres, lavant les pieds de vos disciples, les essuyant de vos propres mains avec un linge, prolongeant votre prière pendant la nuit, baigné d'une sueur de sang, vendu pour trente deniers, trahi par le baiser de Judas, saisi par des malfaiteurs armés de bâtons et d'épées; garrotté, jugé, condamné à une rude

flagellation ; conduit au supplice comme un innocent agneau ; n'ouvrant pas même la bouche quand on vous maltraite, ne répondant pas un seul mot aux accusations injustes, indignement souffleté, muet sous cet affront ; déchiré par les verges, couvert de livides meurtrissures, inondé de crachats, revêtu d'un manteau d'écarlate ; couronné d'épines, adoré en signe de mépris, frappé à la tête avec un roseau, livré à la dérision sous une robe blanche comme un insensé, condamné à la mort, portant votre croix, étendu sur le gibet, priant pour vos bourreaux, abreuvé de vinaigre, nourri de fiel, injurié par un voleur, répandant votre sang sacré par les cinq blessures de votre corps, inclinant votre tête adorable, rendant votre esprit, et remettant aux mains du Père votre âme bien aimée. Tout cela, ô mon Sauveur, vous l'avez souffert pour nous. Toutes ces douleurs engendrent et accroissent en nous de plus en plus l'allégresse, la confiance, la consolation, l'amour et le désir !

Qui, en effet, ne s'abandonnerait aux transports d'allégresse ? Qui ne se féliciterait sans mesure, en voyant non seulement le Créateur s'incarner pour sa créature, mais supporter pour elle tant de cruautés et d'outrages ? Qu'y a-t-il de plus suave à méditer en soi-même ? Quelle est la réflexion plus douce et plus savoureuse ? Quel souvenir est plus propre à inspirer la joie ? Je le demande, qui pourra me ravir ma place dans le royaume

où règne déjà environné de la toute-puissance celui qui est mon frère et ma propre chair? Quel est l'événement qui me causera quelque affliction, lorsque mes espérances, et quelles espérances! reposent sur tant de certitude! quelle place restet-il pour les tristesses de ce monde dans un esprit constamment occupé de ce précieux mystère! Il n'engendre pas en nous moins de confiance, puisqu'il nous enflamme d'amour pour notre Créateur. Certes, l'attente qui naît dans notre âme, à la contemplation de l'humanité dans la personne de Jésus-Christ, n'a rien de présomptueux et ne sera point trompée. Comment n'espérerais-je pas que j'arriverai au bonheur des élus, quand je vois le Créateur de tout ce qui respire daigner mourir pour moi? Son sang divin a jailli pour moi de son côté. Comment n'aurais-je pas la ferme confiance qu'il m'a racheté, quand c'est pour moi, je ne l'ignore pas, qu'il a payé une rançon si auguste et d'un tel prix? L'eau a jailli également pour moi de son côté. Comment douterais-je encore qu'il m'ait purifié de toutes mes souillures, puisqu'il est certain que j'ai été lavé par l'eau qui est sortie des entrailles miséricordieuses de mon Sauveur? Oui, son sang a coulé; oui, l'eau a coulé, l'un pour la rédemption, l'autre pour la purification de celui qui a été racheté; l'un pour briser les chaînes du captif, l'autre pour laver celui qui était impur. Le Fils s'est livré pour moi, c'est à dire pour un pauvre esclave, afin de m'acheter mon héritage

au prix de sa mort. Comment donc ne me croirais-je pas l'héritier du ciel, l'héritier de Dieu, et le cohéritier de Jésus-Christ? Lorsque j'étais l'ennemi de Dieu, je suis rentré en grâce avec lui par l'holocauste de son Fils. Maintenant que je suis justifié par son sang, comment ce même sang ne me préserverait-il pas de sa colère? Le Père des miséricordes n'a pas épargné son propre Fils. Que dis-je? Il l'a sacrifié pour moi. Comment ne m'aurait-il pas tout donné en me le donnant? Quel ennemi se lèvera pour m'accuser, puisque sa charité couvre la multitude de mes prévarications? Son sang rédempteur crie du fond de la terre bien plus efficacement que celui d'Abel, et le cœur de son Père demeurerait insensible à la voix d'une si grande clameur!

Ah! loin de moi, Jésus débonnaire, loin de moi le malheur de rester sans compassion et sans entrailles en vous voyant mourir pour moi! Quoi! vous êtes crucifié devant mes yeux, et ce spectacle n'attendrirait pas mon cœur! votre glaive brille à mes regards, et il ne transpercerait pas mon âme! mon doux Jésus, quel intérêt ai-je donc à souffrir avec vous? Ah! cette correspondance à vos douleurs n'est pas moins utile pour moi. Comment en serait-il autrement? Si l'apôtre par la bouche duquel vous parliez a vu et compris la vérité, n'est-il pas certain « que pour régner avec vous il faut avoir souffert avec vous? » N'est-il pas dit ailleurs: « Si nous mourons avec lui, nous vivrons également

« avec lui. » Mais pour que cette généreuse correspondance à vos douleurs germe dans une âme, il faut que l'amour y soit fervent, parcequ'il est impossible d'aimer ardemment sans souffrir avec l'objet aimé des adversités qui lui arrivent, ou se réjouir avec lui de la félicité qu'il éprouve. O Jésus, mon intelligence ne suffit point à comprendre, ni ma langue à exprimer combien vous méritez que je vous aime, ô vous qui avez daigné m'aimer dans cette mesure ! Oui, vous m'avez aimé de l'amour le plus tendre, et vous avez lavé mes péchés dans votre sang. Car si je vous aime beaucoup, il est certain que vous m'avez aimé le premier, et bien davantage. « Voilà en quoi consiste l'amour de Dieu, dit l'apôtre ; ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, c'est Dieu qui nous a aimés le premier. » Vous m'avez aimé quand je ne vous aimais pas, parceque si vous n'aimiez pas l'homme avant qu'il vous aime, vous ne lui inspireriez pas le désir de vous aimer. Je vous aime par dessus tout, ô Jésus débonnaire, mais trop peu encore, puisque je vous aime beaucoup moins que vous ne le méritez, ô mon bien-aimé, et par conséquent infiniment moins que je ne le dois. Et qui en sera jamais capable ? La créature peut, avec votre secours, vous aimer autant qu'il est en elle, mais jamais autant qu'elle le doit. Qui vous rendra le sang innocent que vous avez versé, non point goutte à goutte, mais qui s'est épanché par torrents des cinq plaies de votre corps adorable ?

Vous m'avez créé lorsque je n'étais pas, vous m'avez racheté lorsque j'étais perdu. Mais dans l'œuvre de ma création et de ma rédemption c'est toujours votre amour seul qui vous a guidé. O Jésus, douceur suprême de ma vie, qu'avez-vous donc vu en moi pour m'arracher de la servitude à un pareil prix ? Rien, absolument rien, sinon que vous l'avez trouvé bon ainsi. Vous m'avez donné beaucoup en me créant, mais bien plus encore en me rachetant. Oh ! que vous êtes beau, Seigneur Jésus, et que vous êtes suave ; mais beau pour ceux qui vous voient, mais suave pour ceux qui vous goûtent ! On ne vous connaît pas, si on ne vous voit : vous n'avez de saveur que pour celui qui vous goûte. Faites que je vous cherche, que je vous trouve après vous avoir cherché, que je vous possède après vous avoir trouvé, afin que vous soyez vous seul ma saveur, mes délices, mon allégresse ! faites que je vous connaisse, que je vous craigne, que je vous aime, que je vous désire ! Ne permettez pas que je tombe dans l'amour des choses temporelles. Malheur à moi, Seigneur, de ne pouvoir goûter incessamment combien vous êtes doux et aimable !

Je suis un pécheur, ô très miséricordieux Jésus ! ayez pitié de moi, vous qui n'êtes pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. Fontaine ouverte, à la maison de David, paraissez à la lumière, épanchez-vous et lavez-moi ! vous êtes ouverte à tous ceux qui ont soif de vous, et vous

effacez les souillures de tous les vrais pénitents, en leur rendant, ô très doux Jésus, le bien pour le mal, le don pour l'iniquité, le mérite pour le délit, la justice pour le crime et la grâce pour la faute. Il l'éprouva bien, ce roi pénitent, à qui il fut dit par votre envoyé : « Le Seigneur a éloigné « de toi ton péché : tu ne mourras point. » Car c'est en vous que le Psalmiste parla autrefois par les larmes du repentir, et fut purifié des souillures de sa prévarication. C'est votre pureté qui lava en lui la honte de son adultère ; votre tendresse qui effaça la cruauté de son homicide. C'est en vous que fut réhabilité le prince des apôtres, qui pleura dans l'amertume ce qu'il avait renié dans la faiblesse. C'est encore en vous, ô très douce et très limpide fontaine, que cette fameuse pécheresse, après avoir retrouvé la blancheur de l'innocence, mérita les faveurs d'une amitié si étroite qu'elle vit, même avant les apôtres, la gloire encore toute récente de votre résurrection, et leur en porta la première la bienheureuse nouvelle. C'est encore en vous que fut lavé le larron qui, du haut de la croix où il était suspendu à vos côtés, ayant proclamé hautement qu'il recevait le juste salaire de ses crimes, et vous ayant demandé de vous souvenir de lui dans votre paradis, mérita de recueillir de votre bouche ces consolantes paroles : « Je te le « dis, tu seras avec moi aujourd'hui dans le pa- « radis. » Et que d'hommes, ô compatissant Jésus, éclairés et lavés tous les jours en vous. pas-

sent des ténèbres à la lumière, des souillures à la pureté! Recevez-moi dans vos bras miséricordieux. Il y a si longtemps que j'en suis exilé!

Douceur de la vie, santé qui ne trompez jamais, ô débonnaire Jésus, si j'ai semé dans la chair, quelle moisson recueillerai-je de la chair, hormis la corruption? Si j'ai aimé le monde, quel fruit m'en reviendra-t-il? Seigneur, mon Dieu, je payais au roi de Babylone un triple tribut par mon criminel hommage. Que faut-il entendre par cet hommage, sinon le péché? Quant au tribut, il est d'une triple nature; délectation, consentement, habitude. Et ce tribut je l'acquittais de cœur, de bouche, d'action. Voilà de quelles folles ardeurs brûlait cette chaudière dont la face regardait la face de l'aquilon, et dont le brasier s'est allumé au souffle impur de l'ennemi qui dévora les pensées de mon âme. Voilà, ô Dieu de miséricorde, voilà le triple lien qui enchaînait impitoyablement mon esprit, ma langue et mon corps. Il n'y avait plus aucune partie saine en moi, depuis la plante de mes pieds jusqu'au sommet de ma tête. « Guérissez donc mon âme; car j'ai péché « contre vous. » Accomplissez donc votre œuvre, ô clément Jésus, et sauvez-moi. Vous ne vous appelez Jésus que pour sauver votre peuple de ses péchés; vous qui vivez et réglez avec le Père et l'Esprit saint dans tous les siècles des siècles.

Ainsi soit-il!

MÉDITATION QUATORZIÈME.

TRIOMPHE DE JÉSUS-CHRIST.

Mon verbe intérieur s'élance vers vous, ô Jésus-Christ, mon Seigneur et le roi des siècles. Dans les hardis élans de sa charité, l'œuvre de vos mains ose vous adresser la parole soupirant après votre beauté divine et impatiente de vous entendre. O le désiré de mon cœur, jusques à quand verserai-je des pleurs loin de vous? Où habitez-vous, ô aimable maître? quel est le tabernacle où vous reposez dans la joie, au milieu de vos bien-aimés que vous rassasiez de la manifestation de votre gloire? Qu'il est heureux, qu'il est illustre, qu'il est saint, et avec quelle avidité il doit être recherché, ce séjour de voluptés divines et de délices éternelles! Mon œil n'a jamais pu atteindre, mon cœur n'a jamais pu s'élever jusqu'à la multitude et à la surabondance des grâces que vous y avez cachées intérieurement pour vos enfants. L'odeur qui s'en exhale au dehors suffit en quelque sorte pour me soutenir. Il m'est arrivé de loin un souffle ravissant de votre suavité. Je l'ai trouvé plus exquis que le baume, que l'encens, que la myrrhe et que tous les parfums du monde. Il engendre dans mon âme de chastes convoitises dont

l'incendie, quelque doux qu'il soit, est à peine supportable néanmoins. Quelle est ma félicité là haut? Quel est mon trésor au cellier divin? Quel est mon héritage sur la terre des vivants? N'est-ce pas Jésus-Christ, mon Seigneur, mon salut unique, mon bien tout entier, la plénitude de ma joie? Et comment, Seigneur, pourrais-je contenir les transports de mon cœur pour l'empêcher de vous aimer? Ne pas vous aimer! mais qui aimerai-je? Porter ailleurs ma tendresse! mais où la placerai-je dignement? Seigneur, qui êtes l'objet de tous mes désirs, où reposeront mes vœux hors de vous? Mon amour met-il le pied hors de vous? il se souille. Mes espérances s'éloignent-elles de vous? elles sont vaines. N'êtes-vous pas mille fois plus digne d'amour et de désirs que tout ce que l'on peut aimer et désirer? Tout ce que la créature renferme de prix et de beauté, elle le tient de votre largesse. Et comment s'étonner que vous seul l'emportiez sur toutes choses? Parmi les astres vous avez revêtu le soleil d'une clarté sans rivale; mais vous, vous êtes plus brillant que le soleil, ou plutôt, qu'est-ce que le soleil, qu'est-ce que toute lumière créée, en comparaison de vous, sinon obscurité et ténèbres? Vous avez peuplé d'étoiles le firmament, de natures angéliques les demeures célestes, d'oiseaux les vastes champs de l'air, de poissons l'immensité des eaux, de verdure la surface de la terre. et de fleurs les jardins et les vergers. Mais devant vous, ô Seigneur Jésus, qui

êtes la source intarissable de la beauté universelle, devant vous leur éclat disparaît et leur beauté s'anéantit. Vous avez communiqué au miel sa douceur, et vous êtes plus doux que le miel. Vous avez donné à l'huile sa saveur, et vous êtes plus savoureux que l'huile. Vous avez caché dans le calice des plantes odoriférantes les trésors de leurs parfums, et votre souffle, ô Jésus, est plus agréable et plus délicieux que celui de tous les aromates. L'or brille à la tête de tous les métaux par son prix et son éclat ; vous l'avez investi sur tous d'une glorieuse prééminence ; mais qu'est-ce que l'or vis-à-vis de notre inestimable Seigneur ? qu'est-ce que son éclat vis-à-vis de ces splendeurs infinies que les anges contemplant avec amour ? Les pierres précieuses qui éblouissent le plus nos regards, la sardoine, la topase, le jaspe, la chrysolithe, l'onix, le bérille, l'améthiste, le saphir, l'escarboucle, l'émeraude, sont l'ouvrage de vos mains ; mais que sont-elles ? une paille abjecte et grossière, si on les met en parallèle avec vous, ô roi de toute beauté, digne d'un amour infini. C'est vous, ô architecte incomparable, qui avez formé les pierres vivantes et immortelles dont vous avez orné le palais des cieux, pour qu'elles chantent à la gloire du Père un hymne de louange et de bénédiction.

Par vous des milliers de milliers d'esprits parcourent incessamment et sur des ailes plus rapides que le vent les routes de la terre et du ciel, pour accomplir les mystères du Père ; abeilles indus-

trieuses qui volent de leurs ruches aux fleurs, en disposant toute chose avec suavité; peuple toujours prêt, et qui ne connaît pas plus la faute que le retard dans l'obéissance. Par vous des myriades infinies d'anges, debout dans le sanctuaire du temple céleste, fixent sur la face de la majesté trois fois sainte un œil serein qui ne se fatigue jamais, et font résonner l'harmonie de l'hymne sans fin en l'honneur de la Divinité, à la fois triple et une. Par vous le séraphin s'enflamme; par vous resplendit le chérubin; par vous les Trônes rendent la justice.

O notre Seigneur, vous êtes un feu qui brûle sans faire aucun mal. A l'approche immédiate de votre divinité l'ordre tout entier des séraphins s'embrase des ardeurs de la charité, se revêt de clartés étincelantes, répand sur les autres phalanges enrôlées dans votre milice l'exubérance de son suave incendie, et c'est à leur plénitude que nous aussi nous trempons nos lèvres. O notre Dieu, vous êtes la lumière véritable, et les montagnes la recueillent pour la renvoyer à votre peuple, alors que vous épanchez par vous-même sur les yeux des chérubins qui vous contemplent de près les trésors de science et de sagesse renfermés dans votre sein. C'est de là que vous les tirez, ô Seigneur, pour allumer les rayons des lampes choisies de votre tabernacle, qui sont subordonnées aux chérubins et qui brillent devant votre face sans jamais s'éteindre. O roi des rois, juge souverain

et formidable, vous vous asseyez sur les Trônes élevés qui ne contemplent au dessus d'eux que votre hauteur infinie; sièges vivants et suaves, sièges éminemment pacifiques, enchaînés l'un à l'autre par les liens de la concorde souveraine, discernant par vos yeux les voies de la vérité, et proclamant par votre assistance les jugements de votre équité. O Seigneur, maître absolu de toutes choses, la sublimité des Dominations vous adore, en s'appliquant aux œuvres divines avec une générosité merveilleuse et habile à exercer, parmi les héros les plus illustres de votre cour, la suprématie d'un haut domaine qui ne connaît ni faste ni orgueil. Noble ornement des Princesses, par vous, ô Seigneur mon Dieu, l'ordre éminent des Principautés règne sans la supériorité qui excite la haine sur la milice du ciel, qu'elle forme à l'accomplissement de vos divins mystères, suivant les dispositions de votre cœur qui lui sont intérieurement révélées, en lui distribuant avec une autorité amicale un enseignement plein de douceur. A vous, Seigneur, à vous appartient la force des puissances, qui de leur lance enflammée présentent la tête orgueilleuse des tyrans de l'enfer. C'est vous que ceux-ci redoutent dans la personne de ces Puissances, afin qu'ils ne puissent exécuter pour notre ruine tout le mal qu'ils ont la volonté de nous faire. A vous, ô Vertu du Père, à vous appartiennent les prodiges des vertus bienheureuses. C'est par leur ministère que tout siècle

vous admire, et s'écrie dans les transports de son enthousiasme : « Tout ce que le Seigneur a voulu, il l'a fait, au ciel et sur la terre, dans le sein de la mer et au fond des abîmes. « A vous, ô très doux Jésus, à vous appartient la magnificence des archanges. Ils sont les glorieux instruments de vos œuvres de miséricorde, puisque vous ne dédaignez pas d'envoyer vers notre monde vil et abject les illustres satrapes de votre empire, afin de venir en aide à notre faiblesse, nous qui ne sommes que fange, cendre et poussière. En effet, c'est par eux que les affaires de notre salut sont administrées suivant vos ordres, par eux que nous sont apportés les souverains décrets du conseil suprême, par eux que se conserve la santé des mortels, par eux que subsistent les royaumes et les empires de ce monde. Parmi eux, nous le savons, Michel occupe le premier rang, illustre porte-étendard, citoyen du ciel qui, debout devant l'armée du Dieu vivant, brandit le glaive du combat et fait gronder sur le camp ennemi ces mots tonnants : « Qui est semblable à Dieu ? » Mais cette aimable innocence des anges prédestinés n'est-elle pas elle-même aussi l'œuvre précieuse de vos mains, ô sagesse de Dieu ? Voilà pourquoi vous les avez ornés comme d'un vêtement incorruptible, le jour où vous les avez créés, pour l'exécution de votre auguste ministère. Astres vivants du ciel supérieur, lis du paradis le plus caché à tous les regards, roses plantées sur le bord des eaux silencieuses de

Siloé, ils vous sont inviolablement attachés par toutes les racines de leur âme. O fleuve de la paix, ô parfum du champ des délices, ô sagesse unique qui parcourez le cercle des cieux, c'est de votre éclat immortel, de votre blancheur virgine, de votre pourpre radieuse qu'ils se colorent dans la sagesse abondante, dans une chasteté incorruptible, dans les ardeurs éternelles de la charité. Docile à vos ordres, cette florissante jeunesse, ô Seigneur, nous sert dans toutes nos infirmités. Elle dirige nos pas chancelants à travers les ténèbres de ce monde ; elle nous conduit par la main, comme des gardiens vigilants ; elle éloigne de nous les assauts de l'ennemi ; elle nous révèle les secrets de votre volonté ; elle fortifie dans le bien nos courages qui faiblissent ; elle dépose sur l'autel d'or le parfum de nos prières, et elle apaise incessamment pour nous la face irritée du plus clément des Pères. C'est ainsi, ô Père indulgent, que vous prenez soin de nous, quoique nous soyons encore exilés loin de votre présence. Et si la dixième dragme, qui s'échappa autrefois de votre sein et que vous avez retrouvée au milieu de vos travaux terrestres, possède quelque prix, c'est à vous, ô Jésus débonnaire, qu'elle le doit. Si cette dixième corde, destinée à louer le Tout-Puissant, rend quelques sons harmonieux, c'est à votre doux contact qu'elle en est redevable, puisque c'est vous qui célébrez la gloire du Père sur l'instrument qui est l'ouvrage de vos mains.

Chantez donc, ô mon Sauveur, le cantique que vous savez chanter. Modulez à la louange du Père et sur les modes rapides de vos grâces multipliées un cantique plein de douceur. Touchez les neuf cordes limpides qui, placées au haut des cieux, n'ont jamais fait entendre un son triste. Touchez aussi cette dixième corde grave, dont la partie la plus élevée, déjà attirée à vous, rend des sons d'allégresse, mais dont la partie inférieure, encore enchaînée à la terre, ne sait que soupirer et gémir.

Je ne puis considérer avec un esprit attentif, ô fils unique de Dieu, toutes les œuvres de votre vertu sans être saisi d'épouvante, parceque vous m'apparaissez en elles infiniment glorieux, quel que soit l'aspect sous lequel je les envisage. Oui, elles sont belles, elles sont grandes, elles sont bonnes. Toutefois, si je les compare à vous, elles ne sont plus que vide et néant. Les cieux, la terre et les ornements qu'ils renferment ne subsistent que par vous, leur Créateur et leur régulateur suprême. Toute la nature vous proclame puissant et formidable, sage et beau, bon et digne d'amour. Autant la lumière l'emporte sur les ténèbres, autant vous l'emportez sur tout ce qui existe. Ce n'est pas tout; vous vous réservez dans le ciel pour être le salaire de votre serviteur, devenant ainsi tout à la fois le dispensateur et le don du salut que mon âme attend de vous. « Hélas! qu'a-t-elle cherché hors de vous sur la terre? » Pourquoi ai-je roulé du ciel à l'abîme? Qu'ai-je trouvé ici-bas

de meilleur, de plus aimable que vous pour éloigner mon cœur de vos attraits et porter dans ce monde mes désirs hors de vous? Pourquoi ai-je aimé, pourquoi ai-je convoité dans toute ma vie autre chose que vous, ô Jésus mon Dieu? Pourquoi ai-je différé, pourquoi ai-je cessé un seul moment de penser à vous au fond de mon cœur, de vous embrasser de toute la force de mon âme, et de captiver par votre douceur tout ce qu'il y a de plus intime dans mon être? Où étais-je quand je n'étais pas d'esprit avec vous? Où se sont laissé emporter mes désirs quand vous seul n'en avez pas été le but et l'objet?

Dieu de ma vie, dans quelle vanité se sont consumés, dans quelle stérilité ingrate se sont éteints les jours que vous m'aviez donnés pour accomplir votre volonté, sans que cependant je l'aie accomplie! Combien d'années, combien d'heures où j'ai vécu sans porter de fruit en votre présence, complètement perdues pour moi! Ah! comment soutiendrai-je votre colère, comment pourrai-je lever mes regards sur votre visage formidable, au jour de votre jugement suprême, lorsque, contraint de repasser dans ma mémoire tous mes péchés, ou tous les jours que vous m'avez accordés, vous me demanderez un compte sévère de chacun d'eux? O le plus patient des pères, qu'il n'en soit pas ainsi; mais que les années, hélas, beaucoup trop nombreuses que j'ai perdues, tombent dans l'oubli devant vous. Et si, aidé de

vos secours, j'en ai employé utilement quelques-unes, et le nombre en est bien petit, Seigneur, faites qu'elles vivent dans la mémoire éternelle. Permettez, ô père infiniment aimable, que du moins la dernière partie du temps qui me reste à passer sur la terre soit sanctifiée par votre grâce et profite à mon âme, afin qu'il trouve place dans les jours impérissables de votre éternité, et me soit compté en votre présence. Echauffez-vous dès ce moment, ô mes desirs ; épanchez-vous tous vers Jésus mon Sauveur. Partez, volez, assez et trop longtemps vous avez tardé jusqu'ici. Hâtez-vous d'aller où vous allez ; cherchez celui que vous cherchez. Vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié. Il est monté au ciel, il n'est plus ici. Il n'est plus où il était. Il n'est plus où il ne pouvait reposer sa noble tête. Il n'est plus où il marcha dans le mépris à travers la tribulation. Il n'est plus où il resta debout devant la face de Pilate, attendant qu'on le jugeât. Il n'est plus où l'impiété le bafoua et le livra à la dérision sous les yeux d'Hérode. Il n'est plus où il fut suspendu à la croix entre deux criminels, inondé de crachats, déchiré par les verges, le corps en lambeaux, et arrosé de sang. Il n'est plus dans le sépulcre où il s'étendit, enfermé sous la pierre et gardé par la milice infidèle. Mais là où habite aujourd'hui ce miséricordieux Seigneur, il vit dans une tranquille sécurité, sans que la flagellation approche de son tabernacle. Franchissant par sa propre

vertu la hauteur des cieux, il s'éleva au dessus de la dignité des anges, pour aller s'asseoir sur le trône de sa gloire incomparable, à la droite de son père, où il règne coéternel et consubstantiel à lui ; revêtu d'une lumière divine, couronné de gloire et d'honneur, comme il convient au fils unique de Dieu, serein dans son allégresse, armé de la toute-puissance, et Seigneur du ciel ainsi que de la terre. C'est en lui que se réjouissent unanimement tous les cœurs ; c'est de son aimable aspect que se repaissent tous les yeux des justes ; c'est sur lui enfin que se concentrent les désirs de tous les saints ; lui que fête, lui qu'applaudit, lui qu'exalte toute la cité céleste, glorieuse et riche de ses splendeurs.

« O Sion, réjouis-toi, redouble tes cantiques ; le « saint d'Israel habite au milieu de toi. » Tressaillez de joie dans votre noble fils, ô illustres patriarches ! Toute votre attente s'est accomplie dans sa personne ; il est infiniment grand, et en lui, c'est à dire en votre postérité, seront bénies toutes les nations. Ainsi l'a promis la parole divine. Réjouissez-vous en Jésus qui a été un grand prophète, ô prophètes véridiques ! vous assistez au magnifique et glorieux accomplissement de tout ce que vous aviez annoncé sur sa personne, éclairés par les lumières de l'Esprit saint, et vous avez été trouvés fidèles dans chacun de vos discours ! Réjouissez-vous dans le Seigneur votre maître, ô grands du ciel ; bienheureux apôtres, réjouissez-vous en lui,

je vous le dis encore, réjouissez-vous avec Jésus-Christ d'une allégresse de famille. Regardez, voilà de quelle manière celui que vous avez vu au milieu de vous éprouvé par la faim et la soif, sujet à la fatigue, endurant toutes les autres infirmités de la chair, réprouvé par la multitude et mis au nombre des scélérats, voilà de quelle manière il a triomphé; voilà comment il règne; comment tout est sous ses pieds; comment il brille environné de gloire dans son domaine; et maintenant il vous associe à sa joie et à sa gloire ineffable vous qui, demeurant toujours auprès de lui dans ses épreuves avez partagé ses douleurs. Adorez aujourd'hui ces genoux miséricordieux qui s'inclinèrent devant vous jusqu'à terre, pendant que vous étiez assis au banquet sacré. Adorez aujourd'hui ces mains trois fois saintes, avec lesquelles le roi des rois daigna laver et essuyer la poussière de vos pieds. Réjouissez-vous en Jésus, chef de votre vaillante milice, ô martyrs victorieux qui possédez ce Jésus pour lequel vous avez sacrifié votre vie, oui ce même Jésus qui est devenu la récompense de vos combats. Réjouissez-vous en Jésus, docteur suprême de la vérité, ô vénérables confesseurs et docteurs. Celui-là même que vous avez confessé autrefois devant les hommes, par la sainteté de vos doctrines et la justice de vos œuvres, vous reconnaît aujourd'hui pour les siens devant son père et les saints anges. Réjouissez-vous en Jésus, vierge et sanctificateur des vierges, ô vous

habitantes du paradis, aimables sœurs des anges ! Celui que vous avez aimé, que vous avez souhaité, que vous avez recherché de toute l'ardeur de vos désirs, pour l'amour de qui vous avez dédaigné tous les époux de la terre et les fragiles ornements du siècle ; voilà que vous le voyez maintenant, lui, le fils du grand roi ; vous le possédez à tout jamais ; vous reposez dans ses pudiques embrassements, sans qu'il puisse vous être enlevé par la violence ni par la trahison.

Mais parmi tous ceux qui résident au ciel, à vous la joie la plus abondante, ô Marie, ô vierge la plus excellente des vierges, rose de la céleste aménité, étoile brillant d'un éclat incomparable parmi les étoiles primitives qui reçoivent la divine lumière. Réjouissez-vous seule et d'une grande joie en votre très doux fils Jésus ! Celui que vous avez enfanté dans l'infirmité humaine, et nourri de votre lait sacré, vous l'adorez avec les anges et tous les citoyens du ciel Dieu vivant et véritable. Réjouissez-vous, heureuse mère ! Celui que vous avez vu suspendu au bois de la croix règne sous vos yeux dans les célestes demeures avec une gloire infinie ; vous voyez toute hauteur soit au ciel, soit en la terre, soit aux enfers, s'incliner devant sa majesté, et toute la force de ses ennemis tomber à ses pieds. A vous les joies des joies, ô plénitude des saints, bienheureuse Jérusalem, notre mère, qui êtes la cité d'en haut. Célébrez une fête solennelle et sans fin dans la pa-

cifique vision de votre Jésus, auteur de votre liberté.

Et toi, ô mon âme, élève-toi avec toute l'énergie dont tu es capable, et mêle-toi à ces milliers d'âmes qui se réjouissent dans le Seigneur Jésus. Monte à l'éternel séjour sur l'aile de la foi et de l'espérance; converse par l'ardeur de la charité là où le Christ siège à la droite de Dieu; fixe l'œil de ton âme sur la lumière de son visage. Parcours et baise avec une dévotion pleine d'allégresse les marques de ses heureuses plaies, d'où a coulé la précieuse et sainte rosée de ce sang auguste par lequel le fils unique de Dieu a payé ta rançon et t'a délivrée pour la vie éternelle. O Jésus, anathème à qui ne vous aime pas! que celui qui ne vous aime pas soit inondé d'amertumes! Votre amour est pudique, Seigneur, et n'admet rien de souillé. La saveur de votre amour est sobre et ne détourne aucune âme de la voie droite. Votre amour est suave; il n'a rien d'amer; il adoucit les amertumes du monde, et ses douceurs il les convertit en amertumes. Il n'est pas à l'étroit dans l'angoisse; il n'est pas étouffé dans la tribulation; il ne périt pas sous le poids de l'indigence; il ne décroît pas sous le fardeau de la tristesse. Dans le travail des mains il est patient, il est tranquille au sein des menaces, incorruptible au milieu des caresses, persévérant et invincible dans les supplices, toujours vivant jusque dans le trépas. De même que l'avare se

réjouit de son trésor, de même que la mère se complait dans l'amour de son fils unique ; ainsi la joie et l'allégresse résident dans votre charité, ô doux Jésus, pour l'âme qui vous aime. La douceur du miel, la suavité du lait, la saveur enivrante du vin, les plus flatteuses délices sont moins agréables au palais de ceux qui les goûtent que votre amour au cœur de ceux qui vous chérissent.

Ô doux Jésus, pain vivant et si désirable, grappe savoureuse, huile parfumée, agneau sans colère, lion intrépide, panthère gracieuse, colombe simple et sans fiel, aigle rapide, étoile du matin, soleil éternel, ange de la paix, lumière originelle de toutes les lumières éternelles, que tout sens vertueux et capable de vous louer, vous aime, vous admire et trouve en vous son allégresse. Dieu de mon cœur, Jésus-Christ mon héritage, que mon cœur renonce à son esprit et ma chair à ses convoitises ; vivez en moi ; que la vivante étincelle de votre amour s'allume dans mon âme et y produise un feu parfait. Que votre grâce l'entretienne et l'y nourrisse, afin qu'il brûle éternellement sur l'autel de mon cœur ; qu'il circule dans la moelle de mes os ; qu'il s'embrace dans le sanctuaire le plus retiré de mon âme, et qu'il soit trouvé consommé devant vous au jour de ma consommation. Au jour où vous me verrez dépouiller la tunique de la mortalité que je porte en ce moment, que votre dilection m'environne ; qu'elle soit à mon âme

un vêtement splendide, afin que vous ne la surpreniez pas dans la nudité, mais couverte de vos largesses et possédant de quoi voiler à vos yeux ses infirmités. Que l'ardeur de cette même dilection éloigne de moi le feu étranger, le feu qu'ont allumé vos ennemis. Qu'elle élève mon âme jusqu'à vous, son créateur, et qu'elle la plonge autant qu'il est en elle dans les flots de la divine lumière. Seigneur Jésus, que tous ceux qui vous aiment soient remplis d'abondantes bénédictions. Qu'en s'approchant de vous ils soient inscrits dans les cieux, afin qu'ils aient éternellement la paix à l'ombre de vos ailes. Mais à vous, ô fils unique de Dieu, à vous ainsi qu'au Père et à l'Esprit saint, louange indéfectible, honneur inaltérable, royauté sans fin et permanente dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il!



MÉDITATION QUINZIÈME.

MANUEL POUR S'EXCITER A L'AMOUR DE DIEU.

PRÉFACE.

Environnés de pièges et d'ennemis, nous nous refroidissons facilement dans le désir des choses célestes. Nous avons donc besoin d'un avertissement assidu qui nous réveille quand le sommeil nous surprend, et nous ramène à Dieu, c'est à dire à notre bien véritable et souverain. Ainsi ce n'est point à une orgueilleuse présomption, mais à notre singulier amour pour lui que nous avons cédé en travaillant pour sa gloire à cet humble opuscule. Il consiste en quelques sentences sur Dieu, recueillies parmi tout ce que les Pères ont écrit de plus solide à ce sujet. J'en ai formé une sorte de manuel abrégé pour le porter constamment avec moi et me ranimer dans l'amour de mon divin maître toutes les fois que je sens la tiédeur se glisser dans mon âme.

I.

Merveilleuse essence de Dieu.

Venez en ce moment à mon aide, ô mon Dieu, vous que je cherche, que j'aime, que je confesse de cœur et de bouche, que je loue et adore de toutes mes forces. Mon âme, qui vous est consacrée, qui brûle d'amour pour vous, qui vit pour vous, qui aspire à vous, qui désire ne voir que vous, ne connaît d'autre douceur que de parler de vos grandeurs, que d'entendre votre voix, que d'écrire sur vos perfections, que de s'entretenir de vos bontés, que de repasser fréquemment dans sa mémoire vos magnificences, afin que les délices de votre souvenir soient mon repos et ma paix au milieu des agitations présentes. Je vous invoque donc, ô le désiré de mon âme; je vous implore à grands cris au fond de mon cœur. Et quand je vous invoque, c'est en moi-même que je vous invoque; car je ne serais pas si vous n'étiez en moi, et si je n'étais pas en vous, vous ne seriez pas en moi. Vous êtes en moi, puisque vous êtes présent dans ma mémoire. C'est par elle que je vous ai connu; c'est en elle que je vous trouve, lorsque je me souviens de vous. C'est en vous que je me délacte de vous, puisque c'est de vous, par vous et en vous que sont tous les êtres.

Oui, Seigneur, vous remplissez le ciel et la terre, portant sans fatigue le poids de la création,

et remplissant l'univers sans y être enfermé; toujours dans l'activité, toujours dans le repos; recueillant, et n'ayant besoin de rien; cherchant quoique rien ne vous manque; aimant, mais sans le trouble de l'amour; jaloux, mais sans l'inquiétude de la jalousie. Vous vous repentez, et vous ne souffrez pas; vous vous irritez, et vous êtes tranquille. Vous changez d'œuvres, mais non de desseins. Vous recouvrez ce que vous trouvez, et jamais vous ne l'avez perdu. Vous n'êtes jamais pauvre, et vous vous réjouissez du gain; vous n'êtes jamais cupide, et vous exigez des intérêts. Vous donnez sans mesure à qui vous ne devez rien, et nous vous donnons toujours sans réserve, afin que vous restiez notre débiteur. Mais, à dire vrai, qui possède un seul bien sans le tenir de vous? Vous rendez à chacun ce qui lui est dû sans rien devoir à personne. Vous remettez les dettes sans rien perdre de ce qui est à vous. Vous êtes partout, et partout tout entier; vous pouvez être senti, mais ne pouvez être vu. Vous n'êtes absent de nulle part, et cependant vous êtes loin de la pensée des méchants; vous n'êtes pas absent là même où vous êtes loin, car là où vous n'êtes pas présent par la grâce, vous l'êtes par la vengeance. Quoique présent partout, à peine pouvons-nous vous trouver. Vous vous arrêtez, et nous vous poursuivons sans pouvoir vous saisir; vous possédez tout, remplissez tout, embrassez tout, surpassez tout, soutenez tout; vous enseignez les

cœurs des fidèles sans le bruit des paroles ; vous ne vous étendez point avec les lieux, vous ne variez pas avec les temps, et n'avez ni abords ni retraites ; vous habitez une lumière inaccessible ; jamais œil mortel ne vous a vu et ne peut vous voir. Vous restez tranquille en vous-même, et vous vous répandez partout dans l'immensité. Vous ne pouvez être partagé ni divisé, parceque vous êtes véritablement un ; vous répugnez à tout fractionnement ; vous occupez tout ; vous remplissez tout, vous éclairez tout, vous possédez tout, en demeurant tout entier et indivisible.

Quand même les livres couvriraient le monde, votre science inénarrable ne pourrait être racontée. Comme toute langue est impuissante à vous nommer, vous ne pouvez être ni décrit ni défini. Vous êtes la source de la lumière divine ; le soleil de la clarté éternelle. Vous êtes grand sans quantité, et par là même infini ; bon sans qualité, et par là même véritablement et souverainement bon ; et il n'y a de bon que vous. Votre volonté est un acte ; vouloir pour vous, c'est pouvoir. Vous avez formé par votre seule volonté tout ce que vous avez créé de rien. Vous possédez, sans avoir besoin de quoi que ce soit, toute créature sortie de vos mains ; vous la gouvernez sans labeur, vous la dirigez sans ennui ; vous ne rencontrez ni en haut ni en bas rien qui trouble l'ordre de votre empire. Vous résidez en tous lieux sans qu'en vous il y ait un lieu ; vous contenez toutes choses

sans circonférence ; vous êtes présent partout sans situation ni mouvement. Vous n'êtes pas l'auteur du mal, vous ne pouvez pas le faire ; vous pouvez tout, et vous ne vous êtes jamais repenti de l'ouvrage que vous'avez fait. Votre bonté nous a faits, votre justice nous punit, votre clémence nous délivre ; votre toute puissance gouverne, dirige et remplit tout ce qu'elle a créé. Quand nous disons que vous remplissez l'univers, ce n'est pas dans le sens que l'univers vous contienne, mais plutôt que l'univers est contenu en vous. Vous ne remplissez pas davantage toute chose molécule par molécule. Que les choses vous contiennent en raison de leur étendue, c'est à dire que la portion la plus grande renferme une plus grande part de vous-même, et la plus petite une part moindre, il ne faut pas le penser. Vous êtes tout entier en tout et tout en vous. Votre toute puissance renferme tout, sans qu'il soit donné à personne de trouver un asile pour s'y dérober. Quiconque ne vous a point pour ami vous retrouve infailliblement pour ennemi. (1)

(1) Certaines personnes demandent comment il peut se faire que Dieu soit dans toute chose substantiellement sans que les souillures de ces corps l'atteignent ; mais l'objection est si frivole qu'elle ne mérite pas l'honneur d'une réponse. Est-ce que par exemple l'âme d'un lépreux, quelque immonde qu'il puisse paraître, est souillée par les ulcères qui le recouvrent ? Le soleil aussi répand sans rien perdre de sa pureté ses rayons dans les lieux et sur les corps les plus souillés : sa lumière, en touchant ces corps, demeure ce qu'elle était auparavant. Il n'est donc pas surprenant,

II.

Désirs d'une âme qui est touchée de Dieu.

Je vous invoque donc, ô Dieu très clément, je vous invoque en mon âme que vous avez préparée à vous contenir, par le désir que vous lui en inspirez. Entrez-y donc, je vous en supplie ; rendez-la vous-même digne de vous recevoir, afin que vous possédiez celle que vous avez créée, et que vous avez rachetée ; afin que je vous porte

à plus forte raison, que l'essence divine, qui est tout à fait simple et inaltérable, remplisse tous les lieux et soit essentiellement dans toutes les créatures sans que rien la touche ou la profane par son contact... Non seulement Dieu est dans les saints, mais il habite en eux ; car il n'habite point partout où il est, mais il est partout où il habite. Or il habite seulement dans les hommes vertueux ; ils sont sa demeure et son temple : c'est pourquoi le Seigneur déclare par son prophète Isaïe que le ciel est son séjour et la terre son marchepied. En effet, les élus sont le ciel où Dieu habite, il règne dans les cœurs qui accomplissent sa volonté : mais les méchants sont la terre qu'il foule aux pieds en vertu de sa justice. Aussi est-il dit au livre de la Sagesse que le cœur du juste est le trône de la sagesse divine parceque Dieu est plus spécialement dans le cœur du juste que dans les autres objets de sa création. Cependant il est en eux tout entier de même que, selon S. Augustin, l'âme est tout entière à la fois dans toutes les parties du corps, sans être plus petite dans les moindres ni plus grande dans les principales ; néanmoins elle agit plus fortement sur les unes et plus faiblement sur les autres, quoiqu'elle soit essentiellement tout entière dans chaque parcelle du corps. Ainsi Dieu, essentiellement présent et tout entier dans toutes les créatures, est néanmoins plus présent dans celles qu'il habite, c'est à dire dans celles où il réside de manière qu'elles deviennent son temple, mais les

comme un sceau vivant sur mon cœur. Je vous en conjure, ô le plus tendre des pères, ne m'abandonnez pas quand je vous implore, puisqu'avant que je vous invoquasse vous m'avez appelé et cherché, voulant ainsi que votre serviteur vous cherchât, vous trouvât en vous cherchant, et vous aimât après vous avoir trouvé. Je vous ai cherché, je vous ai trouvé enfin, Seigneur, et je désire vous aimer. Accroissez mon désir et accordez-moi

méchants ne sont point avec lui quoiqu'ils soient eux-mêmes où il est, lui qui ne saurait être absent nulle part. Mais, dit-on, puisque Dieu est partout, les méchants comme les justes sont avec lui nécessairement. Oui, les méchants sont aussi où est Dieu lui-même, qui remplit tout; mais comme les aveugles sont dans la lumière sans être avec la lumière. Que quelqu'un m'objecte : Où Dieu habitait-il avant qu'il y eût des saints? Je répondrai que Dieu alors habitait en lui. Que l'on m'objecte encore : Mais avant que Dieu eût créé le ciel, la terre et les saints, où habitait-il donc? Je répondrai encore qu'il habitait en lui; et parceque les saints sont appelés la maison de Dieu, il n'est pas dit que Dieu tombe si cette maison croule; mais Dieu habite dans les saints de telle sorte que ce sont eux qui tombent s'il se retire.

(PIERRE LOMBARD, le maître des *Sentences*.)

Voilà quels problèmes agitait cette philosophie scolastique si grave, si savante, si profondément religieuse, et que le demi-savoir de l'impiété, ou que l'irréflexion vaniteuse se plaisent à calomnier sans l'avoir jamais étudiée. Qu'on parcoure sérieusement les œuvres de S. Jean Damascène, de S. Anselme, d'Alexandre de Halles, de Jean de Salisbury, de Vincent de Beauvais, de Jean Scott, de Pierre Lombard, d'Albert-le-Grand, de S. Thomas-d'Aquin et de S. Bonaventure son illustre contemporain, on reconnaîtra, malgré les préventions les plus invétérées ou la haine la plus injuste, quelles magnifiques clartés ces beaux génies ont répandues sur des siècles que notre légèreté présomptueuse appelle des âges de ténèbres ou d'ignorance.

ce que je demande : vous me donneriez à la fois toutes les créatures qui sont sorties de vos mains ; qu'importe à votre serviteur ; elles ne lui suffiraient pas, si vous ne vous donniez vous-même à lui. Donnez-vous donc vous-même à moi, ô mon Dieu ; rendez-vous vous-même à ma tendresse. Voilà que je vous aime, et si ce n'est point encore assez, faites que je vous chérisse davantage. Votre amour me possède ; votre désir me brûle ; votre douce mémoire est toute ma félicité. Regardez ! Pendant que mon âme soupire après votre beauté et médite son ineffable tendresse, le fardeau de la chair pèse moins sur elle ; le tumulte de mes pensées disparaît ; le poids de la mortalité et des misères humaines n'émousse plus comme auparavant son activité ; tout fait silence en moi, tout y est calme et serein. Mon cœur s'échauffe ; ma volonté se réjouit, ma mémoire se renouvelle ; mon intelligence brille, et mon âme tout entière, s'allumant du désir de vous contempler, se sent entraînée par le chaste amour des choses invisibles. Prends, ô mon âme, les ailes rapides du jeune aiglon ; vole sans défaillir, vole, élance-toi jusqu'à la beauté de la maison du Seigneur, jusqu'au trône de sa gloire ; et, parvenue à ces hauteurs mystérieuses, va rassasier ta faim à la table où se nourrissent les citoyens d'en haut ; va te repaître dans les succulents pâturages, sous les yeux même de Dieu, et le long de ses fleuves fertiles. Soyez notre allégresse, ô vous qui êtes notre

espérance et notre rédemption. Soyez notre joie, vous qui serez un jour notre récompense. Faites que mon âme vous cherche toujours et que la défaillance ne la surprenne jamais en vous cherchant.

III.

Misère de l'âme qui n'aime pas et ne cherche pas notre Seigneur Jésus-Christ.

Malheur à l'âme infortunée qui ne cherche pas Jésus-Christ et ne l'aime pas ! Elle demeure languissante, aride et misérable ! C'est perdre le fruit de sa vie que de ne pas vous chérir, ô mon Dieu. Quiconque ne travaille point à vivre pour vous, Seigneur, n'est rien et n'est réputé que néant. Qui refuse de vivre pour vous est mort. Qui ne goûte pas votre sagesse est frappé de démence. O Père des miséricordes, je m'abandonne à vous, je vous rends, je remets entre vos mains cet être, cette vie et cette intelligence que je tiens de votre amour. Vous êtes mon appui, ma confiance, et ma certitude la plus ferme que c'est par vous que je dois ressusciter, vivre et trouver le repos. Je vous désire, je vous aime et vous adore, vous avec qui je demeurerai, je régnerai, je serai heureux. L'âme qui ne vous cherche ni ne vous affectionne, affectionne le monde, elle obéit en esclave au péché ; elle est asservie aux passions ; elle ne connaît jamais

de paix ni de sécurité. Que mon âme vous serve donc toujours avec docilité, ô Dieu clément; que mon terrestre pèlerinage soupire toujours après vous; que mon cœur s'embrace de votre amour; que mon âme se repose en vous, ô mon Dieu, qu'elle vous contemple après la séparation du corps; qu'elle chante vos louanges dans la jubilation, et que ce soit la consolation de mon exil. Que mon intelligence se réfugie à l'ombre de vos ailes pour échapper au flux et au reflux des pensées de ce monde. Que mon cœur s'apaise en vous, mon cœur, vaste mer où les flots sont toujours agités. O Dieu, riche en aliments délicieux, inépuisable dispensateur de la satiété suprême, donnez au pèlerin fatigué sa nourriture, recueillez le naufragé battu par les vents, délivrez le captif et renouvelez les forces du blessé! Le voilà debout et frappant à la porte. Je vous en conjure par les entrailles de cette même miséricorde avec lesquelles vous nous avez visités, en brillant sur nous comme le soleil de justice, ordonnez qu'il soit ouvert au malheureux qui frappe, afin qu'il entre d'un pas libre jusqu'à vous; qu'il se repose en vous et qu'il se repaisse de vous, qui êtes son pain céleste, car vous êtes le pain et la source de la vie; vous êtes la lumière de la splendeur éternelle; vous êtes tout ce qui fait vivre les justes dont le cœur vous chérit.

IV.

Désir de l'âme fidèle.

O Dieu, lumière de ceux qui vous voient, vie des âmes qui vous aiment et vertu des pensées qui vous cherchent, accordez-moi la grâce de m'attacher fidèlement à votre saint amour. Descendez, je vous prie, dans mon cœur, enivrez-le de l'abondance de votre volupté, afin que j'oublie les choses du temps. J'ai honte et il me peine d'être assujéti à toutes les servitudes du monde présent. Ce que je vois m'attriste, tout ce que j'entends de cette vie éphémère me pèse. Aidez-moi, Seigneur mon Dieu, faites entrer la joie dans mon cœur. Venez à moi pour que je vous contemple. Mais la maison de mon âme restera à l'étroit jusqu'à ce que vous veniez à elle et que vous la dilatiez. Elle tombe en ruines; relevez-la. Elle est couverte de taches nombreuses capables d'offusquer vos regards, je le sais et je le confesse; mais qui la purifiera, ou quel autre invoquera-t-elle excepté vous? Effacez en moi, Seigneur, mes secrètes souillures, et pardonnez à votre serviteur toutes ses autres offenses. Faites, ô Christ aimable, ô débonnaire Jésus, faites, je vous prie, qu'animé de votre amour et de votre désir, je dépose le fardeau des convoitises charnelles et des terrestres concupiscences. Qu'en moi l'âme règne sur la chair, la raison sur l'âme, la grâce sur la raison, et au dedans comme

au dehors soumettez-moi tout entier à votre volonté. Faites que je vous loue de cœur, de bouche et jusque dans mes os. Elargissez le sanctuaire de mon âme; élevez le regard de mon cœur, que mon esprit vous atteigne par une rapide intelligence, ô vous qui êtes la sagesse éternelle, la sagesse immuable au dessus de tout ce qui passe. Débarrassez-moi, je vous en conjure, des liens qui m'enchaînent, pour que, laissant là toutes ces entraves, je hâte ma course vers vous, que je m'attache à vous seul, que je m'occupe uniquement de vous.

V.

Bonheur de l'âme qui est délivrée de la prison du corps.

Heureuse l'âme qui, après avoir vu la prison de la chair se briser, regagne librement le ciel et vous contemple face à face, vous son très doux Seigneur, affranchie désormais de la frayeur du trépas, et se félicitant de l'incorruptibilité de sa gloire éternelle. La voilà tranquille et dans une paix inaltérable. Plus d'ennemis à craindre! plus de mort à redouter! Elle possède le compatissant Seigneur qu'elle a longtemps cherché et qu'elle a toujours chéri. Mêlée au chœurs harmonieux du ciel elle fait retentir pendant toute la durée des siècles et en votre honneur, ô Jésus débonnaire, ô Jésus, notre monarque, les chants délicieux de la fête éternelle. Elle s'enivre de l'abondance de votre maison, et vous l'abreuve du torrent de vos chas-

tes voluptés. Heureuse la société des citoyens d'en haut, et mille fois glorieuse la solennité des âmes qui, après les rudes labeurs du terrestre pèlerinage, s'en retournent à vous, Seigneur, c'est à dire à la beauté qui renferme les charmes les plus doux, à la splendeur qui ravit tous les sens, à la dignité la plus touchante et la plus aimable, dans la région fortunée où vos élus vous contemplent à tout jamais. Là l'oreille n'entend plus rien qui soit capable de troubler l'intelligence. Quels cantiques ! quels sons ! quels instruments ! quels concerts ! quelles mélodies non interrompues ! Là résonnent sans cesse des hymnes plus doux que le miel ; là une multitude d'anges chantent en votre honneur et en votre louange, les cantiques des cantiques de la plus suave harmonie. L'amertume et l'âcreté du fiel ne trouvent point de place dans votre paisible royaume. Le méchant et la malice du méchant en sont exclus ; il ne connaît ni ennemi qui attaque ni péché qui séduise. On n'y voit ni l'indigence, ni la déshonneur, ni les querelles, ni la frayeur, ni les débats, ni l'agitation, ni la peine. Là point de doute, point de violence, point de discorde ; mais la paix souveraine, la charité dans sa plénitude, la jubilation éternelle et l'éternelle louange de Dieu, le repos sans fin et sans mélange d'inquiétude, enfin la joie permanente dans l'Esprit saint. Oh ! quel sera mon bonheur d'entendre un jour les aimables accents des habitants de la cour céleste, qui pro-

clameront les louanges de l'auguste Trinité avec tout le respect qui lui est dû ! Mais mon bonheur sera entièrement consommé si je mérite de chanter moi-même en l'honneur de Jésus-Christ un des plus doux cantiques de l'immortelle Sion !

VI.

Joie indicible du Paradis.

O vie vivifiante, vie éternelle et éternellement heureuse, où habite la joie sans la tristesse, le repos sans la fatigue, la dignité sans la frayeur, l'opulence sans la possibilité de la perdre, la santé sans la maladie, l'abondance sans l'épuisement, la vie sans la mort, l'éternité sans la corruption, la béatitude sans l'adversité ; où tous les biens résident dans la charité parfaite, où l'on voit face à face, où la science est consommée en tout et partout, où la bonté souveraine de Dieu est connue, et la lumière qui éclaire toute intelligence glorifiée par les saints ; où la majesté présente de Dieu est contemplée sans voile, et où l'esprit qui la contemple est rassasié par cet aliment de la vie sans jamais connaître la défaillance ; où l'on voit toujours, et où l'on désire toujours voir ; où on désire sans inquiétude, et où l'on est rassasié sans dégoût ; où le véritable soleil de justice rajeunit les habitants par le merveilleux aspect de sa beauté, illuminant ainsi tous les citoyens de la patrie céleste, afin qu'ils resplendissent eux-mêmes ; flambeaux allumés par les mains de Dieu, lumière qui rayonne

mille fois plus que les clartés de notre soleil et de toutes les étoiles; unis pour jamais à la divinité qui ne meurt pas, et par là devenus immortels et incorruptibles suivant cette promesse de notre Seigneur et Sauveur : « Mon Père, je désire que
« là où je suis, ceux que vous m'avez donnés
« soient aussi avec moi, afin qu'ils contemplent la
« gloire que vous m'avez donnée; afin que tous ils
« soient un, comme vous mon Père en moi et moi
« en vous; qu'ils soient de même un en vous. »

VII.

Félicité du royaume des Cieux.

Royaume des cieux, royaume de la félicité parfaite, royaume où la mort n'existe pas, où la limite est inconnue, où il n'y a pas de succession de temps, où règne un jour éternel sans nuit et sans variation; où le soldat victorieux, après les fatigues du combat, est comblé de dons ineffables,

Levant un noble front sous le bandeau des rois.

Plût au ciel qu'après m'être débarrassé du poids de mes péchés, la divine compassion m'ordonnât, à moi le dernier des serviteurs de Jésus-Christ, de déposer le fardeau de la chair pour que j'aie me délasser dans les joies éternelles de sa cité; m'associer aux chœurs sacrés des milices d'en haut; assister à la gloire de mon créateur avec les esprits bienheureux, et contempler la face de Dieu qui y est présente! Certes alors, je vivrais sans être troublé par aucune crainte de la mort; je

jourais en sécurité d'une immortalité sans fin et incorruptible, j'écarterais toutes les ténèbres de mon ignorance, en m'unissant à celui qui est la science infinie ; je mépriserais les choses de la terre ; je dédaignerais de fixer plus longtemps mes regards et mes pensées sur cette vallée de larmes où réside la vie laborieuse, la vie corruptible, la vie inondée d'amertumes, la vie maîtresse de tous les maux et servante de l'enfer ; la vie que les humeurs gonflent, que les douleurs affaiblissent, que les ardeurs dessèchent, que les climats altèrent, que les aliments engraisent, que les jeûnes fatiguent, que les jeux relâchent, que les tristesses consomment, que le souci abrège, que la sécurité émousse, que les richesses enorgueillissent, que la pauvreté abat, que la jeunesse exalte, que la vieillesse courbe, que l'infirmité brise, que le chagrin écrase ; la vie où le démon trompe, où le monde flatte, où la chair séduit, où l'âme s'aveugle, où l'homme tout entier n'est qu'agitation et que trouble. A ces maux si nombreux et si effrayants succède l'implacable mort, qui d'un seul coup emporte avec elle ces joies puériles, si bien qu'une fois évanouies à peine se souvient-on qu'elles aient été.

VIII.

Après les larmes et les gémissements Dieu console l'âme affligée.

Mais par quelles louanges, ou par quelles actions de grâces pourrons-nous reconnaître votre

bonté, ô Dieu notre Seigneur, vous qui au milieu des angoisses poignantes de notre mortalité ne cessez de nous consoler par la merveilleuse apparition de votre grâce ! O douleur ! J'étais en proie au chagrin et à la tristesse, quand je redoutais la fin de ma vie, quand je considérais l'énormité de mes péchés, quand je frissonnais d'épouvante devant votre jugement, quand je songeais à l'heure de la mort, quand je tremblais devant les supplices de l'enfer, quand j'ignorais à quel poids et dans quelle balance vous pèseriez mes œuvres, et quelle serait la conclusion suprême de cette vie d'un jour ; quand enfin je repassais dans ma mémoire toutes ces pensées et mille autres avec elles. Et voilà, Seigneur mon Dieu, que vous venez me consoler avec votre tendresse accoutumée. A travers ces larmes abondantes, parmi ces plaintes redoublées et les sanglots de mon cœur, vous prenez par la main mon âme inquiète et désolée ; vous la transportez sur les sommets des saintes montagnes, jusque dans le champ des doux parfums, et vous la déposez dans vos succulents pâturages, le long des ruisseaux d'eaux vives, où vous dressez en ma présence une table magnifiquement servie, pour reposer mon esprit de toutes ses fatigues, et réjouir la longue tristesse de mon cœur. Là, réconforté enfin par ces pures et vivifiantes délices, oubliant mes nombreuses misères, et planant au dessus de cette vallée de larmes, je repose en vous dans la paix véritable.

MÉDITATION SEIZIÈME.

SOUVENIRS DES PREMIERS BIENFAITS DE JÉSUS-CHRIST.

EXPÉRIENCE DES BIENFAITS PRÉSENTS. ATTENTE DES BIENFAITS A VENIR. (1)

PREMIÈRE PARTIE.

Personne ne doit s'ennuyer au récit de ce qui est capable d'allumer en nous l'amour de Dieu. Nous lisons dans l'Évangile que deux sœurs aimèrent Dieu d'un amour fervent. Quoiqu'elles aimassent Dieu et le prochain l'une et l'autre, Marthe néanmoins s'occupait principalement à servir le prochain, tandis que Marie puisait largement à la source de la dilection infinie. L'amour de Dieu se compose de deux choses; l'affection

(1) S. Anselme a écrit les trois méditations suivantes pour sa sœur. Dans l'original elles n'en formaient primitivement qu'une seule. Elles ont été partagées en trois chapitres différents dans la suite et pour la commodité du lecteur. Richéra, sœur de S. Anselme, avait embrassé la virginité après la mort de Burgondius, son époux. Elle en avait un fils qui portait le nom d'Anselme : c'est ce qu'attestent plusieurs lettres que l'archevêque de Cantorbéry écrit à Burgondius, à Richéra et à Anselme, son neveu. Dans l'une de ces lettres, c'est la soixante-septième du livre III, il dit à sa sœur, qu'excepté son époux, il n'est personne dont il désire aussi vivement le salut que le sien et celui de son fils, parceque l'un est son frère et l'autre son fils unique.

intérieure, et l'affection qui se manifeste par les œuvres. Les œuvres ne sont rien moins que l'exercice habituel des vertus ; l'affection intérieure réside dans la douceur et l'attrait pour les choses spirituelles. L'exercice habituel des vertus consiste dans une manière de vivre sagement réglée, telle que les jeûnes, les veilles, les actes de miséricorde, la lecture, l'oraison, le silence, la pauvreté, et autres pratiques semblables. Quant à l'affection intérieure, elle se nourrit de saintes et salutaires contemplations. Voilà pourquoi il faut que vous méditez trois choses, le passé, le présent, l'avenir, afin que votre âme grandisse en tendresse et en amour pour Jésus, c'est à dire que vous avez à vous souvenir de ses bienfaits passés, à savourer ses bienfaits présents, et à fixer l'œil de votre foi sur ses bienfaits à venir.

Lorsque votre cœur se sera purifié par l'exercice des vertus, loin de la tumultueuse agitation de ses pensées, commencez par reporter en arrière vos regards que n'affaiblissent plus les vapeurs du péché, et, entrant avec la bienheureuse vierge Marie dans son humble cellule, parcourez les livres saints où il est prophétisé qu'une vierge enfantera, et que le Christ conversera parmi les hommes. Attendez dans ce pieux sanctuaire l'apparition de l'ange ; voyez-le entrer, recueillez attentivement les paroles qu'il adresse à la mère de Dieu, afin que dans l'admiration et le ravissement de votre âme vous puissiez, vous aussi, sa-

luer la très douce Marie, votre souveraine, avec l'ange qui la salue, et vous écrier : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. » Répétez plusieurs fois ces mots sacrés et contemplez en même temps qu'elle est la plénitude de la grâce à laquelle le monde a emprunté la grâce ; examinez quel est ce Verbe qui s'est fait chair, et inclinez-vous avec respect devant le Seigneur, qui, remplissant le ciel et la terre de son infinie majesté, a daigné s'enfermer dans les chastes entrailles d'une jeune Israélite, que le Père a sanctifiée, que le Fils a fécondée, que le Saint-Esprit a couverte de son ombre. O ma très douce souveraine, quels torrents de sainte volupté enivraient votre âme, de quel brûlant amour vous vous enflammiez, lorsque vous sentiez dans le sanctuaire de votre cœur la présence d'une majesté si auguste ; lorsqu'elle demandait à votre chair la chair qu'elle devait revêtir ; lorsqu'enfin elle formait de vos membres immaculés ces membres dans lesquels devait habiter corporellement la plénitude de la divinité ! C'est pour vous, ô vierge (1), que se sont accomplis tous ces prodiges, afin que vous aimiez tendrement et la Vierge que vous avez choisie pour modèle, et le fils divin de la Vierge dont vous êtes la fiancée.

Maintenant, gravissez les montagnes avec votre très douce souveraine ; contemplez la virginité

(2) Le saint archevêque s'adresse ici à sa sœur Richéra.

embrassant la stérilité, et assistez à cet acte de solennel hommage, où l'humble serviteur, reconnaissant son Seigneur, le salue par une joie inexprimable, héraut qui précède le juge, voix qui annonce le Verbe fait chair, fruit caché dans des flancs stériles, tressaillant devant le fruit qu'enfermait le sein fécond d'une vierge. Heureuses les entrailles dans lesquelles est conçu le Sauveur du monde tout entier, et qui prophétisent l'allégresse éternelle après que les ténèbres de la tristesse se sont dissipées ! Accourez, je vous prie, accourez, mêlez-vous à de si grandes joies, prosternez-vous aux pieds de ces deux femmes et embrassez votre époux dans les entrailles de l'une, tandis que dans les entrailles de l'autre vous honorez l'ami de votre époux. De là, suivez votre mère jusqu'à Bethléem avec une tendre dévotion ; entrez avec elle dans son misérable réduit, restez à ses côtés, servez-la pendant qu'elle enfante le Sauveur du monde, et, plaçant de vos mains le nouveau-né sur la crèche, éclatez en joyeux transports. Ecrivez-vous avec Isaïe : « Un enfant nous « est né ; un fils nous a été donné ; » et couvrez de vos baisers cette aimable crèche. Que l'amour tempère en vous le respect ; que l'affection bannisse la frayeur ; attachez vos lèvres à ses pieds sacrés et votre bouche à ses genoux adorables. Repassez ensuite dans votre mémoire les veilles des pasteurs ; admirez l'armée des anges ; joignez vos prières aux chants de la céleste symphonie,

en répétant tout à la fois de la bouche et du cœur :
« Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! »

N'allez pas oublier dans votre méditation les présents des mages, et ne laissez pas votre Dieu partir en fugitif pour l'Égypte sans l'accompagner dans son exil. Regardez avec l'œil de la dévotion le tendre enfant Jésus ; le voyez-vous doucement étendu dans les bras de la glorieuse Vierge sa mère, pressant avec un filial amour le sein qui l'allaita, et souriant à celle qui lui donna la naissance ? Quel tableau plus délicieux et plus ravissant ? Contemplez-le avec attention. Le Dieu immense, infini, est suspendu par ses petits bras au cou de sa mère. Dites-lui : « Ah ! quelle est ma félicité ! je vois celui après lequel ont soupiré les rois, et qu'ils n'ont pas vu. Il mérite bien d'être contemplé, « celui qui est le plus beau parmi les enfants des hommes. »

Demandez-vous souvent quelles étaient les dispositions et les pensées qui occupaient cette très douce mère, alors que, transportée d'allégresse et triomphante, elle tenait dans ses bras le Seigneur à la fois si grand et si petit ; alors qu'elle répondait à ses caresses enfantines par d'autres caresses ; alors que vagissant et pleurant sur ses genoux, elle le consolait par les chants les plus flatteurs ; alors enfin que, mère attentive et soigneuse, elle l'entourait de tous les soins que réclamait la faiblesse du nouveau-né et que lui enseignait sa délicate tendresse. On raconte que

dans son voyage il fut arrêté par un voleur et délivré par le bienfait d'un jeune homme. Tenez ce récit pour vrai.

Cet adolescent était, dit-on, le fils du chef des brigands. Maître de son butin, il n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur le tendre enfant aux bras de sa mère, que son admirable visage lui apparut rayonnant d'éclat et de majesté. Alors, ne doutant pas qu'il n'y eût en lui plus qu'un homme, il l'embrassa dans un transport d'amour. « O le plus
« heureux des petits enfants, s'écria-t-il, si vous
« trouvez un jour l'occasion d'avoir pitié de moi,
« souvenez-vous de moi dans ce moment, et n'ou-
« bliez pas l'heure d'aujourd'hui. » Ce voleur, ajoute-t-on, était le même qui, crucifié à la droite de Dieu, reprit en ces termes le blasphémateur son compagnon : « Eh quoi, tu ne crains pas Dieu? » Il se tourna vers le Seigneur mourant, il le contempla dans la majesté qui l'avait frappé autrefois dans le débile enfant, et, fidèle aux conventions passées : « Souvenez-vous de moi, s'é-
« cria-t-il, quand vous serez arrivé dans votre
« royaume. » Cette tradition peut servir, si je ne me trompe, à développer en nous les sentiments de l'amour, pourvu néanmoins que nous écartions toute affirmation téméraire.

Ne croyez pas non plus qu'il soit sans douceur pour vous de le contempler à Nazareth, enfant parmi les enfants ; ici, docile et soumis à sa mère ; là, aidant son père nourricier dans ses rudes la-

beurs. Mais que dirai-je, si pendant l'espace de trois jours vous le cherchez avec sa mère, lorsqu'à l'âge de douze ans il est monté dans la compagnie de ses parents à Jérusalem, et qu'à leur retour il demeure, sans qu'ils s'en aperçoivent, dans la cité sainte? Oh! avec quelle abondance couleront vos larmes en entendant la mère châtier son fils, pour ainsi dire, par cette douce réprimande : « Mon fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte « avec nous? »

Vous plaît-il de suivre l'époux vierge partout où il ira? Sondez ses plus profonds et plus secrets mystères pour entendre le Père dans la voix qui rétentit sur les bords du Jourdain; pour voir le Fils sous les livrées de la chair et le Saint-Esprit dans la colombe. Là, invité aux noces spirituelles, vous recevez du Père l'époux qui vous est donné, du Fils la purification, du Saint-Esprit le gage de l'amour. Après quoi, le bien aimé Jésus consacre pour vous le silence de la solitude; il sanctifie le jeûne que vous aurez à subir, en vous apprenant à combattre un ennemi rusé. Quel mystère s'est accompli dans ce lieu? Quel mystère s'y est-il accompli pour vous? Comment s'y est-il accompli? Examinez-le attentivement. Aimez tendrement celui qui l'a opéré, et ce qu'il a opéré, imitez-le.

Poursuivons. Qu'à cette heure la femme surprise en adultère vous revienne à la mémoire, ainsi que les paroles ou les actions de Jésus, invité à prononcer la sentence qui devait la flétrir.

Que fait-il? Il commence par baisser les yeux vers la terre, de peur sans doute que s'il les fixait sur l'accusée il ne la couvrit de confusion. En second lieu, il trace des caractères sur la poussière. Pourquoi cela? Il voulait convaincre ceux qui poursuivaient la coupable qu'ils appartenaient à la terre bien plus qu'au ciel : « Que celui d'entre vous, dit-il, qui se trouve sans péché lui jette la première pierre. » O merveilleuse et inépuisable bonté de Jésus-Christ! Il avait droit de condamner la pécheresse, mais remarquez avec quelle tendresse et quelle prudence il la délivre. Le voyez-vous, après avoir fait rentrer en eux-mêmes ses accusateurs et les avoir chassés du temple, le voyez-vous lever sur elle des regards remplis de compassion? Quelle douceur, quelle suavité dans sa voix, lorsqu'il prononce la sentence qui la renvoie absoute! Imaginez-vous qu'il soupire, qu'il verse des larmes, en disant ces mots : « Femme, personne ne vous a condamnée. » Heureuse, pour ainsi dire, cette femme adultère! L'absolution du passé lui garantit la félicité de l'avenir. O Jésus débonnaire, quand vous dites : « Je ne vous condamnerai pas non plus, » qui condamnera? « C'est Dieu qui justifie, quel est celui qui condamnerait? » Mais écoutons ce que vous ajoutez : « Allez, et ne péchez plus. »

Entrez dans la maison du pharisien, fixez les yeux sur votre Seigneur qui s'y assied, approchez de ses pieds avec la bienheureuse pécheresse, la-

vez-les de vos larmes, essuyez-les de vos cheveux, couvrez-les de vos plus tendres baisers, et répandez sur eux vos parfums. N'êtes-vous pas déjà comme tout arrosée de la suave odeur qu'il exhale? Se refuse-t-il à votre tendresse? Pressez, conjurez, levez vers lui des yeux chargés de larmes, et par vos soupirs, et par vos inénarrables gémissements arrachez la faveur que vous demandez. Luttez contre lui à la manière de Jacob; il se réjouira d'avoir le dessous, Il vous semblera parfois ou qu'il détourne les yeux, ou qu'il se bouche les oreilles, ou qu'il cache ses pieds si ardemment désirés. Vous, cependant, pressez à temps et à contre-temps; dites à haute voix : « Jusques à quand crierai-je sans que vous « m'exauciez? Rendez-moi, ô compatissant Jésus, « la joie de votre salut; mon cœur vous a dit : « J'ai cherché votre visage; j'ai cherché votre vi- « sage, Seigneur. » Pourra-t-il refuser ses pieds aux baisers d'une vierge, quand il les livra aux embrassements d'une pécheresse?

Vous vous arrêterez aussi dans la maison où le paralytique, hissé par le toit, est enfin déposé à ses pieds et où la puissance et la tendresse se sont donné la main. « Mon fils, dit-il à l'infirmes, vos « péchés vous sont remis. » O admirable clémence! ô inexprimable miséricorde! heureux malade! Il a reçu la rémission de ses péchés sans la demander, sans qu'elle fût précédée de la confession, sans que la satisfaction l'eût méritée, sans

que la contrition la réclamât. Il implorait le salut du corps et non celui de l'âme ; et voilà qu'il a reçu tout à la fois le salut du corps et le salut de l'âme. Oui, Seigneur, notre vie dépend véritablement de votre volonté. Avez-vous résolu de nous sauver ? Nul ne peut vous en empêcher. Mais si vos décrets sont différents, où est l'homme qui oséra vous dire : « Pourquoi cela ? Pharisien, d'où vient que tu murmures ? Ton œil est-il mauvais parce que le Seigneur est bon. Il est certain qu'il regarde avec un œil de pitié qui il lui platt. Prions, pleurons pour qu'il le veuille. Que notre prière s'engraisse, pour ainsi dire, de bonnes œuvres ; que notre dévotion s'accroisse ; que notre amour s'échauffe de plus en plus. Levons vers lui, pendant que nous le prions, des mains pures que n'a point souillées le sang de la convoitise, que n'a profanées aucun attouchement illícite, et que la cupidité n'a point poussées au crime. Levons encore vers lui un cœur sans fiel et sans colère, apaisé par la douceur, réglé par la paix, lavé par la pureté de la conscience. Mais direz-vous, le paralytique de l'Évangile n'a recouru, que je sache, à aucun de ces moyens ; il n'a pas laissé cependant d'obtenir, comme nous le lisons, la rémission de ses péchés. Sans doute, mais c'est là un prodige de l'ineffable miséricorde. Il serait aussi blasphématoire de vouloir limiter sa vertu qu'il serait insensé d'espérer pour soi-même une semblable faveur. Ce qu'elle a dit au paralytique, elle peut le dire avec la même efficacité à qui bon

lui semble : « Vos péchés vous sont remis. » D'accord ; mais quiconque attend la même grâce, sans le travail et l'effort de la pénitence, ou sans contrition, ou sans confession, ou même sans prière, n'obtiendra jamais la rémission de ses fautes.

Sortons et marchons vers Béthanie, où le Seigneur consacre par sa divine autorité les liens de l'amitié. En effet, nous dit le livre évangélique, Jésus aimait Marthe, Marie et Lazare (1). Que

(1) Le lecteur ne sera peut-être point fâché de comparer ici Ludolphe, le chartreux, dans sa *Vie de notre Seigneur*, avec le bénédictin du Bec.

« Nous voyons dans cet Evangile, dit le moine de Strasbourg, l'histoire de deux sœurs qui, aimant toutes deux uniquement Jésus-Christ, le reçurent avec une grande allégresse ; mais chacune manifesta les sentiments de son âme conformément à son caractère et à sa vocation. Marthe s'empressa de dresser la table et de préparer le repas du maître et de ses disciples ; elle s'y employa avec cette activité qui n'est jamais exempte d'inquiétude : Marie, au contraire, alla s'asseoir aux pieds de Jésus, témoignant ainsi de son humilité et de son assiduité à entendre la parole divine. Contemplez des yeux de l'esprit cette maison d'édification. L'une des sœurs s'empressa pour offrir au Seigneur une nourriture matérielle ; l'autre reste paisible et s'assied pour lui offrir une âme paisible, aliment de son zèle, et autant l'esprit est au dessus du corps, autant la nourriture qu'offre Marie est plus chère au cœur de Jésus que celle que Marthe lui prépare. Le Sauveur cependant, voulant laisser un utile exemple à ses disciples, emploie le temps qui précède le repas à enseigner la doctrine éternelle ; Marie l'écoute, et ravie de ses paroles elle oublie les besoins matériels de la vie, rassasiant son esprit des vérités célestes.

Marthe, à la vue de sa sœur, éprouve un sentiment d'envie, semblable à ces chrétiens qui, méprisant la contemplation, mettent toute leur vertu dans la multiplication des œuvres extérieures. Elle accuse Marie de paresse, elle se plaint d'elle avec une sorte

cela ait été dit pour rendre hommage à l'affection toute particulière qu'ils avaient pour lui, il n'est personne qui en doute. J'en appelle à ces douces

d'amertume. « Marie, dit-elle, ne laisse travailler seule. » Marie, humble et simple, baisse la tête, s'en remettant pour excuser sa faute à celui pour l'amour de qui elle l'a commise. Jésus en effet, que l'on voulait établir son juge, se fait son défenseur, et c'est là le privilège de Marie, que trois fois accusée elle est trois fois défendue par le Seigneur. Le Pharisien l'accuse d'effronterie dans sa pénitence, Marthe d'oisiveté dans son amour, Judas de prodigalité dans sa douleur. Elle se tait, mais Jésus parle pour elle, et du sujet de son accusation il fait le sujet de sa gloire : « Marie a choisi la meilleure part. » Elle a choisi la part la meilleure, la plus noble, la seule chose nécessaire, l'union de son âme avec Dieu. Ne vous troublez pas cependant ; car si sa part est la meilleure, la vôtre est bonne. Considérez pourquoi la sienne est bonne, c'est qu'elle ne lui sera pas enlevée : *quia non auferetur ab ea*. Elle a choisi la part éternelle ; elle a commencé dans cette vie ce qu'elle continuera dans le ciel. Elle contemple dès à présent sous le voile de la chair celui qu'elle contempiera plus tard face à face. Les œuvres extérieures de la piété ne seront plus nécessaires dans le ciel, puisque toute douleur étant finie et toute larme séchée il n'y aura plus besoin de soulagement ; mais la charité restera permanente et la contemplation recevra là haut sa perfection et son accomplissement : *Unum est necessarium... Maria optinam partem elegit quæ non auferetur ab ea*.

Marthe et Marie sont les modèles des deux vies qui, dans le sein de l'Eglise, s'unissent pour le salut du prochain et la gloire de Dieu. Marthe sert ses frères, et par ses frères va à Dieu. Marie va à Dieu directement dans l'oraison. Marthe reçoit dans sa maison les pauvres, représentants du Seigneur. Marie n'a plus de maison à elle où elle puisse exercer l'hospitalité ; elle a abandonné les choses temporelles, elle n'a plus qu'une seule occupation, nourrir son intelligence de la parole de Jésus, pleurer ses fautes, désirer l'éternité ; elle s'assied parcequ'elle vit dans le repos. Marthe est debout parcequ'elle s'agite dans de nombreux emplois.

larmes qu'il confondit avec les larmes de ceux qui pleuraient, et que le peuple tout entier interpréta comme une marque de tendresse. « Voyez, s'é-

L'une nourrit ceux qui ont faim, l'autre se nourrit elle-même du pain indéfectible. La paix de Marie doit être préférée à l'activité de Marthe, parcequ'elle est plus proche de la conversation des anges et qu'elle doit durer toujours; mais cependant la vie active est le soutien de la vie contemplative, et si celle-ci est le terme et le but, l'autre est le moyen et la voie.

Honorons donc, dit S. Augustin, honorons ces deux humbles femmes, chefs et modèles de l'armée de l'Eglise. La foule entière des fidèles les suit; les uns travaillent avec Marthe, les autres prient avec Marie, et nul ne peut arriver au ciel que par les routes où elles ont marché. Que chacun pour choisir son chemin consulte ses forces et sa vocation, et se souvienne que si la charité cherche un saint repos, la charité non plus ne refuse point un utile travail. Que l'homme de la vie active sache se retirer quelquefois dans le secret de son cœur, et que le contemplatif à son tour sache en sortir quand les besoins de son prochain le réclament. Assis avec Marie aux pieds du Sauveur, qu'il sache se lever et le servir avec Marthe! Que si la beauté de Rachel l'a ravi il ne méprise pas Lia, car elle sera féconde. Que tour à tour il reçoive avec Marie le pain des anges et le distribue aux hommes avec Marthe. Qu'après avoir dans le cloître entendu les cantiques célestes et respiré les doux parfums qu'exhalent les lis des vierges, les roses des martyrs et les violettes des confesseurs, il imite le Sauveur marchant au milieu des pécheurs et des publicains. Plus encore! qu'il sache à chaque instant unir en lui les deux vies; comme Moïse, s'entretenir avec Dieu dans le secret du tabernacle et sortir du tabernacle pour instruire le peuple; comme Paul, être ravi au troisième ciel et convertir les nations; comme Jésus, surtout, enseigner dans les synagogues et prier sur la montagne! Heureux qui sème avec Marthe! plus heureux qui moissonne avec Marie! Heureux qui sert le Seigneur en cette vie, au milieu des troubles inséparables de notre condition mortelle! plus heureux qui sera assis à ses pieds durant l'éternité!

« criait-il, comme il l'aimait! » Et voilà qu'on
« lui servit à souper. Marthe les servait, et La-
« zare était un de ceux qui s'asseyaient à table
« avec lui. Or Marie ayant un vase d'albâtre
« rempli de parfums et de nard précieux; brisa le
« vase et le répandit sur la tête du Sauveur. »
Régouissez-vous, je vous prie, d'assister à ce re-
pas. Discernez bien le ministère de chacun; Marthe sert les convives, Lazare est assis, Marie répand sur les pieds du Seigneur un parfum précieux. Voilà votre office à vous. Brisez le vase de votre cœur; et tout ce que vous avez de dévotion, tout ce que vous avez d'amour, tout ce que vous avez de désir, tout ce que vous avez d'affection, épanchez-le sur la tête de votre époux, en adorant le Dieu dans l'homme et l'homme dans le Dieu. Le traître frémira; il éclatera en murmures; il s'abandonnera à ses sentiments d'envie, et il appellera du nom de perte un acte de dévotion; que vous importe? « A quoi bon perdre ainsi ces parfums, s'écrie-t-il? On pouvait les vendre un grand prix. » Le Pharisien murmure, il est jaloux de la pénitente. Judas murmure; il regarde avec un œil d'envie ce parfum d'un grand prix, répandu sur les pieds de son maître. Mais l'équitable juge ne reçoit pas leurs accusations; il absout l'accusée: « Laissez-la, leur dit-il, ce qu'elle a fait pour moi est bon. » Comme s'il avait dit: « A Marthe le travail, à elle les soins et l'activité du charitable ministère, qu'elle prépare

au pèlerin l'hospitalité, à celui qui a faim la nourriture, à celui qui a soif la boisson, à l'indigent glacé par le froid le vêtement qui doit le couvrir; quant à moi, j'appartiens seul à Marie, et Marie n'appartient qu'à moi. Tout ce qu'elle possède, elle le donne, qu'elle attende de ma tendresse l'accomplissement de tous ses désirs. » Et comment en serait-il autrement, ô mon Sauveur? Est-ce vous qui conseilleriez à Marie de s'éloigner de ces pieds sacrés qu'elle couvre de baisers? Est-ce vous qui lui diriez : Détourne tes regards de l'aimable visage que tu contemples, et cesse de recueillir les suaves paroles qui renouvellent les forces de ton âme?

Mais levons-nous et partons. Où allons-nous, me demanderez-vous? Nous accompagnons le monarque du ciel et de la terre, qui s'avance monté sur le fils de l'ânesse. Saisie d'admiration devant la merveille qui s'accomplit pour vous, joignez vos louanges à celles des petits enfants, et répétez avec eux : « Gloire au fils de David ! »

Maintenant, montez avec lui au cénacle. Entrez, la vaste salle est déjà toute préparée. Félicitez-vous d'assister aux délices du banquet d'où va sortir le salut du monde. Que l'amour triomphe en vous du respect ; que l'affection impose silence à la crainte, afin que Jésus laisse au moins tomber quelques miettes de cette table divine pour en faire une aumône à la pauvre mendicante. Ou bien, tenez-vous debout et loin de sa présence, les

yeux timidement fixés sur lui, et, semblable à l'indigent qui contemple le riche, étendez votre main pour recevoir de sa clémence quelque libéralité, et trahissez votre faim par vos larmes. Se lève-t-il pour se ceindre d'un linge et verser de l'eau dans un bassin? Songez qu'elle est la puissance, qu'elle est la majesté qui lave et essuie les pieds des hommes; quelle est la bonté qui touche de ses mains adorables les pieds d'un traître. Regardez, attendez, et la dernière de toutes, présentez-lui vos pieds pour qu'il daigne les laver, car celui qu'il n'aura point purifié n'entrera jamais dans son royaume. Pourquoi vous hâter de sortir? Demeurez encore un peu. Examinez, je vous prie, quel est le disciple qui repose sur son cœur et penche sa tête sur sa glorieuse poitrine. Ah! que son bonheur est digne d'envie, quel qu'il soit. Mais voilà que je l'ai reconnu; Jean est son nom. O Jean, quelle douceur, quelle grâce, quelle lumière et quelle dévotion vous puisiez à cette source ineffable! Là, certes, sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science éternelle. Là coule la source de la miséricorde infinie; là est le tabernacle de la tendresse sans limites; là est le rayon de la suavité éternelle. D'où te viennent, ô Jean, ces merveilleuses faveurs? Es-tu plus grand que Pierre, plus saint qu'André, plus cher que tous les autres apôtres? O glorieux privilège de la virginité! Ton maître t'a choisi vierge, et parceque tu es vierge il te préfère à tous les au-

tres. O vierge, soyez donc dans la joie ; approchez de plus près, et ne différez pas plus longtemps de réclamer quelques parcelles de ces grâces. Si vous ne pouvez prétendre à la part la plus belle, abandonnez à Jean ce cœur adorable sur lequel il s'enivre du vin de l'allégresse dans la contemplation de la divinité. Pour vous, courez aux mamelles de son humanité sainte, et faites-en jaillir un lait qui fortifie votre faiblesse. Plus tard, lorsque vous l'entendrez remettre ses disciples entre les mains de son père céleste dans cette auguste prière : « Mon père, conservez-les en votre nom, » inclinez respectueusement votre tête, afin que vous méritiez de recueillir aussi de sa bouche les paroles suivantes : « Je veux que là où je suis ils « soient avec moi. »

Il serait bon pour vous de rester ici, mais il faut que vous quittiez ce lieu. Il va vous précéder sur la montagne des Oliviers. Suivez-le. Il n'a pris avec lui que Pierre et les deux fils de Zébédée, pour l'accompagner dans sa solitude. Oui, sans doute ; mais regardez de loin avec quelle réalité il s'est chargé de toutes nos misères. Ouvrez les yeux. Voilà que le Dieu qui règne en maître sur toutes choses commence à s'affliger et à s'attrister. « Mon âme est triste jusqu'à la mort, » s'écrie-t-il. Pourquoi donc tant de tristesse, ô mon Dieu ? Ah ! c'est par compassion pour moi que vous montrez ainsi toutes les faiblesses de l'humanité, jusqu'à paraître ignorer, en quelque

sorte, que vous êtes Dieu. Vous priez la face prosternée contre terre, et alors une sueur de sang ruisselle de tous vos membres. Pourquoi restez-vous ainsi immobile, ô vierge? Accourez, recueillez sur vos lèvres ces gouttes savoureuses, et baissez la poussière de ses pas. Gardez-vous de vous endormir ainsi que Pierre, de peur que ces reproches ne vous soient justement adressés : « Eh quoi, « vous n'avez pu veiller une seule heure avec « moi? »

Mais voilà qu'une troupe d'impies s'avance, précédée par le traître, et avertie par le baiser du lâche Judas, se saisit de la personne de Jésus, enchaîne son maître et charge d'indignes liens ses mains adorables. Ah ! qui résisterait à un pareil spectacle? Je le sais ; votre cœur est maintenant tout à la tendresse et à la compassion ; un saint zèle enflamme votre courage. Mais laissez, je vous en conjure, laissez souffrir celui qui souffre pour vous. Pourquoi demander une épée? pourquoi ces transports de colère? pourquoi toute cette indignation? Vainement, à l'exemple de Pierre, vous emporteriez à l'un de ces forcenés une oreille, un bras ou un pied, Jésus les lui rendrait. Vous lui arracheriez la vie, que Jésus le ressusciterait, n'en doutez pas. Suivez-le donc de préférence jusqu'au palais du prince des prêtres, et ce visage d'une beauté ravissante qu'ils ont souillé de hideux crachats, vous, essuyez-le de vos larmes. Examinez avec quel air de tendresse, avec quelle miséricorde

touchante, avec quelle victorieuse efficacité il regarde l'apôtre infidèle, quand celui-ci se tournant vers son maître rentre en lui-même et pleure amèrement sa triple apostasie. O Jésus débonnaire, daigne aussi votre compatissant et miséricordieux regard s'arrêter sur moi, sur moi qui vous ai renié si souvent par la perversité de mes œuvres, à la voix d'une servante sans pudeur, c'est à dire de cette chair insolente ! Mais le matin arrivé, on le remet entre les mains de Pilate. On l'accuse devant le gouverneur romain, et il se tait, « parce-
« qu'il a été conduit à la mort comme une bre-
« bis. » Considérez-le avec une religieuse attention. Debout devant le juge, la tête inclinée, les yeux baissés vers la terre, le visage calme et tranquille, ne parlant que rarement, le voilà préparé à tous les opprobres, et il va au devant des coups. Je le sais, vous ne pourriez soutenir plus longtemps le douloureux aspect de ses aimables épaules déchirées par les verges, de son glorieux visage indignement outragé par les soufflets, de sa tête délicate ensanglantée sous la pointe acérée des épines. Vous ne pourriez contempler de vos yeux cette main puissante, qui gouverne le ciel et la terre, portant un sceptre dérisoire. On le fait sortir, il est flagellé sous son douloureux diadème, et couvert d'un manteau d'écarlate.
« Voilà l'homme, s'écrie le juge prévaricateur. »
Oui, il est véritablement homme, qui en douterait ?
Les plaies que les verges ont imprimées sur son

corps, ses livides blessures, l'infamie des crachats dont il est inondé, tout l'atteste suffisamment. Reconnais-le désormais, ô Zabulon, (1) voilà l'homme. Il est homme véritable, tu le confesses. Mais quel est-il, ajoutes-tu? D'où vient qu'abreuvé d'insultes, il ne s'irrite point à la manière de l'homme, qu'il ne s'émeut point à la manière de l'homme; qu'il ne s'emporte point contre ses bourreaux, à la manière de l'homme? Il y a donc en lui plus qu'un homme. Mais qui le connaît? Aujourd'hui il manifeste son humanité en se soumettant aux jugements impies de la terre; mais un jour il fera éclater sa divinité par les jugements qu'il prononcera lui-même. Tu l'as remarqué trop tard, ô Zabulon? Pourquoi as-tu travaillé par une femme à obtenir sa liberté? (2) Tu as parlé, mais il n'est plus temps. Le juge inique est assis sur son tribunal; c'en est fait, la sentence est portée. Le captif est conduit à la mort, courbé sous le fardeau de sa propre croix. O spectacle déchirant! Le voyez-vous? les insignes de sa puissance brillent sur ses épaules. Voilà le sceptre de l'équité, le sceptre de son royaume. On lui présente un vin mêlé de fiel; on le dépouille de ses vêtements que des soldats se partagent; sa tunique sans couture

(1) Une des douze tribus du peuple juif avant son schisme. La partie est prise ici pour le tout.

(2) Allusion à la femme de Pilate, qui lui envoya dire, suivant l'Évangile: « Qu'il n'y ait rien entre vous et ce juste, parceque la nuit dernière j'ai beaucoup souffert à cause de lui dans un songe. »

n'est pas déchirée ; le sort la livre à l'un d'entre eux. Ses mains compatissantes et ses pieds adorables sont percés de clous. On l'étend sur le bois du supplice ; il est élevé dans les airs entre deux voleurs. Suspendu ainsi entre le ciel et la terre, le divin médiateur de Dieu et de l'homme unit le néant à la grandeur, et relie le temps à l'éternité. Le ciel est dans le ravissement ; la terre est dans les larmes. Et vous?... Ah! je ne m'étonne pas que vous soyez dans la tristesse quand le soleil est en deuil ; que vous trembliez quand la terre s'agite sur ses fondements ; que votre cœur se déchire quand les rochers se fendent ; que vous gémissiez avec les saintes femmes quand celles-ci soupirent au pied de la croix? Considérez quelle pacifique et indulgente tendresse son cœur très miséricordieux a gardée dans chacune de ces scènes douloureuses. Il semble étranger aux affronts dont il est accablé ; il ne calcule point ses souffrances, il ne sent point ses outrages. Que dis-je ? il compatit à ceux pour qui il endure tant de maux ; il guérit ceux-là même qui le blessent ; il rend la vie à ceux qui l'immolent. Avec quelle douceur d'esprit, avec quelle affection de cœur, avec quelle plénitude de charité, il s'écrie : « Mon père, pardonnez-leur! » Me voici à vos pieds, Seigneur, me voici. J'adore votre majesté infinie, au lieu de vous donner la mort dans votre chair ; je vénère votre trépas, au lieu d'insulter à votre passion ; je contemple avec amour vos miséricordes, au lieu

de mépriser vos abaissements. Que votre douce humanité intercède donc pour moi ; que votre ineffable tendresse me recommande à votre père céleste. Dites encore une fois, ô compatissant Seigneur : « Mon père, pardonnez-lui. »

Mais vous, ô vierge, qui avez plus de confiance dans le fils de la Vierge immaculée que les femmes qui se tiennent debout et loin du Calvaire, approchez de la croix avec la mère vierge, avec le disciple vierge, et considérez de près ce visage que recouvrent les pâles ombres de la mort. Quoi donc ? Contemplerez-vous sans larmes, vous la pudique amante de Jésus-Christ, les larmes de votre aimable souveraine ? Demeurerez-vous les yeux secs, quand un glaive de douleur perce son âme de part en part ? Entendrez-vous, sans éclater en sanglots, le fils dire à sa mère : « Femme, voilà votre fils, » et à Jean : « voilà votre mère ? » J'en dis autant, soit qu'il confie sa mère au disciple bien aimé, soit qu'il promette le paradis au larron pénitent. « Alors un des soldats lui ouvrit le côté d'un coup de lance. » Hâtez-vous, ne tardez pas ; savourez avec votre miel le rayon qui vous est offert. Buvez votre vin avec votre lait. Voilà que le sang se convertit pour vous en vin afin de vous enivrer. L'eau se transforme en lait pour vous nourrir. Des fleuves ont coulé pour vous de la pierre du salut. Les blessures du Rédempteur et les ruines de son corps s'ouvrent à vous pour vous servir de refuge. Colombe gémissante, cachez-vous dans ses plaies ;

couvrez-les tour à tour de vos plus doux baisers ; que vos lèvres, trempées dans ce sang réparateur, rougissent comme la bandelette de pourpre, et que vos paroles aient la saveur du miel. (1)

(1) Deux pères de l'Eglise latine, S. Ambroise et S. Augustin, ont heureusement développé cette vérité. Ce n'est pas le seul contact que l'on trouve entre S. Anselme et l'archevêque de Milan ou le génie encyclopédique de l'illustre fils de Monique. « Nous avons tout en Jésus-Christ, dit S. Ambroise, et Jésus-Christ est tout pour nous. Désirez-vous la guérison de vos plaies, c'est un médecin. L'ardeur de la fièvre vous cause-t-elle une soif dévorante, c'est une source d'eau vive. Succombez-vous sous le poids de l'iniquité, il est la justice même. Redoutez-vous la mort, il est la vie. Soupirez-vous après les joies du ciel, il est la voie qui y conduit. Avez-vous horreur des ténèbres, il est la lumière. Avez-vous besoin de nourriture, il est le pain des forts. »

Écoutons maintenant l'évêque d'Hippone : « Les plaies de Jésus-Christ, notre Sauveur, sont pour nous la source d'une rédemption abondante. Nous trouvons en lui un trésor inépuisable de douceur, la plénitude de la grâce, le modèle des vertus. Quand une pensée déshonnête se présente à mon esprit, je me réfugie dans les plaies de Jésus-Christ. Quand l'aiguillon de la chair se fait sentir, je retrouve la vie dans le souvenir des plaies de mon souverain Seigneur. Lorsque le démon me dresse des embûches, je me jette dans les entrailles de mon Dieu, et le séducteur s'éloigne. Si la flamme de la volupté s'allume dans mes membres, je l'éteins bientôt par la pensée des plaies de mon Sauveur. Quel que soit ce qui a pu me causer quelque peine, je n'ai jamais trouvé de soulagement aussi efficace que les plaies de mon Rédempteur. Dans ces plaies, le sommeil que je goûte est rempli de suavité, le repos que je prends est plein d'assurance. La mort elle-même n'a point d'amertume que la mort de Jésus-Christ ne corrige ; tout mon espoir est dans la mort de mon divin maître. C'est entre les bras de mon Sauveur que je veux vivre, entre ses bras que je veux rendre le dernier soupir. »

Mais attendez encore un moment, le noble décurion va détacher les mains et les pieds de la victime expiatoire, en arrachant les clous qui la retenaient à la croix. Le voyez-vous presser avec amour le corps divin dans ses bras et le serrer contre son cœur? C'est en ce moment que le saint homme a pu s'écrier: « Mon bien-aimé est un faisceau de myrrhe. » Suivez celui qui est le trésor infini du ciel et de la terre; faites-mieux, portez ses pieds; soutenez ses mains et ses bras pendants; si vous ne le pouvez, recueillez du moins avec une sainte avidité les gouttes de son sang précieux qui coulent sur la terre, et baisiez affectueusement la trace de ses pas. Remarquez encore avec quel tendre et pieux empressement le bienheureux Nicodème touche ses membres sacrés, les environne de parfums, et, après les avoir enveloppés dans un suaire avec Joseph, les dépose dans le sépulcre.

N'oubliez pas non plus d'accompagner Marie Madeleine, et, vos aromates à la main, visitez avec elle le tombeau du Seigneur. Ah! puissiez-vous comme elle mériter de voir en esprit, tantôt l'ange assis sur la pierre renversée du monument, tantôt les deux anges qui, gardant l'intérieur du sépulcre, l'un à la tête, l'autre aux pieds, proclament la gloire de la résurrection; tantôt enfin Jésus-Christ lui-même ranimant par la douceur de son regard la tristesse et l'affliction de Marie, en lui disant d'une voix émue: Marie! A ce mot,

toutes les cataractes de sa tête se rompent. (1) Ses larmes jaillissent de la moelle de ses os ; elle éclate en sanglots et en soupirs jusqu'au fond de ses entrailles. O femme bienheureuse, que s'est-il passé en vous, et qu'êtes-vous devenue lorsque, vous prosternant à cette voix ravissante et répondant à son salut béni, vous vous écriâtes hors de vous-même : « Mon doux maître ! » Dites-moi, je vous prie, avec quelle effusion d'amour, avec quel pieux désir, avec quelle sainte ardeur vous prononçâtes ces mots : « Mon doux maître. » Les larmes vous empêchent d'achever ; l'émotion étouffe vos paroles, et l'excès de votre tendresse absorbe toutes les facultés de votre corps ainsi que de votre âme.

Mais, ô miséricordieux Jésus, que faites-vous ? Pourquoi éloigner ainsi de vos pieds sacrés et si dignes d'amour votre chaste amante ? « Ne me touchez pas, lui dites-vous. » — Pourquoi, Seigneur, cette défense ? Pourquoi m'est-il interdit de toucher et de presser de mes lèvres ces pieds aimables, percés de clous pour moi et arrosés de votre sang ? Etes-vous plus sévère que de coutume parceque vous avez grandi en gloire ? Eh bien, je veux pas vous quitter ni me séparer de vous ; je n'épargnerai pas les larmes ; mon cœur se brisera dans les gémissements si vous vous refusez à mes vœux. — Mais lui : « Ne craignez pas, dit-il, ce bien pour être différé ne vous sera point ravi. Allez

(1) Rumpuntur omnes capitis cataractæ.

« cependant, et annoncez à mes frères que je suis « ressuscité. » Elle courut d'un pas rapide parce qu'elle voulait revenir avec promptitude. Elle revient, mais accompagnée des autres femmes que Jésus console, et dont il soulage l'affliction en se présentant à elles avec un doux salut. Remarquez-le bien : le don sacré qui avait été différé tout à l'heure, elles le reçoivent en ce moment, car elles s'approchent et embrassent ses pieds. Restez-y, ô vierge, aussi longtemps que vous le pourrez. Que le sommeil n'interrompe pas votre félicité ; qu'aucun bruit extérieur ne vous en éloigne. Mais comme cette vie agitée et pleine de misères n'offre rien de stable ni d'éternel ; comme l'homme ne demeure jamais dans le même état, il faut nécessairement que notre âme, pendant que nous vivons ici-bas, se nourrisse d'une certaine variété. Passons donc par conséquent du souvenir des bienfaits passés que nous prodigua le Rédempteur, à l'expérience des biens dont nous jouissons maintenant, afin que ceux-ci nous apprennent aussi combien nous devons aimer Dieu.

MÉDITATION DIX-SEPTIÈME.

BIENFAITS ACTUELS DE DIEU.

SECONDE PARTIE

Que Dieu, faisant sortir le bien de la faute de nos premiers parents, nous ait créés de leur chair; qu'il ait soufflé en nous un souffle de vie pour nous distinguer des fruits avortés que rejette le sein maternel, ou de ceux qui, étouffés dans des entrailles stérilement fécondes, semblent avoir été conçus pour le châtement plutôt que pour la vie; je ne le regarde pas comme un médiocre avantage. J'en dis autant de la bonté par laquelle il daigna nous accorder une constitution saine et des membres bien conformés, afin que nous ne fussions pas pour les nôtres un sujet de douleur, ni pour autrui un sujet d'opprobre. Ce sont là des grâces considérables sans doute. Mais que penserons-nous de la miséricordieuse providence qui a voulu que notre naissance coïncidât avec un siècle et des hommes qui pussent nous conduire à la connaissance de sa foi et de ses sacrements? Ne voyons-nous pas un nombre incalculable de nos frères auxquels a été refusée la faveur dont nous nous applaudissons, quoiqu'ils soient de la même nature que nous. Ils ont été abandonnés par la

justice ; nous, nous avons été appelés par la grâce. Avançons ; c'est encore à sa bonté que nous devons d'avoir été élevés par des parents chrétiens ; de n'avoir pas été consumés par les flammes, engloutis par les eaux, dévorés par le démon, déchirés par les bêtes féroces, détruits par les précipices ; enfin d'avoir été nourris jusqu'à l'âge de raison dans la foi et la bonne volonté du Seigneur.

Jusqu'ici, ô ma sœur, nous avons parcouru des dons qui nous sont communs l'un à l'autre, nous qu'a engendrés le même père, qu'a renfermés le même sein et qu'ont enfantés les mêmes entrailles.

Maintenant examinez dans ma personne tout ce que Dieu a fait pour le salut de votre âme. Car il a établi entre vous et moi son partage, comme jadis il sépara la lumière des ténèbres ; vous, en vous gardant pour lui, moi, en m'abandonnant à moi-même. Mon Dieu ! mon Dieu ! où ai-je été ? en quel lieu ai-je fui ? Dans quel abîme me suis-je précipité ? Nouveau Caïn, chassé de votre présence, j'ai habité sur la terre errant et fugitif, et quiconque me rencontrera pourra m'arracher la vie. Que fera, en effet, la misérable créature qui a été délaissée par son créateur ? Où ira, où se cachera la brebis vagabonde qui a répudié son pasteur ? O ma sœur, une bête féroce a dévoré votre frère. Reconnaissez en moi par conséquent tout ce que Dieu a fait pour vous, en vous gardant

saine et sauve contre les attaques du monstre. Autant je suis malheureux d'avoir perdu mon innocence, autant vous devez vous estimer bienheureuse de ce que la divine miséricorde daigna veiller elle-même sur votre virginité. Combien de fois votre modestie vous fut-elle conservée au milieu des tentations et des assauts de l'ennemi, tandis que moi, en courant de gaieté de cœur à tous les borbiers de l'infamie, j'ai amassé sur ma tête une matière abondante de feu pour me brûler, une matière abondante de vapeur infecte pour me suffoquer, une matière abondante de vers pour me ronger. Repassez, s'il vous plaît, dans votre mémoire, ces honteux désordres qui vous arrachaient tant de larmes et dont vous me repreniez souvent, vous jeune fille, moi jeune adolescent ; vous femme, et moi homme dans la vigueur de l'âge. Hélas ! l'Écriture ne nous a point trompés : « Nul ne peut corriger celui que Dieu a méprisé. » Oh ! avec quel amour vous devez chérir celui qui, d'une main, vous attira à lui tandis que, de l'autre, il me repoussait, et qui, lorsque la naissance était égale entre nous deux, vous environna de son amour, et moi me couvrit de ses dédains. Je vous le redis encore, repassez dans votre mémoire toutes mes corruptions passées. Ne voyez-vous pas encore l'ardente concupiscence soulever dans mon âme un nuage de désirs dérégés sans qu'il y eût personne pour m'arracher à la tempête et me sauver ? Aussi qu'est-il arrivé ? Les discours

des impies qui me versaient dans la coupe des voluptés mondaines le poison de la luxure ont prévalu contre moi. L'enivrement des passions et l'impureté des convoitises, fondant de toutes parts sur votre frère infortuné, entraînèrent à travers les écueils du vice mon âge encore tendre, et le plongèrent dans le gouffre des prostitutions. Votre colère et votre indignation, ô mon Dieu, s'apesantissaient sur moi, et je n'en savais rien ! Je m'éloignais de mon père, et vous me laissiez faire ! Je m'agitais, je me répandais hors de moi-même, je roulais d'immondices en immondices, et vous vous taisiez ! Courage, ma sœur. Réfléchissez mûrement à toutes les sacrilèges et impies profanations auxquelles je me suis abandonné volontairement, et souvenez-vous que vous seriez tombée comme moi si le bras miséricordieux de Jésus-Christ ne vous avait soutenue. Est-ce à dire pour cela qu'il ne m'ait accordé aucune grâce ? Non sans doute ; puisque, sans parler ici des bienfaits qu'il nous prodigua jadis à l'un et à l'autre, et que j'ai mentionnés plus haut, il supporta mes iniquités avec une patience qui tient du prodige. A qui dois-je de n'avoir pas été englouti par la terre, foudroyé par le ciel, submergé par les fleuves ? Comment une frêle créature survivrait-elle à l'outrage qu'elle a fait à son créateur si celui-là même qui lui donna le jour et qui ne veut pas la mort, mais la vie et la conversion du pécheur, ne contenait l'impétuosité qui l'entraîne ?

Mais quelle grâce incomparable surtout d'avoir volé à sa poursuite quand il fuyait ; d'avoir rassuré ses frayeurs par de tendres caresses ; d'avoir ranimé son espérance quand il n'avait plus de secours à attendre ; de l'avoir accablé de bienfaits, malgré son ingratitude ; de l'avoir captivé et charmé par l'attrait des divins mystères, quand il était accoutumé à d'immondes et grossières jouissances ; d'avoir brisé les liens indissolubles d'une habitude criminelle, et de l'avoir accueilli avec tant de bonté après l'avoir arraché aux agitations du siècle. Je passe sous silence beaucoup d'autres grâces, et de grâces d'une bonté miséricordieuse à mon égard, afin de ne point paraître revendiquer la moindre part d'une gloire qui appartient à Dieu seul et qui lui revient tout entière. Car la grâce de celui qui donne et la félicité de celui qui reçoit sont tellement unies dans la pensée des hommes qu'ils louent non seulement celui qui donne et qui seul mérite la louange, mais même celui qui reçoit. Et qui donc possède le moindre bien qu'il n'ait reçu ? Or, s'il l'a reçu gratuitement, pourquoi l'en louer comme s'il l'avait mérité ? A vous donc, ô mon Dieu, à vous la louange, à vous la gloire ; à vous l'action de grâces, mais à moi la honte et la confusion, puisque j'ai commis tant de fois le mal et que j'ai reçu tant de biens.

Mais, me demandez-vous, qu'avez-vous reçu de moins que moi ?

O ma sœur, je vais vous le dire. Le marchand dont le navire poussé par un vent favorable est rentré heureusement dans le port sain et sauf, rempli de précieuses marchandises et chargé de richesses, est plus heureux que le naufragé qui n'a pu échapper à la mort que nu et dépouillé de tout ce qu'il possédait. Vous, vous triomphez dans l'allégresse des biens spirituels que vous conserva le Seigneur ; moi, il faut que par le plus laborieux effort je radoube mon vaisseau brisé, que j'en répare les ruines et que je travaille à reconquérir les trésors perdus. Toutefois, je vous l'accorde, vous me portez envie, et vous ne pouvez penser sans la plus amère confusion qu'après mes désordres je serai votre égal dans l'autre vie, parcequ'il arrive souvent que les assauts du vice altèrent la gloire de la virginité, tandis que chez le criminel la réforme des mœurs et les vertus qui succèdent à l'égarement des passions effacent l'opprobre d'une conduite peu régulière. Mais examinez les dons sacrés que Dieu vous prodigua et où vous n'avez d'autre témoin de sa paternelle miséricorde que vous-même. Avec quel doux et ravissant sourire Jésus-Christ s'est-il offert à vos regards le jour où vous avez dit adieu au siècle ! De quelles délices il a nourri votre faim ! Quelles libéralités il a déployées à votre égard ! Quels sentiments d'amour il vous a inspirés ! A quelle coupe de charité il vous a enivrés ! En effet, s'il n'a pas laissé dénué de

toute consolation l'esclave fugitif et rebelle, qu'il n'a rappelé à lui que par un acte de bonté, de quelles grâces abondantes n'a-t-il pas dû combler une vierge ? Étiez-vous tentée, il soutenait votre courage ; flottante et incertaine, il fixait vos irrésolutions. Combien de fois il demeura près de vous, compatissant consolateur, pour rassurer vos craintes ? Combien de fois, quand les feux de l'amour impudique vous dévoiraient, s'épancha-t-il lui-même dans votre âme pour en apaiser les orages ? Combien de fois, au milieu de vos chants ou de vos pieuses lectures, éclaira-t-il votre intelligence par la lumière des sens spirituels ? Combien de fois lorsque vous étiez occupée à prier, vous ravit-il en quelqu'un de ses ineffables désirs ? Combien de fois vous arrachant aux vaines préoccupations de la terre, transporta-t-il votre esprit vers les célestes délices et les douceurs du paradis ? Revenez en vous-même sur toutes ces grâces afin que votre amour se concentre tout entier en lui. Que le monde soit vil à vos yeux ; que toute affection charnelle vous répugne ; ignorez entièrement que vous habitez encore ce monde, parceque toutes vos pensées, tous vos désirs se seront élancés vers ceux qui sont dans le ciel et qui vivent pour Dieu. Que votre cœur soit aussi là où est votre trésor. Gardez-vous bien d'enfermer votre âme dans une misérable bourse avec quelques pièces de monnaie, parceque vous ne pourriez jamais vous envoler au

ciel avec un pareil fardeau. Dites-vous : Je mourrai aujourd'hui, et vous n'aurez pas de souci du lendemain. Que vous importe la stérilité des saisons ? Pourquoi vous laisser abattre à la pensée de la famine prochaine ? Mettez toute votre confiance en celui qui nourrit les oiseaux et revêt le lis des champs de son éclatante parure. Qu'il soit votre grenier d'abondance, votre provision de voyage, votre trésor le plus doux, vos richesses, vos délices, que seul il vous soit tout en toutes choses.

Mais j'en ai dit assez sur les bienfaits actuels de la Providence.

MÉDITATION DIX-HUITIÈME.

BIENFAITS FUTURS DE DIEU.

TROISIÈME PARTIE.

Quels biens Dieu ne réserve-t-il pas dans le monde futur à ceux qu'il aime, si dans celui-ci il leur en accorde de si considérables ? La mort est le commencement des biens à venir, la fin des biens présents. Quelle est la nature qui n'a point horreur de la mort ? Quel est le sentiment qui ne la redoute ? Les animaux eux-mêmes se défendent de ses atteintes et protègent leur existence

par la fuite, la retraite et d'autres moyens semblables. Maintenant que vous répond votre conscience? Qu'attend votre foi? Que vous promet l'espérance? Que cherche votre amour? Examinez-le attentivement. Si la vie est pour vous un fardeau, le monde un objet de dégoût, la chair, une occasion de douleur, vous désirez à coup sûr la mort qui vous délivre du fardeau, enlève le dégoût et anéantit la douleur physique. Eh bien! je le déclare, n'avoir point à redouter la mort parce que la conscience est tranquille, la foi solidement affermie, et l'espérance certaine, c'est déjà un bien qui à lui seul l'emporte sur toutes les délices de ce monde. J'en appelle surtout au témoignage de l'infortuné qui, après avoir soupiré quelque temps sous ce rude esclavage, s'est envolé dans les libres régions de la conscience. Voilà donc, ô ma sœur, les salutaires prémices de votre future béatitude. A l'approche de la mort, la foi surmonte, l'espérance adoucit, la pureté de la conscience repousse l'horreur naturelle qu'elle nous inspire, et par là, la fin de notre vie devient en quelque sorte le commencement de notre repos, le terme de notre labeur, la destruction de nos vices. Il est écrit : « Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur ! » Aussi, pour distinguer la mort des réprouvés de celle des élus, le prophète nous dit : « Les rois ont dormi dans la gloire; chacun d'eux a son monument. Pour toi, tu es jeté hors du sépulcre, comme un tronc inutile, hideux et enve-

« loppé de lambeaux. » En effet, tous ceux qui sont morts dans la paix et avec la recommandation d'une conscience vertueuse se sont endormis dans la gloire, parceque la mort des saints est précieuse devant le Seigneur. Oui, sans doute, ils se sont endormis dans la gloire. Les anges assistent à leur dernier sommeil ; les saints viennent à la rencontre de leur concitoyen, pour le secourir et le consoler de ses dernières douleurs. Ils se placent entre lui et ses antagonistes ; ils écartent quiconque s'oppose à son passage ; ils imposent silence à tous ceux qui l'accusent, et après avoir escorté ainsi l'âme sainte jusqu'au sein d'Abraham, ils la placent dans le lieu du repos et de la sérénité parfaite.

Il n'en est pas ainsi de vous, ô impies, non, il n'en est pas ainsi ! Armés des instruments de l'enfer, les esprits mauvais les arrachent de leurs corps comme d'un sépulcre fétide, les jettent tout souillés de luxure, et enveloppés de leurs immondes désirs, pour servir de pâture aux flammes, pour être déchirés par les oiseaux de proie, et suffoqués par d'éternelles et infectes vapeurs. « L'attente des justes est vraiment l'allégresse ; « mais l'espérance des impies sera confondue. » Quelle est cette tranquillité, quelle est cette paix, quelle est la douceur, quelle est l'allégresse qui attend dans le sein d'Abraham tous ceux qui viennent s'y reposer ? Comme l'expérience ne nous a rien appris là dessus, la langue humaine

ne saurait l'indiquer. Les bienheureux attendent que le nombre de leurs frères soit rempli afin de jouir, à l'heure de la résurrection, de la félicité sans fin, sous le double vêtement du corps et de l'âme.

Ici réfléchissez à la terreur de ce grand jour. Les vertus du ciel s'ébranlent, les éléments se déconcertent par la dévorante activité de l'incendie, les enfers ouvrent leur abîme ; tout ce qui est caché est mis à nu. Tout à coup paraît au haut des airs le souverain juge avec un visage irrité ; sa fureur est ardente, et son char gronde comme la tempête ; il vient pour se venger dans la colère et semer la dévastation par le feu et la flamme, Bienheureux quiconque est prêt à marcher au-devant de lui ! que deviendront alors les âmes criminelles ? Ah ! quelle sera l'affliction de ceux que souille aujourd'hui la luxure, que l'avarice dissipe, que l'orgueil enfle ! Les anges sortiront, et sépareront les réprouvés d'avec les justes, en plaçant ceux-ci à la droite et ceux-là à la gauche.

Transportez-vous en esprit devant le tribunal de Jésus-Christ. Vous voilà entre ces deux sociétés, sans appartenir encore ni à l'une ni à l'autre. Tournez vos yeux vers la gauche de l'infailible juge, et contemplez cette multitude désolée. Là quelle horreur ! quelle ignominie ! quelle fétide exhalaison ! quelles angoisses ! quelles douleurs ! les malheureux sont debout ; ils grincent des

dents ; leurs flancs nus palpitent ; leur aspect est hideux et leur visage repoussant ; ils baissent la tête sous le poids de la honte ; la turpitude et la nudité de leurs corps les accable de confusion ; ils veulent se cacher. Vains efforts ! ils essaient de fuir ; la permission leur en est refusée. Lèvent-ils leurs regards ? la fureur de Dieu les écrase. Les abaissent-ils ? la vue de l'abîme infernal les glace d'épouvante. D'excuses à leurs crimes, il ne leur en vient pas. Point de récriminations possibles contre l'équité des jugements de Dieu ; leur conscience elle-même proclamera la justice du décret qui aura été porté, quel qu'il puisse être. Voyez donc combien vous devez aimer celui qui, par la prédestination, vous distingua de cette société de damnés, vous en sépara par la vocation chrétienne, et vous purifia par la grâce de la justification.

De ce tableau déchirant reportez vos yeux à droite, et considérez les élus au milieu desquels doit vous introduire le souverain juge. Ici quelle suprême beauté ! quel éclat ! quelle félicité ! quelle paix sans mélange de crainte ! Les uns élevés sur un siège pour y rendre la justice ; les autres brillant sous la couronne du martyr ; ceux-ci avec la fleur et la robe blanche de la virginité ; ceux-là, prodiges de largesses et d'aumônes ; d'autres, illustres par la science et la doctrine ; tous unis dans les liens mystiques de la charité. Le visage de Jésus rayonne doucement sur eux ; au lieu de

lancer des éclairs, il est tout amour ; au lieu d'être amer, il est plein de suavité ; au lieu d'inspirer l'effroi, il caresse et rassure.

Pour vous, vous êtes encore debout au milieu des justes et des réprouvés, sans savoir quelle place vous assignera la sentence du souverain juge. O formidable attente ! « Les terreurs de la « mort ont fondu sur moi ; la crainte et la frayeur « m'ont environné, et de toutes parts je suis dans « les ténèbres. » S'il m'associe à ceux qui sont à sa gauche, je ne pourrai l'accuser d'injustice ; s'il m'ordonne de passer à sa droite, je dois l'imputer à sa grâce et non à mes propres mérites. Ah ! Seigneur, la vie dépend véritablement de votre volonté. Vous voyez donc combien votre âme doit s'appliquer à l'aimer de plus en plus, puisque pouvant vous frapper de son anathème avec les impies, il aima mieux vous introduire parmi les justes pour vous sauver. Vous voilà donc mêlée à cette sainte assemblée. Imaginez-vous que vous entendez-déjà la sentence qu'il prononce : « Venez, « ô les bénis de mon père, entrez en possession « du royaume qui vous a été préparé dès le com- « mencement du monde. » Puis vient la parole du Seigneur, parole pleine de colère et de fureur pour les malheureux aux oreilles de qui elle retentit. « Retirez-vous, maudits, allez au feu éternel. » Alors ils s'en iront, dit l'Évangile, « ceux-ci, dans « les supplices éternels, et les justes dans la vie « éternelle. » O séparation déchirante ! ô lamen-

table condition ! Aussitôt que les impies auront disparu afin de n'être pas témoins de la gloire de Dieu, tous les justes, mêlés, selon leur rang et leur mérite, à la hiérarchie des anges, s'avanceront, procession glorieuse, ayant à leur tête Jésus-Christ notre chef, que suivront tous ses membres. L'empire sera remis à Dieu le père, afin qu'il règne en eux et eux en lui, par la possession de ce royaume qui leur a été préparé dès l'origine du monde, et dont les délices ne peuvent être imaginées par la pensée, encore moins exprimées ou décrites par la parole humaine.

Là point de deuil, point de larmes, point de douleur, point de crainte. On n'y connaîtra ni tristesse, ni discorde, ni envie, ni adversité, ni tentation, ni changement ni corruption de l'air, ni soupçon, ni brigue, ni adulation, ni infirmités, ni vieillesse, ni pauvreté, ni ombres, ni ténèbres, ni fatigues, ni nécessité de pourvoir aux différents besoins du corps. Quelle félicité renferme donc ce séjour ? Là où n'entrent ni le deuil, ni les pleurs, ni la souffrance, ni la tristesse, que peut-il régner sinon une allégresse parfaite ? Là où la tentation, l'adversité, les vicissitudes des saisons, les vapeurs empoisonnées, les rigueurs de l'hiver, les ardeurs de l'été sont inconnues, que peut-on trouver sinon une souveraine mesure en toutes choses, la paix véritable, la tranquillité absolue soit pour la chair, soit pour l'âme ? Là où l'on n'a rien à redouter, que peut-on attendre si-

non la sécurité inaltérable? Là où ne se déchaînent jamais la discorde ni l'envie quels sentiments peut-on éprouver, sinon une tendresse sincère et véritable? Là où ne pénétra jamais la difformité, quelle vue peut réjouir les regards, sinon la beauté par excellence et sans mesure? Là où la pauvreté n'exista jamais, que peut-on rencontrer sinon la plénitude indéfectible? Là où l'on ignore toujours les labeurs et les défaillances de la terre, que peut-on rencontrer sinon le suprême repos et la suprême vigueur? Là où rien ne pèse à l'âme, où rien ne la tourmente et ne l'accable, qu'y aura-t-il sinon la félicité sans mélange? Là où l'on ne redoute ni l'affaiblissement de la vieillesse, ni les douleurs de la maladie, qu'est-ce qui peut fleurir, sinon la santé vraiment digne de ce nom? Là où la nuit et les ténèbres sont exclues, qu'est-ce qui peut briller sinon une lumière sans ombres? Là où sont absorbées la mort et la mortalité humaine, qu'y a-t-il sinon la vie éternelle?

Qu'avons-nous à chercher au-delà? Ce qui assurément vaut beaucoup mieux encore, c'est à dire la vision, la connaissance, et l'amour du Créateur. Nous le verrons en lui, nous le verrons dans ses créatures, gouvernant toutes choses sans la moindre sollicitude; alimentant tous les êtres sans fatigue, se distribuant en quelque façon à chacun d'eux suivant leur capacité, et cela sans subir dans son essence ni amoindrissement ni partage. Nous verrons son aimable et désiré visage sur le-

quel les anges aiment à fixer leurs regards : qui dira sa plénitude, sa lumière, sa suavité ? Nous verrons le Père dans le Fils, le Fils dans le Père, et l'Esprit dans l'un et l'autre. Nous le verrons, en un mot, tel qu'il est, grâce à l'accomplissement de la promesse où il nous dit : « Celui qui m'aime est aimé « de mon Père, et moi je l'aimerai et je me manifesterai à lui. » De cette vision procède la connaissance qu'il caractérise ainsi lui-même : « La vie « éternelle consiste à connaître que vous êtes le « seul Dieu véritable. » Elles engendreront toutes les deux une telle dilection, une telle ardeur de pieux amour, une telle douceur de charité, une telle faculté de jouissance, une telle impétuosité de désirs que la satiété n'étouffera pas le désir, ni le désir la satiété. Quel est donc ce bien suprême ? Faut-il en douter ? C'est le bien que l'œil n'a jamais vu, que l'oreille n'a jamais entendu, qui n'est jamais monté dans le cœur de l'homme ; le bien que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment.

Voilà, ma sœur, quelques germes de méditations spirituelles sur le souvenir des bienfaits passés de Jésus-Christ, sur ses bienfaits présents, et sur ceux qu'il vous réserve dans l'avenir. J'ai voulu jeter moi-même dans votre âme cette précieuse semence, afin que le fruit de l'amour divin se développe et croisse en vous avec plus d'abondance ; que la méditation y engendre l'affection, que l'affection y produise le désir, que le

désir vous arrache des larmes, que vos larmes soient le pain habituel de vos jours et de vos nuits, jusqu'à ce que vous paraissiez devant le tribunal du Sauveur, que vous soyez accueillie par ses pudiques embrassements, et que vous l'abordiez avec cette parole du Cantique des cantiques : « Mon bien-aimé est à moi, il reposera éternellement sur mon sein. » Daigne vous honorer de cette faveur le Dieu qui vit et règne pendant toute la durée des siècles! Ainsi soit-il.

MÉDITATION DIX-NEUVIÈME.

ACTIONS DE GRACES A JÉSUS-CHRIST POUR TOUS LES BIENFAITS DE SA PATERNELLE MISÉRICORDE ET INVOCATION A SA TOUTE-PUISSANCE.

Ornement des chrétiens, ma plus chère espérance, (1)
Vous qui de votre sang scellant ma délivrance,
Dieu fait homme pour nous, daignâtes autrefois,
Comme un vil criminel expirer sur la croix ;
Vous avez supporté le blasphème et l'injure ;
Votre adorable corps ne fut que meurtrissure.
Il habita trois jours dans la nuit du tombeau,
Puis, de vos jours éteints rallumant le flambeau,
Vous avez soulevé cette pierre insolente
Que gardait d'Israel la milice tremblante,

(1) Ce morceau est en vers alexandrins dans le texte de S. Anselme. Nous l'avons traduit avec une certaine liberté et en lui donnant plus de développement qu'il n'en avait dans l'original.

Afin que, replongé dans l'éternel oubli,
Votre nom glorieux pèrit enseveli.
Inutiles efforts ! On vous vit apparaître
Aux disciples craintifs qui pleuraient leur bon maître.
— « Pourquoi vous attrister, hommes de peu de foi ?
« La paix soit avec vous ! Ne craignez rien, c'est moi.
« Etendez votre main sur ces mains créatrices,
« Où des clous meurtriers vivent les cicatrices.
« Enfoncez votre doigt dans mon sanglant côté ;
« Dites, suis-je un fantôme ! » O touchante bonté !
Voilà par quel divin et rassurant langage,
Vous releviez, Seigneur, leur timide courage,
Voulant que par leurs yeux notre incrédulité
Pût contempler un jour le Dieu ressuscité.
C'en est fait ; ici-bas votre œuvre est consommée.
Céleste voyageur, sur la nue enflammée
Vous montez, et bientôt le char mystérieux
Emporté dans les airs vous ravit à nos yeux.
Aujourd'hui triomphant, ô Christ en qui j'espère,
Vous vivez, vous régnez à la droite du Père.

Oui, vous êtes mon Dieu vivant, mon Christ
vénérable, mon miséricordieux Seigneur, mon
souverain tout puissant, mon Pasteur débon-
naire, mon docteur véridique, mon appui dans
tous mes besoins, mon bien-aimé dont la beauté
est sans tache, mon pain vivant, mon grand pon-
tife à tout jamais, mon guide vers la céleste pa-
trie, ma lumière qui ne trompe pas, ma douceur
la plus sainte, ma voie par où l'on ne s'égare ja-
mais, ma sagesse éclatante, ma simplicité chaste
et pure, ma pacifique harmonie, ma protection

fidèle, mon souverain héritage, mon salut éternel, ma grande miséricorde, ma patience invincible, ma victime immaculée, mon auguste rédemption, ma solide espérance, ma charité parfaite, ma résurrection sacrée, ma vie qui n'aura point de terme, mon allégresse inaltérable, ma béatitude sans fin. Achevez en moi, je vous en supplie, je vous en conjure instamment, l'œuvre de votre miséricorde. En effet, quoique le dernier de vos serviteurs, néanmoins, au souvenir des biens dont vous m'avez comblé, tout pécheur que je suis, je vous rends grâces de m'avoir fait naître de parents chrétiens, malgré ma profonde indignité et en vertu seulement de votre clémence; de m'avoir délivré des liens du péché originel par l'eau sainte de votre baptême et par le renouvellement de l'Esprit saint; de m'avoir inscrit parmi les enfants de votre adoption; de m'avoir appelé à la connaissance de votre foi; d'avoir daigné l'accroître et l'affermir dans mon cœur par les lumières de votre grâce ainsi que par les enseignements de notre sainte mère l'Église. Je vous le demande avec larmes, Seigneur, augmentez de jour en jour dans mon âme cette même foi; la foi véritable et sainte, catholique et orthodoxe, la foi éclairée et inébranlable; la foi ornée de tous les biens, embellie de toutes les vertus; la foi capable d'opérer en moi par l'amour tout ce qui est agréable en votre présence; la foi qui ne se laisse pas vaincre aux jours de la persécution par les

menaces de la tyrannie, ni à l'heure de la nécessité suprême par les terreurs de la mort. O mon Dieu, vous qui êtes la source et l'origine, le dispensateur et le conservateur de toutes les vertus, augmentez en moi, je vous en conjure, l'intégrité de la foi, l'espérance qui ne se dément jamais, la charité parfaite, l'humilité profonde, la patience qui résiste à toutes les épreuves, la chasteté perpétuelle soit du corps soit de l'âme. Accordez-moi la prudence, la justice, la force, la tempérance, un sage discernement en toutes choses, et un sens qui veille constamment, afin que je sache distinguer le bien d'avec le mal, et la main droite d'avec la main gauche. Faites que je sois riche de vos vertus sacrées; qu'elles m'aident à vous servir et à vous plaire dans la vérité; car elles m'ont séduit par votre grâce et je suis épris de leur divine beauté. Accordez-les donc à ma faiblesse pour l'honneur et la gloire de votre nom. Unissez-les à ma foi, comme des compagnes inséparables pendant tout le cours de ma vie. Voilà pourquoi je vous demande humblement de m'affermir pour jamais dans les enseignements que vous avez révélés, et de me donner la fécondité qui enfante les bonnes œuvres, afin que cette même foi, que prêchent mes lèvres et à laquelle mes écrits rendent témoignage, je la confesse aussi par la pureté de ma conduite et la gravité de mes mœurs.

Je vous rends grâces, Seigneur, non seulement d'avoir versé dans un vase vide, dans un igno-

rant obscur et grossier tel que moi, les trésors de votre doctrine et de votre intelligence, mais de m'avoir donné une science toujours humble pour qu'elle édifie. Joignez-y une éloquence insinuante, constamment réglée par la sagesse, et qui ne sache ni s'enfler ni profiter de vos dons, pour s'élever orgueilleusement au dessus de mes frères. Placez, je vous en prie, sur mes lèvres la parole qui console, qui édifie, qui exhorte par votre Esprit saint afin que je puisse inviter à une vie meilleure ceux qui sont déjà vertueux, et rappeler, de la voix ainsi que de l'exemple, dans la ligne de votre justice, les infortunés qui suivent des sentiers différents. Convertissez les paroles que vous aurez inspirées à votre serviteur en autant de flèches acérées qui pénètrent, qui embrasent les esprits des auditeurs, et allument en eux votre crainte et votre amour. O Pasteur universel, guide assuré de tous, Jésus-Christ mon Dieu, qui sans trouver en moi aucun mérite, mais par un acte seul de votre miséricordieuse bonté, avez appelé mon néant au ministère pastoral, faites à cause de vous et de votre nom, que je sois propre à ce redoutable office, pour que je puisse gouverner votre maison avec sagesse et paître selon votre volonté en toutes choses le troupeau que vous avez confié à ma garde. Fassent votre tendresse et votre clémence que je sois dans votre sanctuaire une lampe ardente et lumineuse. Accordez-moi pour l'honneur et la gloire de votre nom sacré,

accordez-moi la grâce de parvenir à vos célestes splendeurs, riche des fruits que la société de mes frères aura produits par ma vigilance, Il n'y a rien de difficile pour vous, Seigneur ; vous ne connaissez rien qui vous soit impossible. Vouloir pour vous, c'est faire ; votre désir est un acte. Je crois donc du fond du cœur et je confesse des lèvres que vous pouvez et que vous voulez accomplir magnifiquement par ces faibles mains l'œuvre que vous méditez. Je sais et je suis fermement convaincu que vous êtes assez puissant pour faire porter à ce troupeau des fruits abondants de salut par l'entremise de ma bassesse et de mon infirmité. Car je suis bien peu de chose, Seigneur. Je suis une fragile et chétive créature, dépourvue de toute vertu et ne possédant en moi-même rien d'utile ou qui corresponde à la dignité de ses fonctions. Voilà pourquoi, me sentant accablé par le poids de ma faiblesse, je ne respire qu'en votre miséricorde.

Quoique votre puissance éclate dans la grandeur de vos prodiges, votre gloire brille d'avantage lorsque vous opérez d'imposantes merveilles avec de faibles moyens. Il est certain que les hommes célébreront vos louanges avec plus de douceur et plus d'abondance, quand ils vous verront produire sur votre troupeau de grandes choses par un instrument aussi misérable que moi. Envoyez donc à mon aide votre ange saint du haut des cieux, afin qu'il m'assiste dans toutes les cir-

constances, qu'il fasse prospérer entre mes mains l'œuvre que vous m'avez confiée, et que votre nom béni soit glorifié dans la personne du pauvre pécheur qui est ici présent devant vous. O vous qui êtes riche en miséricordes et magnifique dans vos largesses; vous qui donnez tout à tous sans rien perdre de votre opulence, faites pleuvoir sur moi les grâces du ciel et de la terre dans une mesure proportionnée à tous mes besoins, afin que j'aie de quoi paître votre troupeau, que je puisse pourvoir à sa nourriture spirituelle et corporelle, recevoir sans hésitation les pèlerins qui se présentent en votre nom, entretenir les domaines remis à ma garde, et les disposer convenablement pour le repos ainsi que pour le salut de mes frères. Je vous demande toutes ces faveurs, ô Seigneur, notre Dieu, parceque tous les biens que nous possédons nous les tenons de votre libéralité : nous ne pouvons vous servir ni vous plaire que par vos propres dons.

Mais si par malheur il n'entraît point dans les conseils de votre sagesse éternelle que les brebis confiées à ma sollicitude portassent par mon ministère des fruits abondants de salut, ah ! je vous en prie, je vous en conjure instamment, brisez le plus tôt possible les liens qui m'attachent à ce sublime ministère ; brisez-les comme vous le jugerez à propos et de la manière que vous le trouverez bon. Votre science est infinie, votre puissance n'a point de limites. Que fais-je ici-bas ? A quoi

bon demeurer dans cette perpétuelle agitation, si je suis condamné à ne produire par votre grâce aucun bien pour le salut de mes frères? Je vous demande deux choses : que votre clémence daigne m'accorder au moins l'une d'elles. Je vous en supplie, au nom de toutes vos bontés, envoyez-moi votre consolation céleste dans mes nombreuses tribulations. Regardez. D'une part je ne puis porter le lourd fardeau qui pèse sur mes épaules ; de l'autre je crains de le déposer ; je suis dans l'angoisse des deux côtés, et je ne sais que choisir. O Dieu qui venez en aide à tous ceux qui espèrent en vous, que votre tendresse ne m'abandonne pas ; que votre grâce ne se retire pas de moi. J'espère en vous, mon Dieu ; j'ai mis toute ma confiance dans votre seule miséricorde ; secourez-moi, puisque sans vous je ne puis vous plaire. Quel est l'homme qui s'est jamais vu abandonné après avoir espéré en vous ? Les siècles ne l'ont point encore entendu dire. Vous êtes le Dieu débonnaire, dont la tendresse est infinie, dont la bonté n'a point de mesure. Vous n'avez point coutume de délaisser ceux qui espèrent en vous. Déployez, je vous en conjure, votre miséricorde à mon égard : « J'ai
« cherché un refuge auprès de vous, afin que mes
« ennemis tremblent et soient confondus, en
« voyant que vous m'avez soulagé dans ma dé-
« tresse, Seigneur, et que vous m'avez consolé. »

Je vous rends grâce, Seigneur, de m'avoir séparé de cette vaine et passagère communauté

avec ce monde, en m'appelant à votre saint ministère, sans trouver en moi rien qui méritât cet honneur, mais uniquement par une faveur de votre miséricorde. Je vous bénis, Seigneur notre Dieu, de m'avoir fait la grâce de jouir, malgré mon indignité, de la société et de la charité de vos serviteurs. Donnez-moi le repos, la santé du corps et de l'âme, et en même temps une liberté d'esprit qui me permette de vaquer à vos œuvres. Délivrez-moi des stériles embarras de ce monde pour l'avancement spirituel de mon âme, et afin que votre nom soit honoré et glorifié. Il est écrit : « Quiconque est engagé au service de Dieu évite les préoccupations du siècle. » D'autre part, vous séparez du tumulte et des soucis du monde les âmes de ceux qui vous servent, afin qu'elles soient tout entières à vous seul, Seigneur, et le jour et la nuit. Donnez par conséquent à ceux qui renoncent au monde un repos spirituel et qui leur soit profitable. Qu'ils goûtent et savourent avec le sens intime du cœur combien vous êtes doux, ô mon Dieu, ainsi que nous en avertit votre divine Ecriture. « Reposez-vous, nous dit-elle, et voyez que je suis votre Dieu. » Apprenez la sagesse au jour de votre repos, s'écrie-t-elle encore ailleurs ; quiconque s'agite peu acquerra la sagesse. » Mais l'oracle sacré qui est sorti de votre bouche compatissante nous enseigne plus éloquemment encore et nous interdit absolument tous les soucis de ce monde. « Vous ne pouvez

« servir Dieu et Mammon, avez-vous dit. » Et encore : « Quiconque, après avoir mis la main à la charrue, regarde en arrière, n'est pas propre au royaume des cieux. » Enfin, vous daignez ailleurs nous rappeler à vous en nous mettant sous les yeux un exemple sensible : « Souvenez-vous de la femme de Loth, » nous dites-vous.

Je vous rends grâces, ô miséricordieux Seigneur, de vouloir bien attendre avec douceur et longanimité que je fasse pénitence, sans consentir à me perdre avec mes prévarications, mes vices, mes fautes et mes négligences, moi qui ne suis qu'un misérable pécheur, indolent à votre service, et qui, depuis mon berceau jusqu'à ce moment, me suis précipité dans toutes les passions et tous les désordres. Si, en effet, ô mon Dieu, vous aviez voulu me traiter suivant la multitude de mes offenses, il y a longtemps que la terre aurait dû m'engloutir tout vivant. Mais faites, je vous en conjure, ô très clément Seigneur, que vous ne m'ayez pas vainement attendu, ni que votre patience, éloignez de moi ce malheur ! me devienne infructueuse. Vous qui ne voulez pas la mort du pécheur, accordez-moi le pardon de mes fautes passées, la réforme de ma conduite présente, la vigilance et les salutaires précautions contre les maux à venir. Donnez-moi le lieu et le temps nécessaires pour faire de dignes fruits de pénitence. Ouvrez les yeux de mon cœur par votre Esprit saint, afin que j'aperçoive

et que je pleure toutes mes iniquités. Seigneur, le moment est favorable et les jours qui se lèvent sont des jours de salut. Ayez pitié de moi, Seigneur, et ne me perdez point avec mes péchés ; ne mettez point de côté mes transgressions pour les châtier dans la vie future, au jour de votre formidable jugement et par les supplices de l'enfer. Dénouez les liens de toutes mes fautes en considération de votre miséricorde, avant que je sorte de cette vie. Donnez-moi un cœur contrit, brisé par la douleur, et joignez-y la grâce des saintes larmes. Donnez-moi les lumières du cœur ; donnez-moi les forces du corps, afin que je discerne ce qu'il faut faire, et que j'aie tous les jours de ma vie la vigueur nécessaire pour l'accomplissement du bien que j'aurai reconnu. Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié de moi. Ne permettez pas, je vous en conjure, ou plutôt n'ordonnez pas que cette âme prévaricatrice pour laquelle vous avez daigné naître d'une vierge et mourir sur la croix, se sépare de sa prison mortelle avant de m'avoir accordé la grâce de faire une pleine et entière pénitence ; avant que j'aie pleuré tous les péchés que j'ai commis depuis mon baptême, à dater de ma naissance jusqu'à ce moment, soit à mon insu, soit de propos délibéré, soit par orgueil, soit par omission, afin qu'au jour où je quitterai cette terre, votre miséricorde et votre bonté, me trouvant purifié de tous mes péchés et riche de vertus, me fassent contempler avec une sécurité parfaite et

dans les transports de l'allégresse, la lumière éclatante de votre visage.

Je vous rends grâces encore, ô tout-puissant et miséricordieux Jésus-Christ, d'avoir délivré ma faiblesse, sans aucuns mérites de ma part et à cause de votre saint nom, des angoisses, des tribulations, des catastrophes, des infirmités, des précipices, des embûches, du scandale, et des désordres qui l'attendaient. C'est vous qui m'avez préservé jusqu'à ce jour des pièges nombreux que me dressaient mes ennemis, soit visibles soit invisibles ; vous qui m'avez épargné beaucoup de maux, beaucoup de périls funestes, en dirigeant ma vie avec une providence toute paternelle et toute merveilleuse entre les courants de l'adversité et de la prospérité, de telle sorte que je ne fusse ni abattu par la mauvaise fortune ni corrompu par le succès. Vous avez placé dans ce but votre frein sur mes lèvres, sans m'abandonner complètement à la main de mon libre arbitre, veillant sur moi avec une tendresse de père et ne permettant jamais que je fusse tenté au-delà de mes forces. Quand l'occasion de pécher se présenta, il arriva que ma volonté lui fit défaut, ou bien quand la volonté faiblit, l'occasion manqua.

A vous donc, Seigneur mon Dieu, à vous la louange, la bénédiction, l'action de grâces, pour tous les dons et toutes les faveurs, soit de l'âme soit du corps, que vous m'avez prodigués, et dont vous n'avez cessé de m'enrichir depuis mon ber-

ceau jusqu'à cette heure, et cela avec uue tendresse et une bonté toutes gratuites, sans qu'il y eût en moi aucun mérite qui les réclamât, je me trompe, sans que la malice de mes péchés y apportât le moindre obstacle. Mais, je vous en conjure, Seigneur, ne permettez pas que je réponde par l'ingratitude à la magnificence de vos largesses, ni que je me montre indigne de la multitude de vos bontés. Qu'il ne soit permis ni à moi ni au démon, ni au monde ni à la créature quelle qu'elle soit, inanimée ou raisonnable, de pervertir en moi vos dons, parceque tout ce qui essaie de lutter contre vous périra tout entier. Faites sentir de plus en plus à ma bouche, je vous en supplie, votre frein salutaire, et attirez-moi sur vos pas comme un coursier généreux et bien dressé qui, loin de regimber contre vos ordres, porte son Seigneur et son maître d'un pas ferme et modéré, docile à tous les mouvements de votre volonté sainte. Réveillez, ô mon Dieu, ma torpeur par vos salutaires éperons, et faites que je cherche de toutes les forces de mon cœur la joie de votre visage, tous les jours de cette vie mortelle. O Dieu, qui êtes la vertu de notre salut, attirez-moi à vous par les rênes puissantes de votre grâce, sans permettre que je m'égare dans mon propre conseil par ma propre volonté. Ne souffrez pas non plus que j'obscurcisse en moi-même l'éclat de votre image qui, tant qu'elle est protégée par votre assistance, demeure constamment distincte, noble

et lumineuse. Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié de moi qui suis votre pauvre et votre indigne serviteur, car je ne suis pas comme un nombre incalculable de vos disciples fidèles qui vous ont servi dévotement depuis leur berceau. Je ne suis pas comme ceux qui, expiant par les larmes de la pénitence des scandales publics, ont mérité de s'attacher à vous avec ferveur. Je ne suis pas comme plusieurs femmes chrétiennes qui, unies à des époux vertueux, vous servent avec une grande dévotion par les œuvres de miséricorde. Je ne suis pas comme beaucoup de ceux qui consentent à passer aux yeux de leurs semblables pour des hommes iniques et pervers, mais qui sont bien différents en votre présence. Car vous seul vous connaissez le cœur des enfants de la terre. Toutefois, Seigneur, si j'opère ou si j'ai opéré quelque bien, moyennant votre grâce, j'ignore quel en sera le salaire ou dans quelle balance vous le pèserez. Voilà pourquoi, ô Dieu qui êtes redoutable dans vos conseils sur les enfants des hommes, j'invoque votre sainte et infinie clémence avec des prières suppliantes et en tremblant devant vous, afin que celui qui ne veut pas la mort du pécheur, mais le salut et la vie de tous, ne m'abandonne ni à la main de ma sagesse, ni au jugement de mon libre arbitre, ni à la puissance ou à la tribulation de Satan, ni aux décisions aveugles ou pernicieuses des hommes. Ah ! plutôt, prenant conseil de votre bonté et de votre tendresse, réglez suivant les dis-

positions de cette providence toute bienfaisante qui ne peut pas se tromper, réglez ici-bas et partout, maintenant et à tout jamais, les jours de ma vie dans les voies de votre bon plaisir. Dirigez par les lumières de votre Esprit saint mon cœur, ma langue, mes actions, conformément à votre volonté et selon votre miséricorde, afin que sous vos auspices et guidé par vous, je m'applique constamment à penser, à dire et à faire tout ce qui est capable de vous plaire, par votre grâce et dans votre vérité. Daigne ensuite votre miséricordieuse assistance récompenser mes travaux et mes efforts par le salaire de la vie éternelle, ô vous qui êtes le dispensateur de tous les biens, et le Dieu béni avec le Père et l'Esprit saint dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

MÉDITATION VINGTIÈME.

DOUCEUR DE LA MAJESTÉ DIVINE.

I.

Bonté ineffable du Créateur ; profonde misère de la créature.

Lorsque je considère, d'une part, quelles sont les perfections infinies de Dieu, quelle est la mansuétude, la bonté, la tendresse de sa nature, combien il est supérieur à toute pensée humaine et grand dans ses œuvres, tout ce que la créature lui

doit d'hommages et de vénération ; lorsque, d'autre part, j'examine et reconnais quelle est la misère de l'homme que Dieu créa de ses propres mains à son image et à sa ressemblance, qu'il investit de ce glorieux privilège afin qu'il eût toujours devant les yeux la volonté et l'amour de son créateur, de même qu'il devait toujours reproduire sur son visage l'auguste ressemblance de celui qui l'appela à cet honneur, alors je suis saisi d'étonnement et comme frappé d'épouvante à l'aspect de la bonté inestimable de Dieu et de la misère de l'homme.

Oui, l'ineffable bonté de Dieu m'étonne. Je me demande comment il se fait qu'avec sa toute puissance et sa souveraine justice il laisse, même pendant une seule heure, la vie à cet homme qu'il n'a créé dans un si haut degré d'excellence que pour une fin glorieuse ; c'est à dire pour que se voyant élevé au dessus de toutes les créatures, il vécût d'une manière plus noble qu'elles, en se conformant à la volonté de son Créateur. Au lieu de cela, qu'arrive-t-il ? L'infortuné se révolte contre celui de qui il tient la vie. Toutes les autres créatures suivent docilement les ordres du Père céleste ; lui, au contraire, il résiste toujours ou presque toujours à ses commandements. Oui, la profonde misère de l'homme m'étonne. Comment peut-il perdre le sens jusqu'à vivre à la manière de la brute stupide, et oublier son Créateur, lui qui ne peut s'oublier lui-même ? Car sans doute

il est toujours assez présent à sa propre pensée, à moins qu'il ne soit atteint de démence, pour se souvenir qu'il existe, qu'il pense, qu'il raisonne. L'homme comprenant qu'il possède tous ces biens, je m'étonne et cherche avec une sorte d'épouvante comment il peut oublier le Dieu auquel il a plu de lui départir tous ces dons.

II.

L'homme s'attache à l'homme ; motifs pour lesquels nous devons aimer Dieu beaucoup plus que nos semblables.

L'homme qui reçoit ici-bas quelque bien d'un de ses semblables s'attache d'ordinaire par les liens de la reconnaissance à celui qui lui a fait du bien, et se consacre pour le reste de ses jours à son service : quelquefois même, si la cause de son bienfaiteur l'exige, il ne craint pas d'affronter la mort pour lui. Et cependant quel est l'homme assez dépourvu de sens pour ne pas reconnaître que de tous les biens que l'homme peut donner ici-bas à son semblable, il n'en est aucun qu'on puisse conserver éternellement ? Il faut les abandonner avant la mort, ou, si ce n'est point avant la mort, au moins quand la vie nous échappe.

Il n'en va pas de même des avantages que Dieu nous accorde dans le siècle présent. Ou bien ils sont de telle nature que nous ne pouvons les perdre par nous-mêmes, ni en être dépouillés par

une main étrangère ; ou bien, si l'homme vient à les perdre, il peut mériter par eux de résider éternellement avec Dieu dans sa vie bienheureuse, quand il a terminé sa carrière ici-bas. Quels sont donc les biens que Dieu départit à l'homme dans le siècle présent ? Les voici : vivre selon les lumières de la raison ; aimer notre Créateur, ainsi qu'il l'ordonne, et comme cela est bien juste ; obéir en toutes choses à ses préceptes et sans murmurer. Ces biens, personne ne peut nous les ravir, à moins que nous ne consentions volontairement à les perdre. S'agit-il au contraire des richesses du temps ? Il faudra nécessairement que l'homme, de force ou de gré, les abandonne. Mais tant qu'il les a entre ses mains, il peut les faire servir à mériter la vie éternelle, s'il les distribue en largesses et en aumônes, suivant les ordres de son Dieu.

O bonté infinie de notre Créateur ! ô miséricorde inestimable ! il n'avait nul besoin de l'homme, et il créa l'homme uniquement par bonté. Non content de l'appeler à la vie, il le dota des lumières de la raison, afin qu'il fût capable de participer au bonheur ainsi qu'à l'éternité de Dieu, et par là de se réjouir éternellement avec lui. Ce n'est pas tout, quoique l'homme se révolte souvent contre son souverain maître ; quoiqu'il fasse volontairement et avec connaissance beaucoup de choses qui lui déplaisent, il ne laisse pas néanmoins de l'avertir. « Reviens à moi, lui dit-il avec douceur, recherche la miséricorde de

celui qui t'a créé, et quelle que soit l'énormité de tes fautes, ne désespère jamais. » Rien de plus vrai : n'est-il pas la source inépuisable de la grâce et de la tendresse? Il désire purifier tous les hommes de leurs souillures, de quelque nature qu'elles soient, et, après qu'il les a lavés dans les eaux sanctifiantes, leur rendre la joie de la vie éternelle.

III.

Dieu a créé tout ce qui est bon, et seul il possède la bonté par essence.

O très doux et très compatissant Jésus-Christ, vous qui avez tant aimé les hommes, vous qui les avez délivrés du joug de leurs péchés avec une si miséricordieuse bienveillance, mon âme vous adore, ma vie tout entière vous est consacrée, mon intelligence aspire à vous: Mon âme, ô très indulgent Seigneur, mon âme qui languit dans la misère, s'efforce de penser à vos perfections, de contempler vos merveilles, et de connaître quelle a été votre miséricordieuse bonté à l'égard des pécheurs de peur que, s'abandonnant au désespoir à l'aspect de ses prévarications, elle ne soit tentée de se dérober à votre bonté, ce qui est le comble de l'infortune. Elle veut que ces salutaires réflexions et sa foi en vous, qui êtes la vérité même, l'aident à renoncer enfin à ses iniquités, et à re-

dresser pour le bien ce cœur qui se courbe misérablement sous le poids du mal et de ses désordres.

Oui, Seigneur, je le sais, vous avez créé de rien tout ce qui existe; c'est à dire que les êtres n'étaient pas, et vous les avez formés; mais vous qui les avez appelés à la vie, vous avez toujours été, et il ne s'est jamais écoulé un seul moment où vous n'étiez pas. Vous avez été toujours bon, toujours tout puissant; et de là vient que tout ce que vous avez créé, vous l'avez créé bon. Vous êtes donc par conséquent celui qui a toujours été, qui est, qui sera, et non pas celui qui a passé du non-être à l'être. De même que vous avez toujours possédé l'être, de même aussi vous avez toujours possédé la bonté et la toute-puissance. De là vient encore que votre essence n'est pas autre chose que la toute-puissance et la bonté, et que ce qu'il faut dire de votre essence, il faut le dire également de votre bonté et de votre toute-puissance. Voilà pourquoi vous ne pouvez être que bonté, que toute-puissance, et les autres perfections infinies qui nous sont enseignées et devant lesquelles s'incline notre foi.

Vous, vous existez véritablement, et rien n'existe que vous, et il n'y a rien en vous qu'unité. Pourquoi cela? C'est que non seulement vous n'êtes pas différent aujourd'hui de ce que vous étiez hier, mais ce que vous êtes à cette heure, vous l'êtes éternellement. La créature, au contraire, qui n'a pas toujours possédé l'être; la créature qui a passé du non-être à l'être par

votre volonté, ô mon Dieu, qui avez toujours possédé la plénitude de la vie, n'a pas pour essence la puissance et la bonté. Loin de là, quand elle est bonne, quand elle opère le bien, c'est par vous qu'elle est bonne, c'est par vous qu'elle est capable d'opérer le bien, ô vous qui êtes bon et tout puissant par essence. Toutes les créatures qui sont sorties de vos mains, vous les avez créées bonnes; mais à toute créature, quoiqu'elle soit sortie bonne de vos mains, vous n'avez pas donné la raison pour vous connaître. Toute créature vous loue; elle vous proclame le Créateur, et le régulateur universel; oui sans doute, cependant il n'y a que la créature intelligente, celle que vous avez formée à votre image et à votre ressemblance, qui vous connaisse.

IV.

Toutes les créatures louent leur Créateur.

La créature à laquelle vous avez refusé le don de l'intelligence vous loue encore quand la créature raisonnable reconnaît, en la contemplant, que vous l'avez créée bonne, et qu'elle a été sagement ordonnée dans le plan de l'univers. Voilà comment elle vous loue, c'est à dire que la créature douée de raison comprend que la créature inanimée est sortie bonne de vos mains, et que vous l'avez ordonnée avec sagesse. Mais vous avez

établi cette distinction capitale entre la nature humaine, que vous avez formée capable de vous connaître, et la nature inanimée, à laquelle vous n'avez point départi le don de l'intelligence, afin que la nature humaine, instituée par vous souveraine de toutes les autres créatures, les réglât suivant votre volonté, et leur demandât, avec votre permission, un aliment qui soutînt sa fragile existence.

L'homme se composant de deux substances diverses, l'âme et la chair, il reçoit de la créature l'aliment dont il vit de la vie de la chair; mais l'aliment qui le fait vivre de la vie de l'âme, il le reçoit du Créateur, quoique cette double nourriture lui vienne de l'auteur de ses jours. L'homme vit quelques jours ici-bas de la vie de la chair quand il se nourrit d'aliments appropriés à sa nature; mais il vit de la vie de l'âme en gardant la volonté et les préceptes de son Créateur. De même qu'il meurt dans sa chair s'il ne répare ses forces par des aliments appropriés à sa nature, de même aussi il meurt dans son âme, s'il refuse d'obéir aux commandements divins. Conséquemment l'homme qui est composé de deux substances, la chair et l'âme, vit dans sa chair et dans son âme, quand il fait ce que Dieu ordonne, attendu que par sa docilité il mérite de vivre heureux avec son Créateur dans la vie éternelle. Mais, hélas! s'efforce-t-il de s'éloigner du sentier que lui a tracé son souverain maître? Se laisse-t-il emporter aux désirs de la chair, ce qui, à vrai dire, n'est pas

vivre, mais plutôt se condamner à la plus misérable de toutes les morts? Regardez-le attentivement. Au lieu de ce noble visage, qui avait été créé à l'image de Dieu, vous n'apercevrez en lui que les traits dégradés de la brute, dont il imite les grossiers appétits. Alors, affirmez en toute vérité qu'il est mort, car il subira infailliblement la mort éternelle, si sa fin le surprend dans ce déplorable état.

V.

En quoi l'homme est semblable à son Créateur.

Le Créateur forma l'homme à son image et à sa ressemblance, en lui donnant les lumières de la raison. De même que Dieu est bon par les mouvements de sa volonté, de même aussi l'homme, créé à sa ressemblance, est bon par les désirs de sa volonté. Il ressemble donc à son Créateur, puisque le Créateur étant bon par les mouvements de sa volonté, l'homme l'est aussi par les désirs de sa volonté. Mais voici en quoi le Créateur diffère de la créature. Le Créateur est éternellement, essentiellement bon par lui-même, tandis que l'homme n'est bon que par l'imitation de celui qui est éternellement, essentiellement bon par lui-même. Or le Créateur, comme je viens de le dire, est bon par les mouvements de sa volonté, et l'homme, créé à son image, est également bon

par les désirs de sa volonté ; mais voici en quoi la créature diffère du Créateur. Le Créateur ne veut, ne peut qu'être bon ; vouloir autre chose lui est impossible, sa volonté et sa puissance n'étant pas autre chose que son essence. Mais dans l'homme la volonté et la puissance ne sont pas la même chose que son essence. Toutefois, lorsqu'il est d'accord avec la volonté de Dieu, lorsqu'il veut ce que veut le Très-Haut, il reproduit en lui-même l'image de Dieu. Et s'il persévère jusqu'à la mort dans cette conformité méritoire, il demeurera, par le secours de la divine miséricorde, éternellement uni à la volonté de son Créateur, sans que rien puisse jamais l'en arracher. Et comme il sera toujours dans la suite des siècles ce qu'il sera à cette heure suprême, de même aussi chacun de ses désirs s'accomplira. Le Créateur n'ayant point d'autre essence que sa volonté ni d'autre volonté que son essence, il en sera ainsi de celui qui possède déjà la félicité éternelle. Sa volonté, grâce à la bonté du Créateur deviendra, suivant sa mesure, non moins immuable que son essence ; elle pourra aussi infailliblement tout ce qu'elle voudra, que son essence jouira infailliblement du bonheur sans fin. Alors le libre arbitre de l'homme sera complètement délivré des séductions du mal, suivant que dans cette vie d'un jour il aura voulu, avec la grâce d'en haut, se conformer à ce que Dieu prescrit et répudier ce qu'il défend.

VI.

Des deux natures de l'homme, l'une tend constamment à s'élever, l'autre à s'abaisser.

Nous venons de voir que l'homme est un composé de deux natures, l'âme et la chair. L'âme, en vertu de la spiritualité de sa substance, tend naturellement vers les régions supérieures. La chair, au contraire, poussée par la convoitise vers les grossiers appétits, tend naturellement vers ce qui est bas et rampant. Entre ces deux natures apparaît la volonté, espèce d'intermédiaire douée du libre arbitre. Se joint-elle avec cette faculté régulatrice à l'âme qui tend naturellement vers les régions supérieures? Alors l'âme et la volonté, pourvu toutefois qu'elles soient aidées de la grâce divine, emportent avec elles dans les hauteurs la chair rebelle et la placent dans l'éternelle félicité, pour y vivre sans fin, là où il n'y aura plus entre la chair et l'âme aucune lutte, mais un amour constant et la pacifique union de la même volonté. C'est alors aussi que la volonté de la créature intelligente se confondra avec la volonté de son Créateur, qui la forma à son image et à sa ressemblance, puisque Dieu sera tout en tout. Mais vient-elle à se liquer avec les convoitises de la chair, qui par ses instincts naturels tend vers ce qui est bas et ce qui rampe, alors la volonté, qui abuse de

son libre arbitre, et la chair ; qui par elle-même est si fragile, entraînent vers les régions inférieures l'âme privée du secours d'en haut. Bientôt les péchés plongent dans la perdition l'homme tout entier ; qu'est-ce à dire ? l'âme et la chair, de sorte qu'il ne lui reste pour tout bien que le mal, pour toute jouissance que la torture.

VII.

Demander à Dieu qu'il ne nous permette pas d'abuser de notre libre arbitre.

O mon aimable Sauveur, ô mon Dieu souverainement miséricordieux, vous qui êtes mon Créateur, mon salut, ma vie, mon espérance et ma consolation, mon refuge suprême, gouvernez par votre grâce, soutenez par votre miséricorde infinie mon libre arbitre, afin que je ne puisse jamais vous offenser, ô mon clément Créateur, en abusant de cette faculté pour des fins criminelles. Toutes les fois que le mal sera prêt à me séduire, anéantissez, Seigneur, confondez mes désirs mauvais avant que je les transforme en œuvres coupables. J'aime mieux, ô le plus tendre des Pères, être traîné malgré moi dans le lieu le plus reculé de votre céleste maison, y être jeté comme un malfaiteur, les pieds et les mains liés, que d'être séparé de vous. Là du moins, si je ne puis à cause de mes péchés contempler les splendeurs de votre aimable visage, j'assisterai à l'allégresse de ceux

qui vous servent et j'entendrai de loin leurs chants de fête.

Qui pourrait, ô indulgent Créateur des hommes, mesurer l'ineffable bonté avec laquelle vous avez aimé la nature humaine ? Non seulement vous l'avez créée quand elle n'existait pas, mais vous, qui étiez son souverain Créateur, vous avez daigné vous faire pour elle une humble créature. Quel est le cœur de pierre, quel est le cœur de bronze qui, à l'aspect de votre amour infini pour l'homme, créature sortie de vos mains, ne se sente doucement attendri et ne se fonde tout entier en reconnaissance et en respect pour une clémence si prodigieuse ? En vérité, mon âme, en vérité, mon cœur, et vous, ô mes facultés les plus intimes, c'est toujours pour moi un sujet d'étonnement que vous puissiez oublier la charité infinie et la tendresse sans bornes que vous a montrées le Créateur. Regarde, ô homme chargé de misères, voilà ce que ton Créateur a fait pour toi, voilà ce qu'a fait ton Seigneur ! Celui qui possède la plénitude de l'être, celui qui la possède de toute éternité, l'Immuable, l'Invisible, l'Inestimable, l'Incompréhensible, s'est anéanti pour toi, lorsque par une merveille ineffable il consentit à devenir une frêle créature, sans abandonner toutefois la plénitude de son être. Il voulait que la créature qui passa du non-être à l'être se reconciliât par son incarnation avec le Dieu qui ne passa jamais du non-être à l'être, mais qui posséda éternellement

la plénitude de l'être, et qu'après avoir recouvré les bonnes grâces de son Dieu, après avoir été rétablie intégralement dans sa dignité primitive, elle fût ramenée à l'être du Très-Haut pour jouir avec lui de sa gloire dans les transports du bonheur et de l'allégresse éternelle.

O mon Dieu, ô mon Créateur, vous voyez où je suis arrivé par la pensée. Et cependant, malgré ces graves réflexions, à combien de vanités, à combien d'extravagances mon âme infortunée n'est-elle point encore soumise ! S'il m'arrive quelquefois de commencer sous le regard de votre miséricorde à méditer quelque vérité qui intéresse mon âme, mon esprit, dépourvu de toute consistance et vide à peu près de toute espèce de bien, se laisse promptement emporter à la frivolité et au péril, semblable à la paille légère qui tourbillonne au moindre souffle dans l'aire où elle est foulée.

O mon Créateur, puisque vous voyez quelle est l'inconstance de mon esprit, si froid et de glace pour méditer les vérités qui me sont utiles, si bouillant et de feu pour tout ce qui peut m'être funeste, daignez ne pas vous souvenir que je suis un misérable pécheur. Oui, je le confesse bien haut, j'ai péché, je suis couvert de souillures, je suis indigne de vos bontés. Cependant, ô mon aimable Jésus, que vous y consentiez ou non, je ne vous abandonnerai jamais. Je vous retiendrai de cette main toute défaillante qu'elle est ; non,

vous ne me quitterez pas avant de m'avoir absous de tout péché et de tout désir coupable. Frappez, amendez, reprenez votre serviteur; châtiez-le, pourvu que vous me conduisiez par votre ineffable bonté à la gloire de votre contemplation bienheureuse.

MÉDITATION VINGT-UNIÈME.

GÉMISSEMENTS D'UNE AME QUI SE PLAINT DE L'ABSENCE
DE DIEU.

Il ne suffit pas, Seigneur, à mon âme pécheresse qu'elle attende de votre clémence miséricordieuse et infinie la relaxation de ses péchés: Il faut encore qu'elle essaie de soulager la douleur que lui cause l'absence de votre aimable visage, en épanchant devant vous ses larmes et ses gémissements: car elle marche loin de vous, et cela à cause de ses iniquités. J'espérais apaiser ma souffrance en commençant à parler; mais hélas! je m'aperçois que mes maux ne font que s'irriter par la consolation même que je cherche. Chercher la consolation, n'est-ce pas en effet réveiller au fond de soi-même le souvenir de sa douleur? Chercherais-je la consolation, si je n'avais la conscience que je souffre, puisque c'est par le sentiment de sa douleur que l'on cherche un

refuge de consolation, que la mémoire de la douleur s'accroît par le besoin que l'on éprouve d'être consolé, et que plus notre souffrance nous revient à la pensée, plus son aiguillon nous semble vif et amer. Que ferai-je donc? Peut-être l'exposition de mes maux apportera-t-elle à ma douleur un peu d'adoucissement quel qu'il soit.

Je répandrai en votre présence, Seigneur, les amertumes dont mon âme est environnée à cause de la multitude de ses iniquités; car c'est à cause de ses iniquités qu'elle souffre si douloureusement de l'absence de votre aimable visage. C'est de là, ô mon Dieu, que viennent toutes mes misères; je sais que j'ai offensé mortellement par mes prévarications sans nombre votre infinie clémence, et que les yeux de mon cœur, aveuglés par les vapeurs de ces mêmes iniquités, n'ont pu contempler la lumière de vos désirables clartés. Vous m'aviez créé pour jouir de votre présence, et moi, j'ai tellement souillé votre noble image que je rougis de paraître devant vous. Mes iniquités se sont amoncelées par dessus ma tête; elles ont pesé sur moi comme un fardeau intolérable; mon esprit s'est enivré du fiel de la malice; mon intelligence s'est courbée vers la terre, sous le poids de ses crimes; mon âme s'est souillée à tous les bourbiers des passions; mon cœur s'est rempli du poison de l'injustice; ma vie est enchaînée dans les liens du péché, et ma substance tout entière est comme ensevelie sous la multitude de ses prévari-

cations. Qui donc me viendra en aide au fond de l'abîme où je suis plongé? Qui daignera me tendre une main secourable? Hélas! n'ai-je pas tellement allumé par mes désordres la colère de Dieu, que ni lui ni aucune de ses créatures ne devrait plus m'honorer d'un seul regard? Malheur à moi! Ah! pourquoi ai-je été condamné à demeurer dans ce monde, même une seule heure après ma naissance, puisque je devais m'attaquer à Dieu d'une manière si impie? Pourquoi ma vie se prolonge-t-elle si longtemps, puisqu'elle se dissipe tout entière en affections criminelles? Mais, ô insensé que je suis! Comment puis-je regretter que ma vie se prolonge puisque c'est par elle, je ne l'ignore pas, que Dieu m'invite à la pénitence? « Ignorest-tu, me crie l'apôtre, que la longanimité « de Dieu t'exhorte au repentir? Que fais-tu ce- « pendant? Par la dureté et l'impénitence de ton « cœur, tu amasses un trésor de colère pour le « jour de la vengeance où se manifestera le juge- « ment de Dieu. »

Ainsi la vie ne m'est accordée que pour que je réforme ma conduite. Pourquoi donc cette réforme se fait-elle attendre? Si ma vie ne se prolonge que pour me donner le temps de faire pénitence, pourquoi ces retards et ces déguisements? Si Dieu épargne mon âme en suspendant ses coups quelques moments encore, pourquoi mon âme ne s'épargne-t-elle pas elle-même en renonçant au péché? O dureté insensible de mon cœur! Ma

mort n'est ajournée que pour servir à l'amélioration de ma vie, et je profite de la prolongation de ma vie pour me plonger dans une mort plus funeste. Ecueil des deux côtés ! Lorsque je suis retenu dans ce corps mortel, je marche loin du Seigneur, et je tremble de sortir de ce corps périssable, de peur qu'une fois hors de ce cachot mes péchés ne me condamnent à une captivité encore plus déplorable ! Je m'afflige vivement d'être privé de la présence de Dieu, et je recule avec effroi devant l'absence de ce corps misérable, sans laquelle cependant je ne puis aller m'unir à la présence de Dieu ! Quel est donc ce redoutable mystère, ô Seigneur, qu'entrevoit le cœur de votre pécheur, et que sa langue ne saurait exprimer ? Certes, ô Jésus débonnaire, le comble de la félicité pour l'homme, c'est de se dégager des liens de la chair et d'être avec vous. Pourquoi donc ne désirons-nous point ardemment ce que nous reconnaissons être le meilleur ? Et quoi ! briser les nœuds de la captivité terrestre et résider avec vous est la souveraine béatitude ; être enchaîné par l'enveloppe du corps et vivre loin de Jésus-Christ est la plus cruelle des infortunes. Pourquoi donc craignons-nous de perdre ce qui est la plus cruelle des infortunes, et n'aspirons-nous pas à ce qui est la béatitude souveraine ?

Mais, je le sais, l'homme ne désire point se dégager des liens de la chair, parcequ'après son terrestre pèlerinage il ignore s'il sera avec Jé-

sus-Christ. Voilà pourquoi il juge utile de séjourner dans la prison de cette chair, où il attend la réforme de ses mœurs, tant qu'il vit ici-bas. Malheur aux péchés des enfants de la terre puisque c'est à eux que la misère elle-même de cette vie humaine doit d'être regardée comme quelque chose d'utile ! La vie présente n'est-elle pas tout entière une misère profonde ! et cependant cette profonde misère est souvent utile aux justes pour accroître l'éclat de leurs mérites ; elle est surtout nécessaire aux impies pour se guérir de leurs maux par les remèdes de la pénitence. Mais quel sujet de deuil que cette même misère pour les intelligences éclairées qui voient l'ignorance humaine s'y affectionner pour son malheur ; car persévérer dans cet amour, c'est arriver par la misère du temps à la misère de l'éternité. Lamentable transition ! La misère du temps conduit à la misère de l'éternité, parceque la misère de la vie présente se consume dans la poursuite laborieuse des voluptés coupables, tandis que la misère de l'éternité qui lui succède s'exerce dans l'activité des tortures sans fin.

Il y a plus, la misère éternelle sera d'autant plus terrible et plus ardente à la vengeance que la misère de la vie présente aura été plus prolongée par la miséricorde de Jésus-Christ, pour nous inviter à la pénitence. O mon Père, vous qui existez véritablement, parceque vous avez la plénitude souveraine de l'être, que vous êtes constamment

vous-même, et que vos années éternelles ne sauraient défaillir, venez à mon aide, secourez un infortuné que sa misère accable. Si la misère que j'endure ne se prolonge que par une disposition miséricordieuse de votre clémence, et pour me soustraire à une misère plus funeste par les expiations de la pénitence, d'où vient que je m'attache à cette misère? D'où vient que je me passionne pour ce qui m'échappera dans quelques heures, au lieu de convoiter ce qui peut assurer mon bonheur en terminant les épreuves de la vie présente? Si je suis incapable d'aimer, comme il me serait utile, la béatitude que vous promettez à ceux qui vous chérissent, pourquoi ne redouté-je pas du moins les supplices que vous réservez à ceux qui vous méprisent et dont j'ai le malheur de faire partie? Si je les appréhendais, je travaillerais à réformer ma vie, et j'arriverais enfin à l'amour, moyennant le secours de votre grâce, par la voie de la crainte et du châtement. Mais vos jugements me laissent sans terreur. Pourquoi, sinon parce que je les éloigne de ma pensée? Les passions et les vices m'entourent à chaque instant de leurs séductions flatteuses et de leurs voluptés mortelles, pour empêcher mon esprit de réfléchir à ces tortures. Seigneur, Seigneur, voici à vos pieds votre serviteur et le fils de votre servante. Tout pécheur qu'il est, il n'en est pas moins le fils de votre sainte Église.

Mais qu'ai-je dit? De quel front puis-je m'ap-

peler votre serviteur, quand je sais trop bien que je suis l'esclave du péché? Quiconque, en effet, commet le péché est l'esclave du péché. Pour moi je ne cesse pas un seul instant de vous offenser. Je suis donc l'esclave du péché. Par conséquent d'où vient que j'ai osé me nommer votre serviteur? Ah! je n'aurais jamais prononcé ce nom si votre ineffable indulgence ne m'y avait encouragé; car, si je suis l'esclave du péché par suite de la faiblesse qui est le résultat de mon iniquité, je suis votre serviteur par le désir que j'ai reçu de votre miséricordieuse bonté, et je vous en remercie humblement. Je suis donc votre serviteur, ô mon Dieu, sinon par mes œuvres et ma conversation, au moins par l'amour et la volonté.

Mais, ô créature infortunée et mille fois digne de pitié! Quoique je me reconnaisse pour votre serviteur, je ne travaille point à vous rendre, ainsi qu'il me serait utile et que je le devrais, l'honneur qui vous appartient en qualité de Seigneur. Si je vous honorais par le culte qui vous appartient, rien ne pourrait m'arracher à votre contemplation, au désir de vous connaître, et à la bienheureuse douceur de votre amour. Mon Seigneur! mon Seigneur! Comment se fait-il donc que je ne vis pas comme doit vivre votre serviteur, puisque vous êtes mon Seigneur. Vous êtes mon Dieu, je vous reconnais pour tel, et je désire être votre serviteur. Pourquoi donc ne puis-je mener la vie qui convient à un serviteur vraiment digne de ce nom?

Mais à quoi bon chercher plus longtemps la cause de cette misère ? N'est-elle pas le trop juste salaire de mon iniquité ? Ah ! malheur à moi ! pourquoi suis-je encore ici-bas ? pourquoi vivre si longtemps, moi qui vis si mal ? La vie ne m'est accordée que pour que j'échappe à la mort, et voilà que ma vie elle-même se trouve plus affreuse que la mort ! Vous me laissez dans ce monde, ô sage Créateur de mes jours, pour que je me prépare soigneusement à la contemplation de votre beauté infinie, et je ne passe point un seul jour sans travailler à défigurer en moi votre image ! Qu'y a-t-il, ô mon Dieu, de plus beau que votre clarté ineffable, et qu'y a-t-il de plus hideux que mon iniquité ? O mon cœur, mets tes délices dans les soupirs et les larmes, afin que l'œil intérieur de ta foi s'illumine de la beauté divine, et se lève plus facilement vers les cieux pour y contempler les merveilles de la lumière incréée. O mon âme, dépose tes pensées frivoles et vagabondes pour fixer uniquement tes regards sur le soleil de justice ; répands, en soupirant vers lui, un torrent de pleurs assez abondant pour laver toutes les souillures de tes prévarications, et te rendre, avec le secours de la grâce, cette beauté naturelle et primitive dont t'avait dotée autrefois le miséricordieux auteur de tous les biens. O vous, mes facultés intellectuelles, qui que vous soyez, recueillez toutes vos forces, faites un suprême et dernier effort pour chercher le bien

incorruptible, le bien éternel, le bien qui seul procure le bonheur, afin que sa lumière dissipe vos ténèbres, que ses eaux pures et limpides effacent la contagion de vos fautes, que sa liberté brise les nœuds qui vous enchaînent à la tyrannie du vice, que sa vigueur fortifie votre faiblesse, que sa sagesse guérisse votre démence, et qu'après vous avoir arrachées à la mort éternelle sa vie vous associe à son immortalité.

O bien, qui surpasses tous les biens, parceque tous les biens découlent de toi et sont renfermés en toi, tu es tous les biens à la fois. Oui, je le reconnais, mes maux ont dépassé toute mesure ; mes péchés sont trop nombreux et trop révoltants ; mes vices se sont multipliés au-delà de tout ce que je puis dire, et mon âme jusqu'à ce jour leur a été misérablement asservie. O mes maux, pourquoi avez-vous fondu sur moi avec assez de cruauté pour m'éloigner de toute espèce de biens ? O mes péchés, d'où vient que vous me retenez si impitoyablement garrotté dans vos chaînes, que vous ne laissez à mes pieds aucune liberté pour rentrer dans les sentiers de la justice ? O mes vices, pourquoi, semblables à la rouille qui consume la flèche qu'elle a imprégnée de son poison, vous attachez-vous tellement à mon cœur par vos séductions mortelles que vous me retirez tout mouvement pour marcher, même en rampant ? Sois dans l'angoisse, ô mon esprit ! cesse de battre, ô mon cœur ! frémis d'épouvante,

ô mon âme! éteignez-vous dans les larmes, ô mes yeux! Est-il dans toute la création un être qui soit plus malheureux que moi? Tous les objets qui sont sortis des mains de la Providence observent inviolablement l'ordre qu'elle leur a prescrit; moi je me fais un jeu de le violer tous les jours.

Mais quoi? Celui qui supporte depuis si longtemps le pécheur n'accueillera-t-il point dans ses bras le pénitent? Hélas! il ne peut m'ouvrir son sein qu'à la condition de me laisser vivre. J'irai donc trouver mon père, quoique je sois un fils indigne de lui; j'irai le trouver après avoir dissipé le trésor de l'innocence qu'il avait remis autrefois dans mes mains, et, pressé par la faim du céleste entretien dont je suis privé depuis tant d'années. Je lui dirai : « Mon père, je ne mérite
« plus l'honneur d'être appelé votre fils; je n'ai
« pas l'orgueilleuse prétention de disputer à vos
« enfants la première place; je ne vous demande
« que la part de miséricorde que vous réservez à
« vos serviteurs. Traitez-moi donc comme l'un de
« vos mercenaires. Votre clémence, ô le plus ten-
« dre des pères, sera publiée par toutes les bou-
« ches, et vos richesses ne diminueront point si
« vous venez au devant du pécheur qui désire re-
« tourner à vous; si vous me serrez dans les bras
« de votre miséricorde; si vous ordonnez que l'on
« me revête de la robe de justice et de l'anneau
« de la foi; si en me voyant vous daignez dire à
« vos anges : « Réjouissez-vous; mon fils que

« voici était mort, et il est ressuscité ; il avait
« péri, et il est retrouvé. Mais qui, ô le meilleur
« et le plus admirable des pères, qui m'accor-
« dera de participer, avec des sentiments de foi et
« de pureté en harmonie avec cette grâce, à la
« manducation de la succulente victime que votre
« tendresse a immolée pour ma rédemption sur
« l'autel de la croix? Et quelle est cette victime, si
« douce sous la main qui l'immole, si salutaire au
« convive quise nourrit de de sa chair? quelle est-
« elle? sinon votre propre fils unique que vous
« n'avez point épargné, mais que vous avez livré
« pour le salut de l'humanité tout entière. C'est
« lui, Seigneur, c'est lui que mon cœur implore
« pour que sa grâce renouvelle mes forces ; c'est
« lui que mon âme souhaite ardemment d'aimer
« par dessus toute chose ; c'est lui dont l'ab-
« sence et la séparation m'arrachent tant de lar-
« mes et de gémissements. »

Mais quoi donc , en soupirant après le fils, oublierai-je le père? Ah ! loin de moi ce blasphème ! Comment cela se pourrait-il, puisque le père, qui a engendré, n'est pas un autre Dieu que le fils, qui est engendré ; puisque le père est ce qu'est le fils, quoique le père soit distinct du fils. De plus, comment pourrais-je désirer voir le père et le fils, en laissant de côté l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre, amour qui n'est pas autre chose que le père et que le fils, quoiqu'il soit distinct de tous les deux? Jamais, non jamais!

Ainsi donc, ô mon âme, dis au père qui t'a créée ; dis au Fils et à l'Esprit saint qui sont avec le Père un seul et même Dieu : J'ai cherché votre visage, Seigneur ; j'ai cherché votre visage. Regardez, Seigneur, je cherche, je demande, je frappe. Quand me sera-t-il donné de trouver ? Quand pourrai-je recevoir ? quand la porte s'ouvrira-t-elle devant moi ? Les pensées les plus secrètes de mon cœur sont à nu devant vos yeux, Seigneur. Vous le voyez, la présence de votre visage est ma seule espérance, mon unique consolation. Hélas ! que je suis éloigné de la joie ineffable de cette présence ! Qui donc me consolera jamais ? Qui, Seigneur, à moins que ne brille à mes yeux la pure lumière de votre visage, de qui j'attends seule l'adoucissement de mes maux ? Que mes yeux « se lassent donc, Seigneur, à relire vos promesses, et qu'ils s'écrient : « Quand me consolerez-vous ? » Tournez donc vos regards, ô mon Dieu, vers le désir le plus ardent de mon âme ; écoutez favorablement les gémissements de mon cœur, et placez devant vos yeux les larmes amères que je verse, dans la défaillance que me fait éprouver votre absence, parceque ma vie s'est consumée dans l'angoisse, et que mes années sèchent dans les soupirs. Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié de moi, je crierai vers vous à temps et à contre-temps, je ne vous quitterai point que vous ne m'ayez rejoui par la présence de votre visage ; je refuserai toute autre consolation ;

votre absence sera pour moi une source éternelle de deuil et de larmes. O visage rayonnant de splendeur ! O face de Dieu éclatante de lumière ! tant que je ne vous contemplerai pas mon âme demeurera dans les ténèbres. O dure, ô amère absence du visage de Dieu, combien de temps encore seras-tu pour moi une torture ! O vie importune de ce siècle frivole, combien de temps encore retiendras-tu mon âme infortunée enfermée dans tes vanités et tes ténèbres, comme dans les murs d'une prison ? O mon âme, quel plaisir trouves-tu donc dans cette vie mortelle ? Pourquoi ne te hâtes-tu pas de prendre ton vol vers la félicité de la vision de Dieu, dont tu es séparée par les conséquences de ta faute ? Pourquoi n'as-tu pas horreur de marcher à l'aventure, loin de la face de Dieu, et de t'enlacer dans les filets éblouissants mais trompeurs de ce monde ? Pourquoi n'aspire-tu pas de toute l'énergie de ton amour à quitter les souillures de cette vie corrompue et à goûter les délices de la vie bienheureuse ? Pourquoi ne fais-tu pas la première pour voler à la seconde ? Si la vie présente ne t'est donnée qu'à titre de trêve et de sursis, que tardes-tu ? Pourquoi refuses-tu d'expié promptement tes iniquités par une pénitence telle que Dieu te pardonne tes prévarications et te rappelle miséricordieusement à lui ? Oui, Seigneur, c'est vers vous que je me tourne, afin que votre clémence daigne me regarder d'un œil paternel, accroître dans mon âme le

désir de vous voir, et lui accorder le don sacré de la persévérance. Je crois fermement que je ne serai pas exclu de la béatitude, si je ne me lasse pas de soupirer après votre présence. Mon esprit convoitera donc incessamment la gloire de votre visage; mon cœur la cherchera avec amour; ma pensée s'y appliquera tout entière; l'ardeur de mes sentiments s'élancera au devant d'elle; ma langue s'entretiendra de ses douceurs; ma substance tout entière sera consacrée à l'aimer. Seulement daigne votre tendresse infinie ordonner que tout le temps où je porterai le fardeau de ce corps mortel, retenu encore dans les liens de mon terrestre pèlerinage, je sois solidement enraciné dans votre crainte, magnanime dans votre amour, instruit dans votre loi, dévoué à vos préceptes, fervent à désirer l'accomplissement de vos promesses, aussi intrépide à fouler aux pieds le vice qu'à pratiquer la vertu. Avec ce splendide vêtement, Seigneur, je vous plairai sans cesse ici-bas, et j'irai vous rejoindre le plus tôt qu'il me sera possible, et par la voie la plus courte, dans ce séjour de la félicité où votre gloire n'aura point de fin, où vos louanges retentiront à tout jamais, et où le culte qui vous sera rendu n'aura d'autre terme que l'éternité.

MÉDITATION VINGT-DEUXIÈME.

L'ÂME S'EXCITE A CHERCHER ET A TROUVER DIEU. (1)

A l'œuvre maintenant, ô faible et chétive créature ! Fuis un peu les occupations de la terre, dérobe-toi un moment à tes pensées tumultueuses, dépose le fardeau de tes soucis, et laisse de côté tes laborieuses agitations. Sois un instant à Dieu, et repose-toi en lui. Entre dans le sanctuaire de ton âme ; fermes-en l'entrée à tout, excepté Dieu et ce qui peut t'aider à l'atteindre ; puis, invoque-le dans le silence de la solitude, et dis tout entier à Dieu, ô mon cœur, dis-lui : « Je chercherai votre visage, je chercherai votre visage, Seigneur. »

Maintenant donc, ô Seigneur mon Dieu, apprenez à mon cœur où et comment il doit vous cher-

(1) Cette méditation est tirée du *Prologium*, le second des traités métaphysiques de S. Anselme. Est-ce l'archevêque de Cantorbéry qui ajouta lui-même cette méditation à celles qui précèdent, ou bien est-ce quelque contemporain qui, en parcourant ses œuvres, en détacha pour son usage personnel ce morceau, où respire la piété la plus tendre ? On l'ignore. Seulement cette méditation se trouve dans les plus anciens manuscrits. Cette circonstance semblerait nous autoriser à croire que la réunion de ces fragments en opuscule est due à S. Anselme lui-même.

cher, où et comment il doit vous trouver. Seigneur, si vous n'êtes pas ici, absent, où vous chercherai-je ? Si au contraire vous êtes partout, pourquoi ne vous vois-je pas, quoique présent ? Mais vous habitez sans nul doute une lumière inaccessible. Et où est cette lumière inaccessible ? Comment m'approcherai-je de la lumière inaccessible ? ou qui m'y introduira pour que je vous voie en elle ? Enfin à quels signes, sous quelle forme vous chercherai-je ? Jamais je ne vous ai vu, Seigneur mon Dieu ; je ne connais point votre face. Que fera, Seigneur tout puissant, votre lointain exilé ? que fera votre serviteur dans l'anxiété de son amour pour vous et rejeté loin de votre présence ? Il est haletant du désir de vous voir, et votre face est trop loin de lui. Il brûle de s'approcher de vous, et votre demeure est inaccessible. Il aspire à vous trouver, et il ne sait où vous résidez. Il vous cherche de tous ses vœux, et il ignore votre visage.

Seigneur, vous êtes mon Dieu et mon maître, et jamais je ne vous ai vu ! Vous m'avez créé, vous m'avez racheté, vous m'avez donné tous les biens que je possède, et je ne vous connais pas encore ! En un mot j'ai été créé pour vous voir, et je n'ai pas encore rempli la fin pour laquelle vous m'avez placé dans ce monde. Oh ! que le sort de l'homme est plein de misère, puisqu'il a perdu le bien pour lequel il a été créé ! O dure condition ! ô funeste événement ! Hélas ! qu'a-t-il perdu et qu'a-t-il

trouvé? que lui a-t-il été ravi? que lui est-il resté? Il a perdu le bonheur pour lequel il était né, et il a trouvé le malheur auquel il n'avait point été destiné. Il a vu s'évanouir le bien sans lequel il n'y a de bonheur pour qui que ce soit; il lui est resté ce qui par soi-même n'est que misère. L'homme mangeait le pain des anges; il en a faim aujourd'hui, et il mange le pain de la douleur qu'il ne connaissait point alors.

Hélas! ô deuil public de l'humanité! pleur universel des enfants d'Adam! Adam regorgeait de toute chose dans la satiété; nous, nous crions la faim. Il jouissait dans l'abondance; nous, nous mendions. Il possédait dans la félicité, il se plongeait dans la misère. Comme lui, nous vivons dans le dénuement; nous formons des désirs empreints de nos souffrances, et ô douleur! nous restons vides. Pourquoi ne nous a-t-il point gardé, puisqu'il le pouvait facilement, le trésor dont la perte nous est si fatale? Pourquoi nous a-t-il ainsi dérobé la lumière pour nous plonger dans les ténèbres? Pourquoi nous a-t-il enlevé la vie pour nous introduire dans la mort? Infortunés! d'où avons-nous été chassés? où sommes-nous rélégués? D'où avons-nous été précipités? Dans quel abîme sommes-nous ensevelis? De la patrie dans l'exil; de la vue de Dieu dans la nuit de notre cécité; des douceurs de l'immortalité dans l'amertume et l'horreur de la mort. Lamentable échange! quel bien hier! quel mal aujourd'hui!

Perte déplorable ! déplorable douleur ! déplorable assemblage de maux ! Infortuné que je suis ! fils d'Eve, un de ces malheureux que Dieu a éloignés de lui ! Qu'ai-je entrepris ? qu'ai-je fait ? où allais-je ? où suis-je parvenu ? à quel but aspirais-je ? dans quelle misère soupire-je ? « J'ai cherché « les biens, et le trouble m'est arrivé. » Je voulais aller vers Dieu, et je n'ai rencontré que moi-même. Je cherchais le repos dans ma solitude, et je n'ai trouvé au fond de mon cœur que douleur et tribulation. Je voulais me réjouir de toute la joie de mon âme, et je suis contraint de rugir de tous les gémissements de mon cœur. J'espérais l'allégresse, et voilà que les soupirs se sont accumulés. Et vous, Seigneur, jusques à quand ? jusques à quand, Seigneur, m'oublierez-vous ? jusques à quand détournerez-vous de moi votre face ? quand abaissez-vous vos regards sur moi et m'exaucerez-vous ? quand éclairerez-vous mes yeux ? quand me montrerez-vous votre visage ? quand vous rendrez-vous à mes vœux ?

Tournez vos regards sur moi, Seigneur, exaucez-moi, éclairez-moi, montrez-vous vous-même à moi. Rendez-vous à mes désirs, afin que tout me soit à bien par vous sans qui tout n'est que malheur pour moi. Dirigez, Seigneur, mes travaux et mes efforts vers vous, car sans votre secours je ne puis rien. Vous m'invitez ; aidez-moi, je vous en conjure. Seigneur, ne permettez pas que je désespère dans les soupirs ; faites que mon âme se dilate

dans l'espérance. Je vous en supplie, Seigneur, mon cœur s'est plongé dans l'amertume de sa désolation; adoucissez-le par votre consolation. Je vous en supplie, Seigneur, j'ai commencé à vous chercher dans le besoin, ne me renvoyez pas à jeûn; je me suis présenté consumé par la faim, que je ne vous quitte pas sans avoir été rassasié. Pauvre, je viens aux pieds de la richesse: malheureux, aux pieds de la miséricorde; que je ne me retire pas les mains vides et couvert de mépris. Et si je soupire dans l'attente de mon aliment, donnez-moi mon aliment après les soupirs.

Courbé que je suis vers la terre, je ne puis, Seigneur, que la regarder. Relevez-moi, et mes yeux se porteront en haut. Mes iniquités se sont amoncelées au dessus de ma tête. » Elles m'enveloppent de toutes parts, elles m'accablent comme un fardeau pesant; débarrassez-moi de ces liens; délivrez-moi de ce poids. « Que le puits de l'abîme « ne referme pas sa bouche pour m'engloutir. » Qu'il me soit permis de tourner les yeux vers votre lumière de loin et du fond du gouffre lui-même. Enseignez-moi à vous chercher, Seigneur, et montrez-vous à mon avidité; car je ne puis ni vous chercher si vous ne m'enseignez la voie, ni vous trouver si vous ne vous montrez à mon empressement. Je vous chercherai en vous désirant, je vous désirerai en vous cherchant, je vous trouverai en vous aimant, je vous aimerai en vous trouvant. Je le reconnais, Seigneur, et je vous en

rends grâces ; vous avez créé en moi cette image de vous-même, pour que je me souvienne de vous, pour que je pense à vous, pour que je vous aime. Mais cette image est tellement effacée par le frottement des vices, elle est tellement obscurcie par la vapeur des péchés, qu'elle ne peut remplir la fin que vous lui avez assignée à son origine, si vous ne prenez soin de la renouveler et de la réformer. Je n'essaie pas, Seigneur, de pénétrer votre profondeur ; je ne lui compare à aucun degré mon intelligence, mais je désire comprendre dans une certaine mesure votre vérité que mon cœur croit et chérit. Je ne cherche pas à comprendre pour croire, je crois pour comprendre.

Seigneur, la lumière dans laquelle vous habitez est véritablement inaccessible. Nul être assurément n'y peut pénétrer pour vous y contempler. Je ne la vois pas sans doute à cause de son trop grand éclat, et cependant je ne vois rien que par elle. Ainsi notre œil débile voit par la lumière du soleil tout ce qu'il voit sans pouvoir la contempler dans le soleil lui-même. Il est impossible à mon intelligence d'atteindre cette lumière auguste ; elle répand une clarté trop vive ; je ne saurais la supporter, et l'œil de mon âme ne peut en soutenir longtemps la splendeur. L'éclat l'éblouit, la grandeur l'abat, l'immensité l'accable, la fécondité le confond. O suprême et inaccessible lumière ! ô sainte et bienheureuse vérité, que tu es loin de moi qui suis si près de toi ! A quelle distance tu te tiens

de ma présence, tandis que moi je suis continuellement devant toi ! Tu es présente partout et tout entière, et je ne te vois pas ! Je me meus en toi, je vis en toi, et je ne puis arriver jusqu'à toi ! Tu es en moi, autour de moi, et je ne te sens pas !

Seigneur, vous vous dérobez encore à mon âme, caché dans votre lumière et votre béatitude. Aussi mon âme est-elle encore plongée dans ses ténèbres et sa misère. Elle regarde autour d'elle, mais sans voir votre beauté ; elle écoute, mais sans entendre votre harmonie. Elle sent, mais sans recueillir votre parfum ; elle palpe, mais sans reconnaître votre douceur ; elle goûte, mais sans percevoir votre saveur. Car vous avez en vous toutes ces qualités, Seigneur mon Dieu ; vous les avez suivant le mode ineffable qui vous appartient, et vous les avez départies à vos créatures sous une forme sensible ; mais les sens de mon âme se sont engourdis, ils se sont émoussés, ils se sont comme endurcis dans la langueur invétérée de la prévarication. Qui êtes-vous, Seigneur, qui êtes-vous ? sous quelle forme vous comprendra mon cœur ? Vous êtes infailliblement la vie, vous êtes la vérité, la bonté, la béatitude, l'éternité, vous êtes tout ce qui constitue le bien.

Debout donc, ô mon âme, élève ton intelligence tout entière, et conçois, autant qu'il est possible, quel est ce bien et quelle est sa grandeur. Si tous les biens sont délectables, réfléchis attentivement à quel degré est délectable ce bien, puisqu'en lui

résident tous les biens, et ce qui plaît dans tous les autres, non pas tel que nous l'avons éprouvé dans les choses créées, mais aussi différent du bien suprême que la créature diffère du Créateur. Si la vie créée est bonne, combien l'est encore davantage la vie créatrice ! Si le salut opéré est bon, combien mille fois n'est pas meilleur le salut qui opère tout salut ! Si la sagesse est aimable dans la connaissance des œuvres de la création, combien est aimable la sagesse qui a tout tiré du néant ! Enfin si les choses délectables renferment de grandes et nombreuses délectations, qui mesurera les douceurs infinies de celui qui a fait les choses délectables ? Oh ! que possédera et que ne possédera pas quiconque jouira de ce bien ! Certes, tout ce qu'il voudra, sera ; ce qu'il ne voudra pas, ne sera pas. Là, en effet, se trouveront tous les biens du corps et de l'âme, des biens « tels que l'oreille de l'homme n'en a jamais entendus, tels que l'œil n'en a jamais vus, tels qu'il n'en est jamais montés de semblables dans notre cœur. »

Pourquoi donc, ô faible et chétive créature, t'égares-tu parmi cette multitude d'objets divers, cherchant le bien pour ton âme et pour ton corps ? Aime le bien unique, dans lequel sont compris tous les biens, et qui suffit à nos désirs. Aime le bien sans mélange, qui est à lui seul toute espèce de biens et qui seul comble nos vœux. Q'aimes-tu, en effet, ô ma chair ? Que convoites-tu, ô mon âme ? Là seulement se rencontre tout ce

que vous aimez, tout ce que vous convoitez. Est-ce la beauté qui vous charme ? « Les justes brilleront comme le soleil. » Soupirez-vous après une rapidité, une vigueur et une liberté de corps que rien n'arrête ? « Ils seront semblables aux anges « de Dieu, » car « le corps est semé animal, et il « ressuscite spirituel, » par la puissance divine, sans nul doute et non par sa nature. Voulez-vous une vie longue et robuste ? Là, l'éternité est sans maladies et la santé éternelle, attendu que « les « justes vivront à tout jamais, et que le salut des « justes vient du Seigneur. » Etes-vous avides de satiété ? « Ils seront rassasiés quand apparaîtra la « gloire du Seigneur. » De mélodie ? Là les chœurs des anges chantent devant Dieu l'hymne sans fin. D'ivresse ? « Ils s'enivreront de l'abondance de « votre maison. » Cherchez-vous une volupté qui ne soit pas immonde, mais pure ? « Vous les abreuverez, Seigneur, du torrent de votre volupté. » La sagesse vous sourit-elle ? La sagesse de Dieu se montrera elle-même à vous. Est-ce l'amitié qui vous attire ? Ils aimeront Dieu plus qu'eux-mêmes, et Dieu les aimera plus qu'ils ne s'aiment eux-mêmes, parcequ'ils l'aimeront, s'aimeront eux-mêmes et les autres en lui, et qu'il s'aimera et les aimera par lui-même. Chérissez-vous la concorde ? Ils n'auront tous qu'une seule et même volonté, la volonté de Dieu. Ambitionnez-vous la puissance ? Leur volonté sera toute puissante comme celle de Dieu. Car, de même que Dieu pourra tout ce

qu'il voudra par lui-même, de même ils voudront par lui tout ce qu'ils voudront. Comme ils ne voudront que ce qu'il voudra, il ne voudra également que ce qu'ils voudront, et ce qu'il voudra ne peut manquer de s'accomplir. Courez-vous après les honneurs et les richesses ? Dieu établira sur de vastes trésors ses serviteurs bons et fidèles, ou plutôt ils seront appelés fils de Dieu et Dieux eux-mêmes. Ils seront là où sera le Fils, héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ. Aspirez-vous à la sécurité véritable ? Ils auront la certitude absolue qu'ils ne perdront jamais volontairement ce bien suprême, que Dieu qui les aime ne l'enlèvera jamais à ceux qui l'aiment, et enfin qu'aucune puissance supérieure à Dieu ne pourra jamais les séparer de lui, contre leur volonté et contre la sienne. Quelle est donc et combien grande est l'allégresse là où se trouve ce bien infini ! Cœur de l'homme, cœur indigent, cœur éprouvé par tant d'amertumes, que dis-je ? enseveli sous tant d'amertumes, quelle serait ta joie si tu possédais l'abondance de tous ces biens ? Interroge tes facultés les plus intimes, pourraient-elles contenir une pareille félicité ? Mais si un autre toi-même la partageait avec toi, ta joie en serait doublée, parce que tu ne serais pas moins heureux de sa béatitude que de la tienne. Je le suppose maintenant, que deux, trois ou un plus grand nombre encore soient mis en possession du même bonheur, tu te réjouiras pour chacun d'eux

autant que pour toi, si tu chéris chacun autant que toi-même. Ainsi, dans cette charité parfaite, au sein du bonheur que goûtent les anges innombrables et les hommes, parmi lesquels nul ne chérit l'autre moins que soi-même, chacun sera heureux de la félicité d'autrui autant que de sa propre félicité.

Si donc le cœur de l'homme peut à peine suffire à son bonheur particulier, comment sera-t-il capable de contenir tant et de si grandes joies? D'ailleurs, plus on aime quelqu'un, plus on se réjouit de son bonheur. De même, dans cette félicité parfaite, chacun aimera Dieu sans comparaison beaucoup plus que soi et que tous les autres avec soi. Conséquemment il se réjouira bien plus sans contredit de la félicité de Dieu que de la sienne et de celle de tous les autres ensemble. Mais s'ils aiment Dieu de tout leur cœur, de tout leur esprit, de toute leur âme, de manière cependant que tout leur cœur, tout leur esprit, toute leur âme ne puissent suffire à l'immensité de cet amour, il n'en faut pas douter, les justes se réjouiront dans cette suprême félicité de tout leur cœur, de tout leur esprit, de toute leur âme, de manière aussi que tout leur cœur, tout leur esprit, toute leur âme ne puissent suffire à la plénitude de leur bonheur.

Mon Seigneur et mon Dieu, mon espérance et la joie de mon cœur, dites à mon âme si c'est là cette joie que vous annoncez par la bouche de votre fils : «Demandez, et vous recevrez, afin que

votre joie soit pleine. » Car j'ai trouvé une joie pleine et plus que pleine. Quand elle aura rempli le cœur tout entier, la vie tout entière, l'homme tout entier, il restera encore une joie au-delà de toute mesure. Ce n'est pas la joie qui entrera dans ceux qui seront joyeux, mais bien ceux qui sont joyeux qui entreront dans cette joie tout entière.

Dites, Seigneur, dites à votre serviteur au fond de son âme, si c'est là cette joie dans laquelle entreront vos serviteurs qui entreront dans la joie de leur Dieu. Mais certainement la joie dont jouiront vos élus, « l'œil ne l'a jamais vue ; l'oreille « ne l'a jamais entendue ; elle n'est jamais montée ici-bas dans le cœur de l'homme. » Je n'ai donc point encore exprimé ni pensé, Seigneur, dans quel degré se réjouiront vos bienheureux. Leur joie égalera certainement leur amour ; leur amour égalera leur connaissance. Jusqu'où vous connaîtront-ils alors, Seigneur, et dans quel degré vous aimeront-ils ? Certes « l'œil n'a point vu « ici-bas, l'oreille n'a point entendu, il n'a jamais été révélé au cœur de l'homme, » dans quelle mesure vos élus vous connaîtront et vous aimeront dans l'autre vie. Je vous en supplie, ô mon Dieu, que je vous connaisse, que je vous aime, que vous soyez ma joie, et si je ne puis, dans le monde présent, posséder la plénitude de la félicité, au moins qu'elle s'accroisse en moi tous les jours jusqu'à ce qu'elle monte à cette plénitude suprême. Ele-

vez-moi de jour en jour ici-bas à la connaissance de vous même, et que là-haut elle soit consommée. Fortifiez ici-bas mon amour pour vous, et que là-haut il atteigne à la perfection, afin qu'ici-bas ma joie soit grande en espérance, et que là-haut elle trouve en vous sa plénitude.

Seigneur, vous nous ordonnez, ou plutôt vous nous conseillez par votre fils de demander, et vous nous promettez que nous recevrons, « afin « que notre joie soit parfaite. Je demande, Seigneur, comme vous nous le conseillez par la bouche de votre admirable conseiller, afin que je reçoive ce que vous promettez par votre vérité, « et que ma joie soit parfaite. » Et maintenant que cette félicité soit l'objet de mes méditations, le sujet de mes entretiens, l'amour de mon cœur, et la parole que murmurent mes lèvres. Que mon âme en ait faim, que ma chair en ait soif, que ma substance tout entière la désire, jusqu'à ce que j'entre dans la gloire du Seigneur, qui, dans sa triple unité, est le Dieu béni dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

MÉDITATION VINGT-TROISIÈME.

NOTRE AME EST LE MIROIR DE LA DIVINITÉ; ELLE EST IMMORTELLE. ET SA FIN EST DE TENDRE VERS L'ESSENCE SUPRÊME ET DE L'AIMER ICI-BAS POUR LA POSSÉDER DANS L'AUTRE VIE. (1)

Il est certain que rien de ce qui appartient à la nature de Dieu ne peut être saisi en abordant ce qu'elle a de propre et de personnel, mais seulement par la considération d'une substance que l'on puisse lui comparer, même d'une manière éloignée. Il n'est pas moins certain que notre intelligence parvient à la connaître d'autant mieux qu'elle prend pour terme de comparaison une chose qui lui ressemble davantage. Car, dans le domaine de la création tout ce qui lui ressemble le plus est par cela seul d'une nature supérieure.

(1) Cette méditation a été empruntée par le traducteur au *Monologium* de S. Anselme. Elle nous a paru propre à donner au lecteur qui ne connaît pas le grave archevêque de Cantorbéry un idée de ce beau génie catholique qui, croyant avec l'Eglise et sur l'autorité de Dieu, essaie de se rendre compte à lui-même de sa foi, et arrive par les magnifiques déductions de son intelligence aux mêmes conclusions que l'enseignement révélé. Nous nous sommes servi de la traduction de M. Bouchitté, en y faisant quelques légères modifications. Elle est d'ailleurs tellement fidèle et littérale qu'en adoptant son système de rigoureuse et philosophique exactitude, il était difficile de faire autrement que lui.

Aussi notre âme peut-elle s'approcher davantage de la vérité suprême par une grande ressemblance, et en comparant l'essence créatrice avec une essence créée supérieure elle juge mieux ce qu'elle doit penser de l'essence incommunicable et éternelle. Que l'essence créatrice soit d'autant plus profondément connue qu'on en recherche la nature à l'aide d'une créature qui en est plus rapprochée, nul ne saurait en douter; car nous avons déjà montré plus haut d'une manière victorieuse que toute essence, en tant qu'elle est, devient, dans la mesure de cette existence même, semblable à la suprême essence. Il est donc clair que de toutes les créatures l'âme raisonnable étant la seule qui puisse s'élever jusqu'à l'investigation de l'essence suprême, elle est aussi la seule par laquelle on peut arriver à la connaître; car nous avons déjà appris qu'elle s'en rapproche par la similitude de son essence naturelle. Quelle conséquence est donc d'une plus parfaite évidence que celle-ci : Plus l'âme qui est douée des lumières de la raison s'applique avec zèle à se connaître elle-même, plus elle s'élève à la connaissance de l'essence absolue; plus elle néglige de s'étudier elle-même, plus elle s'éloigne de la contemplation de la cause première?

C'est donc avec raison que l'âme peut être conçue comme un miroir créé pour elle-même, afin qu'elle y considère, pour ainsi dire, l'image de l'être qu'elle ne peut voir face à face. En effet, si,

seule entre toutes les choses créées l'âme peut se souvenir de soi-même, se comprendre et s'aimer, je ne vois pas comment on pourrait nier qu'il y ait en elle une véritable image de cette essence, dans laquelle la mémoire, l'intelligence et l'amour constituent une véritable trinité. Elle fait voir encore combien elle lui ressemble véritablement par la faculté qu'elle a de se souvenir d'elle, de la concevoir et de l'aimer. Car c'est surtout dans ce qu'elle a de plus grand et de plus semblable à l'essence suprême qu'elle se montre plus véritablement son image. On ne peut raisonnablement penser qu'il ait pu être donné à une créature intelligente quelque chose de plus important, de plus semblable à la sagesse suprême que la faculté par laquelle elle peut se rappeler, comprendre et aimer ce qui est excellent et grand par dessus tous les êtres. Rien donc n'a été accordé à aucune créature qui présente à un si haut degré l'image du Créateur.

Il paraît suivre nécessairement de ce qui précède que la créature raisonnable ne doit point avoir de plus ardent désir que d'exprimer par une imitation volontaire cette image que la puissance de la nature incommunicable a gravée en elle. Outre qu'elle doit au Créateur d'être ce qu'elle est, on voit facilement aussi que sa destination principale est de se rappeler, de comprendre et d'aimer le souverain bien. Il y a plus, il est même facile de prouver qu'elle ne doit rien dési-

rer avec plus d'ardeur. Qui pourra n'ien effet que nous devons surtout nous proposer d'accomplir ce que nous pouvons faire de meilleur ? D'ailleurs enfin, être raisonnable n'est autre chose pour une nature intelligente que pouvoir discerner le juste de l'injuste, le vrai du faux, le bien du mal, ce qui est meilleur de ce qui est moins bon. Or cette faculté serait entièrement inutile si l'âme ne pouvait aimer ou rejeter ce qu'elle distingue en vertu d'un véritable jugement et d'un juste choix. Il est donc clair que tout être raisonnable n'existe que pour aimer plus ou moins, ou rejeter tout à fait ce qui, en vertu de la faculté dont il est investi de distinguer par les lumières de la raison, lui paraît plus ou moins bon, ou tout à fait mauvais. Rien n'est donc plus évident que la condition pour laquelle est faite la créature raisonnable : aimer par dessus tout l'essence suprême qui est elle-même le souverain bien ; je vais plus loin ; ne rien aimer qu'elle ou à cause d'elle, parce qu'elle est bonne par elle-même et que rien n'est bon que par elle. Mais elle ne peut l'aimer sans se souvenir d'elle et sans s'appliquer à la connaître. Il est donc clair que la créature raisonnable doit mettre toute sa force et tout son pouvoir à se rappeler, à connaître et à aimer le souverain bien, seul but pour lequel elle sait qu'elle a reçu l'existence.

Il n'est pas douteux que l'âme humaine ne soit une créature raisonnable, elle est donc nécessai-

rement faite pour aimer l'essence suprême. Il est donc nécessaire qu'elle ait été faite ou pour aimer sans fin, ou pour perdre un jour cet amour soit volontairement, soit par force. Mais que la sagesse suprême l'eût faite pour qu'un jour elle méprisât un si grand bien, ou que, voulant le conserver, elle le perdit par quelque violence, ce serait presque une impiété de le croire. Il reste donc à penser qu'elle a été faite pour aimer sans fin l'essence suprême. Mais elle ne saurait atteindre ce but, à moins qu'elle ne vive toujours. Elle est donc créée à la condition de vivre toujours, si elle veut toujours remplir le devoir qui lui a été imposé. Il est encore tout à fait contraire à l'idée que nous nous formons du Créateur souverainement bon, souverainement sage et tout puissant, d'anéantir pendant qu'il en est véritablement aimé ce qu'il a créé pour l'aimer; et, après avoir volontairement donné à un être qui ne l'aimait pas encore la grâce de l'aimer toujours, il répugne qu'il enlève à l'être qui le chérit, ou qu'il permette qu'on lui enlève cet heureux don, de manière que celui-ci cesse nécessairement de l'aimer, surtout lorsque nous ne pouvons douter que l'essence suprême aime toute nature dont elle est véritablement aimée. Il est donc clair que l'âme humaine ne peut perdre sa vie si elle reste constamment fidèle à son amour pour la vie suprême.

Mais quelle sera cette vie? qu'y a-t-il de grand dans une longue existence, à moins qu'elle ne soit

à l'abri de toute atteinte du malheur? Qu'est-ce que vivre dans la crainte, dans la souffrance, ou trompé par une fausse sécurité, si ce n'est vivre misérablement? Celui, au contraire, qui vit libre de ces maux vit heureux. Or il est contre toute raison de supposer qu'en aimant toujours celui qui est souverainement bon et tout puissant, un être d'une nature quelconque vive toujours malheureux. Il suit donc clairement que telle est la condition de l'âme humaine que si elle s'attache avec persévérance à l'objet pour lequel elle a été créée, elle doit vivre heureuse un jour, véritablement tranquille alors contre la crainte de la mort et de tout autre misère.

Enfin on ne saurait trouver vrai, sous aucun rapport, que celui qui est juste et puissant par excellence n'accorde aucune récompense à celui qui l'aime avec persévérance, puisque, avant même qu'il l'aimât, il lui a donné la vie pour en être aimé. Car s'il n'accorde aucune récompense à celui qui l'aime, il faut en conclure que le juste par excellence ne discerne point celui qui aime de celui qui rejette ce qui doit être aimé par dessus tout; il n'aime pas celui qui l'aime, et il devient inutile d'être aimé par lui : toutes choses qui ne s'accordent point avec les attributs connus de son être; il faut donc admettre qu'il récompense celui qui persévère dans l'amour pour lui.

Mais quelle récompense lui donne-t-il? S'il a donné au néant une essence raisonnable pour le

rendre capable d'amour, que donnera-t-il à celui qui aime s'il demeure fidèle dans son amour? Si le don qui a rendu l'amour possible est si grand, combien devra être grande la récompense due à l'amour? Et si telle est la base sur laquelle s'appuie l'amour, quel ne sera pas le salaire de l'amour? Car si la créature raisonnable, complètement inutile à elle-même sans cet amour, n'en est pas moins supérieure à toutes les créatures, le prix de cet amour ne sera-t-il pas nécessairement ce qui domine et surpasse toutes les natures? Et, en effet, ce bien même, qui exige pour lui un si grand amour, force celui qui l'aime à le désirer avec une égale ardeur. Car qui aime la justice, la vérité, le bonheur, l'incorruptibilité, de manière à ne pas en désirer la possession? Que peut donc donner la bonté suprême à celui qui l'aime et la désire, si ce n'est elle-même? Quelque autre chose, en effet, qu'elle donne, elle ne paierait pas le prix convenable, elle ne récompenserait pas l'amour, elle ne consolerait pas l'âme qui la chérit; elle n'en satisferait pas les immenses désirs. Veut-elle être aimée et désirée pour donner quelque autre récompense, elle cesse alors de vouloir être aimée ou désirée pour elle-même; elle veut l'être pour autre chose; ce n'est donc plus elle qu'elle veut que nous aimions, mais autre chose; ce que l'on ne saurait admettre. Il n'y a donc rien de plus vrai que cette affirmation : Toute âme raisonnable qui, ainsi qu'elle le doit, s'applique de tout son amour

à désirer le bonheur suprême, doit parvenir un jour à en jouir, et voir enfin « face à face ce qu'elle « n'aperçoit maintenant qu'à travers un miroir « et comme sous un voile. » Il serait absurde de douter qu'elle dût en jouir éternellement, car elle en jouira sans être tourmentée d'aucune crainte, ni trompée par une fausse sécurité. Comme elle aura déjà éprouvé le malheur de ne pas le posséder, elle ne pourra cesser de l'aimer, et celle-ci, à son tour, n'abandonnera jamais l'âme qui l'aime; rien ne sera assez puissant pour les séparer malgré elles. Ainsi donc, toute âme qui aura commencé à jouir du bonheur suprême sera éternellement heureuse. (1)

De ce qui précède, on peut conclure que l'âme qui méprise la souveraine bonté et l'amour qui lui est dû s'expose à une éternelle misère. Car si l'on dit que pour une telle faute, pour un semblable mépris, elle est assez punie par la perte de l'être et de la vie, dont elle n'a point usé pour atteindre le but auquel elle était destinée, nous répondrons que la raison n'admet pas qu'après une si grande faute elle ne subisse d'autre peine que de retourner à l'état dans lequel elle était auparavant. Avant d'être elle ne pouvait ni commettre de faute ni souffrir de châtement. Si donc

(1) On voit par là que S. Anseime fait réserve pour l'éternité de la liberté de l'âme humaine, et que l'amour mutuel de la créature et du Créateur lui paraît librement demandé comme librement accordé.

l'âme, méprisant le but que lui montraient impérieusement les conditions de son existence, meurt tout entière, au point de ne plus rien sentir, de n'être rien, elle sera, après avoir commis une grande faute, dans la même situation où elle était avant qu'elle en eût commise aucune. Qu'arriverait-il donc ? La justice souverainement sage ne discernerait point entre les créatures qui ne peuvent aucun bien et ne veulent aucun mal, et la créature qui peut le plus grand bien et veut néanmoins le plus grand mal. Nous avons suffisamment démontré combien est contradictoire une pareille condition. Aucune conséquence ne paraît donc plus certaine, et rien ne doit être cru avec plus de force que ce qui suit, savoir : Que l'âme humaine est faite de manière que si elle néglige d'aimer l'essence suprême elle souffrira une éternelle misère, et que si elle est récompensée de son amour par une éternelle allégresse elle recevra pour salaire de son mépris un châtement éternel. Comme elle recueillera dans le premier cas une satisfaction inaltérable, elle éprouvera dans le second une inconsolable privation.

Que l'âme au contraire soit mortelle, son amour pour l'intelligence suprême ne la rendra pas heureuse éternellement, ou son mépris éternellement malheureuse. Soit donc qu'elle aime, soit qu'elle méprise ce que le but de sa naissance l'appelait à chérir, il est nécessaire qu'elle soit immortelle. On demandera peut-être si quelques

âmes humaines sont considérées comme n'aimant point, mais ne méprisant pas non plus l'intelligence suprême, telles que paraissent être celles des enfants. Que faut-il en penser? sont-elles mortelles ou immortelles? On ne saurait douter que toutes les âmes humaines ne soient de même nature. C'est pourquoi, puisqu'il est certain que quelques-unes sont immortelles, il est nécessaire d'admettre que toute âme humaine est immortelle. Mais comme ce qui vit sera un jour libre de toute peine, ou ne le sera jamais; il est d'autant plus nécessaire d'admettre que toute âme humaine sera ou toujours malheureuse, ou véritablement heureuse un jour à venir.

Je regarde sans aucun doute comme très difficile et même comme impossible qu'un homme, par le secours de l'examen et de la discussion, puisse parvenir à comprendre pourquoi quelques âmes ont acquis, pour ce qu'elles devaient aimer, ce degré d'amour qui leur en assurera un jour la jouissance; pourquoi d'autres ont pu concevoir pour l'essence suprême un éloignement qui les privera de cet heureux avenir, ou comment et par quel mérite des âmes qui paraissent n'être susceptibles ni de cet amour ni de cet éloignement, seront partagées entre le bonheur éternel et l'éternelle misère. Cependant il faut croire que le Créateur souverainement juste de toutes choses ne privera injustement aucune créature du bien pour lequel elle est née; et l'homme doit s'efforcer de

tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit, par son amour et ses désirs, d'obtenir ce bien suprême.

Mais l'âme humaine ne s'efforcera point d'atteindre ce but si elle désespère d'y parvenir. C'est pourquoi autant le zèle qui inspire et soutient ses efforts lui est utile, autant lui est nécessaire l'espérance d'atteindre son but.

Celui qui ne croit pas ne saurait aimer ou espérer. Il est donc bon pour l'âme humaine de croire à l'essence suprême et aux attributs qui peuvent la faire aimer, afin que, croyant en elle, elle se dirige vers elle. Ce qui serait exprimé convenablement en peu de mots si, au lieu de dire : se diriger par la foi *vers* la suprême essence, l'on disait simplement, croire *en* la suprême essence.

Car si quelqu'un dit qu'il croit *en* elle, il me paraît montrer non seulement qu'il tend à cette essence suprême par la foi qu'il professe, mais qu'il croit encore à tout ce qui a quelque rapport avec le but qu'il poursuit. Car on peut considérer comme ne croyant point en elle celui qui regarde comme impossible de l'atteindre, aussi bien que celui qui n'y tend pas parcequ'il n'y croit pas. Et peut-être pourrait-on dire indifféremment croire en elle, et croire à elle, comme l'on dit dans un même sens, tendre en elle ou vers elle par sa croyance; si ce n'est que celui qui par ses efforts est parvenu jusqu'à elle ne

peut plus être hors d'elle et doit habiter désormais en elle.

Il faut croire également dans le Père, dans le Fils et dans leur Esprit, en chacun d'eux, et en tous trois, parceque le Père, le Fils et leur Esprit sont chacun en particulier l'essence suprême, en même temps que le Père, le Fils et leur Esprit sont une seule et même essence suprême, en laquelle seule tout homme doit croire, parcequ'elle est l'unique fin que notre amour doit se proposer dans tous ses actes et dans toutes ses pensées. Par une conséquence évidente il suit de là que de même que nul ne saurait tendre à demeurer en elle s'il n'y croit, de même peu importe que nous croyions en elle si nous ne tendons à demeurer en elle.

Ainsi, avec quelque certitude que l'on croie une si grande chose, la foi sera inutile si l'amour ne lui communique la force et la vie. En effet, cette foi que l'amour accompagne nécessairement ne sera pas oisive si l'occasion se présente; au contraire elle s'exercera fréquemment à des actes qu'elle n'eût pu faire sans l'amour; et l'on en trouve la preuve en ce que l'être qui aime la justice suprême ne peut rien mépriser de juste ni rien admettre d'injuste. Ainsi donc, puisque ce qui opère quelque chose montre qu'il y a en soi une vie sans laquelle il ne pourrait agir, il n'est pas absurde de dire que la foi opérante vit parcequ'elle a la vie de l'amour, sans laquelle elle n'opérerait pas, et que la foi oisive ne vit pas

parcequ'elle manque de la vie de l'amour, par laquelle elle sortirait de l'oisiveté. C'est pourquoi, si l'on appelle avec raison aveugle, non seulement celui qui a perdu la vue, mais encore celui qui ne l'a pas, lorsqu'il devrait l'avoir, pourquoi ne pourrait-on pas de même appeler *foi morte la foi sans l'amour*; non parcequ'elle a perdu sa vie qui est l'amour, mais parcequ'elle n'a pas cette vie qu'elle doit toujours avoir? *Comme cette foi qui opère par l'amour* est reconnue vivante, de même aussi par conséquent celle qui par mépris reste dans l'inaction est convaincue d'être morte.



NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

A.

DEUXIÈME MÉDITATION.

La seconde Méditation du premier livre est une de celles que Guyot Nivernois a traduites et insérées dans l'ouvrage qu'il intitula, vers la fin du seizième siècle: *Les Méditations des Zélateurs de piété, recueillies de plusieurs et divers livres des saints et anciens Pères*. Nous la mettons plus bas sous les yeux du lecteur. On y reconnaîtra des tours vifs, une précision quelquefois vigoureuse, et une tendance marquée à se dégager des langes qui enveloppent un idiome encore dans l'enfance. Ici tout est vrai, parceque c'est un écrivain qui parle une langue dont il est pénétré par tous les sens. Ces qualités ne se trouvent pas dans l'essai récent d'un bénédictin de Solesmes, qui a voulu reproduire en style du moyen âge les Méditations de S. Bonaventure. Cette tentative, quoiqu'elle annonce des études approfondies de la part de l'auteur, ne devait guère réussir dans la pratique et comme succès d'ouvrage. Ces sortes de livres étant destinées à nourrir la piété des fidèles; on se représente difficilement la prière, arrêtée à chaque phrase par des mots dont le sens lui échappe et obligée de recourir à un voca-

bulaire de mots anciens pour se comprendre elle-même dans ses intimes communications avec Dieu? Il n'y a donc plus alors ici qu'un simple intérêt de curiosité littéraire. Mais dans ce cas quelques passages suffisaient. Encore faut-il dire que pour quiconque chercherait à s'initier aux formes du langage antique, il vaudrait beaucoup mieux étudier un auteur du quinzième ou du seizième siècle qu'un calque fait après coup, où il est impossible de reproduire la physionomie de son modèle. Qui pourra jamais être assez sûr de son érudition pour croire qu'il n'emploie pas telle locution, tel tour, telle phrase, telle orthographe même qui n'étaient pas encore connus à cette époque, et que le mouvement des idées n'a introduits que plus tard dans la langue? Ceux qui se plaisent dans ces sortes de recherches goûteront le morceau suivant. Il s'agit ici d'un traducteur qui vivait en 1570. La méprise, par conséquent, n'est point possible. De plus Guyot avait dans son temps, comme nous l'avons dit ailleurs, une réputation qui lui valut quelques sonnets de félicitation, espèce de monnaie courante dont on a beaucoup abusé de nos jours; mais qui avait alors plus de valeur.

DÉVOTE DÉPLORATION POUR SA CHASTÉTÉ PEBDUE.

Excite, excite un bien peu maintenant ta nonchalance et pesanteur (ô mon ame) ame remplie de toutes adversitez et ennuis, ame (dis-je) miserable et du plus détestable homme de la terre, epeluche de bien pres ton peché, memes touche et frappe je te prie jusques au plus profond de ta pensée et de là ramene à la veüe de ton poure cœur ton plus qu'enorme delict, ne faisant difficulté de produire d'iceluy un tres grand deplaisir qui engendre en toy toute honte et vergongne. Considere, considere (malheureuse) et regarde l'horreur de ta meschancelé et advouë et confesse

en terrible douleur ton meffaict et offense, voire beaucoup plus horrible que la mesme horreur : Toy (dis-je) mon ame jadis blanchie et mundifiée du céleste lavement, douee du Sainct Esprit, vierge juree en la profession chrestienne, et espouse de Jesus-Christ pour son saint service. O que Jay grand regret quand il m'en souvient ! helas qui est celuy que j'ay nommé ? Qui certainement ne me sera si debonnaire espoux de ma virginité, que juge terrible et rigoureux de mes immunditez. Helas ! helas ! o que la memoire est bien du tout perdue de l'extrême joye que je recevois ! Mais pourquoi (o mon ame) aggraves-tu ainsi et moleste le corps qui te possède ? O combien est damnable et miserable la condition des vices et delicts, d'autant que le bien et le mal sont esgaux en toutes peines et supplices ! Certainement ma perverse conscience et ses gehennens tormens me travaillent grandement esquels je crains beaucoup d'estre du tout bruslé et consommé. Tout le semblable faict la mémoire de ma bonne conscience et de ses loyers, que scay bien avoir entièrement perdus, sans esperance de les jamais recouvrer que fort difficilement et à grande peine. O que je suis bien miserable d'avoir faict une telle perte, perte (dis-je) irrecuperable, mesme de ce qui devait estre si songneusement de moy gardé le reste de mes jours. Helas ! chose estrange et pour laquelle on ne peut recevoir aucune consolation, perdre ce qui n'est point seulement perte de biens, ains un grand gain et amas de perpetuelles peines et tormens !

Helas ! helas ! ô ma virginite ! virginite (dis-je) qui n'es plus maintenant ma bien aimée, mais celle que j'ay perdue, non ma mignonne et mon entier plaisir, ains mon desespoir, helas ! helas ! qu'es-tu devenue ? Où et en quel puant et infect borbier es-tu ainsi demouree ? O malheureuse fornication la souillure de ma pensée et l'entière perte de ma povre ame, d'où et de combien munde l'eu où elle estoit, l'as-tu sustraicte à moy poure miserable, et m'as precipité de mon premier et pristin estat ? De la vient (ô

amaire (tristesse) que tu me brusles ainsi pour avoir perdu un si précieux tresor. Aussi de là procede (ô tres grieve douleur et crainte beaucoup plus grande que Je ne dy) que tu me tormentes et travailles pour cette mesme perte, de laquelle Je rapporte un tel et si indicible dommage que Je ne puis recevoir aucune consolation tant ce mien torment m'est dur et intolérable. Mais hélas ! hélas ! malheur, malheur sur moy de toutes pars. Hélas ! hélas ! Et s'il est ainsi que ce qui est bon et mauvais soit esgalement puny en l'infortune pecheur, justement tu me chasties moy malheureux et miserable (o Dieu juste Juge et droict) voire dignement et a bonne occasion. Car toy (o mon ame) desloyalle et parjure a Dieu, et adultère de Jesus-Christ, tu l'es laissée aller miserablement et de ton plein gré de l'excellent trosne et sublimité de virginité où tu estois en labominable abysme de malheureuse fornication. Tu es celle effrontée qui estant jadis espouse du roy des cieux, es devenue sans aucune vergongne paillarde du bourreau des enfers. Hélas que c'est grande pillé, tu es (o poure infortunee) delaissee de Dieu et asservie au diable, ou plustot tu as abandonné Dieu, pour suyvre et embrasser le diable. Car toy, toy (dis-je) ma miserable paillarde obstinée et impudente fornicatrice, tu as la première esté la cause du divorce d'entre toy et ton Dieu, ton amaleur et createur et de ta propre volonté, tu l'es donnée à Satan, qui sans cesse l'espie pour te perdre et ruiner. O malheureux et plus qu'abominable eschange !

Hélas (ô mon ame mal advi-ee et peu sage) de quelle haute et excellente dignité es-tu tombee et en quel profond et damnable abysme es aussi si disgracieusement trebuchée ? Malheur sur toy (miserable) d'autant que tu as mesprisé un débonnaire et gracieux Seigneur, pour le joindre à un extrêmement malin et meschant. Hélas qu'as-tu fait o ma pensee insensee, folle immundicité et par trop infecte meschance) qu'as-tu (dis-je) fait ? Tu as délaissé au ciel ton chaste amour et suivy en enfer ton envieux corrupteur et

ennemi mortel, où tu t'es préparée non un lit nuptial, mais un vilain et infect bordeau avec tous les diables. O horreur admirable ! Combien est perverse ma volonté ? O horrible miracle ! Combien est volontaire ma meschancelé et mon iniquité ? Mais d'où me vient (o mon Dieu) la corruption d'une si grande malheurete et comment te saliserai-je d'un si enorme mechef ? Ores precipite-toy en la plus profonde obscurité de tristesse demesurée (o poure homme miserable) puisque tu n'as eu crainte te jecter volontairement en l'abysme de toute damnable impiete. Sois accable du tres pesant fardéu d'iniquité, attendu que de ta pure volonté tu t'es laisse aller au vil borbier d'infemale puanteur. Enveloppe-toi és horrible tenebres de larmes infinies (infortunée creature) veu que de ton propre mouvement tu t'es plongee en l'infecte souillure d'abominable luxure. Veautre toy au plus profond goufre d'amertume, puisque si souvent tu as pris plaisir au tres puant esgout de toute violence.

Or sus donques, sus terreur espouvantable, douleur terrible et ceste tristesse qui ne recoit aucune consolation, assemblez vous tout à coup, jectez vous sur moy, accablez moy, environnez moy, foulez moy aux pieds, et sans point y faillir, abysmez moy du tout. Ha pour certain il est bien raisonnable, voire trop plus que je ne dy, d'aùtant que je vous ay mespris d'une effrontee audace et provoque par une trop plus qu'excessive delectation et demesuré plaisir. Que dictez vous ? Helas c'est Dieu et non pas vous, et maintenant je m'en repens et en porte la penitence et partant punissez le coupable pour son offense et d'icelle n'en donnez point le blasme à Dieu. Que le malheureux fornicateur sente pour ses demerites les peines infernales, qu'il gouste ce qu'il s'est prepare, et s'accoutume desormais à ce qu'il faut qu'infailliblement il endure. Helas, detestable pecheur qu'as-tu fait ? Produis et expose maintenant en lumiere une penitence remplie d'abondance de pleurs, puisque, si avant (tu

t'es ainsi desborde et as donné à cognoistre l'indicible enormité de tes mortiferes pechez. Plonge-loy et sans cesse replonge (meschant et miserable) au mesme borbier de tres aspre amertume, attendu que tant de fois et si souvent tu es rencheu au redoutable gouffre de ta brutalle paillardise. Ores eslongnez vous de moy et vous retirez je vous prie (ô toute consolation, seureté et joye) car je ne veux plus voz presences, pour le seur je vous abandonne, si d'aventure je n'obtiens pardon de mon tres grand peché qui vous rameine par cy apres à moi. Reculez vous (de grace) et vous ostez de devant la mort, si de bonheur ne m'estoit donné bien ample remission qui vous rappelast pour ma consolation, ou bien m'advienne qu'une continuelle penitence soit la triste compagne de mon aage et une fascheuse et non guerissable douleur le tres cruel bourreau de ma vie explorée. Aussi que mes plus durs ennuis et gemissemens plus fréquents me demeurent pour infatigables persécuteurs de ma mal advisee jeunesse et plus que caducque vieillesse. Et à la mienne volonté qu'il pleust à Dieu qu'il succédast ainsi que je le souhaite, que je le requiers et desire de bien bon cœur, d'autant que si je ne suis digne de lever les yeux au ciel pour le prier et l'invoquer, certainement je ne suis indigne pour jamais les aveugler par abondantes larmes. Et si ma pource ame de honte qu'elle reçoit de ma perverse conscience est jusque là confuse qu'elle n'oze aucunement luy adresser ses prières, il est semblablement bien raisonnable qu'elle soit confondue au plus profond abysme d'extreme douleur et gemissemens infinis. Mais si elle craint et redouble de comparoistre devant le regard de sa très haulte majesté, il est bien equitable que luy soient tousjours presens devant les yeux les effroyables tourmens de ses damnables iniquitez.

Que maintenant donc mon cœur pense et repense ce qu'il a fait et que justement il a mérité. Pareillement que mon ame (auparavant que de descendre en la terre obscure et

tenebreuse, où l'hydeuse mort habite) entre en soy et y face une diligente recherche, et puis se recoignoissant être remplie de tous vices et pechez, lorsqu'elle considere attentivement qui sont ceux qui songneusement l'attendent là, les regarde et contemple, et puis, si elle est bien sage, s'en contriste et tourmente. Helas (o mon Dieu) qui est-ce que je voy et remarque en la terre de misere et tenebres? Rien, rien sinon que tout horreur et espouvantement. Et qui est-ce (dis-je) que j'y voy? Rien que tout desordre et une chose perpétuellement horrible. Helas! on n'y entend qu'une confession de pources complaignans, un bruit et tumulte de grinssement de dens et un nombre confus de pitoyables desolez incessamment disans : Malheur, malheur sur nous de toutes pars. Helas quelles et en quel nombre infini sont la proferées de maledictions (o Dieu pitoyable). Veritablement elles y sont si frequentes, qu'on n'oit partout autre chose bruire que, o maudit soit tel feu de soufre. Que soit maudite cette flamme infernale. Que les lieux obscurs et tenebreux reçoivent éternelle malediction. Helas de quel grand effroy et espouvantement voy-je tourner et brusler des vers au feu à toujours perdurable, et de quelle cruelle avidite regarde-je deschirer et rotir ces mesmes vers incitez et enflammez, lesquels neanmoins ce feu des feus aucune-ment ne les brusle ni consomme! Mais, diables enflammez, bruissans d'ardeur, rugissans de fureur, pourquoy estes vous ainsi inhumains et cruels envers ceux mêmes qui sont avec vous? O propres et commodes tourmens! O tres-apre justice digne a supporter! Ne se pourroit-il trouver aucun moyen, remede, ou bien quelque fin pour vous temperer? O Dieu eternel, sont-ce la les peines qui sont preparees pour les luxurieux et paillards fornicateurs, aussi pour les mespriseurs et contempteurs de votre saint nom, desquels moy meschant et miserable j'en suis un? Certainement, je puis bien dire que j'en suis un, voire j'en suis un pour chose bien asseuree.

Et partant (ô mon ame) appréhende et conçois en toy une tres grande peur et crainte, et toy (o ma pensee) mets toi en défaut du tout et tant qu'il te sera possible, comme aussi (ô mon cœur) ne fais faute quelconque de te diviser en mille et mille pars. Mais (ô vous les vrais vengeurs de mes vices et forfaits), où me ravissez vous? Et toy (ô mon péché) a qui me livres tu? Et vous (o mon Dieu) en quelles mains me mettez-vous? Si j'ay fait en sorte que je sois devenu ton pecheur (ô mon souverain Seigneur) ay-je bien peu faire que je ne fusse ta creature? Ha Seigneur, Seigneur, si j'ay fait chose pourquoy je me puisse damner, as-tu pour cela perdu les moyens de me sauver? Ne prends de si pres garde à mon infirmité (o mon Dieu) que pour cette occasion tu oublies ta tres grande bonté et misericorde infinie. Où est (Dieu véritable) où est ta vérité? La où elle est, certainement je viz, d'autant que tu as dit, *Que tu ne veux ny ne desires la mort du pécheur, mais bien plustost souhaittes qu'il se convertisse et qu'il vive.* Je te prie, dis-moi (Seigneur qui n'es jamais menteur) dis-moi (de grace) que veult dire cela, que tu ne veux la mort du pécheur? Si tu enseveliz le vicieux qui crie sans cesse à toy au plus profond d'enfer, ou que tu l'exposes à la gehenne eternelle, est-ce ainsi que tu entends, que tu ne demandes la mort du pécheur? Ou bien, est-ce ton intention que tu veux que le pécheur se convertisse et qu'il vive? S'il est ainsi (ô mon Dieu) je confesse de bien bon cœur que je suis tel, voire beaucoup plus grand que je ne te sçaurois dire. Or si tu ne cherches donques la mort du poure pécheur, qui te contraint contre ton vouloir de m'y livrer? Et si tu veux que celui qui t'aura offensé par peché se convertisse et qu'il vive, qui l'empesche d'accomplir ta volonté et faire que je me convertisse et que je vive? Est-ce (Seigneur) la par trop grande enormité de mon iniquité et delict qui defend l'execution d'icelle, veu que tu es Dieu tout puissant? Cela n'advienne (mon Dieu) que je le pense ainsi, n'advienne (dis-je) que l'offense du pecheur

se confessant et repentant, surpasse l'immuable sentence du Tout-Puissant!

Helas (Seigneur Dieu juste et saint, bening et tres clement) aye souvenance, aye (dis-je) souvenance que tu es misericordieux, mon Créateur et celuy qui de rechef m'a créé. Oublie (Seigneur) et ne remets en mémoire la redoutable Justice, pour l'en servir contre moy poure miserable pécheur, mais plustost qu'il te souviene de ta benignité envers celuy qui est la créature. Passe ton courroux, o mon Dieu, ne fais sentir les effects d'iceluy au grandement coupable, ains sois tousjours memoratif de ta tres sainte misericorde et bonté à l'endroit de celui qui abonde en toute misere. Il est bien vray, (debonnaire Seigneur) que ma perverse conscience merite eternelle damnation et que ma bien petite penitence ne suffist et est moins que rien pour estre de toy acceptee en quelque satisfaction, mais aussi il est tres certain que le grand tresor de ta misericorde est tel qu'il peut entierement abolir tout peché et offense. Pardonne donques (o bon Dieu du quel provient tout salut et qui ne veux la mort du pécheur) pardonne, (dis-je) Je te supplie, a ma poure ame pecheresse, laquelle toute tremblante s'enfuit et prend sa voye droict à ta secourable misericorde, de crainte qu'elle a de ton effroyante justice, à celle fin qu'ayant du tout perdu le prix et le loyer de sa virginite corrompue luy soit au moins par penitence remise et pardonnee la peine ordonnée pour la fornication, n'estant cela impossible a ta toute puissance, ni malseant à ton equitable justice, non plus qu'inaccoustumee à ta tres grande misericorde. Et pourtant que tu es singulièrement bon (Seigneur Dieu) aussi ton infinie misericorde dure eternellement, et tu es benict et bienheureux par tous les siecles des siecles. Ainsi soit-il.

B.

DIXIÈME MÉDITATION.

Nous avons déjà prévenu le lecteur que cette méditation n'est pas de S. Anselme. Cet opuscule, avons-nous dit, n'est pas digne de l'immortel archevêque, et on n'y retrouve aucune des formes sous lesquelles se produit le mouvement ou la vigueur de sa pensée. Nous ajouterons ici des détails qui n'auraient pu se placer ailleurs, sans entraîner des développements que ne comporte pas une simple note.

Outre les preuves morales qui attestent que S. Anselme est complètement étranger à cet écrit, il en est d'autres, matérielles et palpables qui rendent le même témoignage.

D'abord il est appelé saint dans les courtes et rapides réflexions qui servent d'avant-propos à ce dialogue. Ce seul mot aurait dû éclairer les éditeurs et leur apprendre que ces pages étaient d'une date postérieure à la canonisation de ce confesseur de la foi. On ne se décore pas d'un pareil titre. Les morts, illustrés par leurs vertus, le reçoivent après la décision de l'Église, les vivants ne le prennent pas. Quiconque l'usurperait dans l'exaltation de son orgueil prouverait qu'il n'en comprend pas la dignité, et tout au moins qu'il lui manque l'humilité chrétienne.

Veut-on que cette introduction ait été ajoutée après coup? Un autre passage que l'on n'avait point remarqué jette sur ce petit écrit une nouvelle lumière. Il est dit dans le cours de ce dialogue que la couronne d'épines, enfoncée jadis avec tant de cruauté sur la tête de notre Seigneur Jésus-Christ, est aujourd'hui en la possession des rois de France. Tout le monde sait que cette insigne relique fut achetée et

rapportée en France par S. Louis qui, pour recevoir le sanglant diadème du Sauveur, dota la capitale d'un de ses plus gracieux monuments. Or S. Anselme mourut en 1109, c'est à dire un siècle et demi avant que le pieux monarque nous enrichit de sa glorieuse conquête et lui destinât pour sanctuaire une des plus radieuses créations de l'art ogival. Il est donc visible que l'archevêque de Cantorbéry n'a pu parler d'un fait qui s'est accompli longtemps après sa mort.

Une troisième raison nous a aussi frappé. Ce dialogue renferme une foule de traditions, semées çà et là dans l'antiquité chrétienne, et plus ou moins respectables. L'auteur de cet opuscule les répète telles qu'il les a reçues avec une foi qui paraît exclure toute espèce de doute. S. Anselme procède avec plus de réserve. S'agit-il par exemple de la légende du bon larron qu'il cite dans l'une de ses méditations? Ce récit, dit-il, est propre à entretenir dans notre âme le feu de l'amour sacré; mais il recommande de s'abstenir sur ce point de toute affirmation téméraire. Il y a loin, comme on le voit, de cette sage mesure dans le langage à la manière dogmatique ou affirmative de l'auteur anonyme. D'une part, croyance pleine et entière; de l'autre, contrôle d'une critique judicieuse qui pose d'une main sûre la limite devant laquelle il faut s'arrêter.

Il nous reste un mot à dire sur l'ensemble de ce dialogue.

Les douleurs de la sainte Vierge, sa participation aux scènes lugubres du Calvaire, ses larmes quand il fallut se séparer du corps de notre Seigneur, les gémissements des apôtres et des saintes femmes, la transfiguration glorieuse du corps sacré que l'âme du Dieu fait homme venait de quitter, toutes les circonstances qui précédèrent, accompagnèrent ou suivirent le dernier acte de la rédemption universelle, sont tombées dans le domaine de la légende. Seulement il est facile de se convaincre que l'Évangile, en ne soulevant qu'à demi le voile pudique qui recouvre les incomparables douleurs de la sainte Vierge, nous la montre

sous un aspect plus vénérable et plus digne d'elle-même. Dans la légende elle se livre à toute l'amertume de ses sentiments. On emploie les comparaisons les plus violentes et les images que l'on juge les plus capables d'attendrir, pour décrire tout ce qu'elle a dû éprouver dans ces jours où l'humanité achetait à un si grand prix son salut. Outre que le livre saint est plus réservé, il se montre en même temps plus habile, s'il est permis de se servir d'une pareille expression, quand il s'agit d'un texte inspiré : « O vous qui passez par ce chemin, s'écrie-t-il, voyez s'il est une douleur égale à ma douleur. » Ou bien : « Marie se tenait debout au pied de la croix. *Stabat.* » Vous le voyez, debout et dans l'attitude de la force, parce que la constance de cette femme héroïque fut aussi grande que sa souffrance, et que sous le glaive qui lui déchirait le cœur elle demeura toujours la mère d'un Dieu fait homme, c'est à dire associée au grand œuvre qui se consommait sur la croix. Nous ne saurions donc trop répéter que pour tout ce qui concerne la sainte Vierge rien n'est authentique, hormis ce que les livres saints ont daigné nous révéler à ce sujet. Hors de là tout est simple, vraisemblance. Dieu cacha dans l'obscurité la plus profonde ce lis merveilleux, afin que sa blancheur immaculée échappât, pour ainsi dire, à la profanation de tous les regards. Il voulait par là nous faire comprendre que peu importe pour nous le bruit, l'agitation, l'éclat de la renommée, la splendeur de la richesse, la louange des hommes et tout le tumulte qui se fait en dehors de l'âme. Rien de tout cela ne profite à l'homme. Toute la gloire de la fille de Sion vient de sa beauté intérieure.

Si la légende s'empara des souffrances de la sainte Vierge pour les traduire au grand jour malgré les desseins de la Providence, qui voulait en faire, à tous les points de vue, le type de l'humilité chrétienne, elle s'exerça avec non moins d'activité sur Joseph d'Arimathie. Nous savons par l'Évangile que ce juste, un de ceux qui attendaient le royaume de

Dieu, et disciple secret du Sauveur, obtint de Pilate le corps de son divin maître, le descendit de la croix et l'enveloppa d'un linge blanc, symbolique figure de la pureté avec laquelle nous devons recevoir le pain eucharistique. Il fut aidé dans ce pieux ministère par Nicodème, qui apporta une grande quantité d'aromates pour l'embaumer. Joseph déposa ensuite le Rédempteur dans un sépulcre taillé dans le roc et où personne n'avait encore été placé, afin que l'incrédulité, suivant la réflexion de S. Jean Chrysostome, ne pût soutenir que c'était un autre mort qui était ressuscité, au lieu de Jésus-Christ que les Juifs avaient immolé sur la croix. Ce religieux devoir accompli, le courageux disciple roula une énorme pierre sur le sépulcre et se retira. C'est tout ce que l'Évangile nous apprend de lui. Il disparaît dès lors du texte sacré, et il ne faut pas prétendre en savoir davantage. Mais vient alors la légende qui se prend à des récits tout à fait incertains ou visiblement fabuleux. Suivant elle Nicodème et Joseph recueillirent avec une respectueuse sollicitude tout ce qu'ils purent ramasser du sang de notre Sauveur; et c'est ce même sang que le patriarche de Jérusalem envoya jadis à Henri III, roi d'Angleterre, qui le reçut avec d'importantes solennités, en 1247.

Une fois que la carrière est ouverte à l'imagination, elle ne connaît plus de limites. Quelques-uns affirment que les pontifes des Juifs, en haine des honneurs que Joseph d'Arimathie avait rendus à son maître, l'enfermèrent dans un appartement où ils le gardèrent eux-mêmes. Mais quand Jésus fut ressuscité, un ange vint soulever les pierres de ce cachot, fit passer le captif par dessous les murs, et rétablit ce lieu dans son état primitif, après l'évasion du prisonnier. Nous sommes ici, on le sent, en plein merveilleux. Tout cela, sans nul doute, est possible au maître du ciel et de la terre; mais rien n'atteste qu'il l'ait voulu. Grégoire de Tours, qui cite ce fait, l'emprunte aux actes que Pilate en-

voya à l'empereur Tibère. On ignorait à l'époque où écrivait Grégoire de Tours que ces actes, probablement vrais et authentiques dans leur origine, puisque Tertullien s'appuie sur leur témoignage, furent perdus dans la suite et tentèrent l'imagination de quelque faussaire, qui en fit circuler une copie apocryphe. On trouve le même fait dans le faux Evangile de Nicodème. Baronius, qui rapporte cette circonstance, s'en excuse comme d'une allégation qui ne mérite aucune créance.

Quelques-uns poussent le récit plus loin. Ils placent Joseph d'Arimathie sur le vaisseau qui emporta sainte Madeleine, et les font débarquer tous les deux sur les côtes méridionales de la Gaule. De là ils envoient le disciple prêcher l'Evangile, soit dans l'intérieur de la Gaule, soit en Espagne.

Voilà déjà bien des variantes. L'auteur du dialogue qui a motivé cette note a reproduit sur la foi d'un certain Pierre des Noëls une autre merveille plus étonnante encore. D'après cette version, Joseph d'Arimathie aurait été enfermé à Jérusalem, dans l'intérieur des murs de la ville, par les scribes et les princes des prêtres. Il y serait resté pendant quarante ans, nourri mystérieusement par un messenger du Seigneur qui lui apporta le pain des anges. Il ne serait sorti de son cachot qu'au moment où Vespasien et Titus, poussés par la main du Très-Haut, vinrent demander compte à la cité déicide du crime qu'elle avait commis. On se doute bien que l'historien Flavius Josèphe ne dit pas un mot qui ait donné lieu à cette belle invention. Il était trop près de cette catastrophe pour y chercher un autre merveilleux que celui de la formidable et sanglante réalité.

Enfin les romanciers du douzième, du treizième et du quatorzième siècles prirent le disciple qui rendit au Seigneur les derniers devoirs pour le héros de leur poème. Tout le monde a entendu parler des volumineuses compositions connues sous le nom de *Saint-Graal*, de *Merlin*, de

Lancelot du Lac, du Bret, de la Mort d'Arthur, de la Quête de Saint-Graal et de Tristan Leonois. Nous pourrions y ajouter plus tard *Meliadus, Giron-le-Courtols et Perce-Forrest.* Mais peu de personnes savent que toutes ces traditions bretonnes sont liées à la possession du saint-graal, de ce vase transporté par le fils et les compagnons de Joseph d'Arimathie dans la Grande-Bretagne, conservé précieusement dans le trésor d'un des rois de celtelle, puis repris par la Providence, dès que toutes les merveilleuses prophéties qui se rattachaient à sa possession furent accomplies. Qu'é-tait-ce donc que le saint-graal ? C'était le vase dans lequel Jésus-Christ, appelé *li Conte* (le comte) par ces romanesques coureurs d'aventures, *sacrifiait* ordinairement. Quand le Sauveur fut pris chez Simon-le-Lépreux, et non pas dans le Jardin des Oliviers, comme le racontent les Evangiles, un juif chargé de l'arrêter, aima mieux saisir le graal, pour le remettre à Pilate. Mais le Romain, ne voulant rien garder de ce qui avait appartenu à Jésus-Christ, en fit présent à Joseph d'Arimathie, dont il connaissait la dévotion au Dieu crucifié. C'est dans ce vase sacré que Joseph reçut ensuite les gouttes de sang tombées des plaies du Sauveur, pendant qu'on le détachait de la croix, ou qu'il l'embaumait de ses propres mains. Quelques jours après, quand les Juifs, irrités de la résurrection de l'illustre captif qu'ils avaient mis à mort, voulurent faire expier ce miracle à Joseph en l'enfermant dans un cachot, le saint-graal, déposé miraculeusement entre les mains du prisonnier, lui donna la force d'oublier et les angoisses de la faim et les horreurs d'une détention qui dura quarante années. Au bout de ce temps, Joseph rendu à la liberté, ainsi que nous l'avons dit plus haut, quitta bientôt après Jérusalem pour se diriger vers les côtes de France. Comme on le pense bien, il n'oublia pas d'emporter avec lui le saint-graal, à la possession duquel étaient attachées tant de faveurs extraordinaires et divines.

Le saint-graal, ou vase dans lequel notre Seigneur *sacri-*

fait, est donc le point d'unité de l'épopée bretonne qui comprend les romans que nous nommons tout à l'heure. Mais cette unité, sous le joug de laquelle ont été rangées toutes les traditions de la Table-Ronde, ne leur est pas essentielle. C'est une conception morale de nos pieux ancêtres du douzième siècle qui, ne pouvant pas comprendre une seule vérité historique complètement étrangère à la grande vérité du christianisme, s'avisèrent alors d'un expédient fort simple pour sanctionner l'existence des autres traditions, profondément gravées dans la mémoire des peuples : ils leur forgeaient une origine qui les liait aux intérêts de la vraie religion. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à parcourir ces compositions épiques. Le Saint-Graal débute ainsi : « Au jor ke li salverers del monde soffri mort, « fu mort destruite et notre vie restorée; et a ce jor avoit « peu de gens qui creussent en luy, mais beaucoup qui « avoient un commencement de croyance et qui, par la « crainte des Juifs, n'osoient se déclarer. De ce nombre « estoit Joseph d'Arimathie. C'estoit un Chélez en la terre « de aromate, ki moult bièle estoit. Joseph estoit natif de « cette ville ; il estoit nes (1) d'envie et d'orguel et de li « parole le premier salme del sautier : Boin eureux ki ne « s'acorde mie as consaus des felons, *Beatus vir qui non « abiit in consilio impiorum*. Il avoit suivi Jésus-Christ sept « ans avant sa mort. Il vint dans la maison ou il avoit faict « la cène avec ses apostres. Il trova l'escuelle où li flex « Dieu avoit mengle, s'en saisit et la porta chez luy et s'en « servit por ramasser le sang qui coula du coste et des autres plaies ; et ceste escuelle est appelée le saint-graal. »

On lit au début de *Tristan-le-Leonais* : « Après la passion « nostre Seigneur Jésus-Christ, Joseph d'Arimathie alla en « la Grande-Bretagne. Il avoit un serorges (2) qui avoit

(1) *Mundus*, net, pur.

(2) Beau-frère.

« douze enfans. que ce serorges voulant les establir, il
« consulta Joseph, qui les fit venir devant luy. Onze con-
« sentirent à se marier; mais le douzième ne si accorda mie;
« ainçois dist qu'il seroit virges tout son aage et serviroit à
« la table dou saint-graal et garderoit à N. S. sa virginité.
« Quand Joseph oit le proposement de l'enfant, il respondi :
« Nostre Signor si te liesne en ceste volenté et moult me
« plaist que tu sois serjans et ministre du saint-vessel et por
« ce que tu bées à servir si ententivement, Je te feray si grand
« honour, que je t'en otroye la garde après ma mort. »

On remarque la même liaison dans Merlin, cet enchanteur moitié homme et moitié démon, ainsi que dans Lancelot du Lac, ce chevalier si accompli. Elle reparait encore plus manifeste dans la *Quête du Saint-Graal*, qui est comme la continuation du premier roman de ce nom, et où l'élément religieux se fait sentir si vivement à travers mille aventures.

La pénitence d'Adam, légende si souvent transcrite au moyen âge et depuis devenue si célèbre, est empruntée à un épisode du *Saint-Graal*. Elle contient l'histoire d'un rameau de l'arbre du bien et du mal qu'Eve avait cueilli avec la pomme fatale et que, par distraction, elle avait emporté du paradis terrestre. La mère du genre humain ayant planté dans la terre le rameau béni, il en vint un grand arbre sous lequel fut tué Abel. Plus tard il fut employé à la construction du Saint des saints dans le temple de Salomon; enfin il fournit les branches dont on fit la vraie croix sur laquelle expira le Verbe incarné. Tout porte à penser que cette légende avait été empruntée par le *Saint-Graal* à l'Evangile apocryphe d'Eve dont parle S. Epiphane dans son livre des *Hérésies*. Le fragment que ce père nous en a mentionné se rapporte assez bien à notre histoire :
« Je vis un arbre portant douze fruits chaque année, et il me
« dit : C'est là le bois de vie. »

En prononçant le mot de roman dans un ouvrage de piété

on aurait pu croire, à la première réflexion, que l'on était bien loin des méditations de S. Anselme. Ainsi donc tout ramène au christianisme. Il n'est pas jusqu'aux écrits les plus frivoles en apparence qui ne rendent témoignage à sa vérité. Les monuments sacrés, les traditions païennes, la civilisation qui partit de la croix, les mœurs, les institutions et la littérature elle-même, dans ses hautes appréciations, ou dans ses fictions innocentes, tout proclame cette grande révolution qui changea le monde il y a dix siècles.

Encore un mot, et nous finissons. La source de ces traditions qui nous ont été léguées de main en main par les siècles précédents est de deux sortes, en dehors des livres canoniques bien entendus. La première se trouve dans les Pères de l'Eglise ou dans les écrivains ecclésiastiques, les plus voisins de la grande rénovation de toutes choses. L'Eglise a toujours professé le plus grand respect pour ces pieuses traditions, sans les imposer toutefois à nos convictions. La seconde réside dans les Evangiles apocryphes qui ont défrayé tous les amis du merveilleux au moyen âge, et les écrivains, clercs ou laïcs, pour lesquels l'extraordinaire était une bonne fortune.

Ces Evangiles apocryphes sont eux-mêmes de deux espèces différentes; c'est à dire que les uns ont été composés par des membres de l'Eglise catholique; les autres par des hommes attachés à l'une des nombreuses sectes hérétiques qui fermentèrent à l'origine même du christianisme.

Les Evangiles de la première classe ne comprennent rien qui soit contraire aux doctrines et aux faits exposés dans le canon du nouveau Testament. Ils se servent même souvent des expressions consignées dans les livres saints authentiques, dont ils transcrivent des passages tout entiers. Seulement toutes les fois que l'Evangile se tait, ils suppléent à son silence et comblent les lacunes historiques par des détails de leur invention, qui leur semblent une réalité approximative. Ils paraissent regarder ces sortes de la-

cunes comme des terrains livrés à l'imagination du premier occupant. C'est ainsi que des faits dont nous possédons la simple énonciation sous forme de dogmes deviennent une sorte de drame animé, pathétique, ni coloré par une invention qui n'est pas dénuée de vigueur ni de sentiment. S'agit-il, par exemple, de la descente de Jésus-Christ aux enfers pendant que son corps reposait dans le sépulcre, l'auteur apocryphe nous raconte cette scène grandiose. Il a été mis à même, dit-il, de nous communiquer ces faits et voici comment : Deux trépassés sortis du tombeau à la mort de Jésus-Christ, au moment même où le soleil voilla sa lumière et où les sépulcres s'ouvrirent pour rendre leurs dépouilles, Carinus et Leucius, se trouvèrent aussi à l'entrée des limbes quand le Sauveur s'y présenta. Ils retracent eux-mêmes tout ce qu'ils ont vu dans cette occasion ; la joie des patriarches, l'effroi des démons, la facilité avec laquelle le triomphateur divin les enchaîne et leur ôte le pouvoir de nuire. Tout s'y montre frappant, plein de mouvement et d'images. D'autres écrivains n'ont eu d'autre but que d'édifier les lecteurs. Ainsi, dans le Pseudo-Evangile de Joseph, charpentier, on reconnaît l'intention de montrer en action l'amour filial et les devoirs des enfants envers leurs parents, les Evangiles canoniques n'ayant point présenté l'Enfant-Jésus sous cet aspect. Mais la plupart du temps, comme dans l'Evangile de l'enfance du Sauveur, l'imagination s'égare et se perd dans des récits, qui rappellent plutôt les fables de Milet ou les métamorphoses d'Ovide que la gravité des livres saints. Elle veut rendre hommage, sans doute, à la divinité et à la puissance miraculeuse de l'Enfant-Jésus quand elle nous représente l'eau dans laquelle ses vêtements ont été lavés, opérant tant de prodiges. Mais si l'on sourit à l'aspect de l'Enfant divin animant de son souffle et faisant voler dans les airs des oiseaux qu'il vient de former avec de la boue au milieu de ses jeunes compagnons, comment ne pas

s'attrister, quand on le voit rendre sa première forme, par l'intervention de l'eau parfumée, à un homme qu'un magicien avait changé en mulet? Il opère d'autres prodiges d'une nature non moins suspecte. Ses études contiennent aussi les choses les plus étranges.

Les Evangiles de la seconde classe ont pour but de venir à l'appui de quelque opinion nouvelle. Ils ont été condamnés de bonne heure par l'Eglise, de même qu'elle sépara les autres des livres canoniques, soit parcequ'ils contredisent l'idée que les Evangiles authentiques nous donnent de Jésus-Christ, soit parcequ'ils avilissent la divinité, en lui prêtant nos passions, ou en lui attribuant des prodiges indignes de sa majesté. Ne vit-on, sous ces derniers faits qu'un voile allégorique, destiné à cacher une vérité spirituelle, il était toujours sage de laisser de côté ces créations malheureuses, qui pouvaient être un danger pour la foi et un scandale pour la faiblesse.

C.

QUINZIÈME MÉDITATION.

Le Manuel de S. Anselme, ou, en d'autres termes, sa méthode pour s'exclter à l'amour de Dieu, fut longtemps attribué à S. Augustin. Dans les éditions qui précédèrent celle que nous devons aux soins de Dom Gerberon, on remarque cette regrettable lacune. L'erreur se reproduisit dans la traduction de Guytôt Nivernois, et elle se perpétua, chose incroyable, après les rectifications du savant religieux que nous nommons tout à l'heure, jusque dans l'édition des

Méditations et des Soliloques de S. Augustin, imprimée récemment à Besançon. A la fin des pieuses effusions que le grand évêque d'Hippone fait jaillir de son cœur repentant avec tant de douceur et de piété, on retrouve ce même Manuel, défiguré dans une longue et insipide paraphrase, qui noie, à son grand détriment, la pensée de l'original dans un déluge de mots. Au reste, cette substitution de nom fait le plus grand honneur à l'archevêque de Cantorbéry. Il faut être un rude joueur pour ne pas être vaincu par l'illustre fils de Monique. Les premiers éditeurs ont pu d'autant plus aisément se tromper sur ce point qu'il y a, comme nous l'avons dit ailleurs, une parenté visible entre ces deux hautes intelligences. On ne s'est pas contenté de dépouiller S. Anselme au profit de S. Augustin ; on attribua aussi à S. Bernard la belle méditation qui commence par ces mots : *Jesum Nazarenum à Judæis innocenter condemnatum, à Gentibus cruci affixum, nos Christiani divinis honoribus obsequiis*. Elle figure parmi les morceaux que Guytôt Nivernois a traduits. Nous avons restitué à chacun ce qui lui appartient. S. Augustin et S. Bernard sont assez riches de leur propre gloire pour ne pas souffrir qu'on dérobe à notre auteur quelques feuilles de sa couronne.

D.

VINGT-DEUXIÈME MÉDITATION.

Cette méditation formait encore les neuf derniers chapitres du Manuel attribué, par erreur, à S. Augustin. La méprise est ici d'autant plus étonnante que ces réflexions

sont empruntées textuellement au *Prologium* de S. Anselme, qui n'a jamais été, que nous sachions, mis sur le compte de l'évêque d'Hippone. Il y avait de la part des éditeurs comme une résolution bien arrêtée de dépouiller S. Anselme.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

| | <i>Page.</i> | |
|---|--------------|--|
| INTRODUCTION. | v | |
| PRÉFACE DE S. ANSELME. | 1 | |
| MÉDITATION I.—Dignité et misère de la nature humaine. | 3 | |
| MÉDITATION II. — Terreur du jugement dernier pour s'exciter à la crainte. | 56 | |
| MÉDITATION III. — L'âme coupable pleure son innocence qu'elle a si malheureusement perdue. | 44 | |
| MÉDITATION IV. — Le pécheur prend l'engagement de corriger ses désordres. | 52 | |
| MÉDITATION V. — D'où vient la vie de l'âme et d'où vient la vie de la chair. Gloire de l'âme vertueuse et malheur de l'âme coupable au sortir de ce corps. | 60 | |
| MÉDITATION VI. — L'âme se fortifie contre le désespoir à la pensée que si nous faisons sincèrement pénitence, tous nos péchés nous seront infailliblement pardonnés. | 67 | |
| MÉDITATION VII. — Incertitude de la mort. Aveu des péchés que l'âme a commis ; se réfugier dans les bras de la divine miséricorde. | 78 | |
| MÉDITATION VIII. — Elévation d'une âme pénitente vers le Père céleste. | 90 | |
| MÉDITATION IX. — Motifs pour le chrétien d'aimer Jésus-Christ. | 98 | |
| MÉDITATION X. — La passion de notre Seigneur Jésus-Christ révélée à S. Anselme par la B. V. Marie. Dialogue. | 125 | |
| MÉDITATION XI. — Douceur de Jésus-Christ dans le cours de sa passion. | 161 | |
| MÉDITATION XII. — Merveilles et profondeur du mystère de la Rédemption. | 164 | |
| MÉDITATION XIII. — Jésus-Christ considéré dans son humanité. | 180 | |
| MÉDITATION XIV. — Triomphe de Jésus-Christ. | 190 | |
| MÉDITATION XV. — Manuel pour s'exciter à l'amour de Dieu. | 206 | |
| MÉDITATION XVI.—Bienfaits passés de Jésus-Christ. | 223 | |

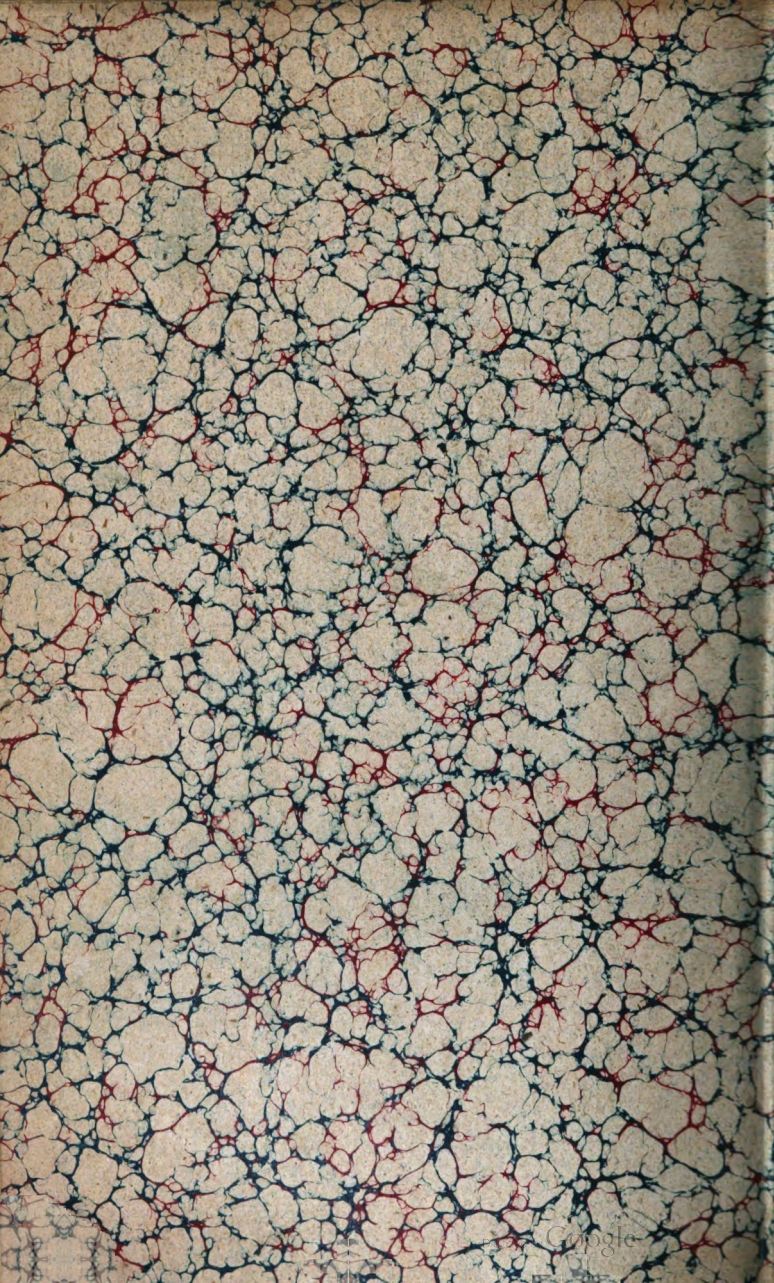
| | |
|--|-----|
| MÉDITATION XVII.—Bienfaits actuels de Jésus-Christ. | 249 |
| MÉDITATION XVIII.—Bienfaits futurs de Jésus-Christ. | 256 |
| MÉDITATION XIX.—Actions de grâces à Jésus-Christ pour tous ses bienfaits et invocation à sa toute-puissance. | 265 |
| MÉDITATION XX. — Douceur de la majesté divine. | 279 |
| MÉDITATION XXI. — Gémissements d'une âme qui se plaint de l'absence de Dieu. | 295 |
| MÉDITATION XXII. — L'âme s'excite à chercher et à trouver Dieu. | 307 |
| MÉDITATION XXIII. — Notre âme est le miroir de la Divinité; elle est immortelle, et sa fin est de tendre vers l'essence suprême. | 320 |

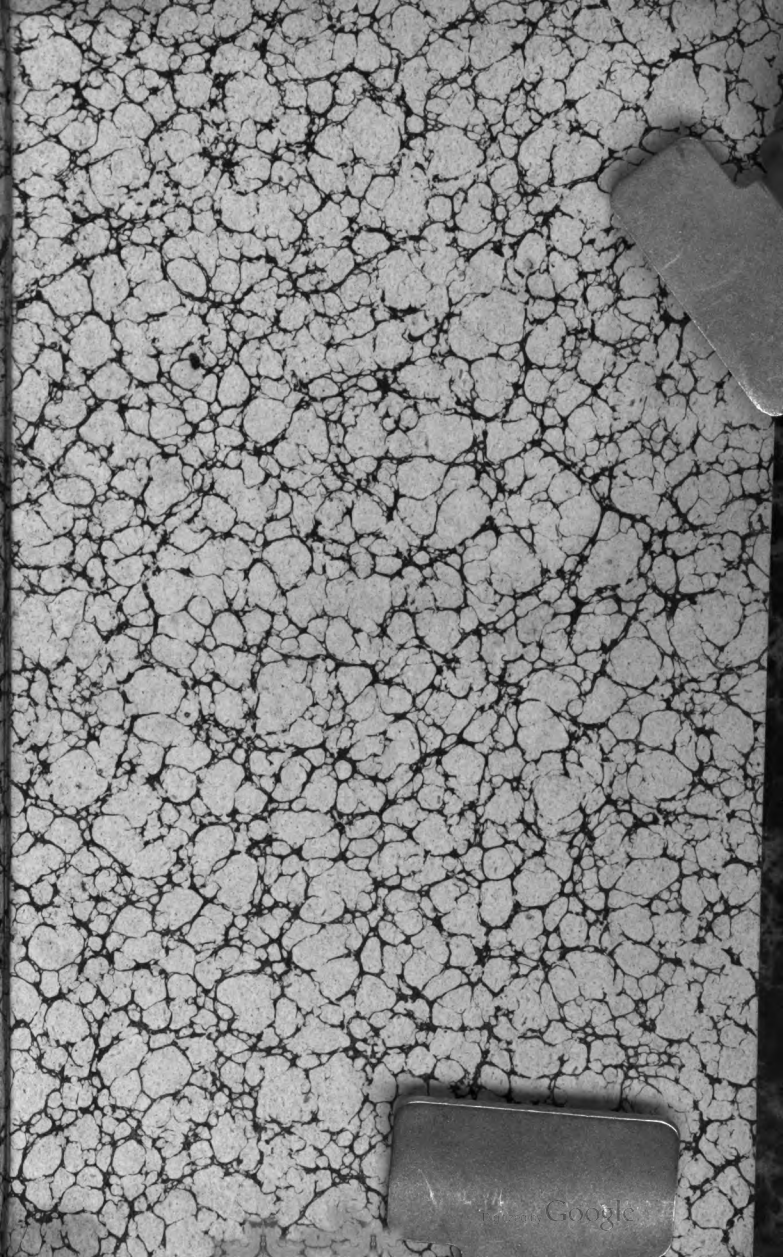
NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

| | |
|--|-----|
| NOTE A sur la seconde méditation. | 353 |
| NOTE B sur la dixième méditation. | 342 |
| NOTE C sur la quinzième méditation. | 352 |
| NOTE D sur la vingt-deuxième méditation. | 355 |

FIN DE LA TABLE.

t. 249
t. 256
pour
263
279
ui se
295
trou-
307
Divi-
s l'e-
32
1
3
34
35
36





Digitized by Google

